ANDRÉ BELLESSORT

LA SUÈDE

Prix ~~15~~ fr.
19f 50

PARIS
LIBRAIRIE
ACADÉMIQUE
PERRIN





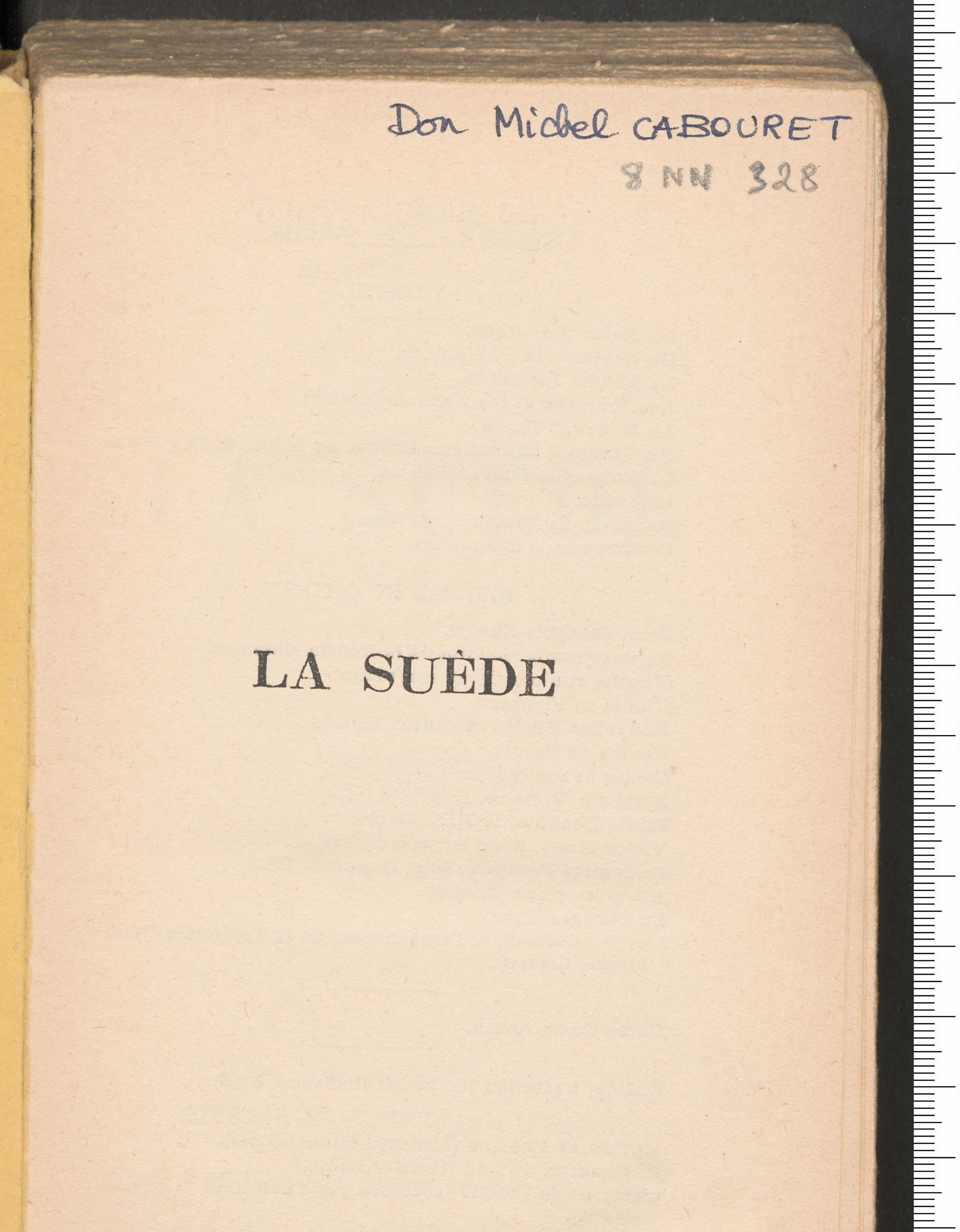
ANDRÉ BELLESSORT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA SUÈDE

DIXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN



LA SUÈDE

DU MÊME AUTEUR

VOYAGES

La Jeune Amérique.
De Ceylan aux Philippines.
La Société Japonaise.
Les Journées et les Nuits Japonaises.
Le Nouveau Japon.
Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre.
La Roumanie Contemporaine.
La Suède.
Reflets de la Vieille Amérique.
Le Crépuscule d'Elseneur.

HISTOIRE ET CRITIQUE

Saint François-Xavier.
Sur les grands chemins de la Poésie classique.
Virgile, son œuvre et son temps.
Études et Figures.
Nouvelles Études et Autres Figures.
Heures de Parole.
Balzac et son œuvre.
Essai sur Voltaire.
Sainte-Beuve et le XIXᵉ Siècle.
Victor Hugo. Essai sur son œuvre.
La Société Française sous Napoléon III.
Athènes et son Théâtre.
La Pérouse (Plon).
Les Intellectuels et l'Avènement de la Troisième République (Grasset).

Reine-Cœur, roman.

Énéide, traduction (Collection Guillaume Budé)

Mythes et Poèmes (Lemerre, édit.), (épuisé).
La Chanson du Sud (Lemerre, édit.).
L'Hôtellerie (poème couronné par l'Académie Française), (épuisé).

ANDRÉ BELLESSORT
de l'Académie française.

LA SUÈDE



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN
ÉDITEUR
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1937

Il a été imprimé 12 exemplaires numérotés
sur papier de Hollande Van Gelder.

A MONSIEUR LUCIEN MAURY

Mon cher ami, je vous dédie ce livre en souvenir de notre temps d'Upsal, de l'accueil que vous m'y avez fait, de l'amitié que vous m'y avez marquée ; et je vous le dédie comme à un des Français qui connaissent le mieux la Suède. Vous en verrez, plus que personne, les inexactitudes ou les erreurs ; et je ne doute pas que, sur bien des points, il vous paraisse insuffisant. Mais vous savez quel soin j'y ai apporté et surtout quels inappréciables concours j'ai rencontrés. Vous savez aussi que le meilleur de mon ouvrage est encore ce que j'ai emprunté aux auteurs suédois. Tout ignorant que je fusse, je me suis mis à leur école ; et, à travers des traductions sans cesse précisées, où je n'avais à redouter aucun contresens, et dont le commentaire, illustré par la vue des lieux qu'ils avaient décrits et des gens qu'ils avaient peints, était plus précieux que la traduction elle-même, j'ai essayé d'abord de

sentir comme eux, puis de pénétrer jusqu'à l'âme de leur pays. Je ne me flatte point d'y être parvenu! Les peuples sont de grands mystères les uns pour les autres; et il y a beaucoup de vanité dans les études de psychologie étrangère. L'image que nous nous formons d'un pays étranger n'est presque toujours qu'une construction de notre esprit. Encore faut-il, comme pour les portraits, qu'elle soit harmonieuse et vivante, et que le modèle, dans les déformations que lui font subir notre intelligence, notre sensibilité, nos opinions particulières ou nos préjugés, garde quelques-uns des traits essentiels qui permettront de le reconnaître et, en même temps, d'apprécier la nature et la qualité de l'observation. Ma Suède est-elle vraiment la Suède? Je me serais bien trompé si le lecteur n'en retirait au moins l'impression que ce pays est un des vieux pays les plus attachants, les plus riches de poésie intérieure et les plus foncièrement religieux. La pensée ne m'a point paru y valoir le songe; ni la vie intellectuelle, la vie morale; ni la société, l'individu. Nos amis suédois ne sauraient m'en vouloir d'une indépendance et d'une franchise qui n'excluaient point la sympathie et dont leurs jugements sur les nations étrangères, sur la nôtre et quelquefois même sur la leur, me donnaient l'exemple. Il ne m'appartenait pas, si Français que je fusse, de leur faire des compliments. J'étais plus préoccupé de comprendre et d'arriver à saisir les vertus et les faiblesses de

cette civilisation scandinave où j'avais abordé pour la première fois. Si j'ai noté leurs faiblesses ou ce qui m'a semblé tel, je crois avoir admiré leurs vertus : leur patriotisme, la force de leurs traditions, le pouvoir qu'ils ont de faire de la noblesse et de la poésie avec la monotonie des jours et la pauvreté de la terre, et leur optimisme mélancolique. Mais je n'ai pas dit le quart de ce qu'il y avait à dire ; et je m'en rends compte chaque fois que je cause avec vous. On trouvera dans mon livre le reflet d'une littérature qui m'a passionnément intéressé, des paysages où j'aurais voulu mieux exprimer l'attrait subtil et rude dont la Suède prend ses hôtes, des scènes de mœurs, quelques vues d'ensemble qui, dangereuses peut-être, nous servent du moins à coordonner nos impressions. Mais on n'y trouvera en somme qu'un livre de voyage. C'est à vous, mon cher ami, de nous donner les études de critique et d'histoire qu'un pareil sujet réclame et où vous ont préparé vos années si fécondes de Professeur à Upsal et votre connaissance approfondie de la langue et du génie suédois.

André B.

LA SUÈDE

PREMIÈRE PARTIE

LA NATURE

CHAPITRE PREMIER

LA GRANDE DAME DU NORD

J'ai reçu naguère une assez longue hospitalité chez une dame noble qui possédait de nombreux châteaux et d'immenses domaines. Elle devait être âgée ; mais l'âge n'avait point fléchi sa haute taille, et, à défaut du corset qu'elle méprisait, sa volonté la tenait droite. Elle respirait la santé qui vient de la mer et des forêts ; et, sous ses cheveux gris, ses yeux restaient très bleus et ses joues roses. Elle était correcte, même un peu compassée, grave, cérémonieuse, et elle me faisait matin et soir et souventefois dans la journée des révérences qui me transportaient à la cour. Elle s'habillait richement ; mais ce qui lui seyait le mieux, c'était

le tablier rayé des paysannes qu'elle mettait sur sa robe de soie.

La partie du château que nous habitions n'avait rien que de fort simple : des planchers nus, quand ils n'étaient pas traversés d'une bande de tapisserie aussi étroite qu'un chemin de table; un mobilier dont le luxe consistait en broderies domestiques ; des sièges peu confortables ; des lits durs. D'ailleurs, une propreté de miroir. Mais l'autre partie était encombrée de richesses : des armoires et des bahuts sculptés comme des cathédrales, des lits à baldaquin pompeux comme des catafalques, des secrétaires de marqueterie, des tables de mosaïque, d'opulentes vitrines où étincelaient des merveilles de cristal, de faïence, d'argent et d'or ; et sur tous ces meubles, mon hôtesse avait écrit : *Sauvés de la Guerre de Trente ans*. Il y avait aussi des drapeaux troués, des panoplies rouillées de sang, des épées ébréchées, des poignards qui avaient tué, et des galeries de portraits, les portraits de ses ancêtres. On en voyait dont la figure se renfrognait comme le parchemin d'une vieille Bible au souffle de la flamme, et d'autres dont la face rouge éclatait sur la blancheur de la fraise avec une brutalité magnifique. Mais, qu'ils fussent barbus ou glabres, sous le bonnet, le tricorne, le diadème, le laurier ou la perruque, je distinguais chez presque tous, au fond de leurs regards et dans le pli de leurs lèvres, une inquiétude bizarre, parfois même une lueur de folie. Quelques-uns d'entre eux, les plus chevaleresques, portaient sur leur visage l'expression énigmatique

des androgynes. Lorsque mon hôtesse me les nommait et s'inclinait devant eux. « Est-il possible, me disais-je, qu'une dame, qui semble jouir d'un si bel équilibre et dont les yeux sont si clairs, descende de ces aïeux tourmentés, farouches, moitié hommes d'église et moitié reîtres, et souvent si mystérieux ? »

Nos entretiens n'allaient point sans quelque solennité. Elle me disait : « Monsieur l'Étranger veut-il passer dans la bibliothèque ? » Et je lui répondais : « Je remercie Madame l'Héritière de la Guerre de Trente ans de m'inviter à passer dans sa riche bibliothèque. » Nous ne discutions presque jamais. Elle émettait d'une voix mesurée des idées justes, et ne s'animait un peu qu'à la rencontre des questions théologiques. Elle avait alors une façon de me regarder qui m'intimidait. Je me sentais tristement papiste des pieds à la tête ; et je craignais toujours d'entendre tomber de ses lèvres cette question terrible que les piétistes s'adressent même en croquant des petits fours : « Êtes-vous sauvé ? »

Je mettais tous mes soins à détourner la conversation sur la beauté du paysage. Derrière le château, une allée de tilleuls plusieurs fois centenaires se déroulait avec la majesté d'une oraison funèbre, et les jardins exhalaient la gloire surannée des jardins de Versailles. Mais de nos fenêtres, à droite, nous apercevions d'âpres rivages, une mer hérissée d'îlots, une mer froide, verte, où par les beaux jours ondulaient des silhouettes de pins, souvent brumeuse, et que des voiles traversaient comme

des apparitions de choses molles, des fantômes de poisson, des pantins fatigués au bout d'un fil invisible. Devant nous et à gauche, un grand lac reposait dans un perpétuel bruissement de roseaux, et des forêts s'étendaient coupées çà et là de landes et de maigres cultures. Les premiers sous-bois semblaient avoir reçu des grêles d'aérolithes, tant les blocs de pierre étaient nombreux entre leurs troncs clairsemés. Et, par delà ces forêts et ce lac, on en devinait d'autres et d'autres encore, toujours des pins, des sapins, des bouleaux, des futaies, des taillis et de vastes eaux dormantes, ainsi pendant des centaines de lieues, jusqu'à de que les arbres épuisés, racornis, ne fissent plus que des points noirs au bord des flots éternellement gelés. Il se dégageait de ce paysage une impression de monotonie puissante. C'était comme le même coup qui frappe chaque jour au même endroit du cœur. On devenait taciturne à le contempler et l'on rentrait en soi-même. Je comprenais la réserve de mon hôtesse : ses habitudes de cérémonie n'étaient que la défense d'un esprit ombrageux qui tient à protéger la liberté de son rêve.

Septembre et octobre s'écoulèrent. Sur l'immense pauvreté de la nature le ciel et l'automne mettaient parfois des tons d'une richesse orientale. Les couchers de soleil brûlaient au ras des landes et derrière les bois avec la splendeur d'une vision d'apocalypse dans une âme simple et rude. Les érables qui croissaient autour du lac se tachèrent de sang et, comme Hedda Gabler, moururent en beauté. Puis les jours se rétrécirent et ne furent

bientôt qu'une bande de clarté grise, palpitante au fond du ciel, et d'heure en heure rongée par la nuit d'hiver. On avait posé les doubles fenêtres et allumé les poêles. Mon hôtesse, les regards attachés sur les jeux de la flamme, ne sortait de ses songeries que pour tendre l'oreille au bruit du vent.

Un soir, un étrange murmure qui nous arrivait de très loin, un murmure où frémissaient tous les rameaux de toutes les forêts, lui annonça que la neige allait tomber. Elle ouvrit la porte, et, du perron de pierre, malgré le froid de la nuit, nu-tête, elle aspira longuement l'aigre musique. La neige descendait du nord, comblant les ravins, nivelant les fondrières, durcissant les marécages, adoucissant les âpretés qui séparent les hommes; et, derrière elle, dans sa pâle traînée, s'éveillaient des tintements de grelots et de jeunes rires. La nature revêtit une grâce immatérielle. Sur l'horizon blême du mois de décembre les fins bouleaux givrés se spiritualisèrent. Je ne reconnaissais plus mon hôtesse. De soir en soir elle rajeunissait. Une rose aurore ne s'épanouit pas plus rose sur la neige que le sang ne le faisait à ses joues. Ses cheveux cendrés prenaient la teinte blondissante de l'eau des torrents. Et la lueur de bizarrerie qui tremblait dans les regards de ses ancêtres, je la voyais reparaître au fond de ses prunelles. Les veillées étaient délicieuses : elle ne parlait que du passé. Il semblait à l'entendre que les morts accourussent vers nous dans de légers traîneaux sur ces chemins assourdis où planait et voltigeait un carillon de légendes.

La nuit s'allongeait démesurément. Mais le 13 dé-

cembre, jour de la Sainte-Lucie, des jeunes filles en blanc, les cheveux épars sous un diadème de sapin et de bougies allumées, me réveillèrent au milieu des ténèbres. Elles venaient d'une vieille province; et, avec ces annonciatrices du retour de la lumière, l'odeur des forêts et de la Noël entra dans ma chambre. Mon hôtesse qui les suivait, aussi jeune que ces blondes filles lumineuses, apportait sur un plateau d'argent le café du matin dans l'orgueilleuse cafetière des grandes fêtes. Jamais elle n'avait été plus avenante, plus familière; mais je ne sais quel fantasque désir avivait l'éclat de ses yeux.

De ce jour, le château s'emplit de piétinements et de rumeurs. Serviteurs, servantes, leur maîtresse en tête, s'agitaient possédés d'une frénésie de nettoyage. On versait des seaux pleins du haut des escaliers; on traînait les meubles dans les antichambres. Les fourneaux des cuisines ronflaient. Il s'en répandait des fumets de saucisses et de pâtes croustillantes. Mon hôtesse brassait elle-même une bière noire en alternant les psaumes et les chansons d'amour. Et voici qu'aux dernières lueurs de l'année, lorsque les meubles furent remis en place et les tables servies, les invités arrivèrent. Ils arrivaient à pied, à cheval, en traîneau, de partout, et quelques-uns même du fond des âges, qui n'avaient point figure chrétienne. Je remarquais des nabots aux larges barbes, coiffés d'un bonnet rouge : ils se glissaient silencieusement le long des corridors et, sans qu'on les vît, donnaient un coup de main aux serviteurs; — et de gros nains

balourds et velus qui sentaient la tanière et qui, de loin, rôdaient autour des cuisines et des jeunes servantes — et aussi de jolis garçons diaphanes, de mélancoliques enjôleurs qui fredonnaient des airs à vous faire pleurer. « Entrez ! Entrez, Messieurs les Tomté, les Trolls et les Lutins ! » s'écriait mon hôtesse. Et je la soupçonnai d'être restée un peu païenne dans l'âme, tant elle prenait de plaisir à recevoir ces hérétiques dont se détournaient par convenance les sévères pasteurs. Car il y avait des pasteurs, beaucoup de pasteurs, et des paysans très dignes, et de vieilles demoiselles vraiment exquises, comme on n'en trouve dans aucun autre pays du monde.

Et il y avait surtout des poètes musiciens. Ils portaient presque tous le costume de leur province et jouaient presque tous sur des violons fêlés. Mais quels accords ils en tiraient ! Le soir quand, pour mieux les entendre, on éteignait les lumières, quand le château n'était plus éclairé qu'aux reflets de son parc neigeux et de son lac glacé, leur fantaisie s'élançait sur des rythmes étranges, une fantaisie tour à tour légère et grave, simple et mystérieuse, rustique et nostalgique, fraîche comme un rameau de givre et toute brûlante de langueur. Trolls et pasteurs, Tomté et paysans, Lutins et demoiselles, les jeunes gens, les vieillards et les morts, dont les portraits pâlissaient sur les murs, écoutaient en silence ces voix qui disaient à travers le temps leur amour de la terre et l'éternelle inquiétude de leurs âmes. Lorsqu'on rallumait les lampes et les bougies à trois branches, je surprenais dans tous

les yeux le même regard ensorcelé. Et mon hôtesse me paraissait si belle que jamais ni les nappes des torrents, ni les grandes eaux dormantes sous les étoiles, ni les forêts au bord de la mer, ni les aurores boréales dans les déserts de neige ne m'ont paru plus belles.

Or, si vous voulez savoir quelle était cette grande dame, paysanne, théologienne, bonne ménagère, fantasquement rêveuse et qui rajeunit aux derniers jours de l'année, ses domaines s'étendent de la Baltique jusqu'au pôle, et on la nomme la Suède.

CHAPITRE II

AU CŒUR DE L'HIVER SUÉDOIS

LE *längtan* ET LE *stämning*. — LA LÉGENDE DES SIÈCLES SUÉDOISE. — LA NOEL EN DALÉCARLIE. — LES PEINTURES DALÉCARLIENNES. — LE CURÉ DE FLODA. — LES JOURNÉES DE TRAÎNEAU. — LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE. — LES VERMLANDAIS ET LEUR POÈTE

De pays plus poétique, je n'en connais pas. Il l'est par sa nature âpre, taciturne, si étrangement éclairée, et dont les beautés, disait Almqvist, semblent avoir été faites pour rester des secrets éternels. Point de variété pittoresque : des lacs, des forêts, des fjells, la bordure claire d'une prairie, la tache sombre d'un bouquet de pins, une eau dormante, une lande aride, et le long recueillement des hivers où le jour n'est plus qu'un sillon de lueur blême entre deux vagues de ténèbres. Rien de plantureux : elle engraisse peu d'animaux domestiques et nourrit beaucoup d'animaux sauvages. Rien de voluptueux : « Jeune homme, regarde les feuilles vert tendre de nos arbres : elles ne sont jamais veloutées ni foncées comme

celles du Midi. Notre amour a moins de sensualité que de fraîcheur. » Une seule rose y pousse spontanément, l'églantine, petite fleur simple dont le faible parfum est le plus délicat et « le plus noble que porte l'air ». La terre suédoise excite l'homme à se passer de ce qui est en dehors de lui-même. Mais elle a l'attirance toute spirituelle des terres pauvres. Le rêve s'y attache comme les Linnæa dont les filaments rampent sur le sol et dont la senteur d'amande emplit les déserts du Nord. La séduction de ce pays est dans sa rudesse mystique, dans sa solitude, dans ses lignes grandes et tristes, mais parfois aussi fines que les traits d'un visage.

Et poétique, il l'est encore par son histoire ou, pour mieux dire, par sa légende. Le peuple suédois a vécu une extraordinaire saga. Son paganisme a plongé dans le moyen âge chrétien avec la même énormité farouche que sa presqu'île dans les flots du Nord. L'imagination populaire, qui en demeure imprégnée, supprime les trois ou quatre siècles de religion romaine où cependant a germé, dans l'âme du paysan, l'unité nationale. Elle n'en retient que l'auréole d'un saint roi et les yeux baissés d'une sainte. De l'écroulement du Paradis des Ases, elle saute en croupe sur le cheval du premier des Wasa. On dirait que le bruissement du chêne Igdrasil ne s'est tu que sous la hache d'Olaüs Petri, tâcheron de Luther. Aux héros des temps mythologiques succèdent des personnages de tragédie moderne à peine moins mystérieux que les guerriers du Walhalla. La Bible a remplacé pour eux ces runes que leur ancêtre Odin apprit en gémis-

sant. Leurs chevauchées ressemblent à des croisades de Vikings. Pendant près de trois cents ans, la dynastie des Wasa communique à ce grand corps suédois l'agitation de son âme et les soubresauts de ses rêves. Depuis le vieux roi Gästa, qui plante la couronne sur sa tête méditative de paysan dalécarlien, jusqu'au pauvre dément Gustave IV qui se la laisse arracher avec des cris convulsifs, c'est un défilé ininterrompu de figures dramatiques que la légende n'a cessé de disputer à l'histoire. Rois austères, rois fous, rois mystiques et visionnaires, rois de théâtre et d'opéra, ils n'ont de commun dans leur diversité que le secret de leur infatigable inquiétude. Ils ont voulu que la gloire morale de leur pays en fût proportionnée à l'immensité physique. Ce n'est pas uniquement dans *l'Atlantica* de Rudbek que la Suède a pu se croire une coupe débordante d'humanité. Mais des artisans de ce miracle aucun ne fut vraiment un homme heureux. Quand ils ne tombent pas d'une balle ou d'un poignard au cœur, quand ils ne meurent pas au fond d'un cabanon, ils s'éteignent consumés de solitude intérieure et de mélancolie. La tristesse de leur fin achève de les grandir ; et les routes qui mènent à leur dernière pensée nous sont aussi fermées que les chemins du pôle. Quels excitateurs admirables de l'imagination !

Il y a dans la langue suédoise deux mots intraduisibles qui, comme tous les mots intraduisibles d'un pays, expriment le plus intime et le plus particulier de son âme : *längtan* et *stämning*. Le längtan, ce n'est pas seulement la langueur où nous

plonge le souvenir d'un bien perdu, l'attente d'un bonheur qui tarde. Ce n'est pas seulement la nostalgie d'un cœur « qui meurt de ne pouvoir nommer ce qu'il adore ». C'est encore et surtout le désir qui nous porte à sortir de nous-mêmes et la volupté mélancolique d'en mesurer l'impuissance. « Längtan, s'écriera un des poètes les plus suédois, Längtan s'appelle mon héritage et mon château dans les vallées du soupir ! » Son héritage : ce legs de pudeur orgueilleuse et de silence que se sont transmis, dans cette nature taciturne et autour de ces rois énigmatiques, des générations d'enthousiastes fermés. Son château : sa pensée close, dont les végétations du songe recouvrent les richesses, et où il gémit lui-même sur la douceur qu'il éprouve à s'y emprisonner. Dès qu'elles s'approfondissent, la douleur et la joie rencontrent le längtan, la plus belle source de lyrisme qui ait jailli du désert de l'âme. Le längtan est partout en Suède : dans l'aspiration perpétuelle au mysticisme, dans la chaste et muette patience de l'amour, dans la gravité d'un Gustave-Adophe, dans la froideur virginale d'un Charles XII, dans l'étrangeté d'une Christine, dans le sourire d'acteur d'un Gustave III, dans le front courbé d'un savant d'Upsal, dans le regard distrait d'un bourgeois de Stockholm, dans l'ivresse solitaire d'un paysan. Tour à tour il les détache du sol et les ramène pour les y enraciner davantage. La Suède ne conçoit pas dramatiquement les personnages de sa légende : elle en fait les expressions lyriques de son plus noble längtan. Descendez dans un cœur suédois ;

vous y trouverez ses illusions meurtries couchées côte à côte avec les héros sanglants de Lützen et de Frederikshall.

Ces âmes agitées et cellulaires échappent à leur inquiétude par le stämning. Le mot, dont aucun Suèdois n'a pu me préciser le sens, doit signifier la sensation que toutes les autres concordent à créer une harmonie. Il s'établit parfois une entente sympathique entre les choses et nous. Sur les lignes monotones de la vie, des notes se rencontrent qui spontanément s'organisent et forment une musique charmante. Le crépuscule tombe; le paysage se voile comme un visage attristé. Ni le jour qui s'en va, ni la nuit qui vient, ni la nature qui se décolore ne sont mes amis. Mais tout à coup le chant d'un inconnu s'élève, et voici que le ciel mourant, l'agonie du paysage et la cendre de ma rêverie, nous entrons dans le cercle fraternel de cette onde sonore. Tant que durera ce chant, j'aurai l'impression que je fais partie d'un tout, et, si j'ai l'instinct religieux, d'être un des éléments indispensables du concert que, sur un point du monde, Dieu voulait se donner ce soir. Évanoui, j'en retiendrai l'écho pour endormir en moi la fièvre de l'isolement et pour y prolonger le délicieux stämning. Plus délicieux encore lorsqu'il m'unit à d'autres cœurs ! Ces individualistes scandinaves ne communiquent entre eux que par le chant, la poésie ou les sombres tunnels de l'inexprimable. Ils ne cherchent pas à penser, mais à sentir ensemble. Le stämning ne naîtra pas d'un échange d'idées ni même d'une causerie familière. Il éclôt

au bruit d'une chanson qui passe, à la clarté d'une lampe, sous l'haleine d'un parfum, devant des verres servis où l'on savourera le même apaisement; et il ne s'épanouit que sur les étangs du silence. Il est fait de coïncidences heureuses, mais qu'on sait provoquer. Nous aimons, au déclin d'une fête, à nous regarder dans les yeux et à nous en renvoyer les dernières étincelles ou les derniers éclairs. Ils préfèrent éteindre les flambeaux, ne plus se voir, rentrer en eux-mêmes et partager, à la faveur de l'ombre, le charme vaguement senti d'un accord éphémère. Les cloches du dimanche et des jours carillonnés répandent du stämning. Autour des héros et des morts chéris le stämning entretient un air de fête religieuse. La vie suédoise, comme la nature suédoise, est coupée de grandes eaux dormantes. Trop de gloire, et de gloire évanouie, dans trop d'immensité, trop d'orgueil comprimé dans trop de solitude, y élancent continuellement vers le ciel les soupirs du längtan ; mais les cœurs soulevés reprennent leur niveau dans le calme du stämning. Arrête-toi sur les bords de ce demi-sommeil, pêcheur en voyage, et jettes-y un coup d'épervier ; tu retireras ton filet plein de songes et de fantômes, et tu en verras ruisseler l'ombre fuyante et le reflet lointain des mouettes du désir...

Nature, histoire, qualité des âmes, tout est poétique ; et l'étranger ne comprendra ce pays suédois que s'il arrive à s'en assimiler la poésie. Pourquoi ces paysages me parleraient-ils, à moi dont le passé n'y plonge par aucune racine?

Livré à mes seules impressions, que ferais-je sinon d'y projeter des souvenirs, des regrets, des espérances, des rêves, importés d'une autre patrie? Mais je leur demande de me dire comment ceux qu'ils abritent les voient et les interprètent. Et j'essaierai de les contempler à mon tour avec les mêmes yeux et dans le même esprit. Devant ces personnages de cathédrale et de musée, j'ai besoin que l'imagination de leurs descendants échauffe ma sensibilité. L'histoire m'intéresse moins ici que la façon dont elle se déforme, se transforme et agit sur les cœurs. La vérité historique est pour moi dans la vie secrète et forte que ces gens empruntent de leur légende et, précisément, dans la superstition de leur passé.

*
* *

Mes hôtes se préparaient au stämning de Noël, et, comme je voulais y communier avec eux, je me suis fait traduire des poètes suédois. Leurs poèmes, transplantés de l'idiome natal, ressemblaient à ces petits sapins déracinés qui, sous les nuits plus longues et par les chemins plus silencieux, émigraient des forêts aux marchés. Mais ils gardaient comme eux l'odeur de l'ombre où ils avaient poussé, et ma fantaisie pouvait suspendre des lumières à leurs rameaux. Autour de moi, les âmes se repliaient sur des souvenirs communs. Le lien de la pensée chrétienne ne suffisait pas à nous unir. Plus religieuse dans les campagnes, plus familiale dans les villes, cette vieille fête du cœur

de l'hiver réveille partout et surtout la conscience et l'amour du pays hérité.

Ce fut alors que je lus les *Images suédoises* de Snoilsky; et l'atmosphère de recueillement qui m'entourait en élargissait la beauté. S'il n'est pas le plus grand des poètes modernes de la Suède, il en est avec Tegnér, et près de nous, le plus national. D'autres se réclament de leur province: Snoilsky appartient au pays tout entier. Il en traverse l'histoire et vient à nous comme le courrier du comte Stenbock qu'il montre apportant au galop la nouvelle d'une victoire dans Stockholm encore assourdi des foudres de Pultava : les mottes grasses de la Scanie l'ont éclaboussé; les rocs du Smöland ont jeté des étincelles sous les sabots de son cheval; et, quand on l'introduit au Palais, chaque pas qu'il fait laisse sur le parquet un peu de la terre de Suède. Pourtant — et j'en crois ses concitoyens — il n'est pas descendu jusqu'au tréfonds de leur intime nature. Il ne m'a pas découvert, comme plus tard Heidenstam, « les passages secrets sous la gaîté des Suédois ». Je n'ai pas senti courir dans son talent généreux et sain la veine brûlante de l'inquiétude. Il se tient en dehors de la mélancolie germanique; et, par la plastique de ses vers, par leur précision et leur clarté, c'est plutôt à nos maîtres du Parnasse que cet aristocrate érudit s'apparente.

Jeune, brillant, l'Italie avait exercé sur lui l'attrait irrésistible dont les pays de la lumière ont, de tout temps, fasciné les aventuriers du Nord. Il y a dans le rude esprit suédois une aspiration à

l'insouciance et à la joie de vivre qui ne se satisfait qu'au soleil du Midi. La clémence du ciel méditerranéen en dénoue la fraîche et sombre fleur. Artistes, poètes, romanciers, philologues, recommencent éternellement la vieille course scandinave altérée d'azur et d'or. Le comte Snoilsky respira, cueillit, vendangea l'Italie jusqu'à l'ivresse. « J'apporte des raisins, j'apporte des roses, je vous verse de mon jeune vin : sur tous les sentiers, sur toutes les routes, je bats du tambourin sonore. » Ainsi débutait le premier volume de ce Northman enguirlandé de pampres, et qui osait appeler son cœur : « Mon jeune lion ! » Il dépensa la sensualité de sa jeunesse dans un cosmopolitisme émerveillé. Jamais artiste ne fut plus détaché de son terroir. Il semblait n'en avoir gardé que la discrétion silencieuse dont il enveloppait ses amours. L'Italie, l'Espagne, la France s'offrirent tour à tour à son enthousiasme. Il adora les Aphrodites de marbre. Il s'émut au spectacle de la Pologne morte et de la France meurtrie. Il eût combattu pour l'unité italienne : « C'est un bon signe, s'écriait Georges Brandès, que le poète veuille célébrer son service divin, non dans la cathédrale de Milan, mais sur le sol de Magenta, et que tous les vieux vases d'or et de terre ne lui soient rien à côté de la simple paix de Caprera. »

Il fut le citoyen des cités resplendissantes ; et, comme il s'enchantait des formes, des couleurs, des idées étrangères, tout à coup le längtan le prit. Il revit sa carte d'écolier, sa vieille carte de Suède, avec la Scanie d'un jaune de moissons, le

Vermland d'un gris de fer, la coupure sanglante de la Russie au nord de la Finlande, et les petites villes roses comme des airelles. « As-tu jamais pensé, toi, l'affiné, que tu tires ton origine d'un peuple de laboureurs et de forgerons ? Réfléchis à cela sur ton divan capitonné. Tu t'es habitué au geste du lazzarone, mais tu ne connais pas les mœurs du paysan de ton pays. Tu ne trouverais pas ton chemin parmi les pins et les sapins de ton pays. Tu n'aimes dans ton pays qu'un idéal imaginaire de liberté ; mais tu devrais aimer la forêt, la montagne et la vallée. » Ses mains, qui s'étaient si longtemps attardées sur le galbe des belles statues, éprouvaient maintenant l'impérieux désir de se presser autour de l'écorce rugueuse où se cache la vieille âme suédoise. Rome, Naples, Florence, les villes orientales de l'Espagne, toutes ces reines s'éteignirent : il revint à sa pauvre reine du Nord. Il en évoqua la gloire émaciée, « le temps de pain d'écorce et de famine couronné de lauriers ». Et plus maître de son art qu'il ne l'avait jamais été, presque aussi impeccable qu'un Théophile Gautier ou qu'un Heredia, il s'enferma dans la légende de la Suède qu'il aima comme un enfant et qu'il chanta comme un grand poète. Brandès déplore « cette adoration sincère et puérile de tous les Charles, Gustave et Oscar ». « J'eusse préféré, dit-il, qu'il essayât de rendre la vie moderne de la Suède. » Mais qu'est-ce que la vie moderne de la Suède, si l'on en retire le support du passé ? Et en quoi ce passé, que l'imagination refait sans cesse, est-il moins moderne que la philosophie voltairienne de

Brandès lui-même ? Snoilsky ne renouvelle pas seulement ses sujets par sa connaissance exacte des milieux et des costumes ; la fraîcheur de son inspiration les rajeunit encore. Il a su capter le sentiment populaire dans une forme d'art savante et pure. On a dit que ses vers étaient de marbre et de bronze : oui, mais comme les dieux béants des fontaines d'où jaillit l'eau des sources vives.

Pour lui, bien entendu, les annales de la Suède ne commencent qu'au roi Gösta, et il en a dressé le portrait d'aïeul au seuil des *Images Suédoises*. «... De sa main il a maçonné notre Suède des fondations à la toiture... Nous avons tous été assis à ses genoux autour de l'âtre flamboyant, quand il nous racontait son histoire merveilleuse... » Mais il se meurt dans son château du Mœlar seul, incurablement triste d'avoir engendré des fous. Le hallebardier, debout à sa porte, entend ses pas d'insomnie, pendant que les bénédictions des pauvres gens montent vers lui du fond de la nuit d'hiver.

Toute sa lignée tragique va défiler sous nos yeux. L'imagination des peuples et des poètes est pareille aux enfers où les ombres des héros gardent, dans un éternel crépuscule, leur même attitude et leurs mêmes blessures intarissables. C'est d'abord le roi Erik, le roi fou, follement énamouré d'une petite marchande de fruits et qui vogue à la dérive par une claire nuit de printemps. « Lentement des barques pavoisées glissent sur les ondes. Le Mœlar reflète les nuages rouges du soir. Les rames clapotent sous des airs de cors. La forêt de bouleaux embaume... Cors de chasse, taisez-vous !... Le roi Erik joue

sur son luth... La petite Karine écoute en silence jusqu'à ce que de grandes larmes brillent dans ces yeux... « Petite Karine, le jeune roi te supplie. Sois à moi et tu posséderas le château de Stockholm. Dis un mot et la couronne d'or pâlira sur tes cheveux dorés. Je suis Erik, le roi des beaux rêves. Forgée de rayons de lune, la couronne n'est pas lourde. Ne pleure pas, mon enfant : tu auras le royaume. » Il fut féroce et sanguinaire ; mais l'amour, la mort, la folie, la nuit printanière se marient dans son chant ; et toute la pitié de la Suède pour le fils de Gösta Wasa, le poète la fait perler aux cils brillants de la petite Karine.

Le tableau change. Les cloches de Ardala sonnent la Pentecôte. Le front sombre comme une nuit de tempête, Charles IX galope sur son étalon de Holstein. Une armée de spectres, échappés de la roue, galopent autour de cet implacable justicier. Des châteaux qu'on aperçoit entre les bouleaux et les aulnes, personne n'est sorti pour saluer le cortège ducal. Derrière les volets vacillent de hautes bougies dans les maisons muettes et noires de la noblesse décimée. L'insomnie lui bat aux tempes. Il a jeté son filet contre le cours rapide du temps : ramènera-t-il une couronne ou seulement des têtes de mort? Lacs, seigles verts, maisons rouges, sa Sudermanie s'étend au clair de lune. Il hume les parfums de son pays suédois qui, sous son épée nue et tranchante, sommeille en confiance et en tranquillité. Et des pauvres lopins de terre, de tout ce que les humbles labourent, la brise du soir lui apporte la salutation et le merci : « Tu es notre

homme, bien que tu aies du sang sur les mains. »

Et voici son fils, « ce petit qui saura adoucir même les morts », Gustave-Adolphe. La gloire et la vie entrent à flots dans le cœur de la Suède. Il en ouvre le magnifique exode. Vision charmante, lorsqu'il passe à Augsbourg « au mois de mai des peuples ». « La vieille ville dormait comme une poésie de pierre, avec ses hauts pignons délicatement pointus, ses larges fenêtres étincelantes aux étroits carreaux, et ses ornements gothiques gris de vieillesse. » Elle continue de dormir ainsi sous l'eau calme des mémoires suédoises. Dernière vision et qui s'est à jamais imprimée sur le voile de la mélancolie du Nord : « A Lützen, au fond d'un ciel crépusculaire, des gouttes de brouillard sur la joue, je l'ai vu, image sanglante et tremblante, dans les plis du vent. »

La Suède est revenue d'Allemagne orgueilleuse de ses splendides pillages. De la pâle gerbe qu'on dressait jadis aux champs d'Upland, elle a fait le *vase*, la gerbe raide en broderie d'or qui tient aujourd'hui son rang parmi les aigles et les lys. La Pallas du Nord, la Vierge des Victoires, Christine se lève au-dessus d'un fourmillement de têtes. Les vieux régents du trône ont déposé dans ses mains douze années de prodiges et des trésors. Mais elle !...

« Près du pont jeté sur un mince ruisseau d'argent, là où est la frontière entre la Suède et les terres de la couronne danoise, à côté de la borne peinte en jaune et en bleu, un groupe d'enfants attend. Les candides yeux bleus suédois brillent

sous des cheveux de lin. Ils ont appris que la reine Christine passera bientôt ici et ne croient pas possible qu'elle s'en aille à jamais. Pourquoi les quitterait-elle ? Son nom leur est précieux et cher. Une prière pour son bonheur fut la première chose que leur mère leur enseigna. Et l'an dernier, n'ont-ils pas porté, par amour d'elle, une tristesse bien lourde lorsque le commissaire enrôla le frère aîné ? Et le père n'a-t-il pas, à cause des impôts, dû vendre une de ses deux vaches ? Les petits près du pont ne comprennent point qu'elle les quitte pour toujours. Toute la matinée ils ont cueilli des fleurs et des fraises rouges afin de montrer à la reine Christine combien elle est aimée. Écoutez : un bruit roule sur la pente de la colline. Un nuage de poussière s'élève. Autour du lourd carrosse doré, surgissent des chapeaux à plumes. De la voiture sortit un rire coupant et froid comme l'acier : une dame avec de sombres messieurs y parlait une langue étrangère. La voiture et les cavaliers disparurent bientôt sur la rive opposée. A un coup de fouet du cocher, les enfants ont laissé échapper le panier de leurs mains. Les fleurs exhalèrent dans la poussière de la route leurs derniers parfums. Les fraises rouges se répandirent comme des gouttes de sang. Ah ! reine Christine, reine Christine, les bras de la Suède se ferment, de la Suède où même le plus petit aurait donné son sang pour toi. »

La reine Christine n'est plus qu'une pauvre majesté terrestre et solitaire qui attend son changement en poussière. Son âme recule encore devant le vide « comme la goutte qui tremble au bout d'une

branche ». Elle meurt, délaissée des étrangers mercenaires, elle qui eut son trône dans les cœurs suédois... Des cardinaux parlent à voix basse; les cloches de Rome tintent. Du fond de son alcôve fiévreuse, elle revoit une belle rive avec de frais bouleaux, à côté d'un petit pont. L'ombre obscurcit profondément l'autre rive. Elle voudrait traverser le pont, mais une invisible main l'arrête. De la rive verte et claire un chant a frappé ses oreilles, un chant merveilleux... Qui ose chanter ici, malgré la défense ? Un étudiant, un *studiosus* du Nord : il s'est reposé un instant au seuil du palais et vient d'entonner son psaume du matin... Ne le chassez pas !... « Sur un air suédois la reine Christine Alexandra a passé le pont vers des pays inconnus. »

C'est maintenant Charles XII, celui que Tegnér appelait « le jeune dieu sans barbe », et autour duquel l'imagination suédoise a cristallisé tous ses rêves d'héroïsme et de désintéressement chevaleresque. Charles XI, dont la couronne pendait aux pointes des épées, avait quitté son cheval de parade pour monter un cheval paysan, le Cheval d'Incendie, ainsi nommé parce qu'on le voyait partout où tourbillonnaient la flamme et la fumée. « Charles XII le reçut en héritage : il reçut la paix, la prospérité, la fidélité, l'appui de fortes épaules obéissantes, et Brandklipparen, le cheval d'Incendie. » Snoilsky n'a point fait ressortir avec la même puissance que Heidenstam dans ses *Karolinerna* la singularité de ce cavalier glacial. Il l'a cependant marquée d'un trait qui n'est pas sans grandeur.

Le roi de Saxe lui a envoyé sa maîtresse, la superbe Aurora Kœnigsmark. Revêtue de sa plus belle zibeline, elle se présente au camp suédois et attend sous la pluie le roi du Nord. Charles passe et ne lui jette pas même l'aumône d'un regard. J'aime cette apparition du fier et jeune Wasa, son visage indéchiffrable, ses yeux hautains qui ne disent rien des passions de son âme, son mépris des voluptés faciles, sa marche en avant de froid illuminé. Je sens que, si j'étais Suédois, je lui pardonnerais mon héritage appauvri, parce qu'il a mis dans la vie de son peuple le stimulant d'un incomparable mystère; et mon cœur bondirait encore à l'approche de Frederikshall comme le cœur d'un condamné sous les fusils qui s'abaissent, au roulement des tambours.

Ce temps, où les tombes en Suède étaient plus nombreuses que ceux qui en portaient le deuil, où les églises ne sonnaient même pas les matines de Noël, car leurs cloches fondues reposaient au fond des mares et des marais allemands, ce temps de misère et d'exténuation, l'esprit suédois en a fait la mine d'or de sa poésie nationale; et Snoilsky en a tiré peut-être son plus pur chef-d'œuvre : *Sur la foire de Vernamo*.

C'était à cette foire, en Smöland, que Per et Kersti échangèrent leurs bagues de fiançailles. Puis ils se séparèrent et convinrent de se revoir dans six ans. Per entra au presbytère et ne fut point appelé sous les armes : on ne prend pas le valet du pasteur. Kersti s'en alla chez le bailli où elle conduisit la herse et la charrue, besogne de femme

au temps de Charles XII. Le printemps arriva pour la sixième fois. La pauvre terre suédoise se para de belle couleurs, « comme si, cet hiver, aucun coup n'eût retenti à Frederikshall ». Per et Kersti se retrouvèrent, parmi les maigres bœufs, à la foire de Vernamo. Les yeux étincelant de joie, ils firent résonner leurs pièces de cuivre, des pièces qui ne portaient pas l'effigie du Roi, mais qui valaient de l'argent et de l'or, car c'était la monnaie de la Haute-Couronne, « et la Couronne n'enlève point par ruse et injustice le pain du pauvre ». Ils marchandaient déjà les casseroles et les cuillers de leur ménage, quand une voix bien connue traversa le bruissement de la foule. Un habit orné de boutons brillants, un nez rouge de fonctionnaire, un ton rogue : le commissaire s'avança, ordonna le silence, et déplia un avis imprimé dont le sens était que le morceau de cuivre qui, hier encore, avait le cours du rixdhaler, ne valait plus rien. Kersti ne comprit pas tout d'abord ; et, comme l'avis se terminait gracieusement : « La Reine est bonne, » fit-elle... Le soir, à la foire de Vernamo, deux fiancés se promenaient. Derrière le tablier rayé coulaient les larmes de la jeune fille. Ils s'assirent parmi les fleurs, au bord d'un champ humide de rosée. La lueur rose du soir tombait derrière les lointaines forêts bleu sombre. Parmi les pins, une fumée montait d'un pauvre foyer. Hélas, l'espoir d'un foyer s'était éteint pour eux ! Et la tête de Kersti s'enfonça davantage dans le tablier. Le fort Per enlaça la taille de sa fiancée, et des mots tendres se frayèrent un chemin à travers la houle

de sa poitrine : « S'il n'y a pour nous, dit-il, ni lois ni justice, il y a pourtant le Seigneur Dieu. Nous n'avons qu'à recommencer : ce n'est pas plus grave... » Kersti leva ses yeux en larmes, et, avec une clarté d'amour et de foi, lui demanda : « Nous nous reverrons donc dans six ans ici, à Vernamo ? »

Ce petit poème, un des plus populaires de Snoilsky, m'explique, mieux qu'un livre d'histoire, ce que j'appellerai le miracle suédois. Par la fente qu'il m'ouvre sur les âmes du Nord, j'entrevois leur vie intérieure : elle a quelque chose de végétatif et de robuste comme la vie des pins qui poussent aux rocs de la Baltique et qui semblent tirer leur sève de la pierre elle-même et des reflets du ciel. Les joies et les espérances en sont aussi réduites que la poussière d'humus où ils crispent leurs racines. Toute la grandeur du pays sort de l'endurance des Per et des Kersti et de leur optimisme tacite, plus fort que Pultava. Cette idée maîtresse donne à l'œuvre de Snoilsky une intensité d'émotion qui le sépare des Parnassiens français. Le principal personnage de ses poèmes, c'est le peuple, un peuple de paysans, silencieux dans son labeur, résigné dans ses rêves, imperturbable dans sa foi. Il reconnaît ceux qui l'ont aimé, leurs mains fussent-elles sanglantes. Il leur pardonne ses souffrances, et leurs fils dégénérés et leurs filles ingrates. Le Cheval d'Incendie, qui a piétiné l'Europe et rougi de son écume la steppe russe, avait commencé par traîner la charrue, et son poil sentait encore l'étable.

Quand ce peuple n'a plus de sang à répandre,

il découvre à ses fils les réserves de ses méditations et de sa pensée. La pauvre terre suédoise se fait riche aux yeux de Linné. Le savant ramasse dans la poussière les fleurs que Christine a dédaignées. Svedenborg tisse, avec les songes obscurs et les längtan de sa race, le réseau de mystiques correspondances qui enserre harmonieusement l'univers sensible et le monde des âmes. La main du paysan se trahit jusque dans la serre chaude où Gustave III, « au visage inégal, la couronne de lauriers sur ses cheveux frisés, » essaie d'acclimater les splendeurs de Versailles. Et lorsque les divisions politiques ont énervé le pays, lorsque le dernier des Wasa, « droit et raide dans l'étroit habit bleu, » le cerveau tourbillonnant de pensées malades, a perdu ce qui restait à perdre, la Finlande, et que la déchéance et la corruption paraissent irrémédiables, écoutez le pas des hommes qui cheminent derrière leur chariot, à travers les profondes forêts du Rœmen. L'aurore boréale irradie au-dessus du bruissement des sapins. Le Chariot des Charles sort des nuages. Le torrent se jette en insomnie sur les rocs. Le jeune Tegnér est parmi ces hommes. A chaque pierre qui heurte les roues, le minerai du Vermland sonne dans le lourd caisson et la voix de la Suède lui crie : « Je veux vivre ! Je vivrai ! » Ce fut cette nuit-là qu'il composa son poème de *Svea*. « Tegnér, étoile rayonnante !... En l'écoutant, le sang de la Suède lui remonta tout rouge aux joues. » Admirable vision, la dernière des *Images suédoises*.

J'avais franchi le portique qui ouvre sur la

poésie de ce grand pays taciturne. Il me semblait que j'en comprendrais mieux la nature et les âmes. Par ces routes d'hiver où, selon le mot de Tegnér, « les dieux cheminent encore, » je m'éloignais aux premières cloches de Noël. Quand on est exposé à rencontrer des dieux, il n'est pas mauvais de se faire accompagner par des poètes.

*
* *

Le 24 décembre à Leksand, dans cette Dalécarlie où les Wasa commencèrent leur saga, et qui se partage avec le Vermland le cœur de la Suède.

Nous sommes arrivés la veille, de nuit, au milieu d'une foule silencieuse qu'attendait au débarcadère une autre foule également silencieuse. L'auberge a des chambres de grand hôtel et un salon spacieux : les meubles empire y étalent leur majesté devant de vieux bahuts qui sentent le déménagement de Prague et autour d'une vieille horloge dalécarlienne qui retarde. Je n'aurais pas été plus surpris d'y trouver, devisant ensemble, les ombres de Bernadotte, de Gustave-Adolphe et du roi Gösta. Ce matin, je découvre le pays : des forêts, des eaux à moitié gelées, des collines parmi lesquelles la Colline des Vieilles, où, au dix-huitième siècle, des gens qui maudissaient l'Inquisition catholique ont brûlé sept femmes accusées de sorcellerie. De l'autre côté du chemin, le presbytère et l'église, une vénérable église surmontée d'un clocher en forme d'oignon et dont la flèche traverse la couronne de Charles XII. Sous leurs fenêtres coule le

Dalelf au fort courant : il charrie des glaçons et reflète le vol des cygnes qui crient surtout vers le soir. Ni ville, ni bourg, ni village ; un bout de rue, une belle maison, celle du juge, et des maisons de bois rouge posées et disséminées sur des champs de neige. Les sommets des collines boisées sont entrecoupés d'emplacements nus et blancs : pâturages et chalets où les troupeaux et les pâtres montent au mois de juin et qui furent souvent un pèlerinage pour les âmes tristes.

Le verglas bleuâtre de la route craque sous les bottes d'un pesant Dalécarlien dont la pelisse en peau de mouton, bordée de laine, laisse passer son tablier de cuir. C'est Olof Larson, banquier de Leksand et paysan par la grâce de Dieu. Sa grosse tête aux yeux fiers et au sourire malicieux et toute sa prestance scandent la chanson dalécarlienne : « Le diable m'emporte si je m'écarte d'une semelle d'où j'ai le droit de me tenir avec honneur ! » Ce que je suis venu faire en Dalécarlie, comment le dirais-je à ce patricien rural ? Comment pourrais-je lui dire : « Je voudrais sentir avec vous le stämning de Noël. On a tué le porc chez vous et brassé la bière noire. Maîtresse, servantes, serviteurs et les enfants eux-mêmes n'ont point ménagé leur peine dans l'attente du recueillementunanime. Quand vous allumerez le sapin, permettez-moi de m'asseoir dans l'encognure de votre foyer. Il me plairait d'entendre vos psaumes et vos chansons et, davantage encore, de participer à votre silence. Par surcroît, je souhaiterais que vous m'ouvrissiez votre tête bien suédoise, où doivent reparaître, à

la chaleur de cet instant solennel, tant de vieilles effigies presque effacées sous l'usure des jours. Nous ne connaissons plus, dans le pays que vous continuez d'appeler le Royaume de France, ces grandes fêtes qui sont des communions d'âmes. Je suis venu pour essayer de cueillir au cœur de votre hiver la minute heureuse dont l'éclat me semble si intime et si doux. » Je ne parlerai jamais ainsi à Olof Larson. Il ne m'ouvrira ni son foyer ni sa tête. Et je comprends une fois de plus la vanité de ce rêve du voyageur d'être où il passe l'hôte invisible qui écarte les voiles sans en remuer les plis.

Causons donc avec ce notable. Il représente à sa façon la Suède traditionnaliste, orgueilleuse, campagnarde, et qui, de la glèbe où elle enfonce ses pieds, continue de jeter au vent l'inquiétude de ses graines vigoureuses. Il a une fille au Natal et un gendre en Allemagne, près de Celle, comme ses ancêtres avaient des fils enterrés dans les champs de la Pologne et dans les steppes russes. L'émigration est au flanc des pays scandinaves la plaie toujours béante d'où s'échappe, chaque année et de chaque famille, le sang le plus dispos et le plus frais. On émigre par pauvreté, par ambition et aussi par cet appétit d'aventures qui pousse, dans la contrée même, tant de gens à déserter leur foyer et à vaguer le long des routes en quête d'une hospitalité souvent hasardeuse. Faut-il le déplorer ? Des plaies sont nécessaires dont la cicatrice tuerait le malade. La Suède respire par cette ouverture saignante un air que réclame son perpétuel längtan.

Olof Larson voyage : il va rendre visite à sa fille d'Allemagne. Revenu au pays, il réendosse la peau de mouton et renoue son tablier de cuir. « Il n'y a que nos femmes qui sachent préparer une peau si souple et donner à la laine une douceur égale. » Mais, d'ici vingt ans, ce costume trop coûteux aura disparu. La Dalécarlie est pauvre. On y appelle riche un paysan qui dépose deux mille couronnes à la banque. Et les petites propriétés, où les familles pendant si longtemps ont imprudemment vécu sur le capital de la forêt, sont menacées, depuis un demi-siècle, par des Sociétés dont l'intérêt matériel du pays voudrait qu'elles parvinssent à les englober et à en exploiter les bois comme une moisson régulière, mais dont son intérêt moral exige que les paysans luttent et soient soutenus contre leurs empiétements. Car le paysan qui vend sa forêt n'en retire pas de quoi posséder dans sa province une nouvelle terre. « Et, me dit Larson, qu'il quitte la Dalécarlie ou la Suède, c'est tout un : il se dénationalise. » Juste et forte parole d'un homme qui conçoit pleinement la vertu de son terroir, et en qui s'accuse l'esprit régionaliste de la patrie suédoise. Un Dalécarlien ne se fait pas Norrlandais sans déchoir. Il sort amoindri d'une communauté de souvenirs et de pensées dont le cadastre est l'image sensible. Les propriétés dalécarliennes s'enchevêtrent et s'enclavent les unes dans les autres de telle sorte que les champs d'un propriétaire ressemblent aux pions d'un joueur de dames vers la fin de la partie. Larson avait acheté le bien d'un paysan qui n'avait qu'un cheval

et quatre bœufs : il y compta vingt-deux terres dont l'une était à trente kilomètres au nord et une autre à vingt-cinq kilomètres au sud. Ces complications ruineuses pour l'agriculture sont l'œuvre du temps et d'une ardente idée de justice dont l'intelligence scandinave souffre jusqu'à la sécheresse. Le père qui partage sa propriété entre ses quatre enfants se livre à un calcul de compensations scrupuleuses d'où il résulte que chacun d'eux hérite à la fois d'un quart de canton pauvre et d'un quart de canton riche. A leur tour, et sans tenir plus compte de l'éloignement que les théologiens n'évaluent la distance du monde aux étoiles, les fils morcelleront leur patrimoine. Mais les tronçons des terres mutilées essaient de se ressouder par les mariages, et l'instinct des enfants répare quelquefois le mal qu'a fait la justice des pères. Il se dégage de leurs efforts entremêlés un amour religieux pour cette glèbe où l'esprit a creusé des fossés plus profonds que les sillons de la charrue.

Devant Olof Larson, j'ai l'impression d'entrer dans un monde aussi singulier que ce paysage de Noël. Ce n'est pas que les routes, les champs, les eaux glacées, la ligne des horizons me surprennent ou me ravissent; mais la lumière en est si délicate, si pure, si merveilleusement spirituelle que la monotonie et même la platitude des choses en reçoivent une idéale beauté. Vieilles traditions d'où éclôt, en les brisant, l'esprit d'aventure; rigueur théologique et âpreté paysanne; combat silencieux et laborieux entre les idées et les intérêts : la

Suède est là qui se mire tout entière dans le microcosme d'une commune dalécarlienne.

*
* *

Cinq heures du soir. Le soleil s'est depuis longtemps couché ; mais partout, sauf où les bouquets d'arbres s'épaississent, il fait lumière de neige; et partout, à l'orée des bois, aux flancs des collines, au milieu des champs, de petites clartés jaunes tremblent derrière les vitres, comme si l'année en mourant avait semé toutes ses étoiles sur la Dalécarlie. La route où glisse notre traîneau est un grand fleuve pâle entre deux rives de pins noirs.

Des parents de Larson habitent au bord de la route une ferme centenaire. Le feu de bois brûle dans l'âtre de l'unique chambre, et la flamme rougit, en face de la cheminée, une vieille armoire et deux lits superposés comme nos lits de Bretagne. Le pain sèche sur des poutres suspendues par des montants aux poutres du plafond. Près de l'horloge, trois rayons de bibliothèque supportent les lectures de la famille à travers le siècle : une collection de sermons, des livres de médecine et la Bible.

La veillée de Noël a commencé. On vient d'allumer l'arbre dont l'usage est moins ancien par ici que les maîtres de la maison; et on a posé sur la table des gâteaux secs, de petites pommes rouges, du café, et, dans une cruche d'argent, la bière, noire et sucrée. Deux vieillards, les longs cheveux bouclés au-dessus des oreilles, portant tablier de

cuir comme nos cordonniers, veston noir et cravate rouge enroulée sous le menton, penchent, à la lumière de la lampe, les larges méplats et les saillies rugueuses de leur face rasée. L'un racle de son archet un instrument de bois monocorde, admirable, paraît-il, pour accompagner les chants d'église. L'autre, un livre de cantiques ouvert entre ses doigts noueux, a entonné un psaume que répètent, près du foyer où elles sont assises, deux fillettes et une grosse femme, aussi rouge que son tablier, les mains aussi tannées que sa jupe de cuir, ficelée à en déborder dans son corsage en peau de mouton. Devant les deux vieillards, deux jeunes gens, habillés en messieurs des villes, vissés sur leur chaise, regardent les étoiles de Judée, dont l'or et l'argent scintillent aux branches du sapin suédois. A notre entrée, personne n'a bronché, hormis la mère qui a interrompu son psaume et nous a souhaité la bienvenue d'une figure extraordinairement avenante.

C'était peu de chose que cet intérieur, et pourtant j'y ai senti plus qu'une halte dans le labeur du paysan, plus que la tranquillité d'une veille de fête, plus que le plaisir de chanter ensemble un chant d'église. Les pierres du foyer luisaient comme des dalles d'autel. Les ferrures et les moindres clous brillaient. Cette pièce, où flottait un âcre relent de bergerie, était pleine de solennité. On s'y reposait, mais d'un repos sans détente, et ainsi qu'on fait, lorsque, les préparatifs terminés, on n'attend que l'arrivée de l'hôte. L'hôte attendu s'était mis en marche à la tombée du soir. Il avait changé de

nom au cours des temps; mais, qu'il annonçât le retour du soleil ou l'anniversaire d'un Sauveur, qu'il fertilisât les champs ou les âmes, il était toujours aussi exact et à peu près le même. Il cheminait par les routes, les bois, les collines, les lacs gelés, et, dans chaque maison où il entrait, si misérable qu'elle fût, il réveillait l'amour du songe, une obscure sympathie entre les cœurs et les choses, et la joie grave de voir, encore une fois, en famille et sur cette terre bénie, renaître l'antique lumière sous la forme d'un Enfant Dieu.

*
* *

Je trouvai à l'hôtel de Leksand trois peintres et un Inspecteur des forêts. La salle à manger resplendissait. Un grand arbre de Noël montait jusqu'au plafond. La table du milieu ployait sous les victuailles : morue traditionnelle, riz, pruneaux, saucisses, jambons, et, dominant les plus hauts plats, une hure de porc coloriée de dessins qui en faisaient une monstrueuse tête d'idole. Nous devions dîner ce soir-là avec toute la maisonnée. Quand les valets entrèrent, jeunes Dalécarliens aux faces glabres et cléricales, ils s'approchèrent de la table pantagruélique, et, les yeux baissés, les mains jointes, ils murmurèrent une courte oraison. On aurait juré qu'ils priaient devant la bête que leurs lointains ancêtres, à cette même époque, sacrifiaient en l'honneur du dieu Frey, car ce dieu des fruits de la terre et des bonnes récoltes avait coutume de chevaucher un cochon aux soies d'or.

Rien ne manquait à la fête, ni la bière noire, ni le glögg, espèce de vin chaud où nagent des raisins de Corinthe, ni les poissons que mangent ce soir-là les gens même qui ne peuvent les sentir. Les servantes avaient beaucoup de dignité sous leurs broderies paysannes et leur bonnet couleur de coquelicot. L'inspecteur buvait ferme et, entre deux bouchées, improvisait des vers. Le peintre Ankarkrona, le plus exubérant des artistes suédois, nous prenait tous à témoin que c'était bien la Noël, la Noël en Dalécarlie, la Noël chez ce bon peuple dalécarlien, gloire impérissable de la Suède. Et pourtant je n'ai jamais assisté à un dîner plus morne. A mesure qu'il s'avançait, les yeux des convives s'embrumaient d'un vague längtan. Les valets silencieux, engoncés dans leurs hardes du dimanche, avaient beau vider sur leurs saucisses des rasades de bière noire : le porc du dieu Frey ne passait pas. Comme eux, les servantes imaginaient sans doute une veillée plus intime dans une humble ferme semblable à celle que j'avais vue. Les deux peintres, compagnons d'Ankarkrona, suivaient d'un œil distrait les ondulations de lumière sur les aiguilles du sapin. L'inspecteur regardait mélancoliquement le verre où s'étaient l'une après l'autre noyées ses rimes de Noël ; et Ankarkrona lui-même s'arrêtait au milieu de son dithyrambe, et s'en allait, la barbe au vent, respirer dehors le rêve solitaire de la nuit. Il n'y avait à s'amuser qu'une famille de jeunes chats qui s'étaient glissés sous l'arbre et sautaient après les petites pommes rouges suspendues aux branches.

Rien ne manquait à la fête, sinon l'hôte mystérieux qui n'entre que là où les cœurs et les pensées sont unis pour le recevoir.

*
* *

Nuit douce, infiniment douce. Sous les étoiles que je n'ai jamais vues plus étincelantes, l'air est parsemé d'une neige si fine qu'on la dirait tamisée par une mousseline invisible. Depuis quatre heures, la cloche de l'église sonne lentement; et, du fond de l'horizon, les sonnailles argentines des traîneaux répondent à ses matines. Toute la Dalécarlie dans cette nuit de cristal s'éveille et tinte. Les gens des fermes se sont levés dès trois heures du matin. Quelle que soit la distance qui les en sépare, c'est toujours à l'église de leur commune qu'ils veulent fêter les dimanches et les grandes fêtes. Ils aiment mieux faire cinq lieues dans la neige que de se rendre en vingt minutes à l'église d'une commune voisine, mais étrangère. Ils ont bu le café, allumé les brandons; et le traîneau les emporte le long des routes encore obscures, dont les riverains ont éclairé leurs fenêtres aux lueurs chaudes et dorées des chandelles à trois branches. Le chemin qui passe devant l'hôtel et tourne vers l'église retentit sous les souliers ferrés et crie sous les patins des traîneaux. Là-bas, au pont du Daleft, beaucoup lancent leurs brandons épuisés dans les eaux libres de la rivière; et l'ombre est rayée de rouges paraboles. Mais ceux qui viennent de moins loin les tiennent penchés presque au ras de

la terre et en secouent la chevelure d'étincelles, avant de les jeter, près de l'église, sur un monceau de neige rose.

Peu à peu, la foule augmente, et les visages deviennent plus distincts. C'est la nuit de Bethléem dans l'imagination candide du Moyen Age. Entre les branches des arbres, la tour du beffroi figure un rempart de ville fortifiée. Et voici les bergers qui arrivent et les bergères. Les hommes marchent à grandes enjambées, et la lévite qui bat leurs souliers laisse voir en s'entr'ouvrant leurs bas blancs, leurs culottes en peau d'élan, leur gilet en peau de mouton. Les femmes, jeunes ou vieilles, crèvent d'embonpoint sous leur courte jupe froncée à la taille, et sous le corsage de cuir dont la bordure de laine a l'air de les sangler. Les femmes mariées portent un bonnet blanc uni, les jeunes filles un bonnet blanc à petites fleurs roses et bleues. Les tabliers sont rouges, bleus, verts, sauf celui des femmes en deuil, tout jaune; car le jaune est couleurs de deuil et d'enfance, et les gros bébés qu'on amène sont fagotés d'une robe jaune.

A six heures, la commune de Leksand est empilée dans sa vieille église dont les voûtes et les arcades datent du « paganisme catholique »; mais dont l'étroitesse a permis à l'austérité luthérienne d'en corriger l'ancienneté trop charmante par des galeries de bois blanc aussi provisoire que notre pauvre vie humaine. Les matines commencent. Toutes les voix, sans exception, chantent les psaumes et les chantent bien. Les chants d'église sont l'unique divertissement de ces âmes, habitantes

des solitudes, la beauté dont elles se nourrissent, la seule expansion qu'elles s'accordent. L'église est restée pour elles le centre de la vie. Elles y éprouvent leur solidarité dans la misère et dans la joie; elles y entendent une parole qui n'est pas celle de tous les jours et dont l'écho les accompagne à leur foyer taciturne; elles y jouissent, avec le sentiment d'être agréables à Dieu, du plaisir profane que nous achetons au concert.

Quand le pasteur eut fini son sermon, l'office succéda aux matines, un office de deux heures. Les fenêtres pâlissaient. Une lueur d'aube pure et comme filtrée par la neige se répandit sous les arcades. Les peaux de moutons émergèrent du crépuscule avec une douceur d'écume jaunissante. Les bonnets s'irisèrent; les tabliers chatoyèrent. Ce fut, dans cette pauvre église dalécarlienne, la richesse de coloris d'un campement oriental. Un Orient bien lourd, débordant de santé rubiconde! Mais les mains des fermières et des filles de ferme, posées sur leur mouchoir d'église, étaient aussi fines que des mains royales. Et dans les placides visages, où le jour naissant creusait des rides sombres, les yeux me parurent étcnnamment pensifs.

Les gens sortirent, silencieux; les jeunes d'abord, « car les vieux restent plus longtemps », nous dit en passant une jeune fille aux joues brûlantes, dont le bonnet à fleurs avait les fleurs si, si petites qu'on l'eût prise pour une femme mariée. Une gravité heureuse, parfois même un sourire jovial, atténuait sur les figures les marques de l'insomnie. Le soleil ne se levait pas encore au-des-

sus de l'horizon; cependant on le sentait proche. Les montagnes lointaines étaient d'un azur un peu plus sombre que le ciel. Un grand vol de cygnes émigrait vers le nord. Sauf au milieu des routes, où les traîneaux l'avaient réduite en cassonnade, la neige luisait, et une vie de reflets bleus et mauves courait sous son grain immaculé. De partout montaient droits, légers, d'une blancheur teintée de jaune, presque immatériels, les magiques bouleaux du Nord; et leur feuillage semblait translucide dans cet air qui n'était que fraîcheur et clarté.

*
* *

Ce matin, second jour de Noël, office à onze heures. La neige est tombée pendant la nuit. Il fait plus froid, mais le ciel vers le sud a de magnifiques tons d'orange. Le premier traîneau qui passe s'avance lentement, conduit par un homme à pied. Une femme en occupe le siège, les mains enfouies dans un tablier jaune, les regards fixes. Derrière elle, sur une jonchée de branches de sapin, repose un cercueil noir. Le mort précède les vivants de sa commune sous l'allée des bouleaux, où bientôt se pressera la même foule qu'hier. Le traîneau s'est arrêté. Six hommes ont chargé la bière sur un brancard. Au moment où l'on pénètre dans l'enclos du cimetière et où le vicaire ouvre le livre des psaumes de ses doigts bleuis par le froid, les cloches de l'église commencent de sonner l'office, et, du fond de l'horizon, les tintements des grelots qui

galopent éparpillent au-dessus des champs de neige un immense et léger carillon. Si nous gardons au cercueil quelque sentiment des choses d'ici-bas, voilà donc un mort enviable ! A peine dix personnes suivent son convoi ; mais quel défunt fut jamais accompagné d'un plus beau cortège de sonneries ? Les routes où il a marché, les champs et les bois où il a peiné, les collines qu'il a gravies derrière ses troupeaux, tous les coins de terre où il a songé le songe obscur de la vie, accourent autour de sa fosse et lui jettent en guise d'adieu les sons de cloches et de clochettes qui, depuis plus de cinquante ans, chantèrent à ses oreilles la douceur de Noël et l'éternelle jeunesse de son pays.

*
* *

Pendant ces après-midi de Noël où tout dort, hommes et bêtes, j'ai visité les installations des trois peintres de mon hôtel, Vallén, Nyberg et Ankarkrona. Ils ont loué de très vieilles fermes avec un auvent en forme de guérite, et des lits comme en Bretagne, des berceaux de cuir suspendus au plafond, des sièges taillés à même le tronc d'arbre. C'est là qu'ils passent leur vie, simplement, discrètement, dans l'adoration du ciel dalécarlien et dans l'amour du paysan et de son rouge foyer. Vallén se plaît aux colorations de l'automne; et tous trois désespèrent d'attraper les nuances fugitives de la neige. Ankarkrona s'attache de préférence à ce qui porte l'empreinte du labeur humain:

champs de culture et salles d'école. Nyberg fait valoir les jolies Dalécarliennes aux reflets de leur âtre. Je n'ai rien vu de plus charmant que son *Habillage de Mariée.* Devant le feu qui l'illumine, corsage blanc et jupe verte, la mariée se tient, splendide, pendant que, derrière elle, l'habilleuse du village lui essaie son collier. Près du foyer, sa mère et sa sœur la regardent, moins préoccupées de l'admirer que de surveiller sa toilette. Mais, au premier plan, assise sur la banquette, le corps projeté en avant, la tête tendue hors de la pénombre, une vieille femme boit avidement cette évocation de sa jeunesse.

Dieu merci, la Dalécarlie n'est pas seulement, pour les trois peintres de Leksand, une matière d'art. Ils ne parlent pas des paysans et des paysannes avec le détachement inhumain qui donne souvent à l'artiste un air de maquignon distingué. Ils chérissent en Suédois ce coin de la Dalécarlie, la somme de travail et de probité qu'il représente, ses hommes lourds et têtus, mais souvent prompts à la repartie, ses femmes qu'aucune besogne ne rebute, ses jeunes filles : une saine hardiesse aux joues roses. Il semble d'ailleurs que, si le Romantisme a ramené les artistes et les écrivains scandinaves à l'exaltation de leur pays et de ses origines, le réalisme de ces dernières années a fait du paysan le sujet presque unique de leurs études et de leur enthousiasme. Jamais peintres, poètes, nouvelliers, romanciers ne se montrèrent plus sympathiquement curieux de la nature agreste et des traditions rurales. Le paysan, cette force sociale et politique

de la Suède, de la Norvège et même du Danemark, en est devenu l'originalité poétique et pittoresque. Mais la tendresse, dont les artistes l'entourent, me fait soupçonner que la vie des campagnes, si riche en vieux usages, est menacée d'appauvrissement. Les hommes d'imagination sont surtout attirés par ce qui meurt ou ce qui va mourir. Je crains ces embaumeurs.

Sur dix fermes que nous apercevons, il n'y en a peut-être pas quatre où, sauf pendant la Noël, le père et la mère soient réunis. Dans l'une, l'homme travaille à Stockholm ; dans l'autre il s'est embauché aux gages d'une Compagnie ; dans celle-ci, il est monté vers le Norrland ; dans celle-là, il est parti pour l'Amérique. Une fillette, rencontrée à la barrière d'un champ, nous dit que son père, absent depuis le printemps dernier, leur a déjà envoyé de Chicago sept cents couronnes. Quand ils reviennent au pays, ils y apportent de nouvelles idées et souvent le dédain des anciennes coutumes. Les maisons paysannes ont perdu le solide bien-être qu'elles devaient aux travaux faits jadis autour du foyer. Les générations ne se transmettent plus ces œuvres résistantes où des mains, qui avaient une âme, exprimaient la symbolique de tout un peuple. Un certain nombre de Suédois et de Suédoises se sont pris d'un pieux amour pour les petits métiers des paysans, le bruit des navettes et le ronflement des rouets. Il s'agit moins de rendre à l'existence des campagnes la beauté cossue qui lui venait de ces arts séculaires, que d'y créer une industrie dont elle puisse tirer quelque

réconfort matériel et moral. Ankarkrona stimule le zèle des brodeuses et se fait lui-même commissionnaire en broderies. J'ai entendu, dans presque tous les pays où je suis allé, les mêmes doléances. C'est notre façon de comprendre aujourd'hui l'églogue et la bucolique. Nous n'habillons plus les vachères en bergères de salon; mais nous voudrions que nos bergères de salon se vêtissent des tissus tissés par les vachères. La Suède, toujours sérieuse, imprime à cette innocente ruskinade un caractère presque évangélique. La propagande en faveur des gants tricotés dans les fermes et des ustensiles de bois et des frises de tapisserie a du moins ce résultat que les paysans gardent la conscience et l'orgueil de ce que valait le travail de leurs pères. Et j'ai trouvé à Leksand un pauvre paysan qui, de ses propres deniers, a organisé un musée communal, où, devant les vieilleries que sa patience a rassemblées, sa tête fine et crevassée s'émerveillait comme la vieille femme de Nyberg à l'apparition de sa jeunesse.

Ces reliques sont logées dans deux maisonnettes délicieusement appropriées : une ancienne école et une petite ferme caduque. Touchants souvenirs que ce pilleur d'épaves avait harpés sur le flot du temps et ramenés au rivage, on y voyait des livres de psaumes, des assiettes de bois, des lambeaux de tapisseries, des fichus brodés en noir, des licous en corne d'élan, des rouets à filer la laine et le coton, des cuves à faire de l'eau-de-vie, un piège où s'étaient pris des ours, des traîneaux ornés de fleurs peintes, et, merveille des merveilles, un ber-

ceau qui avait bercé, durant deux cents ans, les vagissements d'une seule et même famille. Et tous les murs étaient tapissés de peintures dalécarliennes.

Ce ne sont point des antiquités puisqu'elles ne datent que de 1838. A cette époque, un artiste campagnard, du nom d'Erik Jansson, eut l'idée d'illustrer les plus fameuses scènes de la Bible, et, aussi peu soucieux de couleur locale qu'un Primitif ou qu'un Véronèse, il rendit avec de solides couleurs les images que l'Ancien et le Nouveau Testament ont formées sur la rétine de l'âme dalécarlienne. Le Dalécarlien, en rude campagnard, a exproprié la Bible. Sur la terre sainte de la Judée, il a bâti ses fermes, planté ses arbres, semé ses moissons, enfoncé sa herse : et il l'a baignée du flot de ses torrents et du sommeil de ses lacs. Son Dieu, bailli suédois, siège au ting de la justice, entouré de ses douze jurés. Les patriarches portent pelisse en peau de mouton et culottes de cuir, à moins que leurs exploits ne leur vaillent un costume militaire ou de haute fantaisie. Samson, pour déchirer le lion en deux, s'est coiffé d'un chapeau de soie et a endossé un frac bleu à boutons brillants. Quand le personnage est de conséquence, un prophète par exemple, l'artiste lui agrafe aux épaules le manteau de son pasteur et lui noue autour du cou le petit rabat ecclésiastique. Toutes les femmes, y compris les Vierges folles et la Reine de Saba, sont vêtues comme des Dalécarliennes, et sont belles comme des Dalécarliennes. La mère de l'Enfant Prodigue, qui assiste au départ de son fils,

remplit l'embrasure de sa porte. Les nuages du ciel ont l'aspect confortable : ils soutiennent leur homme, et la terre plantureuse le nourrit bien.

Il faut cependant de l'extraordinaire dans cet Eden potager, et que l'esprit, tout en y suivant des allées familières, y éprouve de temps à autre la présence du merveilleux. Les animaux y ont à peine débrouillé leurs formes définitives que les eaux du déluge avaient sans doute confondues ; et leur poil s'enlumine d'une étrange couleur. Le cheval bleu d'indigo garde obstinément le cou de la girafe. Mais les tiges des fleurs s'élancent et se recourbent en forme d'arc avec le sentiment de la régularité qu'elles devaient avoir sous la férule du Créateur ; et la nature s'efforce d'imiter les teintes inusables des tabliers dalécarliens.

Parfois l'instinct hiérarchique du paysan corrige un détail peu séant des Saintes Écritures. Ce n'est pas sur un âne, c'est sur un cheval arabe que Jésus accomplit son entrée dans Jérusalem. Parfois aussi son humeur malicieuse s'échappe à goguenarder aux dépens des prophètes, car la Bible, livre unique, miroir de toute la vie, peut à l'occasion refléter notre gaieté, comme elle répond à nos tristesses. Au moment où, plus gros qu'un curé, Jonas sort de la baleine, le monstre referme la gueule et de sa lévite coupée lui fait un veston. Mais béatement Jonas se promène le long de la rive verdoyante, sourit à une enseigne de cabaret et demande au comptoir un verre, « la sauce du poisson ». Parfois enfin cette imagerie, dont j'ai entendu des peintres admirer la fermeté du

trait et le mouvement du dessin, atteint par sa naïveté une grâce où semble avoir passé un peu de la lumière du ciel dalécarlien.

Soixante ans après Erik Jansson, un poète, fils de laboureurs et de mineurs, le premier de la famille qui ait quitté les champs et les forêts, « ses forêts nocturnes avec leurs ramiers et leurs lynx, » Karlfelt recueillit ces peintures et les accrocha fièrement à la cimaise de la poésie suédoise. Il les sentit en paysan et les interpréta en artiste raffiné. Un rien lui suffit pour en faire des chefs-d'œuvre. Mais ce rien, comment le définir? C'est une pointe d'humour où perle l'essence même de la poésie. Sous ses doigts, la rude bonhomie de Jansson a pris une figure plus narquoise, et, sans gauchir de sa dignité solennelle et empesée, le pinceau campagnard a rencontré l'image délicate ou saisissante. Il a enté sur la candeur avantageuse du paysan dalécarlien la plus savoureuse des fantaisies.

Nous sommes au potager de l'Éden. Le veau danse sur des queues de tigres, gracieusement. Le cochon respire une rose humide de rosée. Adam « soucieux cultivateur, » — car, dès l'aurore du monde, un cultivateur fut toujours soucieux, et l'épithète de Karlfelt prête à la rudesse du dessin une valeur psychologique imprévue, — Adam va et vient sous les jaunes pruniers. Ève avec une pomme fait des signes, et *où elle marche le printemps s'éveille.* »

La pomme est consommée. « Ève se tient honteuse dans un soleil de cire rouge, manipulant sa solide jupe en feuilles de figuier. » (Je reconnais

la bonne Dalécarlienne à la solidité de sa jupe et sa gêne de paysanne à la façon dont elle la manipule.) Adam en caleçon vert grimace comme un homme dont l'estomac et la conscience sont également tiraillés. Le serpent du haut de l'arbre jubile et agite la queue dans les fleurs de pommier. Un ange en pantalon couleur de feu brandit une énorme hache. Désormais, *le fléau battra les épis de l'aire ; la massue de Caïn sera taillée et frappera...* » Le printemps qui s'éveille aux signes d'Ève, la massue de Caïn dont la forme se dessine déjà sous le feuillage, ce sont là des traits sobres, charmants et énergiques, par où le poète, sans effort, se révèle. Dans ce genre, je ne sais rien qui soit supérieur à *l'Ascension d'Élie.*

« Voici le saint Élie qui monte vers le pays du ciel dans une carriole brillante et neuve... Il porte son chapeau d'enterrement et sa pelisse de fourrure. Il tient le fouet à la main, et sur ses genoux repose son parapluie vert.

« Que digne et haut est son aspect, car il s'en va de la vallée terrestre là-bas où les sièges des juges forment un cercle. Il est appelé par son Bailli : « Tu siégeras dans ma salle comme un des douze jurés au ting de la justice. »

« Oui, son Roi lui-même lui a envoyé ses chevaux et sa voiture, et lui a mandé : « Mon bon vieux Dalécarlien, j'ai appris ta grande sagesse. Elle pourrait m'être utile : tenons conseil pour mon royaume, ensemble. »

« Et voici la voiture qui monte et roule, et la large main d'Élie fait des signes d'adieu à la contrée

de sa vie terrestre. Et nous y voyons un morceau de notre pays dalécarlien sous l'abri des montagnes aux pins rêveurs.

« Voyez la splendeur des grandes eaux ; voyez la rive rouge et jaune comme un jardin de mères et de jeunes filles. Et des petits garçons montrent les roues volantes. « Regarde le père voisin ; c'est lui qui s'en va vite et sans prendre garde ! »

« Voyez le clocher de Leksand comme un gros oignon. Et le bronze de Falun sonne la fête pour le voyage du Bienheureux. Et il s'en va de cette sonnerie éclatante vers le psaume des orgues éternelles.

« Quand tu seras attablé, Élie, à la table de ton maître, jette les yeux sur notre misère et méchanceté : laisse tomber dans l'oreille du juge de douces paroles de pardon; demande du pain pour la Dalécarlie qui a faim.

« Voyez maintenant le soleil qui se cache derrière Sollero, et le prophète qui s'éloigne tranquille en la nuit des espaces. O petites lumières amies que le bon père Dieu a posées le long de la route jusqu'à sa maison hospitalière !

« Au-dessus de lui, dans les déserts lointains, le méchant scorpion se promène, et là le chien court avec son aboiement solitaire. Le lion, les ours et le serpent y ont leur demeure. Mais ils ne font point broncher les coursiers de Dieu.

« Le feu sort de leurs naseaux; le feu court dans leurs jambes ; ils galopent allégrement par l'immensité et atteignent la voie lactée, cette belle allée aux arbres d'or qui mène à la porte du Paradis.

« Et le Seigneur sort sur son perron sculpté : « Entre donc, ô mon saint Prophète ! » Et il fait signe à un ange, son valet, qui arrive alerte et vif, et conduit au pâturage les rosses essouflées. »

Petit poème délicieux où, comme le Dieu d'Élie, le poète fait monter le peintre campagnard dans la carriole étincelante de sa fantaisie, et l'emporte, tel qu'il est, avec ses pots de peinture et ses pinceaux, un peu plus haut que les fjells de son pays. Parfois il le dépose en route au flanc d'une colline et continue son voyage tout seul. La peinture n'a été pour lui que l'occasion d'un rêve. Ne regardez pas la Vierge Marie sur les images de Jansson. Vous pourrez la rencontrer sur les chemins de la Dalécarlie, petite madone paysanne, sérieuse, pensive, les yeux pleins de songe et de längtan ; mais écoutez plutôt Karlfelt.

« Elle vient dans les prairies. C'est une petite Dalécarliene au teint de fleur d'amande. Oui, comme une fleur d'amande ou comme une églantine éclose loin de la route et du village, là où il n'y a ni monde ni poussière. Quel sentier as-tu suivi pour que le soleil ne t'ait point brunie ? Qu'as-tu rêvé, Marie, dans ta jeune poitrine, pour que ton sang ne brûle pas comme celui des autres ? Tes cheveux découverts brillent étrangement. Ton front est pareil à la courbe de lune... Maintenant le vent du soir fraîchit parmi les rangées d'ancolies. Et les cloches jaunes des lys sonnent le dimanche et la paix... C'est l'heure où les jeunes gens et les jeunes filles de Dalarna vont deux par deux. Tu es choisie avant toutes ; tu es souhaitée par chacun. Pourquoi vas-tu seule et

songeuse ? Tu ressembles à la jeune fille venue de sa première communion, qui veille dans la nuit silencieuse de la Pentecôte et qui pense, en la crainte de son cœur, aux paroles entendues et au miracle goûté. Retourne, retourne, Marie : le soir avance et ta mère devient chagrine quand tu chemines si solitaire. Tu es petite et fragile comme les branches de saule qu'un souffle brise. Et dans la forêt l'ours dangereux rôde. Mais la rose que tu tiens est ton signe et ta garde : un ange l'apporta du céleste jardin. Tu peux marcher sur des serpents et des épines. Par cette bande de lumière que le couchant déroule au milieu des eaux du Siliane, par ce pont tremblant et frissonnant et si étroit, tu pourrais suivre ce soir jusques au Paradis ton chemin d'épousée. »

Un paysan comme Jansson, ce Karlfeldt, mais, au lieu d'avoir bêché la terre, il a « bêché les livres », un paysan très artiste, j'allais dire très alexandrin, très expert dans l'emploi des vieux mots évocateurs, très versé dans la connaissance de l'almanach, dont les dictons et les proverbes lui sont aussi familiers que ses clairières de fraises et que ses marais d'airelles, mais bien moins détaché que les Alexandrins de l'objet de sa poésie, qui reste pour lui la réalité vivante et parfois même douloureuse. « Paysan je suis né, seigneur je fus, campagnard je redeviens. » Le campagnard ne peut oublier qu'il fut un seigneur sur les terres d'Upsal; et, s'il parle avec les paysans dans la langue des paysans, il ne nous permet pas d'ignorer qu'avec les savants il parle latin. Ivre de vin doux et du fruit de ses

champs et du jus de ses baies, il a beau, les pans de son habit ramenés sur son bras, soulever sa danseuse en vrai Dalécarlien, et « la faire voler très haut vers le cuivre rouge de la lune d'automne », son ivresse est calme et clairvoyante, et le pas de sa danse obéit encore plus au rythme du vers qu'aux sons grinçants des violons rustiques. « Ma Muse n'est pas du Pinde ; elle est du village de Pungmakarbo. Là, quand le crépuscule et le repos s'étendent sur la Dalécarlie, elle se promène par les sentiers, la rougeur du soir aux joues. Un cheval ailé de forme grecque est noble et fier, c'est sûr ; mais je préfère monter dans la tempête le poulain d'une jument de mon pays. Mon éperon brillant est de fer forgé ; mon chemin passe sur des aiguilles de pin. Ma lyre a les notes profondes et rauques du coq de bruyère et crie son ardeur comme le râle de genêts... »

Soit ; mais, pour parler ainsi du Pinde, il faut y être allé, et je le soupçonne d'avoir appris sur le dos de Pégase à enfourcher le poulain des fjells. Les bibliothèques, « les commentaires et les gloses » n'ont même pas failli le gâter. La nature la plus sauvage aime qu'on l'aime avec quelque raffinement. Karlfeldt, en changeant « le pantalon de bure pour l'habit du pédant » n'a pas trahi la cause de ses pères. De toute la vie qu'il a retirée des livres, il a ressuscité ces Dalécarliens ignorés, cultivateurs et forgerons, qui ne connurent jamais l'esclavage et ne rampèrent devant personne. « Ils siégeaient en rois dans leur propre maison, et, les jours de grandes fêtes, ils s'offraient une bonne ivresse. Ils embras-

saient les jeunes filles au printemps de la vie : l'une devint leur fidèle épouse. Ils honorèrent le Roi, craignirent Dieu et moururent sans éclat, rassasiés d'années. » Le comte Alfred de Vigny n'a point célébré ses ancêtres avec plus de fierté que ce paysan ; mais il n'y a peut-être pas mis tant de mâle et sincère tendresse.

Mieux encore, Karlfeldt a trouvé les paroles des chansons muettes que ces hommes de labeur et de labour ont, durant des siècles et dans le silence de leur cœur, chantées au bruit des haches, derrière les charrues et les chariots. Par delà le tombeau, il a libéré leurs âmes, qui furent toujours mal parlantes, de tout ce qu'elles gardaient en elles d'inexprimé : amour de la terre et des eaux jaillissantes et de la lumière sur les landes désertes et de la flouve dont l'odeur songeuse poursuit le vagabond, et des coups lents et réfléchis qui sonnent aux grandes pendules de Mora ; langueur savourée des jours d'attente ; désir inquiet et vague effroi de la solitude ; apaisement des longs hivers où, l'oreiller bourré de fleurs de houblon, on dort du même sommeil que l'ours dans sa tanière. Avec quelle fraîcheur le rêve des morts n'a-t-il pas éclos sur les lèvres de ce vivant ! Sa poésie, nous dit-il, est tantôt d'un monsieur, tantôt d'un paysan, tantôt des deux ensemble. Homme de la nature parmi les citadins, homme de la ville parmi les campagnards, il souffre de ne plus savoir dans quelle classe il doit se compter. Je le compte au nombre des poètes les plus originaux de la Suède.

*
* *

Il y a plus Dalécarlien que Leksand ; c'est Floda. On ne saurait imaginer une province aussi diaprée d'usages et de coutumes que la Dalécarlie. D'une commune à l'autre, le dialecte, le vêtement, l'esprit changent. Du côté de l'est les natures sont plus joviales ; du côté de l'ouest, plus assourdies et plus mélancoliques. Telle commune donnera dans les sectes ; telle autre penchera vers l'indifférence. Floda, loin du chemin de fer, loin de tout, ne fabrique point d'horloges comme Mora, ni de seaux de bois comme Elfdalen, ni de pierres à aiguiser comme Orsa ; elle ne dépeuple pas ses fermes pour fournir à Stockholm des équipes de maçons, comme Rättvick et Lecksand. Elle ne produit que du blé et des paysans riches, fiers, indépendants, solides de râble, durs de crâne et qui se font enterrer très tard les mains dans leurs gros gants de mariage, tricotés de fleurs. Les femmes de Leksand auraient la tournure fine en comparaison des femmes de Floda. Mais, à la fonte des neiges, celles-ci sortent de leur énorme chrysalide avec des tabliers et des fichus plus éclatants qu'un parterre de curé ; et tout le printemps fait explosion sur leurs capelines multicolores. Floda ne compte pas une seule auberge. Quand le vétérinaire vient au bourg, le marguillier lui loue une chambre ; et, quand un étranger y tombe de la lune, le marguillier lui offre la chambre du vétérinaire. Mais l'église de Floda, qui date elle aussi des temps « idolâtres, » vieille bâtisse contrefaite et trapue, renferme d'ex-

traordinaires peintures de chevaliers, et, plus extraordinaire encore, le portrait d'une grande dame du grand siècle aux épaules décolletées. Et surtout elle possède un pasteur dont il faut être au moins anabaptiste pour ne pas accourir de dix lieues à son prêche.

J'aime les pasteurs suédois. Chaque fois que j'ai douté du bonheur terrestre, je me suis rappelé leurs presbytères, toujours situés au plus bel endroit des vallées de larmes, leurs seigneuriales allées de bouleaux, le confortable de leurs demeures, la physionomie appétissante de leur salle à manger, et la sérénité du cabinet de travail où se recueillent, en cravate blanche et en redingote noire, ces notaires de l'Évangile. Ils sont indépendants des hommes et vraiment les élus de Dieu. Le respect qu'on a pour eux fait partie des héritages. Leurs femmes soignent le temporel avec la même économie qu'ils administrent le spirituel. Leurs fils brillent aux Universités. Ils marient toutes leurs filles. En septembre ils mènent leurs gendres à la chasse de l'élan. Le chemin du salut passe sur leurs propriétés.

Mais le pasteur de Floda ressemble moins à un notaire qu'à un prophète, un robuste et copieux prophète dalécarlien. Quand je vis ses longs cheveux, sa face rase, et, sous la solide maçonnerie de son front, ses yeux de paysan candides et fins et ses lèvres de bon vivant, je ne songeai pas seulement au saint Élie de Karlfeldt; les vers d'un jeune poète suédois mort au temps du romantisme, les vers de Vitalis me revinrent en mémoire : « Le

Pasteur connaît son Josué et sait comment on mène les enfants d'Israël en terre de Chanaan... »
Et de cette ironie un peu guindée, ma pensée sauta à l'humour plantureux de Fröding, le plus grand des poètes de la Suède contemporaine : « Notre curé est rond comme un fromage et savant comme le Malin lui-même. Mais il ne fait pas de manières... un brave homme qui n'a pas honte d'être le fils d'un paysan... qui boit son café comme nous et qui aime à manger comme nous... Seulement c'est autre chose aux jours de fête. Dès qu'il a mis son manteau de prêtre, nous nous sentons misérablement petits. Alors il grandit; il est curé de la tête aux pieds, un vrai curé, le curé d'un grand presbytère avec annexe. Je n'oublierai jamais combien il était respectable la semaine dernière, sous sa chape et son rabat, et comme il moulait dans un moulin les enfants de ce monde... Il en pleurait; je le crois bien : il parlait du Dernier Jugement ! Et tous nous pleurâmes en abondance, car la chair cuisait et l'âme était fortement pincée. Et, le service fini, les membres du Conseil se glissèrent hors de l'église, le dos rond... Mais il est certain que nous reprîmes courage quand le pasteur s'éclaircit la voix et nous dit : « Veuillez passer aux tartines « d'anchois et aux petits verres d'eau-de-vie. »

Le pasteur de Floda ne se reconnaîtrait pas dans le curé de Fröding; et pourtant, si vous l'entendiez en chaire, vous comprendriez la pieuse terreur de ses ouailles et le dos arrondi des membres du Conseil. Il manie l'éloquence à la façon d'une cognée; il a l'image tranchée et abrupte, la

locution rude. Quand il commence son prêche par ces mots : « Moi qui vous parle, j'ai vu le diable, je le vois !... » et qu'il fixe ses yeux sur l'assemblée des fidèles, je vous prie de croire que pas un assistant n'est dispensé du frisson et que tous, descendant en eux-mêmes, y voient le diable qu'a vu leur pasteur : l'orgueil qui ne leur permet de rien devoir à personne ; l'amour avare de la terre, qui, l'an dernier, poussa l'un d'eux à se jeter dans le Dalelf, parce qu'il s'estimait frustré d'un lopin d'héritage ; l'envie qui fait qu'un des riches hommes de Floda est aujourd'hui bloqué dans sa propriété par les lentes et patientes acquisitions de ses voisins au point qu'il n'en peut mettre le pied dehors sans leur consentement ; l'ivrognerie qui, domptée chez les vieux, reparaît chez les jeunes et que tous chôment encore le dimanche d'avant Noël ; et aussi la concupiscence, lorsque, à la Saint-Jean des vaches, époque de la récolte, tout le bourg redescend des chalets et que les femmes en beaux atours dansent sur le pont flottant.

Parfois, les jours de chaleur, il lui arrive de s'arrêter au milieu de son sermon. Sa large main se promène sur l'auditoire et désigne les têtes : « En voici un, dit-il d'une voix grave, deux, trois, quatre... » Une pause, puis un éclat : « Et tous, les voici tous qui dorment ! » Allez donc jouir d'un peu de sommeil au prêche d'un tel pasteur ! Sa parole vous réveille plus durement que le bâton de bambou, orné de clochettes, dont le bedeau jadis frappait la nuque des dormeurs. Mais il ne sort pas toujours son tonnerre et ses foudres. Son ser-

mon s'accoude souvent à la chaire comme un ange de Jansson vêtu en campagnard. « Si nous causions aujourd'hui du socialisme ou du suffrage universel ? Qu'en pensez-vous ?... » Et rondement, jamais effrayé des idées ou des mots, socialiste comme les vrais hommes de Dieu, il remue les cervelles de ses auditeurs et secoue sans pitié les gros sous terrés au fond des poches de cuir.

Il y a quelques années, le curé de Floda (pourquoi, Seigneur ?) rêva d'une paroisse de Stockholm. Il y alla de toute son éloquence devant les paroissiens de la capitale qui devaient élire leur nouveau pasteur. Mais les gens de Stockholm n'admettent qu'un christianisme correct et très distingué. On renvoya ce paysan du Dalelf à son presbytère L'heureux homme ! Il en domine le fleuve et la vallée ; ses fenêtres semblent s'ouvrir à la hauteur des collines violettes qui ferment l'horizon. Sur le chemin de son vieux domaine, il me souvient que les genévriers perçaient la neige de leurs bouquets verts et que, dans l'air jaune du soir, les grands bouleaux faisaient une allée vaporeuse. A peine eus-je franchi le seuil de la cour, des nuées d'oiseaux effarouchés tourbillonnèrent au-dessus de ma tête. Sous chaque croisée, une petite « hôtellerie » chargée de graines était suspendue. Entre le presbytère et ses rouges dépendances, tous les arbres portaient, attachées à leurs branches, des gerbes de blé dont la chaude pâleur ressortait sur la neige. Je m'avançai, enveloppé de pépiements et de bruits d'ailes. Le pasteur et Madame la pasteur, une exquise petite dame qui sentait le linge parfumé

de lavande, me reçurent dans leur maison aux plafonds bas, mais largement hospitalière. Des oiseaux entrèrent avec moi. Et je ne pensai plus du tout au curé de Fröding. Le pasteur de Floda est autrement spirituel et fin. Mais je reconnus la marque de son imagination dans l'amour qu'il a des excentricités de la nature. Les paysans, qui flattent son goût, lui apportent chaque jour des loupes d'arbre monstrueuses, des carapaces d'écorce, des racines lovées comme des serpents, des branches qui ressemblent à des squelettes de poisson. Et pendant qu'il caressait sous mes yeux ces curiosités apocalyptiques, des mésanges qui l'avaient aperçu, lui et sa femme, frappaient du bec aux vitres et demandaient qu'on leur ouvrît.

*
* *

Journées de traîneau par les collines et les vallées suédoises, journées inoubliables. L'hiver du Nord qui de loin nous apparaît si sombre et si monotone est parfois un des plus grands maîtres d'enchantements. Sauf quand la tempête de neige sévit à travers les forêts, je ne sais rien de comparable à la beauté de sa lumière et à la sonorité de ses échos. Il est froid ; mais le froid sans ténèbres ne fait point horreur ; et, les jours où le thermomètre ne descend pas au-dessous de vingt-cinq degrès, pourvu qu'aucun vent ne souffle, l'air glacial reste encore assez doux. J'ai vu, le vingt-neuf décembre, au sommet d'une colline dalécarlienne, dans une ferme-chalet, des gens, en bras de che-

mise, qui tiraient les épis engrangés de leur dernière moisson et qui les battaient sur l'aire.

On part au blême éclairage de la neige. L'aube ne se lève point du ciel : elle rampe le long des haies et lèche la lisière des bois d'une lueur de lanterne sourde. Vers neuf heures seulement, la vie s'étire et se dégourdit dans les fermes solitaires. Des chandelles pointent derrière les fenêtres dont le cadre blanc se distinguera bientôt des façades rouges. La neige sur les taillis a les mêmes tons mous et mats que la ouate aux arbres de Noël éteints. C'est un monde endormi, sans figure, presque décoloré, un monde fatigué du poids des songes, où les âmes doivent se réveiller paresseuses et crépusculaires. Mais, dès qu'au sud-est la ligne du soleil a surmonté la couronne des bois, le jeu fantastique commence. Il commence par une incroyable jeunesse d'azur où toutes les choses prennent de la transparence et de la légèreté. Les collines se détachent de l'horizon ; elles avancent avec de la lumière derrière elles, et, d'un bleu clair, ondulent comme des vagues frangées d'écume. La neige, qui n'est vraiment blanche qu'au crépuscule et dans la nuit, se colore de teintes aussi changeantes que les flots de la mer la plus nuancée. D'abord jaune pâle, puis rouge, le soleil, toujours oblique, est devenu bientôt d'un jaune de safran. Vers le milieu du jour, toute l'atmosphère est jaune ; mais, dans les sous-bois clairsemés, les fûts des pins s'enflamment d'un rouge de cuivre.

La splendeur de ces journées d'hiver n'est pas

moins ensorcelante que la clarté polaire des nuits d'été. Elle porte l'hallucination et la poésie du surnaturel jusqu'au fond des âmes. Un long crépuscule lui succède où la nature se prépare à la fête de la nuit. Quand le ciel est profondément obscurci et que la lune et les étoiles n'apparaissent pas encore, une lumière mystérieuse monte de la terre. Rien ne scintille et tout luit. La vallée se lève. Le marécage s'étend, comme une mer de glace, sous une danse immobile de fantômes. Les taillis s'évaporent en tourbillons diaphanes. Toute la féerie scandinave se joue sur les clairières. A quoi bon le clair de lune? Une seule étoile fait la forêt étoilée. Une seule étoile au-dessus des sapins : et des milliers de diamants s'allument à la pointe de leurs blanches pyramides. Une seule étoile : et la chevelure des bouleaux étincelle de pierreries. Une seule étoile : et les eaux gelées de la cascade resplendissent dans le silence, comme les tuyaux d'un grand orgue argenté.

Le silence! On compte, du matin au soir, les rares instants où il fut interrompu. Le matin, autour des fermes, la poulie d'un puits grinça ; le seau heurta sourdement contre les pierres; et ces bruits semblaient s'éteindre à regret dans une immensité qui leur appartenait toute. Plus tard, le grondement d'un marteau sur l'enclume avertit qu'on passe à six kilomètres d'une forge. L'après-midi, durant les heures jaunes, on entendit un tintement de grelot qui courait là-bas, très loin, au ras du ciel. Les sons de traîneau, que l'air apporte à travers des étendues inhabitées et que se renvoie

la bouche invisible des échos, cette note légendaire des paysages du Nord a je ne sais quoi de magique et de si prenant pour le cœur ! Est-ce un ami? Est-ce l'hôte inattendu et toujours espéré ? Est-ce l'inévitable malheur qui galope et se rapproche de nous ? N'est-ce qu'une illusion sonore dans le désert de ma langueur ? Parfois on en est très long-temps poursuivi et comme harcelé. L'appel insaisissable vibre devant nous, derrière nous, à droite, à gauche. Cette petite âme argentine et folle qui voltige sur la rose des vents, je la nomme le feu follet du bruit...

*
* *

J'ai terminé l'année dans la commune de Grangarde, à l'extrémité d'une bande de terre, entre deux lacs gelés. Là, s'élèvent l'Église, le presbytère, l'auberge et l'épicerie. Derrière nous, quelques fermes isolées et des champs où le vent a balayé la neige des sillons ; beaucoup plus loin, dans les bois, les forges de Ny-Hammar et la petite cité ouvrière avec ses maisons rouges dont la fausse et banale coquetterie sent la maison modèle à l'usage du prolétaire. La rumeur des forges s'est tue en même temps que le soleil jaune s'éteignait. Le cadran doré de l'Église marquait trois heures et demie du soir.

Vers six heures, le presbytère s'illumina comme pour la nuit de Noël. Entre les bouleaux qui conduisaient au temple, on avait planté sur des pieux des boîtes de goudron enflammé. Leurs colonnes

de fumée montaient droit et formaient un nuage immobile sous les myriades d'étoiles. Cette église foudroyée et restaurée du temps de Charles XII, et dont les cloches, qui ne furent point fondues, continuent de sonner du même timbre les mêmes offices et les mêmes glas, est peut-être la plus impressionnante que j'aie trouvée dans les campagnes suédoises. Tout y crie le passé : le vestibule où jadis les hommes d'armes dépouillaient leurs armures; les statues des Saints de la Suède qu'un pasteur compatissant a sauvées d'une cave et rétablies dans leur demeure; la vieille chaire sculptée, peinte en vert et chargée de dorures; et, sous le plancher de bois, le parquet de fer, que forgèrent pour Dieu les seigneurs des forges; tout, jusqu'au cimetière et ses tombes plus pressées du côté sud, car on croyait qu'au Jour du Jugement l'église s'effondrerait du côté nord et que ses ruines empêcheraient les morts de ressusciter. Ce n'est que depuis soixante ou soixante-dix ans que les gens de Grangarde consentent à dormir leur dernier sommeil face à la Grande Ourse.

L'assemblée des fidèles n'était pas nombreuse. La Dalécarlie, qui bat le fer ou qui descend aux mines, n'a plus la foi de la Dalécarlie des labours. Et elle a déjà perdu ses anciens costumes. Les femmes, dont quelques-unes conservent le tablier, s'habillent et se coiffent comme les bonnes des villes. Et les psaumes ne sont point chantés par toutes les voix. Les cantiques suédois ont parfois une beauté qui me rappelle la poésie religieuse de Malherbe et l'*Imitation* héroïquement dénaturée

dans la bouche d'airain de Corneille. Mais, ce soir, la simple prière du pasteur empruntait du trente et un Décembre une grandeur qui passait la beauté des psaumes : « Seigneur, disait-il, protégez-nous de la peste, de la famine, de la guerre... Donnez-nous un bon gouvernement... Étendez votre main sur les femmes en gésine et sur celles qui accouchent... » Sous cette voûte cimentée de souvenirs, ses rudes paroles archaïques se dressaient avec des faces de gloire et de misère.

« Seigneur, protégez-nous de la famine ! »... La nuit était radieuse, le ciel adorablement bleu. La lumière la plus froide est aussi la plus pure. Les deux lacs et les champs scintillaient d'une poussière diamantée. On entendait parfois dans la glace de sourdes détonations, comme l'écho d'une bataille lointaine. Et là-bas, à cent lieues vers le nord, là-bas, où, sous la neige, les églises deviennent des maisons d'hommes et où les maisons d'hommes disparaissent, la nuit d'hiver est encore plus brillante et plus belle. Mais, dès la fin d'août, la gelée qui monte des marécages a cassé la tête des épis d'orge; et ce monde féerique est le royaume de la disette. On mange du sapin haché, de la paille, de l'écorce, du lichen. La peau change de couleur. Les enfants n'osent plus rire. Les mères vacillen comme des folles et des ivrognesses. « Seigneur, protégez-nous de la famine ! » Ce soir, en effet, à la double clarté de la lune et du lac, j'ai lu sur un journal de Stockholm qu'on mourait de faim dans le Norrland...

*
* *

Le Vermland est très loin de la Dalécarlie dont une haie le sépare. Le Dalécarlien, entêté de ses droits et féru de son histoire, reste grave et quasi sacerdotal jusque dans sa jovialité. Le Vermlandais lève son verre et s'écrie : « Bonheur à moi et malheur à personne ! » Il a l'humeur prime-sautière, l'appétit de la joie, le don du rire. Les piétistes du Sud le considèrent comme font nos gens du Nord d'un méridional excité. Mais son excitation n'est souvent qu'un besoin de tromper son hôte et de se tromper lui-même.

Comme nous sortions du petit port de Kil, les marins nous montrèrent l'endroit où, trois ans passés, la veille de Noël, un bateau se perdit. Seul, le capitaine s'était sauvé ; jamais les plongeurs ne découvrirent le bateau naufragé : jamais le lac ne rendit une épave ; et, pendant plus d'un mois, huit cercueils attendirent vainement sur un débarcadère les corps des huit matelots engloutis. On comprenait, à les entendre, que l'événement avait travaillé l'imagination populaire. Ils n'eussent pas été plus sourdement émerveillés s'ils avaient croisé dans la nuit le Vaisseau Fantôme. Rien n'est clair pour les Vermlandais.

Deux jours plus tard, le conducteur de notre traîneau nous racontait ses épouvantes d'autrefois. Là, sous ce pont que nous traversions, une nuit qu'il le traversait, l'eau s'était mise à bouillonner. Quelque chose de noir en avait jailli dont il sen-

tait encore le frôlement sur sa figure. Son cheval prit le mors aux dents, et lui, suspendu aux rênes, il se mourait d'effroi : « Pourtant, ajoutait-il, ce ne devait être qu'un canard sauvage ; mais, en ce temps-là, je ne conduisais jamais un traîneau, le soir, assis sur le siège de derrière, sans songer qu'une main mystérieuse allait peut-être m'agripper et me tirer par la pelisse. » Il s'agissait à peine de vingt ans. Les loups infestaient alors la nuit d'hiver, et, plus nombreuses que les loups, les apparitions. Notre Vermlandais n'osait pas regretter tout haut ce temps-là ; mais je devinais en lui, comme chez la plupart des Vermlandais, le goût farouche et raffiné de la peur. La peur est pour eux un excitant comme l'amour et comme l'ivresse. Point de province en Suède où l'on ait tant cherché les émotions fortes. On y cultivait la panique[1]. C'est une manière de rompre l'enchantement de la forêt. L'esprit en soulève le poids et en déchire l'ombre par des explosions de rire, de violence et de terreur.

Je retrouve le front du Vermlandais dans tous les magnifiques coups de tête dont, à défaut d'initiative, le peuple suédois a ébranlé l'histoire. L'humour du Vermland a jeté ses fantasques lueurs à travers la poésie et même à travers la folie de la Suède. Tegnér est sorti des forêts du Vermland, Tegnér mort fou. « Chaque fois que j'entends, dit Heidenstam, la Walkyrie s'endormir dans son

1. Je reviendrai sur ce point quand j'étudierai le *Gösta Berling* de Selma Lagerlöf (Voyez page 278).

cercle de feu aux notes frêles comme d'un harmonica, je pense à l'évanouissement du génie de Tegnér. » Le bizarre et génial Almqvist s'enivra de lui-même aux forêts du Vermland. « As-tu entendu, dit encore Heidenstam, la musique dont il accompagne ses vers, cette musique si maladroite et telle qu'il faut l'entendre plusieurs fois pour la comprendre? Mais tu ne l'entendras jamais dans la solitude, sans pleurer. » La forêt du Vermland a pesé sur Fröding qui n'a pas cinquante ans et qui agonise à Upsal dans un hospice d'aliénés. La fantaisie vermlandaise, plus légère que la dalécarlienne, a des ailes d'oiseau blessé et des sons de violon fêlé.

J'ai remonté le lac sinueux de Fryken. Les bois qui l'entouraient jadis d'une sombre ceinture ont été saccagés. Les collines, où l'on commence à réparer tant d'imprévoyance, se voilent d'un rideau transparent de fins bouleaux et de jeunes aulnes. Çà et là, sur un promontoire, un vieux manoir qui ressemble à un presbytère; des forges près d'un torrent; des fermes rouges, des maisons inachevées où se posent les corneilles criardes qu'on appelle par ici des rossignols norvégiens. Mais le bourg de Sunné, sur les deux rives du lac resserré, avec son pont de pierre, ses magasins, leurs étalages de lumière au milieu des champs de neige, et son tintamarre de traîneaux, de cris et de rires, est un vrai bourg comme on n'en rencontre point en Dalécarlie et qui prouve du moins chez les Vermlandais un caractère un peu plus sociable. On y vit dans l'aisance, ce qui n'empêche pas que

deux mille personnes de la commune aient déjà émigré en Amérique.

A mesure qu'on s'avance vers le nord, la désolation du paysage s'accentue. Seuls points mouvants de la nature, les glaçons rampent et s'escaladent comme des bêtes de cristal, et les canards sauvages rament dans l'air, le col immobile et tendu. Le pic du Gurlitta dresse son âpre blancheur. Les fermes s'espacent, prodigieusement isolées. Mais à l'extrémité du lac, au bourg de Torsby, l'auberge retentit d'un concert de voix qui chantent les forêts, les bien-aimées et les sons des cors.

Ouvrez Fröding, et ne l'ouvrez ici qu'aux *Chansons du Vermland*. Laissez cette poésie, d'une admirable richesse, éclater dans le silence de l'hiver comme les chants des buveurs dans l'auberge de Torsby. Écoutez-y bruire toute la vie vermlandaise. D'abord la vie des petites villes : les dames aux fenêtres, les bonnes aux coins des rues quand piaffe le cheval du lieutenant ; le bal de l'Hôtel de Ville pour la fête du roi Oscar, où la vieille comtesse précède sa petite-fille comme un vaisseau de guerre suivi d'un yacht de plaisance « tout en pavillons et en flammes de joie » ; la maison de prière, et le scandale ahurissant, que vient d'y déchaîner le frère Andersson. « Oh ! chers frères, le salaire du péché, c'est la mort ! Son péché fut grand, et il nous faut beaucoup prier... C'était notre jeune Barnabé !... Nous l'avions marié à une veuve d'âge et d'expérience, une femme calme et grave profondément, qui montait la garde autour de lui et qui le suivait partout où il allait...

Précautions et prudences humaines ne sont que vanité, car, la paroisse doit déjà le savoir, frère Andersson s'est enfui cette nuit avec Fia Bergmann en Amérique !... » Pasteurs, officiers, même les fonctionnaires, tous les originaux sont ici plus divertissants qu'ailleurs : l'individualisme exaspéré du Vermland prête à la caricature.

Puis la vie des campagnes : riches paysans, serviteurs cassés, marchant du même pas que leurs chevaux fourbus, jabotement des vieilles femmes au bord de la route, chuchotements et doux rires sous les taillis de bouleaux et d'aulnettes, danses du samedi soir aux sons de l'accordéon : « Les talons et les pierres sonnaient, les pans des vestes flottaient, les tabliers voltigeaient, les tresses sifflaient, les jupes ondoyaient et la musique geignait... Sur la contrée reposait la nuit étincelante d'étoiles... Des parfums sortaient du trèfle en fleurs et de la pomme résineuse des pins... Un renard se joignit à la musique, un grand-duc ulula... Les danseurs ne remarquaient rien, n'entendaient rien... » A quoi rêvent les jeunes filles ? L'une, déjà fiancée, se propose de battre son mari à coups de pantoufle et de l'embrasser ensuite. L'autre — comme elle ressemble peu à la petite vierge dalécarlienne ! — l'autre hésite entre l'amoureux pauvre et le vieillard cossu. « Je ne peux pas m'empêcher de penser à la belle maison où brillent les cuivres. Ce vieux ne me sort pas de la tête avec ses armoires bourrées, ses piles d'édredons, son argent, son linge, ses vaches, ses moutons, ses cochons, sa ferme... Ah, je crois que je le prendrais, eût-il quinze enfants ! » Et

voici la fille trompée, la rôdeuse, la folle, le chasseur Malm dont les noces se font tous les deux jours dans la forêt : il a vu mourir à l'automne sa dernière camarade de lit. « Plus j'étais dur pour elle, plus elle m'aimait... Elle s'affaissa sur le sentier. Le sang lui sortait de la bouche.., et, là où son visage n'était pas teint de sang rouge, il était blanc comme de la chaux... » Oui, c'est bien la vie des campagnes vermlandaises, et, sous sa gaîté toujours un peu fantasque, des brutalités, des cris de passion, des larmes et du sang.

Puis la vie mystérieuse, la vie de rêve et d'apparitions. Les âmes du Vermland sont des âmes hantées et qui jouissent de l'être jusqu'aux délices de la terreur. Fröding me semble le grand poète de l'heure jaune. En Dalécarlie, on m'avait parlé de la Dame des Bois. Des gens de Floda l'avaient encore aperçue, toute verte, paissant d'énormes bêtes noires ; mais elle ne veut point qu'on la regarde par derrière, car on verrait sa longue queue et son dos en forme de pétrin. Lourdes imaginations ! Je l'aime mieux quand c'est Fröding qui la rencontre : « Elle était vêtue de verroterie et de clinquant comme un pasteur le jour de Pâques. Elle portait couronne de fougère et corsage d'or de chat, une jupe de sapin jusqu'aux genoux et le parfum des violettes de nuit. Élancée comme un jeune pin, souple et tenace comme un genévrier, elle se balançait et se tortillait comme un serpent embroché à la pointe d'une faux... Elle faisait des bonds de chevreuil, et des ondulations de lynx et des diableries de sorcière, et elle se cachait der-

rière le tronc d'un arbre d'où elle avançait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche... »

Mais le poète s'est enfoncé plus avant dans la forêt sauvage, sur le chemin farouche des anciennes sagas, à travers tous ces blocs de pierre que les Trolls des montagnes firent jadis rouler contre les moines chrétiens. Sa fantaisie va remuer au fond des âmes le vieux limon de paganisme d'où s'élèvent tant de formes étranges. Ni la messe catholique ni le prêche protestant n'ont entièrement exorcisé les campagnes suédoises. Les siècles ne les ont pas désenchantées de leurs superstitions primitives. L'esprit païen revient dans les fermes solitaires comme un mort mal enterré. Il y souffle de sombres violences ; il y prend parfois une face naïvement incestueuse ou barbare. On le chasse ; et gauche, lourd, désorienté, inintelligent et triste, il s'écarte en grognant. C'est ce grognement que Fröding a rendu dans les vers heurtés et rauques du *Vieux Troll de la Montagne*, un des chefs-d'œuvre de la poésie suédoise.

« Nous touchons bientôt au soir, et bientôt il fera nuit noire. Je devrais retourner au fjell maintenant ; mais ici, dans la vallée, on est si bien ! Sur le plateau des fjells où tourbillonnent les tempêtes, il fait si solitaire, si vide et si froid ! On est si bien où demeurent les gens : dans une vallée tout est si beau et si vert ! Je songe à la belle princesse qui passait ici l'autre jour et qui avait de l'or jaune sur la tête : quel bon morceau ! Les petits hommes s'écartent et, quand ils sont en sécurité, ils me montrent du doigt et s'écrient : « Pouah !

quel grand vilain Troll ! » Mais elle avait de beaux yeux et un doux regard, et elle me regarda doucement moi, pauvre vieux balourd, bien que j'aie des yeux sauvages et un regard méchant et que tout ce qui est beau me fuie. Je voudrais la cajoler et la baiser, bien que j'aie une affreuse bouche, et je voudrais la bercer et la dorloter et l'endormir dans mes bras. Et je voudrais aussi la mettre dans un sac et l'emporter pour en faire mon souper de Noël et la manger apprêtée et dressée sur un plat d'or. Mais, hum ! hum ! je suis bête, moi. Qui me regarderait ensuite d'un regard doux et tendre? Quelle vieille bête je fais et quelle bête de caboche ! Il faut laisser tranquille cette enfant chrétienne, car nous autres Trolls, nous sommes des Trolls : et, quant à manger la belle, on ne pourrait pas s'en empêcher. Ah ! bien sûr, on voudrait pleurer quand on est bête et méchant et seul, et les pleurs ne servent pourtant à rien. Mais, lourdaud que je suis, il est temps que je retourne à la maison maintenant, hum hum ! »

Mon Dieu, sommes-nous assez loin du gros adolescent joufflu qui, sous le nom de Polyphème, essayait de charmer Galatée en jouant de la syrinx !...

***

Aujourd'hui, 13 janvier, j'ai vu brûler le sapin de Noël dans la maison du garde forestier où je suis descendu. Les enfants des villes ont dansé, encore une fois, autour de l'arbre illuminé. Mais ici les petites bougies manquaient pour une der-

nière illumination, et la mère l'a tout simplement jeté au feu. La maison du garde a six dépendances une écurie, une étable, deux granges, un hangar, une cabane de provisions. Vous diriez un hameau. Trois personnes y vivent : le père, la mère et leur fils âgé de huit ans. Nous sommes à cinq kilomètres de l'épicerie ; à dix du presbytère. L'enfant va tous les jours à l'école et fait ainsi deux lieues dans la neige. Je ne sais où commence ni où finit le bourg de Lekvattnet. D'immenses espaces de bois, de lacs, de vallées en séparent les habitants. Le garde forestier chasse les renards et les gélinottes ; le reste du temps, il menuise. Sa femme accomplit lentement les soins du ménage. Le dimanche, revêtus de leurs habits d'église, ils laissent passer le convoi des heures, assis devant leur poêle, elle, les mains sur les genoux, lui, fumant sa pipe. Ils n'échangent pas dix paroles à la journée.

La ferme la plus voisine est occupée par des Finnois car le Vermland et la Dalécarlie sont parsemés de petites colonies finnoises. Dans une grande salle, aux lits larges et bas, le poèle en pierres cimentées ouvre une gueule de four ; et le toit est percé d'un large trou par où s'échappe la fumée ; mais, avant de sortir elle séjourne dans les hauteurs de la pièce, entre les poutres qu'a vernies sa patine noire. Les hommes, plus petits que les Suédois, collés sur la banquette, le dos contre le mur, ruminent, les bras croisés, les yeux mi-clos. Les femmes travaillent, parfois accortes et rieuses, petits chevaux vaillants qui secouent leurs sonnailles et sur qui tous jettent indolemment leur fardeau.

Au dehors, la neige tombe, tranquille, sûre d'elle-même, avec la persistance et la continuité qui n'appartiennent qu'aux choses fatales. Ce n'est plus la fantasmagorie éblouissante du givre. C'est une blanche insomnie où tout s'enfle jusqu'à la difformité. Les broussailles et les arbustes forment des groupes d'énormes chimères grumeleuses et transparentes. On marche sur des clôtures ensevelies. Les bouleaux ploient et leur chevelure traîne. Ils sont la grâce féminine, presque dolente, de ces grandes forêts aussi insociables que les hommes qu'elles abritent. Les essences n'y fraient pas pour se combattre ou pour s'unir. Point de lianes ni de parasites. L'arbre individualiste reste distant des autres arbres. Chaque sapin, bardé de glace, se retranche dans sa vie de forteresse. Les pins s'érigent d'un seul jet, mornes, durs, inhospitaliers. Pays de végétations intérieures et de redressements solitaires ! Les âmes qui l'habitent seront-elles comme les pins, hautes et droites, ou comme les fins bouleaux aux ramures de rêve que la neige du ciel courbe jusqu'à terre ?

Et quelle tranquillité de mort ! Il semble que seuls des êtres surnaturels puissent vivre et rôder dans cette blancheur. Je n'entends pas un cri d'oiseau, rien, rien que le bruit d'une source, un petit bruit continu, allègre, pur, touchant comme un filet de voix humaine. D'où jaillit-elle ? Où coule-t-elle ? La solitude en est remplie. Le cœur en est charmé. Et je songe aux vers de Fröding, dont je voudrais, même, hélas ! aux dépens de 'exactitude, faire passer dans ma langue un peu de

leur rythme et de leur langueur. Je songe à toute cette vie de tristesse qu'il a si merveilleusement exprimée...

Chante-moi ta chanson, petite Inga, ma mie,
Je suis si solitaire au chemin de la vie,
Et mon âme est si seule en sa mélancolie !
Chante-moi ta chanson ; chante-moi ton doux air,
Qui sonne si gaiement dans mon palais désert !
Chante-moi ta chanson, petite Inga, ma mie,
La chanson vive et tendre et qui vole sur l'eau,
    Et qui court à travers le chaume :
Et je te donnerai tout l'or de mon château,
    Et la moitié de mon royaume.
L'or et l'argent de mon château, c'est ma tendresse.
    Et la moitié de mon royaume,
    C'est la moitié de ma tristesse.
    As-tu peur de la tristesse,
        Petite Inga, ma mie ?

CHAPITRE III

L'ÉTÉ DU NORD

Sur la route de Laponie. — La mariée du Norrland. — Au fond du golfe de Bothnie. — Les *Nouvelles* de Pelle Molin. — La terre Laponne et le peuple Lapon. — La ville suédoise de Gellivara. — Les iles Lofoten.

Tout le jour et toute la nuit, j'avais vu passer des bois et des taillis et des lacs et des collines aussi bleues que des lacs ; de temps en temps, une chaumine au toit de tourbe, enclose d'un mur de pierres sèches ; une maison rouge ; des granges solitaires pour les moissons qui attendent le traînage hivernal ; une immense campagne sauvage, à l'âme résineuse, où les rares habitations humaines font comme des taches de sang. La forêt de sapins, luisants et minces, s'avançait jusqu'à la clôture des fermes comme une foule massée aux barrières d'un champ de courses. Les fossés regorgeaient de fleurs. L'air nous arrivait embaumé du parfum des sorbiers et des lilas qui ne faisaient que d'éclore, et de l'odeur plus âpre des bouleaux. Les

vallées étaient vertes, mais d'une verdure dont ne se décorent ni les printemps ni les étés du Sud, la verdure d'un monde nouvellement créé ou qui sort de la nuit d'hiver ainsi que du déluge. La basse d'un torrent grondait. Sur les rapides où les trains de bois avaient dévalé, des troncs d'arbres restaient accrochés à la pointe des rocs. Une zone de buée qu'irisait le soleil du matin dessinait entre la terre et le ciel la courbe lointaine d'une rivière; et la lisière des forêts respirait une haleine bleue...

Nous descendîmes à une petite station pour couper le long voyage de Stockholm en Laponie. L'hôtel, en face de la gare, avait, comme beaucoup d'hôtels suédois, l'aspect engageant d'une bonne maison bourgeoise et paraissait supérieur à l'importance du village. Un autre voyageur y entrait avec nous, et, pendant qu'on nous servait, nous entendîmes la conversation suivante. Il s'était approché de la maîtresse du logis assise à son comptoir.

— Vous ne me reconnaissez pas? fit-il.

Elle interrogeait le visage grisonnant de l'étranger, et, tout à coup, elle se leva.

— Oui, je vous reconnais. Je reconnais Monsieur l'Ingénieur... Il y a longtemps qu'on ne vous avait vu!

— Dix-huit ans, soupira l'étranger.

Ils se regardèrent un instant et sourirent; puis il détourna les yeux sur la route où s'échelonnaient quelques maisons rouges.

— On a construit depuis...

— Oui, dit-elle : le pays a bien changé.

— Oh ! je le retrouve encore tel qu'autrefois, répondit-il. Voilà le chemin qui conduit au bois de bouleaux ; voilà le grand pré vert où j'ai cueilli tant d'orchidées sauvages...

A ce moment, la porte s'ouvrit, et une grande jeune fille apparut, éclatante de fraîcheur, sous le lin doré et si suédois de sa chevelure.

— Et voici votre fille ! s'écria-t-il. Je retrouve le pays et sa plus belle fleur...

Rayonnant, la main tendue, il avait fait un pas vers elle ; mais la jeune fille s'était arrêtée, et son sourire indécis errait de la vieille dame à l'inconnu.

— Ce n'est pas ma fille, dit l'hôtesse d'une voix un peu tremblante : c'est ma petite-fille... Ma fille est morte depuis neuf ans, et Monsieur l'Ingénieur a devant lui l'aînée de ses sept enfants...

Je ne pouvais détacher mes regards de la belle fille qui ressemblait si parfaitement à sa mère qu'en la voyant cet ingénieur s'était cru de dix-huit ans plus jeune. Et je pensais que si, dans vingt ans, je refaisais ce voyage, sa fille aux mêmes yeux d'un bleu lacustre, aux mêmes cheveux d'écume ensoleillée, rencontrée sans doute à la même place, me donnerait un instant la même illusion. Sa blonde et robuste jeunesse, qui, à peine éclose, touchait à sa maturité, s'harmonisait avec cette nature du Nord, dont le printemps et l'été se confondent dans un rapide épanouissement. Elle n'en était, pour mieux dire, qu'une végétation luxuriante, presque aussi impersonnelle que les bouleaux et les grandes herbes. Dans ces vastes

solitudes, la beauté des êtres éphémères semble participer de ce qu'elles ont d'immuable...

*
* *

Nous avions quitté le port de Luleå, ville neuve et difforme, où, grâce à l'incendie, la brique a remplacé le bois, et qui, entourée d'usines, embarque sur les flots du golfe de Bothnie les minerais lapons. Le navire allait cheminer toute la nuit par une mer plate, au milieu d'îles basses, dans un paysage d'inondation. Derrière nous, la terre s'étendait uniforme, immense, avec de très lointaines collines allongées en vapeurs sur la cime des bois.

La cloche de quatre heures sonna le dîner. « Vous voyez, me dit le capitaine, qu'on ne se tue pas au Norrland ! » Et, du doigt, il m'indiquait, parmi les voyageurs, deux nouveaux mariés, lui en redingote noire, elle en robe de soie, tous deux également grands, gros et gras. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre avec la même gravité que s'ils étaient encore au temple. La table disparaissait sous les victuailles, car les bateaux suédois sont renommés pour l'abondance de leur cuisine. Ils commencèrent à manger lentement, posément, comme des gens sûrs de leur capacité. Anchois, sardines, harengs, saumon fumé, caviar, saucisses, jambon, viandes froides et chaudes, poulet, riz, gâteaux, rien ne leur échappa. Ils se passaient silencieusement les plats, et chacun d'eux, sans s'occuper de l'autre, s'enfonçait dans la délectation de son énorme

appétit. Nous avions fini depuis longtemps qu'ils mangeaient toujours. Nous les vîmes enfin s'arrêter : ils se saluèrent d'un petit verre d'eau-de-vie, le burent d'un trait, et, pour la première fois, échangèrent un sourire. Puis ils descendirent dans leur cabine. Ce couple de commerçants à moitié campagnards exagérait jusqu'à la caricature l'amour de la chère copieuse qui alourdit souvent les bourgeois de la Suède, et surtout l'espèce de dignité ecclésiastique dont ils accompagnent leurs jouissances matérielles. La veille ou l'avant-veille, le Pasteur avait certainement consacré une belle union d'estomacs.

Le navire continuait sa route. L'odeur des scieries traînait sur les eaux. La lumière du jour avait perdu son ardeur et prolongeait son éclat dans la fraîcheur du soir. Le disque du soleil, posé sur l'horizon du nord, brûlait et flamboyait comme un grand incendie aux lueurs tendres. Tout le ciel septentrional s'était recouvert d'une patine d'or ; mais le sud était bleu, d'un bleu profond et pensif. La mer, moirée de rose, se plissait à peine. Vers dix heures, on jeta l'ancre au fond d'une baie, près d'une scierie étincelante et devant une forêt de pins. Nous descendîmes à terre. Il me sembla que je prenais possession d'un pays enchanté. Le soleil, qui brillait dans les hautes aiguilles rousses, tissait au-dessus de nos têtes un réseau de fils ténus et scintillants. L'herbe passait en douceur le velours le plus fin. De petites fleurs l'étoilaient, qu'on ne trouve qu'en Laponie, blanches avec un cœur de pourpre sombre, et d'autres blanches et capiteuses

qui entraient jadis dans la préparation de l'hydromel, et que les sorcières brûlaient sur la pierre de leurs âtres. L'atmosphère en était parfumée. Comme ces fleurs avaient l'âme parlante dans le silence de cette nuit !

Mais ce n'était pas encore la nuit. Elle n'arriva qu'après la demie de onze heures ; ou, plus justement, le soleil descendit d'une ligne au-dessous de l'horizon. Une pâleur dorée, qui n'avait rien de crépusculaire, se répandit entre le ciel, la terre et les eaux. Nous étions parvenus au bord d'un lac dont la face d'insomnie se mit à luire comme si de la clarté en montait des profondeurs. Par delà les rives opposées, les pins, aux contours légèrement amollis, se profilaient à perte de vue sur une large bande d'azur ; on eût pu les compter ; jamais ils ne m'avaient paru plus verts. La mousse, les fleurs, les écorces, les cailloux baignaient dans leur propre lumière. Un subtil éclat émanait du brin d'herbe. Quand la dernière vibration des grandes fêtes carillonnées expire, c'est la même solennité. Il se mêlait à ce charme je ne sais quelle sensation presque angoissante de surprendre des secrets que le sommeil de la nature ensevelit dans l'ombre. La nuit avait relevé son voile de ténèbres, et l'Isis mystérieuse était là qui dormait les yeux ouverts. Le bruit de nos pas nous semblait une profanation ; et pourtant, j'aurais souhaité que des sons harmonieux jaillissent d'un tel silence, et que leur harmonie, seule réalité de ce monde irréel, me délivrât de mon ensorcellement...

Tout à coup un chant s'éleva. Une voix humaine

une voix de femme, lança dans la nuit pure des notes aussi pures que la nuit. C'était, sur le pont du navire, attablée devant un verre de punsch, la jeune grosse mariée du Norrland. On faisait cercle autour d'elle. Les matelots, qui chargeaient des planches de sapin, s'y étaient accoudés pour mieux l'entendre. Personne ne bougeait. Tout restait immobile. Seule, une petite bouée rouge au milieu de la baie dansait comme une étoile.

Elle chantait les plus belles chansons de la poésie scandinave, des chansons qui sont nées en musique, plus intraduisibles que les lueurs de la nuit d'été. Elle chantait *l'Irmeline Rose* du poète danois Jacobsen : *Il y avait une fois un Roi ; bien des trésors, il les nommait les siens ; mais le meilleur, et chacun le savait, c'était Irmeline. Irmeline Rose, Irmeline Soleil, Irmeline tout ce qu'il y a de plus délicieux...* Du Jutland où repose dans sa gloire fauchée le pauvre Jacobsen, des forêts du Vermland où s'est brisé le violon de Fröding, des fjords de Norvège où Bjœrnson a secoué sa mélancolie sur l'écume des vagues, les chansons accouraient aux lèvres de la chanteuse qui les renvoyait vers le ciel polaire. Et elle chantait aussi de vieux airs rustiques qui souvent avec les jeunes filles ont gravi la pente des chalets : *Je sais un garçon qui m'a promis son cœur et sa main... Sachez-le, bouleaux blancs ; noirs sapins, sachez-le ! Mais personne ne le sait dans tout notre village...* Ah ! je te pardonne ton vulgaire appétit, grosse fille du Norrland ! Tu es bien de ta Suède. Mange, digère, mange encore, bois du punsch, fais la sieste,

engraisse : qu'importe ? Tu ne nous chanteras jamais la romance du café-concert dont plus d'une de mon pays, hélas ! offenserait les échos du tien. Ton instinct est aussi infaillible que celui du rossignol. Tu as été un instant la voix que nous rêvions d'entendre, et qui, sans déchirer le silence, en interprétait humainement la beauté...

Mais pourquoi, lorsque nous écoutions encore ce chant évanoui, un jeune homme, penché à l'avant du bateau, eut-il la fantaisie de pêcher ? A chaque coup de ligne, un poisson sortait en se débattant de la rose clarté des eaux. Quelle inutile cruauté dans cette nuit exquise !

*
* *

Il y a dix ou quinze ans, un homme de Kalix, nommé Bergmann, propriétaire de nombreuses scieries, qui avait réalisé une fortune considérable à l'époque où les paysans vendaient une forêt pour une bouteille d'eau-de-vie, voulut doter sa province d'une station thermale. Il choisit une petite île en face de l'embouchure du Kalix. Il bâtit un grand hôtel surmonté de deux poivrières en fer-blanc, quelques pavillons, une maison de bains et un temple. Notre homme ne plaignit point la dépense. Elle monta, paraît-il, à quatre cent mille francs. Quand tout fut prêt à les recevoir, les Norrlandais descendirent vers le Sud ; les gens du Sud trouvèrent trop paradoxal de venir soigner leurs rhumatismes dans le golfe de Bothnie ; et cette petite station, la plus septentrionale du monde, demeura merveil-

leusement solitaire. Les bourgeois de Kalix, que leurs bateaux y amènent en une heure, s'y invitent parfois à déjeuner. Le reste du temps, la directrice de l'hôtel et ses servantes prennent des bains, se font masser par une vieille Finnoise au bec crochu et jouissent en paix de la folie Bergmann.

L'île est basse comme une lagune, mais toute verte et plantée de pins et de sapins. De loin, sur cette nappe d'eau diluvienne, vous diriez, suivant l'heure et selon la teinte du ciel, le dernier sourire d'un monde qui s'abîme ou le premier d'un monde qui émerge. Elle n'est point sauvage, car on y a frayé des chemins et des sentiers ; mais ses deux ou trois chalets aux volets clos, avec leurs balcons qui regardent inutilement la mer, ses bancs où l'herbe grimpe, ses blocs de pierre moussus, son petit marécage traversé d'un pont de bois fléchissant, lui donnent l'air d'un parc abandonné. Elle est pauvre : il n'y pousse que des myrtilles et des airelles, et ces mêmes fleurs blanches au cœur sombre qui sentent si bon dans la nuit. Mais une innombrable vie d'insectes l'emplit d'un bourdonnement continu. Pas un arbrisseau, pas une touffe d'herbe qui ne vibre. Et les fourmis en marche noircissent les chemins déserts.

C'est dans cette pauvre île suédoise, inculte et basse, que j'ai vécu plus de trois semaines, l'âme uniquement tournée vers les heures de la nuit. Pendant la journée, nous n'entendions d'autres bruits que, parfois, la crécelle d'un canard sauvage ou la sirène d'un vapeur. Mais le silence du jour n'était rien, comparé à celui du soir. Il en différait

comme un repos d'une élévation. Lorsque le soleil de neuf heures, encore assez haut à l'horizon, commençait à rougir, toute l'île nageait dans une atmosphère violette et rose. Les chevelures de lichen, enflammées aux branches des sapins malades, en faisaient, sous leurs cascades de fils dorés, des arbres de Noël fantastiques. Les pins, que reflétait la mer, prenaient dans sa transparence une couleur de lilas sombre. On distinguait au loin, par-dessus les eaux, les toits rouges de Karlsborg, qui est le port de Kalix, et la scierie, et les planches, déposées près du rivage, comme des barres d'or. Les gens de l'hôtel qui voulaient dormir fermaient leurs volets. Mais les insectes continuaient de bourdonner, les fourmis de courir, les fleurs de fleurir, les herbes de boire la lumière. Partout, sur ce radeau de verdure, un tranquille surmenage ; et là-bas, dans l'immobilité prodigieuse du monde polaire, l'œil flamboyant du soleil où s'agitaient des houles de feu. Peu à peu la splendeur se fondait en douceur brillante. Un redoublement de silence suivait l'effacement du soleil. La nature recueillie, transfigurée, devenait immatérielle comme un visage mystique que l'âme seule éclaire. Les plus humbles choses, une palissade un banc de bois, un tronc d'arbre, la pierre plate au seuil d'un chalet, rayonnaient d'une beauté singulière et qui ne semblait que la réflexion de leur intime clarté. Jamais la courbe des rives n'avait été plus charmante. Je ne sais quelle nudité lumineuse se mirait sur les eaux. Le ciel et la mer, notre île et toute l'immensité n'étaient que de la lumière, plus

condensée ou plus diaphane, une lumière indéfinissable, la lumière même. Sous les bois, aux replis des gazons, ce qui flottait encore de clair-obscur s'était évaporé. Il ne restait d'ombre qu'en nous.

*
* *

A l'embouchure du Kalix, cinq cents ouvriers travaillent dans la scierie de Karlsborg. J'aime les petites scieries qui résonnent et qui crissent, comme de gros insectes, au cœur des bois. L'odeur de la forêt y est plus intime et plus forte, et même les eaux du torrent sentent la sève. Ici, j'ai l'impression d'une grande tuerie méthodique et administrative. De l'étang où ils trempent, les troncs d'arbres arrivent sous le hangar des scies, harponnés, enchaînés, traînés avec leur peau pendante d'animal écorché. L'espace d'un éclair, et la colonne encore vivante est découpée en planches uniformes. Des brouettes s'emplissent de ses lamentables dépouilles, rouges par endroits, et vont les verser dans un champ qu'on a gagné sur la mer, un champ de copeaux et d'écorces, recouvert d'herbe verte, le charnier des forêts du Nord. Tous les bois de la côte ayant été meurtris, les beaux arbres viennent de plus haut. Sous l'éternelle menace de la famine, les paysans ont vendu leur futaie, et souvent la Compagnie, qui la leur achète, les embauche parmi ses ouvriers.

Pendant huit ou neuf mois de l'année, ils vivent dans la double blancheur de la neige et de la lu-

mière électrique. Ce n'est qu'aux derniers jours de Mai que commence la débâcle des glaces, et, durant près de trois mois, ils ne connaissent plus de nuit. Alors les voiliers et les vapeurs touchent au rivage. On charge le bois à toute heure. On le chargeait ce matin vers deux heures, au moment où le soleil incendiait les fjells et où les sapins des îles se levaient du sein pourpre de la mer en traînant leurs humides reflets.

Ce sont des gens taciturnes, de mouvements lourds, d'apparence placide, mais d'âme violente, la plupart piétistes ou lœstadiens. Comme tant de Lapons, de Finnois, de Norvégiens, de cosmopolites du Norrland, ils ont fait de l'enseignement d'un brutal pasteur, nommé Lœstadius, une religion de sectaires et d'hallucinés, un christianisme dont les élancements rappellent le délire fanatique des peuplades sauvages. Leur maison de prières retentit parfois de vociférations. L'effrayant silence d'une solitude abandonnée aux fantasmagories du ciel a engendré chez eux de mystiques hurleurs. C'est en vain que l'Église d'État, les Hautes Écoles populaires, les instituteurs et les médecins essaient d'enrayer la contagion. Le socialisme parviendra peut-être, dans les colonies ouvrières, à substituer ses mirages aux extases des visionnaires et son tumulte à leurs convulsions. Mais qui guérira, sous le toit des fermes affamées, les âmes malades d'isolement et dont une lumière toujours étrange enflamme la langueur ?

J'ai remonté le fleuve jusqu'à la ville de Kalix. Une brise printanière fouettait les vagues ; et, le

long des rives basses, les bouleaux, d'une blancheur lactée, bruissaient. Des maisons, posées sur les champs de seigle et d'orge, regardaient passer l'eau. Çà et là, un barrage indiquait une pêcherie de saumons, car les saumons sont l'unique richesse des riverains du Nord. Le vert tendre, dont se paraient les prés et les maigres collines, avait dans l'air léger la fragilité d'une teinte de pastel. Près d'une grande ferme, un petit jardin ressemblait à l'enclos d'une tombe. Sur le bord d'une route, l'enseigne d'une boulangerie, extraordinaire au milieu de la campagne suédoise, prouvait que le blé manque souvent par ici et qu'on est obligé d'acheter de la farine. Encore heureux qu'on puisse en acheter ! On m'a montré le pain d'orge des années de disette : une lame d'ardoise légèrement gaufrée. Les femmes, en robes du dimanche, groupées aux barrières de leurs champs, avaient perdu le vif éclat de leurs sœurs du Sud et portaient sur leur visage pâli l'affinement des longs jeûnes.

Le bourg de Kalix compte un millier d'âmes. Mais son église, au large toit de lattes et au clocher biscornu, est séparée du bourg par un village de trois cents cabanes qui l'enserrent, la bloquent, la veulent toute pour elles. Ces cabanes de bois, de vraies étables, appartiennent aux paysans de l'immense paroisse. Ils y viennent coucher du samedi au dimanche afin d'assister à l'office. J'ai jeté les yeux sur la carte du district : des lacs, des étangs, des marais, des forêts, peu ou point de routes. L'hiver, ils font leurs dix ou quinze ou vingt lieues en traîneau par dessus les champs en-

sevelis et les marécages. Ils sont partis au tomber du soir, vers deux heures de relevée, souvent dans une atmosphère « aussi verte que des petits pois. » Le thermomètre marque trente degrés au-dessous de zéro. Quand la tempête de neige ne se déchaîne pas — cette tempête qui a mille mains et dans chaque main un voile étouffant — ils cheminent aux lueurs des aurores boréales. De grandes flammes montent derrière eux avec une crépitation très basse, électrique, et pointent sur le milieu du ciel des doigts énormes. « C'est la main de Dieu dont la puissance éclate même où rien ne vit [1]. » Des gerbes de rayons rouges et de rayons verts jaillissent, et des étoiles, comme dans l'Apocalypse, pareilles à des flambeaux ardents. Le miroir de la glace s'allume sous les patins du traîneau. Seigneur Dieu, quelle splendeur est la vôtre ! Parfois, au milieu du brouillard, surgit la galopade d'un troupeau de rennes qui bondissent, les ramures serrées comme un taillis. Mais, à l'orée du bois, tous les péchés de la terre hurlent par la gueule des loups...

L'été, la route est plus longue. Les paysans que j'ai vus au sortir de l'office et qui, attablés dans leur hutte, se délassaient en mangeant, avaient dû marcher deux lieues, puis s'embarquer à une pointe de terre, traverser un lac, une île, d'autres îles ; et, par les petits fjells et les bois, ils étaient arrivés à Kalix sur les coups de trois heures du matin. Ils avaient voyagé toute la nuit, toute cette

1. C'est ainsi que s'exprime un paysan dans une admirable nouvelle de Per Hallström, intitulée : *Un poète*.

nuit sans ombre, à travers l'insomnie des forêts bleues et des eaux transparentes. Leur pauvre pays luisait comme la sainte Jérusalem qui apparut à l'homme de Pathmos et qui « n'a besoin d'être éclairée, ni du soleil, ni de la lune, parce que c'est la lumière de Dieu qui l'éclaire ». Quelques oiseaux émerveillés chantaient dans cette lumière « de pierre précieuse et de cristal ». Et « les quatre anges qui retiennent les quatre vents du monde [1] » ne permettaient point que la brise soufflât sur la terre, ni sur les lacs, ni sur aucun arbre. Seuls dans l'infini les trembles frémissaient, comme on sait en Suède qu'ils frémiront jusqu'au Jugement Dernier pour avoir prêté leur bois à ceux qui firent la croix de Jésus-Christ.

Les prestiges de cette lumière qui, sur les nuits hivernales comme dans les nuits d'été, s'épanche d'une source qu'on ne voit pas, les visions pompeuses et terrifiantes de la Bible qui rôdent sans cesse aux frontières de leur pensée, une solitude où l'esprit inculte se repaît indéfiniment de lui-même, que faut-il de plus pour que les rêveurs deviennent des illuminés, les illuminés des fanatiques ? Toute âme tant soit peu supérieure, et que la torpeur ne maintient pas au niveau de la terre, est une proie désignée. Ces gens-là me donnent l'impression de camper sur les derniers confins du monde réel : le moindre pas en avant les précipite dans l'épouvante

1. *Apocalyse, ch. VII.* L'imagination de ces paysans est nourrie de l'Apocalyse. J'aurai l'occasion de le constater quand j'étudierai la Suède religieuse ·d) 366).

ou l'enchantement. Ils ont des yeux d'hypocondre et des faces rigides que le feu même du fanatisme n'arrive pas à dégeler. Les écrivains suédois reviennent constamment sur la mélancolie qui déprime les hommes des fjells et qui s'attaque jusqu'aux enfants. Ils nous parlent de fermes solitaires où la femme est périodiquement folle. « Les ténèbres de l'hiver s'enroulent autour de l'âme. On essaie de voir ses pensées : on ne peut pas... Les yeux brûlent à la lueur des lampes incessantes... L'ombre continue est lourde d'insomnie. » Qu'une religion sage, un culte raisonnable sont donc insuffisants à satisfaire des nerfs si durement ébranlés ! Ils ont besoin d'excitants, de révélations, d'un Dieu partial dont l'amour soit leur revanche et leur orgueil, d'une certitude de salut qui les soulève au-dessus des ténèbres et qui les porte sur les flots de lumière. Le médecin de Kalix me peignait leur allégresse aux enterrements, les danses des femmes lœstadiennes sur le chemin du cimetière, les cris barbares dont ils célèbrent l'entrée de leurs morts dans la gloire céleste, la damnation dont ils frappent tous ceux qui ne partagent pas leur démence. Les âmes courent à l'orgie mystique, et les corps accompagnent les âmes. Un ingénieur racontait qu'un jour, près du cercle polaire, pénétrant dans une ferme, d'où sortaient des clameurs déchirantes, il se crut au milieu d'aliénés. On hurlait, on bondissait, on s'étreignait, on retombait sur les bancs avec des torrents de larmes. Une femme lui tendit les lèvres et les bras, au nom de l'Esprit Saint dont elle était possédée...

*
* *

Cette nature qui développe, chez les durs protestants, l'hystérie biblique entretient dans beaucoup d'âmes encore teintées de paganisme une poésie aussi fantasque que l'éclairage du soleil de minuit. Comme l'orchidée qu'on nomme ici « les deux mains du Seigneur », la fantaisie suédoise a deux racines : l'une vieille et noire qu'alimente le sombre hiver ; l'autre neuve et blanche, tout imprégnée de la lumière d'été des nuits arctiques. Neuve en effet, s'il est vrai que l'entrée du Norrland dans la littérature de la Suède date du petit livre posthume de Pelle Molin publié en 1895. A l'apparition de ces trois ou quatre nouvelles accompagnées de courtes esquisses, les imaginations tressaillirent et s'élancèrent vers la province de songe et de désir dont la tombe d'un jeune homme inconnu leur marquait la conquête. Les écrivains scandinaves n'avaient point attendu Pelle Molin pour nous peindre la beauté des nuits de la Saint-Jean, quand elles reflètent leur visage de rose thé sur les eaux du Sund, du Mœlar ou du Siliane. Mais ils n'étaient guère montés plus haut que la Dalécarlie. Le Norrland, dont les forêts et les montagnes aux moelles de fer commençaient à hanter la Suède industrielle, n'avait pas encore rencontré l'homme qui « avec deux mots » en fait plus, pour la gloire d'un pays, que tous les ingénieurs avec leurs coups de mine. On ne l'avait point aimé, ou du moins personne n'avait dit de quel amour il pouvait sur-

exciter les âmes. Pelle Molin en vécut et en mourut. Son histoire est peut-être la plus étrange, sûrement la plus poignante de ses nouvelles.

C'était un fils de paysan d'une de ces vallées si âpres à la clarté du jour, si tendres aux lueurs de la nuit, brumeuses vers l'automne, et enfermées dans la ruche sonore des bruits de leur torrent. Son village, il nous l'a décrit, et je l'avais presque sous les yeux en parcourant la vallée du Kalix : des maisons grises pressées les unes contre les autres pour ne pas être amèrement seules lorsque le sombre hiver couve sur le pays. « Leurs fenêtres étincellent comme les yeux d'une bande de loups ; mais à la lumière des nuits d'été on dirait un troupeau de chèvres blotties dans l'attente du soleil. »

Le peuple y vivait d'une double vie : d'une vie de peine et de labeur autour de ses maisons grises, et d'une vie fantastique qui l'accompagnait sous la forêt, habitait le toit de ses petites scieries et de ses pauvres moulins, l'égarait au milieu des marécages, le hélait du haut des fjells et du fond des vallées. « Ah ! s'écriera un de ses personnages, quand on vivait de cette vie-là, on ne traversait jamais les hauteurs où dorment les marais lapons sans pressentir quelque aventure extraordinaire ; on ne mettait jamais le pied sur la pente du chalet sans guetter les deux jappements du chien des Trolls et sans frissonner à l'idée qu'on allait entendre les enfants des Invisibles pleurer sous le plancher... »

Sa mère était, selon son expression, « une fille de poésie sous les hautes forêts de pins ». Il nous

en a tracé l'inoubliable portrait dans sa nouvelle intitulée *le Fils de Gunnel*. « Lorsqu'elle contait ses contes, Dieu sait où elle prenait les couleurs! Telle de ses histoires était violette et mélancolique avec des figures voilées qui se remuaient dans le crépuscule. Telle autre, d'un gris bleu, évoquait par un matin d'automne le brouillard d'un étang que traverse l'aigre cri des plongeons Souvent aussi, elle jetait son auditeur en plein soleil, dans une aventure d'un jaune d'or; et tout à coup la grue lançait son appel, et les grelots des vaches tintaient dans les jeunes taillis. » Ainsi grandit Pelle Molin. Comme à l'enfant que la Dame du Lac emportait sous des eaux magiques, la vie réelle ne lui apparut qu'à travers un élément mystérieux qui n'est pas l'air que nous respirons et qui pourtant laissait filtrer jusqu'à lui les bruits de la terre et l'odeur des bois.

Sa mère avait-elle dans les veines un peu de sang lapon ou, comme il croyait, de sang tsigane? Mais pourquoi chercher une origine romantique à l'inquiétude essentiellement scandinave dont il fut dévoré? Il quitte son Norrland, vient à Stockholm, essaie de la peinture, s'en dégoûte, se dégoûte de la ville, des hommes, de tout. Il se fût embarqué pour l'Amérique, n'eût été la nostalgie de cette vallée du Nord, « son amour et sa terreur ». Sa famille le repousse comme il a repoussé toute la famille humaine. Il unit à la défiance du paysan l'indépendance du nomade et l'orgueil du réfractaire. Il vit seul. Au son d'un pas étranger sa solitude se hérisse. L'usage des longs patins de bois

lui a donné des jarrets de Lapon. Du matin au soir il court sur la neige criante des fjells et saute furieusement par-dessus des ravins qui sont des abîmes. Quand il se baigne au torrent, c'est à deux brasses de la chute. Il aime la face énigmatique du danger, ce camarade de jeux des solitaires. Dans une expédition au glacier du Sulitelma, surpris par une tempête de neige, il reste deux jours et demi, seul, sous une tente, obligé d'en retenir à chaque instant avec ses doigts meurtris la toile glacée. La conscience qu'il a de sa force s'ennoblit d'un très vif sentiment de sa dignité. Lorsque la neige lui monte jusqu'aux genoux et qu'enfin il se décide au retour dans l'obscurité aveuglante, sans autre indication que le vent qui le frappe au visage, il se demande s'il emportera son eau-de-vie pour se réchauffer en route. « J'y renonçai, dit-il, car je ne voulais point qu'on trouvât une bouteille à moitié vide auprès de mon cadavre. » Peu de traits me paraissent aussi beaux que celui de ce misanthrope qui, seul, en péril de mort, à la merci des ténèbres et de la tempête, réfléchit à son honneur et témoigne d'un si touchant respect pour l'opinion des hommes. Et c'est dans ces deux jours d'agonie qu'il a écrit son *Fils de Gunnel*, « une étrange aventure de neige et de soleil ». Toute la poésie de sa vallée natale et de son enfance criait du fond de son âme pendant que ses yeux d'acier dévisageaient la mort.

Il porte en lui un monde de réalités merveilleuses. Mais il est pauvre, et les amis qui l'arrachent à son isolement sont aussi pauvres que lui.

Il ne saurait ni travailler aux champs ni besogner dans les villes. Paysan déraciné par le rêve, aventurier du soleil de minuit, chasseur d'échos prodigieux et de lueurs fantastiques, et qui, la gorge sèche, pâlit d'amour « sous les nuits de cristal altérantes à voir », il traînera jusqu'au dernier jour à travers sa pauvre terre féerique la peur de mourir de faim. Ses lettres suent l'angoisse. Comment rendre les vingt couronnes empruntées ? D'où tirer la petite somme dont il subsisterait jusqu'à l'hiver ? Qui lui prêtera la valeur de cent francs ? S'il a passé, comme on l'a dit, la robe laponne sur ses années de civilisation, le besoin d'argent qui étreint l'homme civilisé l'a talonné jusqu'au désert. Du cap Nord, de Hammarfest, de l'archipel des Lofoten, de toute la côte septentrionale où la mer ne gèle jamais et où le soleil brûle durant des mois, il s'est acharné sur le même problème qui torture les déclassés de nos grandes villes ; car, sous la tente des Lapons, parmi les forestiers du Norrland, les paysans du Finmark, les pêcheurs de morues, ce jeune homme, aussi hardi que les plus hardis d'entre eux, trop artiste pour vivre de leur labeur, et trop passionné d'aventures pour se retrancher et se perfectionner dans son art, n'était qu'un déclassé.

Tour à tour, il a voulu sauver le trésor de sagas paysannes qui se rouille et s'effrite chaque jour aux profondes vallées du Norrland ; il a rêvé de pousser un cri de guerre, en faveur des Lapons opprimés, dans le livre « le plus original et le plus sauvage qui ait jamais été écrit en suédois » ; il a

conçu un roman où nous verrions le vieux Norrland poétique et le jeune Norrland industriel s'entre-choquer au milieu des forêts dévastées, et toute la vie de songe des paysans vaincus aspirée par les vampires des grandes Compagnies. De ces projets que reste-t-il ? A peine quelques ébauches. Je n'en accuse ni son pays, ni la pauvreté. Arrivé au tournant de la trentaine, à deux pas de sa tombe, il douta lui-même qu'il eût assez de génie pour vivifier de vastes œuvres. Mais les femmes norvégiennes qui tressèrent à ce Suédois des couronnes funèbres n'en eurent pas moins raison de pleurer en lui un admirable artiste. D'ailleurs je crois qu'il fut beaucoup aimé et qu'il aima rudement.

Il avait de l'humour comme en ont souvent les paysans du Nord. « Le soleil de minuit est-il beau! Sa beauté, c'est qu'on le voit à minuit, qu'il ne fait pas mal aux yeux et qu'il coûte cher aux Anglais et à l'Empereur d'Allemagne. » Cet humour, brusque et tranchant dans ses lettres intimes où il surveille son émotion, se marque dans ses nouvelles d'une façon plus discrète et plus fine : « Cependant l'hiver était venu. Ce n'était point qu'il fût en avance ; mais, comme d'anciennes prédictions avaient annoncé qu'il n'y aurait point de neige avant la Saint-Paul, tout le monde en fut surpris. » Ses images sont presque toujours d'un homme qui a fait de la peinture. Il dira en parlant des fermes écartées dont les habitants demeurent à plus de cent kilomètres du médecin : « Une petite lumière solitaire, c'est un homme qui se meurt ou qui traîne une longue maladie, *la mâchoire inférieure*

pendante et une patte de squelette. » C'est bien avec des yeux de peintre qu'il note les gestes et les couleurs ; et sa phrase s'organise souvent comme un tableau : « Le soleil déclinait... *Ses dernières lueurs s'attardaient aux manches de chemise des femmes qui traversaient la cour, une écuelle de bois entre leurs mains.* »

Il choisit des sujets dramatiques et simples : un Lapon, son troupeau de rennes perdu, se lance à la poursuite des loups et venge sa ruine sur le plus grand de la bande ; — un jeune homme, pour conquérir sa bien-aimée, affronte un torrent au moment où les eaux méchantes charrient leurs premiers glaçons ; — un paysan, dont la femme est prise des douleurs de l'enfantement et qui, avant d'arriver au village de l'accoucheuse, rencontre un ours, se bat toute la nuit, autour d'un pin, contre cette canaille poilue : — une jeune fille, en son chalet des fjells, ensorcelée par des êtres invisibles, se donne à un inconnu qui survient par hasard, et qu'elle croit son sauveur. Mais dans ces contes rapides, violents, resserrés, la sauvage poésie du Norrland se reflète et passe. Immédiatement au-dessous des grandes œuvres qui attestent chez leur auteur autant de puissance que de fécondité, rien, dans la littérature d'imagination, ne me semble supérieur à ces rares petits livres où se condense l'essentiel d'une vie d'homme et d'artiste.

J'ignore ce qu'eût été son roman lapon ; mais la courte scène où Anders, au milieu d'une assemblée joyeuse et à moitié ivre, raconte sa chasse effrénée, me fait entrevoir, avec une intensité fulgurante,

les misères et les ripailles, l'innocence et la barbarie de la pauvre race laponne. Accroupis, les jambes croisées, les Lapons plongeaient leurs doigts dans des marmites ronflantes où nageaient des viandes et des boyaux qu'ils happaient d'un coup brusque, quand Anders se jette tête baissée dans son récit. Et quel récit ! D'abord l'arrivée des loups du côté où les rennes ne pouvaient les éventer ; puis les bêtes affolées dévalant vers le précipice. « Les mille claquements de leurs mille sabots cessèrent sur le roc qui surplombait l'abîme ; et rien, plus rien que le bruit de leurs corps dans la profondeur comme des mottes de terre renversées d'un chariot. » L'assemblée sacrait et tempêtait. « Mais les loups, les loups, tu les as laissés ? » Deux jours entiers, sur des pentes vertigineuses, par des casse-cou effroyables, il avait relancé le plus grand de la bande qui fuyait ventre à terre et rasait la neige comme une courroie... Les dents grinçaient ; les gorges poussaient des cris rauques... Tous les corps imitaient ses mouvements... Toutes les mains tâtonnaient vers leurs couteaux... Sans le clair de lune, le loup eût échappé ! Lorsque Anders le joignit enfin, l'animal éreinté se redressa et sa gueule grimaça de toutes ses dents pointues. *Il n'y avait pas près des marmites un seul œil qui n'exigeât du sang.* L'homme s'était rué : d'un coup d'épieu il l'avait étendu sur la neige, puis, de son petit couteau, il l'avait tailladé, charcuté, étripé, haché. « C'est toi qui m'as fait un pauvre Lapon, toi, toi, Satan !... » Anders promena les yeux autour de lui comme pour chercher une place où se laisser choir... A travers une

pluie de larmes, il vit sa mère et se blottit contre elle en hurlant... Tous avaient bondi sur leurs pieds; tous parlaient et criaient... »

J'ignore ce qu'eût été son roman des paysans du Norrland; mais ses trois nouvelles, *Le Torrent*, *La Ronde de l'Ours*, *Le Fils de Gunnel*, nous découvrent, sous une forme pathétique, leur existence, leur caractère, le plus secret de leur âme.

Leur existence est dure, routinière, dominée par d'énormes forces qui exaspèrent leur énergie jusqu'à la témérité, quand elles ne les immobilisent pas dans l'insouciance et l'inertie. Les fermes, recouvertes d'écailles de bois, ont toujours l'air pauvre, même les fermes des moins pauvres. Mais la plus humble commune réserve des honneurs à ses notables. A défaut de sociabilité, on y garde le sentiment de la hiérarchie. Les villages ont leur chef appuyé sur une forte tradition de confiance et de respect ; et souvent le propriétaire d'un fjell en est appelé le roi.

L'isolement les a rompus aux longues courses. Il leur faut des jarrets souples et fermes dont le jeu régulier laisse aux poumons leur souffle égal, à la tête ses pensées libres. Salmon devra courir pendant des lieues pour ramener la sage-femme. « Et toujours lente, cette femme ! Quel sommeil lourd ! Combien de maris hors d'haleine avaient heurté à sa porte et cogné contre les murs, tandis que la sueur coulait en lignes claires sur leur visage si rarement lavé ! » De terribles imprévus leur barrent la route. C'est un ours monstrueux; c'est un torrent dont les blocs de glace craquent, cré-

pitent, s'escaladent et ragent. L'homme n'a pas de meilleures armes que sa décision et son sang-froid. Salmon, le pied sûr, abrité derrière le pin où il a posé sa main sans trembler, fixe ses yeux plus bleus qu'un ciel de gelée sur le camarade velu, et la ronde commence ! Ollé lâche sa barque et bondit, en s'aidant de sa rame, sur les glaçons qui roulent. « Là où il mettait le pied, une crevasse ouvrait son œil clignant et noir... La glace lui renvoyait des lueurs phosphorescentes; le sifflement tempétueux du torrent prenait dans son cerveau surexcité une teinte verte... Parfois il faisait un faux pas, disparaissait à demi, et, l'instant d'après, reparaissait debout, grand et droit comme un pin. »

Mais les nerfs trop tendus se brisent. La panique se lève du fond des âmes surmenées par l'horreur. Lorsque, au pied du large pin, Salmon vainqueur s'écroule près de l'ourse tuée, un petit ourson descend de l'arbre et lui tombe sur la poitrine. La voilà donc expliquée, l'extraordinaire fureur du monstre ! Devant la bête inoffensive Salmon, rejeté sur ses pieds, détale éperdument. « Du héros de la nuit il ne reste qu'un paysan affamé, dépouillé, ébranché, ivre de peur, et qui court, court pour sauver sa pauvre chienne de vie. » Quelquefois aussi la douleur les chasse devant elle. Ils ne se sentent pas assez solitaires dans leurs maisons isolées d'où ils peuvent apercevoir une autre maison. Ils rapportent leur désespoir, comme un don de son hospitalité, à la sauvage nature qui s'est jouée d'eux. Gunnel, la fille-mère, est incapable d'attendre sur place son heure d'épreuve. Elle lace

ses patins, s'enfuit, atteint vers le soir le dos du mont Tjala avec des loups derrière elle. Son enfant naît où elle tombe. « Un Lapon survint qui suivait la piste des loups ou la trace des patins. Il baigna l'enfant dans la neige, l'enveloppa dans sa robe et redescendit le fjell en courant. Quelques heures plus tard, au crépuscule, Gunnel descendit, elle aussi, épuisée, silencieuse, les yeux secs... Il y avait deux lieues du village à l'endroit ensanglanté... » Ces fiers paysans ont la même endurance que leurs ancêtres des Sagas; et la face de leur vie n'a guère plus changé que la forme des fjells.

Le contraste de l'avarice du sol et de la magnificence du ciel se réfléchit dans leur caractère à la fois brutal et rêveur. Ollé rossera son futur beau-père à deux pas de la chambre où sa fiancée l'attend. Et, sous des apparences plus raffinées, le fils de Gunnel est plus brutal encore. Il rencontre sur un bateau « le Monsieur de Stockholm ou d'Upsal » dont sa mère jadis a crié le nom dans une heure de détresse et qu'il sait être son père. « Puisque cette sympathie soudaine que vous éprouvez, monsieur, demande qu'on l'explique, je suppose que je vous rappelle un cher souvenir de votre jeunesse... » Et, sans lâcher du regard son interlocuteur frissonnant et blême, avec une insistance de tortionnaire, il lui retourne dans le cœur l'histoire de sa mère Gunnel, si étrangement séduite, et si lâchement abandonnée. « Quel emportement dans ses baisers ! Quels embrassements ! Comme elle savait aimer ! Cela est indicible et

doit être inoubliable, monsieur... » La scène, d'une violence inouïe, ne se sauve de la crudité, que par l'émotion qui en jaillit et la poésie qui en déborde.

Ces paysans développent dans la solitude une puissance de rêve qui tempère et colore leur rudesse. Quand la volonté ou l'obstination ne noue pas leur intelligence, ils surmontent l'ingrate monotonie de leur tâche par leur amour du merveilleux et leur sens du mystère. C'est en quoi les héros de Pelle Molin, si peu chrétiens, ressemblent aux fanatiques des contrées lœstadiennes ; seulement, au lieu d'ériger leur orgueil en acte de foi et de s'y accrocher comme à un cippe funèbre, leur âme plus humble demeure encore prise dans les charmes païens d'un très ancien panthéisme.

Dès leur jeune âge, lorsqu'ils s'aplatissaient le nez aux vitres de leur chambre, les derniers rayons du soleil éclairaient pour eux, au delà du fjell ou du torrent, des pays chimériques, des royaumes des Trolls. Ils vivent au confluent des superstitions scandinaves et des sorcelleries laponnes. Leur esprit a la nostalgie du surnaturel ; leur imagination est pleine de féerie. Ni bonne ni mauvaise, mais inquiétante, mais incompréhensible et belle, la nature se plaît à dresser sous leurs pas des embûches de sortilèges. Toujours dans ses mains invisibles, ils s'y sentent parfois « plus misérables, plus dénués, qu'une petite pelote qui roulerait à l'infini sur un chemin mystérieux ». Ce qui fait l'originalité de Pelle Molin, c'est moins encore la richesse d'observation et de fantaisie qu'il a mise dans ses nou-

velles que l'atmosphère fantastique et réelle dont il les a baignées. La ronde passionnée de l'ours et de Salmon tourne dans la splendeur des nuits arctiques. Le soleil la regarde de tous ses rais d'or, et, sous sa toison de mousse éraillée, *la maigre terre sablonneuse ouvre enfin de longs yeux d'ocre* vers le ciel de minuit limpide et rose. Cette limpidité, il a su nous la rendre, et, par un prodige d'art, il a su nous exprimer l'air du Norrland, sa lumière diaphane, et, dans son invraisemblable silence, la figure des sons que rien n'altère et, si j'ose dire, la sonorité des couleurs. Salmon entendait au creux de la vallée le clabaudage des chiens... « Le lugubre hurlement de la chienne du bedeau *se prolongeait sur le ciel infini, comme un cordon noir sans nœuds ni bout.*»

Et maintenant que la Gunnel des contes, seule avec son troupeau, monte à son chalet désert ! Que peut devenir une jeune fille dans cette magique solitude ? Je n'oserais profaner ses ravissements d'aucun terme emprunté à la science ; mais je comprends « le scintillement humide de ses grands yeux et leur regard si vague. » Le soleil brûle comme de la braise entre les noirs sapins, l'atmosphère est jaune, le merle siffle, les hiboux crient, les chansons et les contes carillonnent au cou des vaches. Des visions furtives s'évanouissent à tous les angles de la maison ou se glissent sous les taillis... « Un jour qu'elle s'était endormie au soleil, la tête sur le bras, elle fut réveillée par un cortège de Trolls. Ils se déployèrent autour d'elle et lui annoncèrent que leur prince l'avait choisie. Éblouie,

fascinée, elle vit dans leurs mains les parures de de noce, de l'argent et des ors curieusement travaillés. Ils lui mirent de beaux atours, des bagues aux doigts, des agrafes sur la poitrine, et, autour de la taille, un serpent d'or. Gunnel, les yeux grands ouverts, se laissait attifer. Le chien de garde hurlait, le soleil étincelait, les grues claquetaient, la forêt embaumait, l'air tremblait. La cime neigeuse du Yadmos brillait toute blanche à l'horizon comme un nuage d'été. C'était un temps splendide pour des noces. Et alors arriva l'étranger... »

Le fils de Gunnel s'arrête sur ces derniers mots. Et l'étranger qui l'écoute, l'étranger, son père, entraîné par la douceur poignante du souvenir, s'écrie dans une sorte d'inconscience : « Je n'ai rien vu de plus délicatement beau. » C'est ce que j'aurais voulu pouvoir dire au jeune homme qui écrivait cette page, la plus exquise expression qu'on ait encore donnée de l'enchantement des âmes du Nord.

*
* *

Parmi les projets de Pelle Molin que son biographe, le romancier Gustaf af Geigerstam, a retrouvés dans ses papiers, il est une nouvelle ou un roman dont je regretterai toujours que la mort nous ait fustrés. C'est l'histoire d'un jeune Suédois qui, après ses années de collège, tombe dans les rêveries et, de dégoût, fuit la civilisation. Il disparaît. Huit ou dix ans plus tard, on rencontrait, à travers les communes de Laponie, un homme qui

tirait un traîneau en compagnie d'une affreuse Laponne. La femme mendiait ; il la suivait silencieux, renfermé. Si on lui versait de l'eau-de-vie, il se grisait et alors se mettait à pleurer. Quand sa Laponne mourait, il en épousait une autre. Nul ne sut jamais ce qu'il pensait. Mais les gens comprenaient qu'un puissant maléfice l'enchaînait au peuple des fjells. La nouvelle qu'imaginait ainsi Pelle Molin était sans doute l'image cruellement déformée de sa pauvre vie. Mais il y symbolisait, dans sa manière dure, l'attirance de la terre laponne sur ses hôtes.

La première impression que j'ai reçue de cette terre fut d'une monotonie presque lugubre : des marais, des blocs erratiques, des hauteurs mornes, avec de maigres pins fichés comme des flèches, des taillis noirâtres, tout ce qui reste d'un bois incendié, et, sous un ciel d'été souvent pluvieux, des sapins en haillons. Il me souvient qu'en traversant le Cercle polaire, j'aperçus un homme qui achevait de construire sa maison près d'une mare où sa femme lavait du linge. L'idée qu'ils installaient un foyer là me serra le cœur. Insensiblement la monotonie se transforme en gravité. La couleur dominante des fjells est le violet sombre. Ils s'arrondissent ou se découpent les uns derrière les autres, à l'infini ; et du fond de l'horizon les crêtes d'un bleu noir se détachent si nettement qu'on en compterait les dentelures. Rien ne paraît vivre. Cependant les déserts étendus à leurs pieds respirent. Ce sont les marécages qui recouvrent d'immenses espaces. Par intervalles, leur miroir brisé pétille au soleil

de midi. Le soir, leurs flaques sanguinolentes luisent comme des yeux avides, et le grave paysage prend un air de folie. Tout à coup, dans une trouée de lumière, une vallée apparaît avec son lac ou son torrent et ses hautes fougères. Il ne manque à ce frais décor d'une vie pastorale que les troupeaux et les pasteurs. On y trouve parfois une cabane laponne ou une tanière d'ours. J'ai vu le lac de Torne-Träsk, la grande eau des Sagas. Les montagnes y tombent à pic ; les îlots sont des montagnes escarpées. Il semble presque inabordable. Les pierres, dont son lit de sable est nuancé, se distinguent à six brasses de profondeur. Les plus belles fleurs des fjells croissent dans les gorges des monts : l'aconit sauvage aussi large qu'un parasol, l'angélique, le géranium, l'azalée, le bouton d'or épanoui comme une petite rose, la renoncule qui grimpe et ne s'arrête qu'au bord des glaciers. Mais les pins et les sapins ne montent pas jusqu'à lui ; et les vaillants petits bouleaux, qui se pressent devant cette lumière liquide, font comme une forêt d'ossements blanchis sous des feuilles vertes. Partout la même angoisse de silence.

Sur deux ou trois points seulement la vie éclate, à Malmberget, à Kiruna, où l'on éventre des montagnes de fer. Malmberget, un gros bourg dont les maisons, sauf quelques bâtisses neuves et le château du directeur, ne sont que des échoppes et les cabanes des chenils, se tapit au milieu des éboulements de granit rose. Kiruna, qui vient de naître et qui contient déjà quatre mille habitants, s'est réfugiée sur une hauteur en face de la colline retentissante dont

un lac la sépare, et que ses mineurs finiront par rayer de la surface du désert. Ses chalets vernis, ses maisons résineuses recouvertes d'une feuille de bois goudronné, s'éparpillent dans les défrichements et les fondrières. Les chevaux, la cloche au cou, galopent en liberté sous un bois de bouleaux rabougris dont toutes les feuilles métalliques semblent tinter. Les routes mal frayées sont semées de copeaux, et, au creux de leurs ravins, où les ruisseaux coulent, on entend, le soir, les brosses dont les laveuses raclent leur lessive. Trois fois par jour, à huit heures, à midi, à quatre heures, la dynamite déchire les flancs de la colline : on règle sa montre et on prend ses repas à ces coups de foudre.

Ces cités minières n'ont point la tumultueuse barbarie des campements américains. La Suède y acclimate son esprit de méthode, ses règlements, sa tranquillité pesante et ses goûts pédagogiques. Non seulement Kiruna possède une école, mais, dans cette école, un petit musée de peinture. Si les hommes du Sud, importateurs de nouveautés, y forment des comités socialistes, le Nord y introduit la variété de ses sectes religieuses, méthodistes, anabaptistes, salutistes, mormons ; et ici, comme à Karlsborg, les lœstadiens hurlent. La plupart des ouvriers sont Suédois. Le Norvégien, joueur dans l'âme, lâche le travail régulier de la mine et retourne jeter l'enjeu de sa vie sur la houle de l'Océan. Le Finnois, mince, au visage asiatiquement plat et aux fortes mâchoires, tenace, mais impatient de toute discipline, prend et quitte sa tâche, au gré de ses lunes.

Et le Lapon? « De quel Lapon me parlez-vous? me disait M. Lundbohm, administrateur de Kiruna. Est-ce de l'unique Lapon que nous employons dans notre mine? Un brave homme, mais que je crois un peu dégénéré. Est-ce du peuple? Les Lapons n'entrent point à notre service. » Et il ajoutait : « Ce sont les aristocrates du pôle. La saleté qui enduit leur visage ne les empêche pas d'avoir des politesses et des délicatesses inconnues aux paysans suédois. Et, d'autre part, ils demeurent convaincus, malgré nos lois sacrilèges, que Dieu leur a réservé, et pour l'éternité, la possession des fjells. Du temps où l'on construisait la ligne de Kiruna, comme leurs troupeaux de rennes nous causaient des difficultés journalières, j'en réunis un très grand nombre, et, paternellement, je leur conseillai de choisir d'autres routes. Ils m'écoutèrent en silence; puis un vieillard se leva et me dit : « Vous « êtes bien aimable et vous nous remercions de « vos conseils; mais je voudrais savoir de quel droit « vous nous les donnez, car cette terre est à nous. » Et je leur répondis : « Il se peut que vous ayez rai- « son, mais il y a le chemin de fer! »

M. Lundbohm avait trouvé l'argument sans réplique de la justice humaine.

Cependant la race laponne ne subira point le sort des Peaux-Rouges. La civilisation garde ce qu'elle ne saurait remplacer. Heureusement à ses yeux le Lapon est plus qu'un homme : c'est un moyen de transport. Supprimez son renne et son traîneau; les routes de poste se ferment sur de vastes étendues. Il continuera donc de vivre, le petit peuple

des fjells qui tache de points noirs la blancheur de l'hiver boréal. Tous les voyageurs, depuis notre Regnard, ont noté sa crasse et sa laideur, ses gentillesses puériles, la bienveillance nauséabonde de son hospitalité, son ivrognerie qui dépasse encore celle de ses maîtres ; et, parmi les groupes ethniques que nous qualifions de sauvages, il n'en est pas dont l'image nous soit devenue plus familière, car les Lapons s'exhibent de bon cœur en pays étranger. Mais ceux qui les ont connus — pasteurs, artistes et romanciers scandinaves — ont surtout insisté sur ce qu'on devine chez eux d'insaisissable et de « derrière la tête ».

Contre les empiétements et les rapines des Suédois et des Norvégiens, ils se sont défendus en répandant autour d'eux une frayeur mystique d'autant plus efficace qu'ils la ressentaient eux-mêmes. Ils se faisaient de leurs propres épouvantes des armes sournoises, et ils aiguisaient leurs superstitions en ruses de guerre. Les aspects de leur existence servaient à leur sorcellerie. L'hiver, sur les plateaux neigeux que lèchent les rayons de l'aurore boréale, des ombres rapides, des bruits étranges, des aboiements de chiens, des bondissements de bêtes aux fantasques ramures, quelle apparition qu'une tente laponne ! Les ombres qui glissent sont de petits hommes sur de longs patins de bois, des espèces de Trolls : jambes torses, large face, des yeux bridés d'Asiatiques, et, quand ils parlent, une étonnante douceur de voix. L'été, dans un cercle de jappements et d'échos sonores, les sombres jeunes filles traient leurs rennes au soleil de minuit.

Ils sont braves ; mais leurs impressions de joie et de douleur se jouent sur un vieux fond d'angoisse nerveuse avec la mobilité d'un reflet de lumière. Ils ont des visions ; ils entendent des voix. Les éveils religieux, « qui gagnent de cime en cime comme les feux de mai », les saisissent par toutes leurs fibres encore vibrantes de païens idolâtres. Les versets de la Bible font à leurs oreilles un bruit d'incantation ; la psalmodie d'un lœstadien les jette dans les mêmes extases que jadis leur tambour ensorcelé.

Pêcheurs, cultivateurs ou nomades, pourvu qu'ils demeurent indépendants et cramponnés à leurs fjells, ils s'unissent volontiers aux races étrangères, surtout aux Finnois et aux colons de la Suède. La Norvège, qui peut tout, a réussi le Lapon grand et blond. Dans le mélange des sangs d'où l'homme du Norrland tire sa fantaisie et sa chaude couleur, le sang lapon a même infiltré un singulier pouvoir de séduction érotique. Un des meilleurs peintres de la vie du Nord, le romancier norvégien Jonas Lie, nous montre des filles de commerçant ou de pasteur enlevées par le métis lapon qui, venu à patins chez le marchand de l'endroit, leur dépeignit, avec sa richesse d'images et ses expressions enfantines, la splendeur aventureuse des espaces libres. Et il en fut ainsi de tout temps, du temps de Pelle Molin aussi bien que du temps des Sagas où le roi Harald restait pendant trois ans penché — et comme envoûté — sur sa petite Laponne morte...

*
* *

Au pied du Malmberget repose la ville suédoise de Gellivara, habitée par de pauvres agriculteurs, des commerçants et des fonctionnaires. Un lac d'où sort une rivière occupe le milieu de la vallée. Sur la rive gauche, le fameux Bergmann a bâti un château. C'est au moins le second que je rencontre depuis mon départ de Kalix. Cet homme avait la rage de posséder des châteaux en Laponie. On aperçoit, à cinq kilomètres environ, une colline surmontée d'un chalet pour les touristes qui veulent contempler le soleil à l'instant où leur montre marque minuit. Plus près, une vieille chapelle, éloquente au dix-huitième siècle, aujourd'hui muette, mais toujours vénérable, s'entoure de bouleaux très blancs, d'herbes très hautes, de croix aux inscriptions laponnes et du ronflement des moustiques. Sur la rive droite, la gare, et, derrière la gare, l'hôtel et la ville. La plupart des maisons s'espacent dans des enclos bordés de palissades. Il y en a une de style vraiment distingué : le *ting*, mairie et palais de justice. Il y en a une autre qui ressemble de profil à une forteresse : la pharmacie. La plus modeste, c'est la librairie. La plus jolie, c'est l'hôpital. Et comme, d'espace en espace, les routes sont fermées de barrières avec tourniquet, on a l'impression d'errer dans une exposition d'architecture. Le champ de foire, où se dressaient des tentes de soldats, me parut plutôt un champ de Mars. Mais j'appris qu'elles appartenaient aux paisibles notables qui venaient y manger pour se

donner l'illusion d'une villégiature. J'aurais préféré le voir, au mois d'avril, bruyant et bariolé des caravanes de Lapons.

Les trois classes des habitants, fonctionnaires, commerçants et cultivateurs, n'acceptent de se sentir les coudes qu'au passage du Grand Express de Laponie, dont l'attente, trois fois par semaine, ébranle les imaginations. Que va-t-il en sortir ? Le soir où j'y fus, le Grand Express s'arrêta devant les yeux écarquillés d'un public en habits d'église. Son wagon-restaurant, vide, étincelait de nappes blanches et de petits vases fleuris. Les cinq autres voitures luisaient, diamantées de poussière, sous les rais obliques du soleil de dix heures. Personne aux fenêtres. Personne dans les sleeping. Enfin on en tira une valise, suivie d'un portemanteau, suivi d'un sac de nuit, suivi d'une vieille Anglaise cacochyme, en lunettes bleues, dont la jupe verte se relevait par derrière jusqu'à ses épaules. La société de Gellivara la contempla avec le silencieux humour qui caractérise les gens des fjells. Le Lapon, casaqué de rouge et botté, qui, de planton à la gare, représente la Laponie, ne jugea même pas à propos de lui offrir un couteau de Manchester ou des bois de renne. Pendant qu'on la menait à l'hôtel aussi prudemment que si elle eût risqué de se casser en route, un ingénieur bavarois prit sa place. Il emportait à sa femme un bouquet de duvets cueillis aux marécages, et, debout à la portière, il le tenait pressé contre sa poitrine pour nous bien montrer que les Allemands ont du cœur.

Le train siffla. Toutes ses vitres brillant comme

des étoiles défilèrent dans la nuit lumineuse. Derrière lui, les deux fils noirs des rails se déroulaient liquides sur le sable rose. Les rives du lac, éclairées par en dessous, étaient plus transparentes que l'émeraude. La passerelle de poteaux et de planches grossièrement clouées semblait faite d'un bois précieux. Le soleil sans chaleur, qui caressait la cime des fjells, couronnait la vallée d'un halo rouge. Les habitants de Gellivara s'étaient dispersés; les tourniquets de la ville grincèrent. Un indéfinissable parfum, dont tous les pores du silence étaient comme imprégnés, montait des marécages. Les paysans prétendent qu'il y croît sous la mousse une petite plante d'où s'exhale cet air fort et salubre. Nul n'en a dit le nom. J'ignore même si elle est visible. Mais il me plaît de respirer dans ces nuits laponnes l'âme errante d'une herbe inconnue...

*
* *

Passé le Torne-Träsk, on entre en Laponie norvégienne. Le chemin de fer, qui traversait des eaux dormantes et un désert pierreux, s'engage brusquement sur la paroi d'un fjord. En bas, tout en bas, au-dessus de la vague glauque, des hameaux s'accrochent à la montagne verdoyante. Le paysage est grand, abrupt, touché çà et là de douceur humaine, et, jusque dans sa raideur, d'une jeunesse impétueuse. On débouche sur le port de Narwick, petite ville que la Norvège vient de jeter là comme un appeau brillant aux minerais de la Suède, et on s'embarque pour les îles Lofoten.

Elles nous apparurent dans la nuit. Nous vîmes se dresser, barrant l'horizon, une chaîne ininterrompue de hautes montagnes crénelées, effilées, déchiquetées, sculptées, gothiques. Elles étaient d'un gris bleu avec des lueurs de soleil ou de neige et de petits nuages ourlés de feu entre leurs dents aiguës. Tout l'archipel se mirait sur une mer d'un vert de métal, comme s'il eût été suspendu dans une clarté diaphane. Le navire se glissa par d'énormes brèches, longea des corridors, doubla des murailles de granit, nous promena toute la nuit dans un aquarium de pierre, d'écume, de mousses luisantes et d'algues d'or. Nous nous aperçûmes que le jour naissait aux plis d'ombre qui se creusaient sur les rochers. L'inégalité de la lumière nous avertissait que la nuit était passée. L'obscurité commençait à rétrécir les couloirs; mais les crêtes et les rampes où frappait le soleil revêtaient le mensonge brillant de la vie.

Vers trois heures du matin, nous arrivâmes à Svolvœr : une baie toute rose, des récifs et un rempart formidable. Le gros bourg de pêche est là qui dort sous ses toits rouges et sous ses toits d'herbe piqués de pâquerettes et de fleurs jaunes. Ses maisons ne dépassent pas la hauteur des récifs, et le rempart où il s'adosse le réduit aux proportions d'une miniature. Autour des barques fraîchement peintes, et qui sont les joyaux de ces îles, les familles d'eiders s'ébattent dans le petit port, dont elles font comme une mare splendide. La rue bigarrée est silencieuse et déserte. On y parle bas, de peur d'éveiller les gens. Tout de même, on voudrait

bien trouver une chambre et dormir ! La porte de l'hôtel est ouverte. On entre. Personne. On monte. Aucune porte ne ferme à clef. On pénètre dans une chambre voisine, et on recule devant le candide sommeil du dormeur. On avance la tête dans la chambre voisine. Même sommeil. On était monté assez gaillardement ; on descend sur la pointe du pied. Et revoici la rue déserte où du haut des pignons, quand on passe, les goélands se détournent d'un gros air bête. Elle n'est pas longue. Encore quelques pas et l'on ira butter contre les pierres immobiles qui ruissellent éternellement de la montagne. Enfin on s'arrête devant une petite maison vieillotte avec un cœur sculpté sur sa porte et des géraniums à ses fenêtres. On frappe. La bonne femme qui s'est levée vous reçoit sans empressement. Elle sait ce que valent les étrangers ; elle en a déjà deux, de Bergen ou d'ailleurs ; et, vous montrant sur la table, où vous déposez vos couvertures, de très jolis coquillages : « Dire qu'ils ramassent de ces saletés-là tous les jours, soupire-t-elle, et qu'ils nous les apportent ici ! »

Les bateaux de poste voyagent surtout pendant la nuit. Nous avons recommencé de parcourir cette saga de pierre et d'eau que la nature semble avoir composée pour le divertissement et l'horreur des yeux humains, mais, cette fois, vent debout, sous une pluie pâle, à travers des îlots et des récifs funéraires où les mousses vertes luisaient étrangement. De temps en temps, le navire mouillait au

fond d'un fjord et jetait à quelques maisons perdues des nouvelles du monde.

Il ne vient point d'étrangers à Balstad, et Balstad, au milieu des fjells marins, n'en est pas emprisonné comme Svolvœr. Dans les découpures et sous les redans de ces masses granitiques si bizarrement dentelées, dont les cimes se creusent en cratères ou lancent vers le ciel leurs aiguilles de clochers, des rangées de cabanes sur pilotis, les couleurs rouges déteintes, l'escalier bancal, le toit de tourbe verdoyant, aussi vides que des carapaces abandonnées, attendent leurs hôtes de l'hiver, les pêcheurs de morues.

Sonne la Noël : ils accourront des côtes du Norrland, sur les mêmes barques dont les Vikings écumaient les mers, tous, les Lapons, qui rament comme ils parlent, à coups rapides et menus, les Finnois à coups longs et tenaces, les Norvégiens à coups égaux et forts. Trente mille pêcheurs répandus aux Lofoten râfleront en trois mois plus de trente millions de morues. Les bateaux de sauvetage, qu'on appelle ici les bateaux de tempête, trépignent dans les ports. Médecins, télégraphistes, inspecteurs, juges, gendarmes, commissaires de police sont là, debout à leur poste ; et, derrière eux, pullulent, sortis on ne sait d'où, se faufilant dans l'ombre, flairant les filets lourds, attirés avec les mouettes et les goélands autour des riches entrailles qui empuantissent les vents du soir, des juifs chargés de pacotille, montreurs d'ours et contrebandiers d'eau-de-vie. Ces trognes disparaissent en même temps que les morues,

J'en ai retrouvé qui se séchaient des rafales de l'hiver, au bord du golfe de Bothnie, sur la place du marché de Karlsborg.

Alors Balstad s'emplit de la rumeur qui, depuis plus de mille ans, éclate, par intervalles aussi réguliers que les courants de la mer et la marche des poissons, sur les rocs acérés des Lofoten. On l'entend déjà gronder du fond des Sagas poissonneuses. Les mêmes cris : « La morue arrive ! » ont retenti à travers les âges, mais aujourd'hui précédés des sonneries du télégraphe. Pendant plus de trois mois, ces petits ports, éveillés dans les ténèbres à une vie tragique, enregistrent des clameurs de victoire, des imprécations, des silences funèbres. De la flottille partie le matin au signal du drapeau, lorsqu'un brouillard de neige s'élève au-dessus des fjells et que les heures d'avant midi jettent des lueurs fauves, la mer ne rendra que des coques renversées, où le nombre des morts se compte à celui des couteaux que les naufragés y plantèrent, et quelques cadavres qui flottent la tête en bas, à cause de l'air emprisonné dans leurs bottes.

Sur la terrasse granitique au pied de laquelle on aborde, se dresse, devant la poste, et l'auberge et deux ou trois maisons qui paraissent en dépendre, une vieille demeure haute et large dont la blanche façade regarde l'entrée du fjord. Chacune de ces îles norvégiennes forme un petit royaume. Une ancienne famille la possède, dont les chefs la gouvernent à la façon des rois d'Homère. Sa fortune relativement considérable, ses vertus, sa décence

en font une autorité sociale. Mais un jour vient où l'honneur d'assurer, par son exemple, la dignité d'un coin de terre ne suffit plus à l'ambitieux héritier. Le respect dont on entoure son beau vieux nom lui semble de peu de prix. Il s'embarque pour la grande ville continentale. Les plaisirs l'énervent; les spéculations l'appauvrissent. C'est la fin de la dynastie, la vente de la demeure seigneuriale, à moins que l'intelligence et la volonté d'une mère ou d'une fille ne conjurent la ruine, car, souvent, dans les vieilles familles, la force renaît chez les femmes lorsqu'elle s'est éteinte chez les hommes. Ici, le chef est mort. La veuve s'est empressée d'aller vivre à Christiania. Ses trois fils se sont partagé le domaine. L'un d'eux y a même installé une fabrique de conserves. Mais les gens de Balstad hochent la tête quand ils en parlent. Ils se sentent diminués. L'histoire de ces familles consulaires a fourni bien des sujets aux romanciers scandinaves.

Les autres maisons se disséminent au bord des lagunes rocheuses ou sur la rampe opposée du fjord, maisons de paysans et surtout de pêcheurs. Peu de vieillards. Le vieillard est une espèce anormale aux Lofoten, une espèce aussi rare que le millionnaire enrichi par le jeu. Chaque goutte du sang qui lui reste représente un hasard providentiel. Les quelques hommes qui touchent à la vieillesse, le gardien du phare, le forgeron, le cordonnier, me font l'effet d'amphibies estropiés. Tout ce qui ne vit pas sur le flot est indolent et paresseux. Derrière notre auberge, des journaliers coupent

les foins, la grande récolte de Balstad, la seule importante et pour laquelle Dieu ne leur donne souvent « qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment » ! Il faudrait aller sous l'Équateur pour trouver des hommes plus lents, plus mous, plus résignés à ne rien faire. La grosse dame de la maison blanche, dont le beau-père a défriché ces champs, et son amie, la mince demoiselle de la poste, sont obligées, par crainte des orages, de faucher et de faner elles-mêmes. Mais chaque jour les pêcheurs du pays partent sur leurs barques effilées. Les femmes et les jeunes filles épient leur retour et se hâtent au bruit des proues éclaboussées qui déchirent les goémons. Quand ils rapportent d'énormes poissons qu'on décapite, avant de les peser, sur le plancher de la fabrique, le contentement les raidit dans une gravité modeste et solennelle. Si leur pêche est médiocre : « C'est bien la peine, maugréent-ils, de venir voir quand on n'est pas capable de pêcher soi-même ! »

Le pasteur demeure à trois kilomètres. La route de la vallée qui conduit au presbytère longe des prairies, des lacs, des tourbières et une forêt de bouleaux, tordus comme des sarments, hauts comme des myrtes, et d'où s'échappent des merles noirs. Moitié paysan, moitié homme d'église, il regrette les plateaux du Finmark où il était l'an dernier à la tête d'une paroisse « aussi grande qu'un duché d'Allemagne ». Il y régnait par la terreur sur les loups, les outres, les renards, les phoques et les poules des fjells. Il pêchait, lui aussi, le hareng et la morue, et vendait sa pêche aux ba-

teaux russes d'Archangel qui, de juin en septembre, viennent débiter du bois et de la farine... Sa femme l'interrompt:

— Là-haut, nous n'avions que trois vaches; ici, nous en avons douze.

Il est vrai que le district de Balstad passe, non sans raison, pour le plus riche des Lofoten, et les pâturages de ses fjells pour les plus gras; mais l'hiver pluvieux et sombre, où le thermomètre ne tombe pas au-dessous de dix degrés, est plus dur que les quarante degrés de l'extrême Norrland. Et puis, au Finmark, on s'occupe de politique, on s'intéresse à la vie, on est continental enfin, tandis qu'aux Lofoten...

— Nous avons aussi, reprend sa femme, vingt-quatre brebis, deux chevaux, neuf domestiques; et, comme l'ancienne église a brûlé, on va nous en rebâtir une avec de beaux dragons dans le style d'autrefois.

L'institutrice de leurs enfants, une rose et rieuse fille de Christiania, a vécu l'hiver dernier chez un autre pasteur, à la pointe des Lofoten : « Vers la fin de novembre on aperçut encore le soleil. Ce fut pour la dernière fois jusqu'au trois Janvier, où une lueur jaune rasa le bord des flots. Puis les tempêtes nous prirent, et nous ne revîmes sa lumière qu'aux premiers jours de mars. Dehors, je ne distinguais pas ma main. Je ne pouvais me mettre à la fenêtre, tant l'odeur des poissons était épouvantable. Mais nous jouions du violon et de la guitare, et nous eûmes quelques clairs de lune d'une incroyable splendeur. »

Le dimanche, le pasteur arrive à Balstad dans sa haute carriole norvégienne qui, de loin, court sur la rampe des fjells comme un grand faucheux au pied d'un mur. Les gens l'attendent assis parmi les rochers, devant leur pauvre maison de prières. Sa femme, l'institutrice et les enfants le suivent en calèche. Toutes les ferrailles de la vieille voiture sonnent, et les deux poulains qui trottent aux côtés des deux juments font un bruit de cavalcade. Il entre dans la sacristie, son fouet à la main. La maison basse, où les guirlandes de la Saint-Jean tombent en poussière, se remplit d'enfants aussi délicats que les enfants de nos villes, de femmes au teint battu, souvent assez jolies, de paysans et de pêcheurs dont quelques-uns assurément descendent des mêmes aïeux celtes que nos Bretons.

Le jour où j'assistai à l'office, le pasteur fit un sermon contre le piétisme, « ce champignon qui s'attaque aux âmes comme la rouille au seigle ». Il ne le nomma pas, mais il détourna ses fidèles d'imiter les dévots qui se singularisent par leurs vêtements et leur tenue et qui vont, les yeux toujours baissés vers la terre, en se félicitant d'être sauvés. Cela dit simplement sur un ton de réelle bonhomie. « Je vous parle comme un paysan à des paysans. » Il remarqua que le Christ est un grand peintre et qu'en deux mots il sait peindre les gens dont il parle : « Ces orgueilleux pharisiens avec leur bandeau... » Nul n'ignorait qu'il visait les lœstadiens, car, même aux Lofoten, on hurle et on danse en Lœstadius ; et plus d'une fois l'office fut interrompu par des explosions d'*alleluia* sauvages.

Lorsque nous revînmes, notre hôtesse et sa bonne, du seuil de l'auberge, nous souhaitèrent « la bienvenue de l'église » et nous adressèrent le vœu que la Parole nous eût profité. Elle est étrange, cette femme : mince, émaciée, d'une politesse douce et glaciale, avec une sorte d'inquiétude qui apparaît et disparaît continuellement autour de sa bouche dans une mélancolie sans fin ; toujours en sombre, le tablier noir bordé d'une bande de broderie qui rehausse sa mise d'une austère richesse, on se demande de quel bonheur elle porte le deuil ou de quel remords elle traîne le poids. Le mot d'auberge ne convient guère à sa maison propre, discrète, dont le salon ressemble aux vieux salons des demoiselles de province. Des livres de prières et d'édification sont posés sur la table. Parmi les tableaux accrochés au mur, une grande photographie représente un orphéon d'absolutistes qui sont venus chanter dans ces rochers leur pieuse horreur du vin, et qu'on a pris au moment où leurs images se reflétaient sur l'eau, — ce qui doit être une satisfaction bien vive pour des absolutistes.

Le mari, un peu gêné devant sa femme, se plaint qu'elle soit trop religieuse et qu'elle se fasse des chagrins. Il est aubergiste, lui ; et les lois antialcooliques, nécessaires aux Lofoten, où les dimanches d'hiver deviendraient, sous l'excitation de l'eau-de-vie, des journées sanglantes, ont sans doute les mailles assez larges pour qu'un aubergiste avisé y introduise quelques bouteilles. Je n'en sais rien ; mais, si j'étais un romancier scandinave et que je voulusse imaginer un drame inté-

rieur dans un de ces petits ports de pêche, je choisirais une femme pareille à celle que j'ai sous les yeux, naturellement mystique, travaillée de cuisants scrupules, obligée de souffrir ce qu'elle n'empêcherait qu'en trahissant son mari, qui d'ailleurs se défie d'elle, et se consumant d'angoisse avec un éternel silence entre les dents. Mais ce ne serait là qu'un épisode dans l'œuvre émouvante qu'un Jonas Lie ou un Kielland pourrait tirer de cette pauvre île rocheuse. Que d'éléments divers! Les pêcheries; la décadence de la vieille famille dans l'opulence fanée de sa demeure seigneuriale; l'existence laborieuse et souvent morose du pasteur, ancien petit garçon de ferme qu'un gros paysan poussa et dont il fit son gendre; les paysans lœstadiens; la jeune fille dont la guitare et les yeux rieurs demandent un fiancé tour à tour à la lune de midi et au soleil de minuit; la révolte des adolescents qui ne veulent plus chavirer, comme leurs pères, dans les fines barques d'autrefois et qui ambitionnent aujourd'hui des bateaux solidement pontés! Tous ceux qu'on interroge se voient dans leurs rêves capitaines de vapeurs.

Le fantastique ne se mêle pas à la vie réelle comme sur les fjells de Pelle Molin. C'est un fantastique pétrifié, mais si beau par les étés sans nuit, même quand les étés sont froids et entrecoupés de bourrasques! Nous sommes entourés de lacs dont la forme est charmante. En face de nous, dans le repli herbeux de la montagne, j'en sais un qui dessine un fin croissant noir. Un autre, au creux de la vallée, figure un trèfle à quatre feuilles.

Sur les eaux qui scintillent au soleil comme des glaces de Venise dans leur encadrement à facettes, des millions de mouettes tournoient, se pourchassent, inquiètes, les yeux ardents, le bec avide, insatiables oiseaux du désir. La mer fourmille de ces romantiques canards qu'on nomme les eiders. Pendant que les mâles à la calotte verte émigrent aux plus lointains écueils, les femelles pondent sous les perrons et sur les toits de tourbe. Elles se laissent caresser par les pêcheurs qui volent leurs œufs, qui pillent le duvet de leurs nids, mais qui n'en parlent qu'avec une tendresse quasi mystérieuse.

Une île de cristal ne serait pas plus sonore. Qu'un navire dans la nuit fasse crier sa sirène, c'est un son d'orgue qui enveloppe et soulève votre maison et dont la vague roule longtemps votre sommeil. Aux premières nuits d'automne, quand la chevrière appelle les chèvres qui ne veulent point descendre des fjells, les échos multiplient ses appels, et Balstad résonne d'une tristesse dont les notes se répercutent jusqu'au fond des cœurs. L'atmosphère a une telle pureté qu'on sent l'odeur des forêts qui brûlent en Suède ; et je n'oublierai jamais ma stupeur sous l'averse, quand j'aperçus tout à coup, au delà des régions de la pluie, à l'horizon de la mer lisse et pâle, des fjells d'un rouge de cuivre où, sur leur crètes de feu, j'aurais pu discerner des ombres humaines. On me dit qu'ils étaient éloignés de trente-cinq lieues.

Les nuits avaient moins de splendeur qu'au golfe de Bothnie, mais plus d'aménité. Le dimanche, les

deux ou trois élégantes de Balstad s'y promenaient en gants blancs et en toilette multicolore. Notre bonne, habillée de ses beaux vêtements, les cheveux blonds bien lissés, s'asseyait sur les marches du perron, et, les mains jointes, songeait à l'Amérique où l'attendait son fiancé, « car, disait-elle, on ne peut pas gagner d'argent ici ». Les eaux des petites criques hérissées d'oursins s'étoilaient d'astéries et de méduses, fleurs merveilleuses. La mer calme était comme un jardin de rêve sous une onde transparente. Je travaillais souvent très tard. Minuit, une heure sonnaient. Il me semblait presque inconvenant d'aller dormir. Par ma fenêtre, je découvrais des rochers dont pas un n'avait la même couleur que l'autre. Ils l'avaient le jour, parce que la lumière du jour ne nuance pas ou ment. Mais le soir leur rendait leur vraie teinte, rose ou lilas, d'un bleu gris ou d'un vert pâle. Les pierres ressortaient sur la blancheur de la route. Les herbes glauques s'allongeaient des parois du fjord. Dans un champ voisin, la clarté, comme un doigt mystérieux, dépliait et séparait les fines découpures des trèfles endormis. De toutes les maisons suspendues à la montagne j'aurais dit quelle était la plus récemment peinte. Je ne voyais rien de noir que les carreaux des fenêtres : encore distinguais-je les rideaux blancs et les pots de fleurs...

Peu à peu les nuits se décolorèrent. Un soir, quelques personnes s'arrêtèrent au milieu de la route. Des enfants, des femmes, des pêcheurs, le

cordonnier, le forgeron, même notre hôtesse, vinrent grossir le rassemblement. La dame de la maison blanche sortit sur sa terrasse et apparut le nez en l'air dans son jardin de groseilliers. Tous, la tête tournée vers le ciel, regardaient au-dessus des aiguilles de pierre une petite étoile. C'était la première qui se fût levée depuis plus de trois mois. Elle annonçait la fin des nuits claires, le retour de l'ombre, des tempêtes, des naufrages. Elle tremblait comme un diamant sur le front d'une inconnue voilée. Petite étoile orageuse ! Mais ils la contemplaient, émerveillés, car notre cœur refait à chaque instant une beauté virginale aux plus vieux phénomènes de la nature..

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPRIT ET LES MŒURS

CHAPITRE PREMIER

UPSAL

Importance d'Upsal dans la pensée suédoise. — La ville. — Le caractère et l'esprit suédois. — Les nations. — La jeunesse. — L'ancienne bohême — La mélancolie de la vie intérieure. — L'individualisme scandinave. — Le patriotisme.

D'Upsal rayonnent tous les chemins de la pensée suédoise. Les hommes qui ont fait la Suède moderne sont tous partis d'Upsal. Cette petite ville de vingt-deux mille âmes, ancienne capitale de la Scandinavie légendaire, citadelle du protestantisme, métropole de l'esprit national, est aussi l'atelier où se réparent les défaites. Il ne faut jamais oublier, quand on étudie la Suède, que, depuis Charles XII, ses entreprises guerrières ont

tourné en désastres. Ses conquêtes perdues, elle a perdu la Finlande et l'espoir d'un empire sur la Baltique. Puissance politiquement déchue, tombée au rang des petits États, elle ne serait rien qu'un éparpillement de cinq millions d'habitants à travers un immense territoire, si, après avoir dépensé son énergie sur les champs de bataille européens, elle n'avait reporté et concentré ce qui lui en restait dans la plaine pacifique d'Upsal.

Curieuse destinée ! Pendant le dix-septième et le dix-huitième siècle, par ses rois, ses longues guerres, ses aventuriers, elle s'impose à l'Europe. Le Suédois, vainqueur de Prague, met la main sur les statues des douze apôtres, grandeur naturelle et argent massif, et les convertit en monnaie, « afin qu'ils courent le monde selon l'ordre de Jésus-Christ, leur maître » ; et il court le monde avec eux. Il est partout : à Rome, à Versailles, en Pologne, chez le Turc, où, selon le mot de Heidenstam, il mange le pain du mendiant, en Allemagne, « où il fait ruisseler pour les bourgeois des fontaines de vin ». Chevaleresque et pillard, moitié reître et moitié prédicant, ses erreurs prennent un air de désintéressement héroïque, et l'éclat de ses revers idéalise sa fureur d'agir. Il se drape orgueilleusement dans la bigarrure de son histoire. Ses châteaux sont meublés de bahuts allemands ; son cerveau, d'idées étrangères. « Les hautes classes, dira plus tard Almqvist, mangent et dorment en Suède ; mais elles tirent leur respiration de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de Rome ou de la Grèce. » Elles en tirent alors quelque chose

de moins immatériel, l'argent dont l'étranger paie leurs services. Jamais république ne fut plus vénale ni plus corrompue. Le dix-neuvième siècle se lève sur une Suède d'apparence moribonde. Les lumières artificielles du règne de Gustave III l'ont laissée, en s'éteignant, dans un morne crépuscule, où les fards empruntés à la France coulent sur des visages décrépits. Son patriotisme se contente de remâcher les mêmes souvenirs de gloire. Les partis la déchirent. Les soulèvements de la populace l'ensanglantent. Sa religion n'est qu'un rationalisme imbécile. Aux premières paroles du Psaume : « Toute la terre se couvre d'ombre », les pasteurs demandent qu'on substitue scientifiquement : « La moitié de la terre ». Enfin, ces fiers aristocrates, qui prétendaient jadis donner des rois à la Pologne, reçoivent à leur tour un roi étranger, un parvenu militaire, d'origine plébéienne et d'esprit jacobin, dont la tête d'oiseau de proie luit sous la couronne des Wasa comme sous un or volé.

Et voici que tout se réorganise. La bourrasque, qui a emporté la couche superficielle d'anarchie et d'immoralité, met à découvert des forces encore intactes de jeunesse et d'intelligence, des traditions vigoureuses, des courants de mysticisme, une vieille Université dont les foudres de Pultava et les révolutions de Stockholm n'ont interrompu les labeurs ni flétri les lauriers. La Suède, battue, diminuée, se replie sur elle-même, et, au lieu de s'endormir au pied de ses anciens trophées, elle s'applique à ressaisir son autonomie intellectuelle,

et à reconquérir dans les manifestations de la pensée le rang où l'avaient portée et d'où l'ont précipitée ses aventures belliqueuses. Ses malheurs n'avaient pas plus entamé son vieux fond d'optimisme que le libertinage et l'esprit irréligieux du dix-huitième siècle n'avaient mordu sur ses paysans. Elle n'accepta point l'idée de la décadence ; et l'espoir d'une revanche militaire, qui la soutint longtemps, ne l'abandonna que lorsqu'elle en eut épuisé toute la vertu. Une très ancienne sagesse politique, que le despotisme des Wasa et les essais de parlementarisme effréné du dix-huitième siècle avaient failli corrompre, et qu'elle remit au service de sa jeune dynastie, la protégea des luttes intestines où les nations s'énervent et se démoralisent.

Dans un opuscule sur *l'Importance de la pauvreté suédoise*, écrit vers 1830, Almqvist exaltait cette pauvreté, lot et privilège de la nature. « Être pauvre, disait-il en substance, cela signifie qu'on est réduit à soi-même, forcé de ne compter que sur soi, obligé de tirer de soi organiquement toutes les ressources nécessaires. Notre pays, séparé du monde, est presque une île. Nous n'avons point de rapports réels avec le reste de l'Europe. Et notre vie aussi est une île. Si le Suédois sait être pauvre, il est vraiment Suédois. » Et il disait encore : « La nature scandinave doit se supporter seule. » Les paroles d'Almqvist, mal écoutées à son époque, exprimaient pourtant le nouvel état d'esprit de la Suède qui, rentrée chez elle et en elle, désabusée des aventures, ne cherche plus que dans ses ruines,

dans ses archives, dans ses légendes, dans ses rêves, un aliment à son éternel *länglan*. Ses poètes, ses historiens, ses romanciers, se mettent en marche sur les sentiers ténébreux de son passé avec la même ardeur lente et nostalgique que jadis ses capitaines à travers les steppes russes et les marais allemands. L'idéalisme, dont elle avait aux beaux jours de son histoire comme purifié l'atmosphère des champs de bataille, s'affirme non seulement dans le lyrisme presque universel de sa poésie, mais encore dans la prédilection de ses savants pour les sciences théoriques.

Upsal, l'Upsal de ces Vikings que Tegnér et l'Union Gothique avaient ressuscités, l'Upsal de la Réforme, l'Upsal de Rudbeck et de Linné, devint plus que jamais le centre de sa vie morale, le rempart de sa foi. Le gouvernement civil est à Stockholm ; mais le pouvoir spirituel d'Upsal s'étend sur tout le pays. Il y a bien une Université à Lund, et florissante : ce n'est qu'une Université provinciale, et qui même reçoit l'influence de Copenhague, dont elle aperçoit, par les temps clairs, les mâts et les clochers. Que Lund éclaire la plate et plantureuse Scanie, où les gros paysans, quand ils veulent un piano pour leurs demoiselles, en achètent deux par goût de la symétrie ! Les immenses provinces du Nord appartiennent à Upsal et ne communiquent entre elles que dans la lumière qui leur en vient. Upsal centralise la pensée suédoise et la distribue par-dessus les fjells, les forêts, les marécages et les torrents. Médecins du Norrland, pasteurs de Laponie, journalistes, magistrats, profes-

seurs, écrivains, tous ont sur les lèvres : « Du temps que j'étais à Upsal... »

... « Du temps que j'étais à Upsal ! » Je vous assure qu'il y a dans ces mots-là un charme magique...

*
* *

A deux heures de Stockholm, dans une grande plaine où le ciel déploie tout à son aise la magnificence des soleils couchants, Upsal se signale de loin par les flèches de sa cathédrale et par son château, dont la lourde façade de briques roses s'allonge entre deux grosses tours à tête ronde. Je ne vis d'abord qu'une laide petite ville très banale, pavée de cailloux cuisants. Mais, lorsque j'eus traversé la rivière qui la coupe en deux, je pensai : « Comme on doit bien travailler ici ! » Toutes les rues montaient sans bruit vers des parcs, des laboratoires, des bibliothèques ; et l'imposante bibliothèque, *Carolina Rediviva*, les dominait du haut de son esplanade.

Sauf le château où abdiqua la reine Christine, la coupole en cuivre du *Gustavianum*, quelques pierres, une vieille fontaine et deux ou trois coins d'aspect gothique, la plus vieille Université du Nord semble bâtie d'hier ou d'avant-hier. Sa cathédrale, inspirée de Notre-Dame, — une petite Notre-Dame en briques, — a été reconstruite au dix-huitième siècle et restaurée à la fin du dix-neuvième. La *Carolina* date de 1840 ; le palais des Facultés, dans son style Renaissance, de 1886. Les *Nations* des étudiants,

ces espèces de préfectures, ne sont pas encore toutes payées. Je ne parle pas des monuments nécessités par les progrès des sciences, et dont chacun est comme une nouvelle ancre qui, dans la menace problématique que Stockholm voudrait un jour accaparer l'Université suédoise, la rattache plus solidement à sa terre natale. Et pourtant on n'y a jamais l'impression de vivre dans une ville moderne. Elle est si chargée de traditions et de souvenirs que les moellons, pour y paraître anciens, n'ont pas besoin d'attendre la patine du temps. Les maisons d'une nouveauté trop confortable — il y en avait une alors et qu'on nommait *la maison* — ne choquent même pas, tant on est sûr qu'elles vieilliront ici plus qu'ailleurs.

Le vrai charme d'Upsal ne tient point à ses pierres, fussent-elles gravées de runes. Il est dans son hospitalité silencieuse et grave, également bienveillante au rêve et au travail, comme elle est également ouverte à la senteur des bois et à l'odeur des terres labourées. D'un côté, Upsal touche à la forêt, de l'autre à la plaine qu'ensemencèrent les rois et où, depuis Gustave-Adolphe, le Conseil de l'Université peut compter ses javelles et voit paître ses vaches. Upsal ne sépare pas plus la pensée de la glèbe que les vivants des morts. A deux pas du palais des Facultés, derrière la *Carolina*, son avenue la plus ombragée longe le cimetière ; et ce cimetière lui-même, d'où l'on aperçoit à droite l'Observatoire, à gauche le Laboratoire de Chimie, forme, avec des allées de bouleaux, de sorbiers et d'érables, la plus belle pro-

menade de la ville. C'est ici l'*Ite missa est* des cours universitaires. Hormis les tombeaux des Nations, où se dressent de lourds granits, les tombes — presque toutes des tombes de professeurs — y sont aussi simples que dans un cimetière de campagne. Aucune couronne, aucune fleur artificielle n'est suspendue aux branches des croix. Mais, dans la plupart des enclos, devant le tertre de gazon, une chaise, un petit banc vous invite à reprendre avec le défunt l'entretien qu'un moment d'angoisse interrompit et marque d'une façon touchante la continuité de la vie à travers la mort.

C'est près de ce cimetière que j'aimais entendre la cloche de la reine Christine. Elle tinte à neuf heures du soir, très douce et très claire ; et voici des siècles qu'elle tinte. L'histoire qu'on m'a contée est-elle authentique ? L'origine de cette sonnerie remonterait plus haut qu'à la reine Christine, jusqu'aux temps catholiques. En ces temps fort obscurs, une dame mourut, qui laissa une somme d'argent afin que tous les soirs une cloche sonnât pour le repos de son âme. Le protestantisme remplaça le catholicisme. Gösta Wasa fit tailler des culottes à ses fils dans le satin et les broderies des chapes d'évêques. La Suède éprouva de rudes orages. Mais les sonneurs d'Upsal se transmirent religieusement le legs et le vœu de la morte ; et la cloche tinte toujours. Ce ne serait pas la cloche de la reine Christine : ce serait la cloche qui, depuis bientôt quatre cents ans, sonnerait chaque soir pour le repos de l'âme de Mme X. Décidément, l'histoire est trop jolie. Il suffit qu'elle soit vraisemblable.

En Suède, je n'en ai pas douté : les esprits rendaient des sons qui ne me paraissaient ni moins anciens ni moins traditionnels.

Si l'on poursuit l'avenue du cimetière, on achève de gravir le coteau d'Upsal, et on arrive au pied du vieux château de briques. Rien de plus charmant qu'une éminence dans une large plaine. En deux pas vous avez conquis toute l'immensité. L'endroit est sauvage. Près du château, au milieu de la verdure, des ruines s'élèvent : les deux cachots des Sturé, fondateurs de l'Université, qu'égorgea le roi Erik. Le fou les égorgea, puis se sauva dans les bois. De cette hauteur, vous distinguez à l'horizon, par delà les champs où l'air est si calme que la fumée des trains y flotte ininterrompue longtemps après qu'ils ont passé, l'antique emplacement et les vagues tumulus du premier Upsal. Sous vos yeux, la petite ville aux rues scabreuses descend jusqu à la rivière. Les flèches de la cathédrale, qui en sont la seule finesse, s'élancent hors du feuillage. Le crépuscule tombe. Une étoile apparaît et brille dans l'entre-deux en pointe qu'elles dessinent sur le ciel. Quelques fenêtres du château, où réside le gouverneur, s'allument. Le seul bruit d'une cascade sort de cette ville d'études et de loisirs que recouvrent, avec tous leurs parfums, la paix des bois et la paix des champs. C'est le même silence que dans une grande ferme où les travaux du jour ont cessé et qui s'endort près de son torrent.

Rydberg, qui fut, vers 1885, un des conducteurs d'âmes de la jeunesse upsalienne et qui est resté un des poètes les plus purs de la Suède,

imagine que, la nuit, un des génies familiers de la campagne suédoise, un de ceux qui mettent la maison en ordre pendant que les gens y reposent, le vieux Tomté, s'arrête et réfléchit. Le bruit du torrent a réveillé l'idée qui le tourmente, l'idée d'une énigme impossible à résoudre : d'où viennent et où vont tous les petits êtres qu'il a vus grandir et disparaître et se succéder les uns aux autres? Il la chasse, va soigner les bêtes, et, son ouvrage fait, il se glisse, suivant son habitude, près du berceau des enfants. Là, l'énigme s'impose à son esprit plus angoissante : d'où sont-ils descendus et où vont-ils, ces petits êtres? Il retourne dans son grenier, sous le faîte du toit. Le nid de l'hirondelle y est maintenant vide. De retour au printemps, l'hirondelle lui racontera ce qu'elle aura vu, mais elle ne saura rien lui dire du grand problème. Il s'assoupit. Un rayon de lune entre et joue dans sa barbe. Le bruit du torrent arrive, assourdi, et il croit y entendre le vaste flot de la vie universelle, intarissable. Mais où est la source? Où est la mer?

Comme la poésie de Rydberg s'harmonisait pour moi avec l'esprit de ce paysage! En quoi la petite ville d'Upsal, un des points éclairés du monde où s'élabore la science humaine, diffère-t-elle de ceux que je connais ou leur ressemble-t-elle? Cela vaut-il la peine d'être noté? Qu'importe, dans le bruit du torrent, qu'une goutte soit plus limpide ou plus sonore qu'une autre? Le vieux Tomté ne se demande point si les générations d'hier étaient meilleures que celles d'aujourd'hui, mais seulement d'où elles viennent et où elles

vont. Ainsi, sur les très vieilles terres, l'esprit se porte d'un mouvement naturel vers les questions d'où leur longue et pesante durée n'est plus qu'une ride imperceptible au visage du temps. C'est là, cependant, qu'il fait bon vivre. C'est là qu'on voudrait arriver à fixer un moment de l'éternité...

*
* *

Quand on rencontre dans les rues un homme d'âge, on se dit : « Ce doit être un professeur ou un bibliothécaire, le *Rector Magnificus* ou l'Archevêque, à moins que ce ne soit le Gouverneur. » Mais cette ville d'étudiants est aussi tranquille qu'une retraite de vieillards. J'y arrivai une première fois à l'ouverture des cours, au commencement de septembre. Elle se remplit peu à peu de casquettes blanches; mais tous ces jeunes gens n'y répandaient qu'une animation silencieuse. Le soir, le long des trottoirs, devant les bureaux de tabac, des groupes se formaient comme s'ils se concertaient à voix basse pour un coup extraordinaire. Puis ils se débandaient, et chacun tirait de son côté. Quelques-uns restaient plantés là, dans l'ombre grandissante où l'on ne distinguait plus que la blancheur de leur casquette et le feu de leur cigare. Méditaient-ils sur la double nature du Christ? Appréhendaient-ils seulement de rentrer chez eux? Je demeurais en face du Lycée. Quatre fois par jour, les élèves passaient sous mes fenêtres. Je percevais le bruit

de leurs petits pas réguliers qu'aux premiers vents assourdirent les feuilles mortes; mais de rires et de cris, je n'en ai entendu que le jour où la neige commença de tomber, et bientôt la neige éteignit leur faible murmure.

Pourtant, je garde d'Upsal une telle vision de jeunesse que cette vénérable ville me paraît avoir réalisé le désir de Rydberg, qui souhaitait à son peuple suédois un esprit de jeune garçon. Je ne songe point aux yeux bleus et aux fraîches couleurs roses des étudiantes, des écolières, des sœurs et des fiancées. Je ne songe pas plus aux fêtes solennelles ni aux bals et aux chœurs des étudiants, ni aux sérénades qu'ils organisent moins par conviction que par respect de la coutume, et dont la vague espagnole vient si étrangement battre sous le ciel du Nord des murs sans balcon. Ce qui donne à Upsal son âme de jeunesse, c'est l'optimisme qu'on y respire partout. La croyance dans la bonté foncière de la vie rayonne ou perce sur tous les visages. La certitude que la vie, excellente en soi, n'a rien produit de meilleur qu'Upsal s'épanouit chez les uns en béatitude, chez les autres se concentre en gravité.

Cet optimisme est le fond même du caractère suédois. Ni le Christianisme ni la Réforme n'ont dénaturé le cordial amour de la vie qu'épanchait largement le paganisme scandinave. Les théologiens l'ont bu aux cruches de bière que les vieux Jarls se passaient en chantant. Les poètes ne l'ont altéré d'aucune amertume, pas plus les psalmistes que ceux dont le génie tourmenté a fini par som-

brer dans la démence. Leurs tristesses n'ont point d'accent désespéré. Leurs ardentes nostalgies ne sont que des aspirations d'âmes inquiètes qui croient au bonheur. L'observation des romanciers les plus réalistes est empreinte de sympathie pour l'espèce humaine et surtout pour l'espèce humaine suédoise. Les fureurs d'un Strindberg sont d'origine pathologique ou d'importation étrangère. Je ne vois dans ce grand écrivain qu'un optimiste désabusé, qui s'est bizarrement assimilé les grossières théories de Zola et les paradoxes de Nietzsche. Les philosophes — on en compte bien deux en tout, Böstrom et Vikner, l'un disciple de Kant, l'autre un Christ qui ressemblerait à Victor Cousin — me semblent des théologiens égarés dans la métaphysique : ils n'ont pas plus sondé la misère de l'homme que les oiseaux qui décrivent leurs cercles au-dessus d'un puits n'en mesurent la profondeur. Les deux siècles de littérature suédoise ne nous offrent pas un seul moraliste comparable à ceux de qui les jeunes Français apprennent à se défier de la vie, des hommes et d'eux mêmes. Les doctrines de désenchantement n'ont jamais élu domicile à Upsal, ni la logique passionnée des grands contempteurs de nos vanités, ni les paradoxes à la Swift, ni les désespoirs systématiques, qui, du fond d'une taverne allemande, étreignent l'univers et l'ébranchent de nos illusions. Quel citoyen d'Upsal se sentirait assez déshérité pour s'aviser de refaire le monde? Les professeurs sont les rois de la plaine ; les étudiants appartiennent au corps le plus glorieux des étudiants de l'Europe.

Quand un étranger essaie de pénétrer dans la connaissance d'un pays, il distingue bientôt, sous la rumeur d'une vie toute nouvelle pour lui, des voix discordantes et des remous d'opinion autour de questions politiques, philosophiques ou sociales qui lui serviront de repères et d'observatoires. Ici, rien de semblable. Les questions existent bien ; mais elles ont, comme les rues, un trottoir pour ceux qui montent, un trottoir pour ceux qui descendent. On y circule sans s'y heurter. Au bas de la rue que j'habite, un pont enjambe le Furis, où ne passe pas un chien par jour. A chaque bout, on a planté un écriteau : *Prenez à gauche!* Qu'il s'agisse de la réforme du catéchisme, du mariage civil, du suffrage universel, les Suédois commencent toujours par planter les deux écriteaux. Ils évitent soigneusement tout sujet qui risquerait de les mettre aux prises. Chacun garde son trottoir ; nul ne manifeste le désir de traverser la rue.

En revanche, les carrefours sont nombreux où les esprits se rencontrent et se donnent l'accolade. Il est entendu, une fois pour toutes, que la Suède est un pays de haute culture, le pays le plus instruit du monde. Son enseignement supérieur n'est peut-être pas très supérieur à celui des autres nations ; mais son enseignement primaire!... Je ne connais pas de peuple où l'on se montre plus fier de posséder son alphabet et ses rudiments. On meurt en Suède comme ailleurs ; mais on a la consolation d'y mourir dans les bras des meilleurs médecins du monde. On travaille aux Universités étrangères, mais pas comme à Upsal, où l'on ne reproche aux

étudiants que de travailler trop. Leur moralité est irréprochable. Il faut qu'elle le soit. Donc, elle l'est. Une jeune Suédoise m'avait dit à Paris, avec un orgueil où je n'avais vu qu'un excès d'ingénuité : « Il n'y a pas de voleurs en Suède. » Mais, à l'une de mes premières visites, une vieille dame d'Upsal, Mme Z..., m'assura du même ton et avec le même orgueil que, de temps immémorial, jamais pardessus, foulard, canne ou parapluie, n'avait disparu des vestiaires de l'Université. Un soir que je dînais chez un professeur de théologie, mon voisin, un gros homme glabre qu'à ses yeux sévères et à ses lèvres pincées je pris pour un théologien, et dont je sus plus tard qu'il faisait le commerce des bois, m'entreprit au fumoir et me dit textuellement : « Il n'y a de fidélité à la parole donnée que dans les pays protestants ; et la Suède est le pays le plus protestant du monde. Nous sommes honnêtes. Le probabilisme des Jésuites ne nous a point gâtés. Nous sommes très honnêtes. » Comme cet homme avait vécu la moitié de sa vie en France et que je ne lui supposais aucun motif de me désobliger, j'en conclus que l'honnêteté suédoise devait être d'une essence spéciale ou qu'il comprenait sous ce mot un groupe de vertus rares. Dans la suite, je reconnus qu'il m'avait simplement énoncé un des dogmes, sinon indiscutables, du moins indiscutés, où se fonde l'optimisme suédois.

Quelquefois, cependant, un audacieux, un aigri, toujours un isolé, rompt ce parfait concert. Le docteur Kleen, qui est certainement un des plus mauvais coucheurs de la Scandinavie et un de ses plus

rudes humoristes, dans son *Voyage en Amérique*, qu'il écrivit pour être désagréable à ses compatriotes, ébranle à coups de boutoir les articles de foi de l'amour-propre national. « Comme tous les Suédois, nous conte-t-il, on m'a élevé dans le dogme de l'honnêteté suédoise, une honnêteté à part et qui ne se trouve que parmi nous. J'y crus longtemps, et je me disais : Nous sommes plus paresseux, plus ivrognes, plus lourds que les autres ; et nous ne sommes pas non plus des saints ! Mais, merci, oh ! merci, mon Dieu, de m'avoir fait naître Suédois, car, nous Suédois, nous sommes si honnêtes, si honnêtes ! Et c'est là l'essentiel... » Plus tard, son initiation à la vie des affaires lui ménagea de singulières surprises. Il ne se rendit pas du premier coup : il se cramponnait au dogme ; il murmurait le pieux *credo quia impossibile*, *credo quia absurdum*. Mais enfin, les extraordinaires faillites que l'on voit tous les jours à Stockholm, ces faillites par trop honorables et qui enrichissent leurs faillis, achevèrent de ruiner son aveugle croyance dans l'honnêteté suédoise.

Les dogmes se tiennent : si l'un cède, les autres chancellent. Le docteur Kleen voyagea et perdit successivement ses illusions sur la culture suédoise, sur l'énergie suédoise, et même sur Upsal. Il découvrit cette vérité que l'enseignement primaire n'a jamais fait la grandeur d'un pays. « Nous savons tous lire et écrire. Et après ? Est-ce que cela suffit pour changer la barbarie en civilisation ? » Il enragea d'entendre des médecins, ânes bâtés, prétendre que la médecine était merveilleuse en Suède,

et des militaires engraissés de punsch affirmer que les Suédois étaient des soldats incomparables. « Nous buvons, nous flânons, et nous déclarons que nous possédons les plus belles qualités... En fait d'industrie et de commerce, nous sommes encore dans l'âge de la gaminerie. » La Suède se repose sur l'espoir de ses millions dormants. « Nos millions dormants ! s'écrie le docteur Kleen, voilà une expression qu'il est bon d'expliquer. J'ai cru d'abord qu'elle signifiait mes cinq millions de compatriotes. Mais non ! Chaque fois que les journaux en parlent — et Dieu sait s'ils en parlent souvent ! — il s'agit de chutes d'eau, de tourbe, de montagnes à minerai, d'airelles, de myrtilles, de champignons comestibles ou d'autres revenus à exploiter de ma bien-aimée patrie, — jamais de ses habitants ! »

Pour les cinq millions dormants du docteur Kleen, Upsal est la plus magnifique institution du monde. Mais quelle idée, dans cette Suède si peu habitée, de soustraire l'Université aux influences de la grande ville et de la mettre « au milieu d'une prairie où ne vient âme qui vive » ! Professeurs, médecins, pasteurs futurs arrivent de leurs contrées à demi sauvages et s'enterrent dans ce petit trou, près du Furis. Leur arrogance et leur présomption n'ont point de limites, car ils ne soupçonnent presque rien du reste de l'univers.

J'étais en Suède, lorsque le docteur Kleen lâcha son livre tout en saillies, en ébrouements, en ruades, et, si j'ose dire, en pétarades. De bons amis me l'indiquèrent sous cape, et je m'en amusai. Mais

la parole de Gœthe que la modestie ne sied qu'aux gueux, contestable peut-être pour les individus, me paraît très juste pour les nations. L'orgueil national est fait de quelques réalités et de beaucoup d'illusions ; et l'énergie d'un peuple ne se développe ou ne se maintient que dans une atmosphère de foi exagérée en lui-même. Quand il vous dit ce qu'il a été ou ce qu'il est, il ne vous révèle en somme que ce qu'il voudrait être. Et les petits peuples, sous peine de disparaître, ont besoin d'être aussi orgueilleux, sinon plus, que les grands. Leur amour-propre, que sa disproportion avec leur importance rend souvent excessif et parfois assez plaisant, n'est qu'une des formes les plus respectables de leur instinct de conservation. Si, depuis 1814, la Suède appauvrie avait élevé ses enfants dans le sentiment de sa décadence et les avait dressés à se couvrir de cendres, elle ne subsisterait qu'à l'état de souvenir historique et n'eût marqué ni dans le progrès scientifique, ni dans le mouvement littéraire de l'Europe contemporaine. Mais elle leur a répété sans cesse qu'ils valaient mieux que les autres, qu'ils étaient plus savants, plus consciencieux, plus honnêtes. Contrairement à l'avis du docteur Kleen, je pense qu'elle fut sage de laisser son Université dans les prairies d'Upsal, comme une tradition vivante où les jeunes gens, un peu hors du siècle, continuent la légende nationale.

On objecte qu'ils n'y apprennent point la vie. Argument de brasseur d'affaires, de politicien ou de mauvais romantique, que je ne comprends pas plus en Suède qu'en France lorsqu'on le tourne

contre notre enseignement secondaire ou supérieur. Qu'entend-on par « apprendre la vie » ? Ne faut-il pas d'abord se mettre en état de la supporter ? La vie consiste-t-elle uniquement dans l'agiotage, l'intrigue et le jeu des passions ? Les bibliothèques, les archives, les laboratoires, la retraite studieuse, n'est-ce pas de la vie au même titre que le commerce, les marchés, les usines, la rédaction des journaux, la chasse et la pêche ? Chaque fois qu'on cite une petite lâcheté, une inconséquence du cœur ou un trait de perfide égoïsme, il se trouve un sot qui s'écrie : « Est-ce assez humain ! » Si c'est à cela qu'on reconnaît l'humanité, je ne nous félicite pas. De même, je crains que les terribles gens qui exigent qu'on enseigne « la vie » à la jeunesse, n'entendent par la vie que ce qui en fait la vulgarité triste. J'aime Upsal, parce que c'est un coin de terre où les hommes honorent le travail désintéressé, où les phraseurs de la politique sont moins estimés que les professeurs d'assyrien, où l'intelligence ne se négocie pas, et où l'intellectuel, justement apprécié dans sa compétence, n'est point démangé de l'envie d'en sortir. Et je ne dis pas qu'il conviendrait que toute notre machine ronde ressemblât à ce petit canton, mais que les jeunes gens, qui ont la bonne fortune d'y vivre et d'y collaborer à la vie supérieure de leur patrie, en témoignent un certain orgueil, je le conçois. On leur pardonnera donc leur optimisme avantageux, même un peu de suffisance, et l'intime persuasion où se complaisent les plus paresseux d'entre eux, que le séjour d'Upsal leur tient lieu

d'effort et de labeur. Chez nous, quand les étudiants ne font rien, ils ont conscience de ne rien faire. A Upsal, ils sont toujours convaincus qu'ils travaillent. Leur seule présence, il est vrai, contribue à prolonger l'existence de cette ville et à en assurer toutes les traditions.

***

Petits défauts ! J'en relève de plus graves qui proviennent de la routine et surtout de la nature scandinave. Sous ces dehors de jeunesse, on devine une très vieille race lente à se mouvoir. L'organisation d'Upsal m'a souvent donné l'impression d'un grand gaspillage de forces. « O Upsal, s'écrie l'auteur d'un roman de mœurs upsaliennes, le romancier Geijerstam, ô Upsal, que d'énergies vainement usées, que de misère, pendant que tes chanteurs et tes orateurs officiels célèbrent le printemps et clament « qu'aucune tempête n'est encore « dans leurs cœurs ! »... Upsal, tu portes la responsabilité de générations dévoyées !... » Il y a un peu de vrai sous ces exagérations emphatiques. Les *Nations*, les fameuses *Nations* où se groupent les étudiants d'une même province, ne sont aujourd'hui que de coûteux anachronismes. Jadis, quand on cheminait à petites journées, les étudiants, qui se rendaient à Upsal ou qui en revenaient aux vacances, se prenaient en passant, descendaient les uns chez les autres, s'éprouvaient dans l'intimité du voyage. Ils composaient réellement une famille d'esprits solidaires, une corporation qui avait son honneur. Il

était naturel alors qu'une maison les réunît aux heures de loisir et que la Nation cautionnât moralement chacun de ses membres. Son comité exerçait une surveillance jalouse sur leur conduite privée ; et, comme, aux yeux de l'Université, l'étudiant n'a point d'existence légale en dehors de sa Nation, celui que ses camarades avaient rayé s'en retournait cacher sa flétrissure au fond de sa province. Maintenant on s'est relâché de cette vigilance inquisitoriale, que l'austérité protestante favorisait dans les milieux fermés. Je crois que la caution morale de la Nation ne reste obligatoire qu'aux examens de théologie. On n'oserait même pas chasser un étudiant pour ces histoires de femme qui naguère encore le marquaient d'infamie. Les jeunes gens, qu'ils viennent du Vermland, de la Dalécarlie, de l'Ostrogothie ou du Norrland, ne se connaissent guère. Le chemin de fer a mis entre eux plus d'espace que leurs anciennes solitudes. Ce ne sont que des étrangers qui se rassemblent à certains jours sous une bannière d'un intérêt très archaïque.

Mais, à mesure que la Nation perdait de sa valeur sociale, l'esprit traditionaliste en masquait l'utilité décroissante sous un extérieur plus pompeux. La vieille maison d'étudiants, dont les murs enfumés sentaient leurs basochiens, s'est transformée en un monument qui tient à la fois de la préfecture et des « Salons pour Noces ». C'est grand, c'est vide, c'est froid, c'est affreusement solennel et administratif. Sous les plafonds de la Nation du Norrland, j'ai vu des ameublements crème et or que la hauteur des

lambris rapetissaient aux proportions d'un ameublement de poupée, et dont la banalité vous faisait songer à un salon de préfecture, quand la préfète en a déménagé. Et tout cela, qui fut payé fort cher dans un pays assez pauvre, ne sert qu'à occuper les malheureux étudiants chargés par leurs camarades de gérer l'immeuble. Il n'est jamais bon d'habiller de neuf les vieilles institutions. Elles ne supportent pas nos modes nouvelles. Les étudiants le comprennent si bien que, l'année où j'étais à Upsal, quelques-uns d'entre eux essayèrent de fonder une société coopérative, l'*Ambrosia*, avec chambres, salle à manger commune, salle de lecture : petite tentative dont je ne sais si elle a réussi, mais qui sera sûrement reprise et qui prouve l'insuffisance et la caducité des anciennes Nations.

Beaucoup d'argent dépensé en vaines architectures, ce n'est rien encore à côté du temps que l'Université d'Upsal coûte à la jeunesse. Les deux maladies permanentes qui affaiblissent la Suède sont, dans le peuple, l'émigration par où s'échappe le sang le plus vigoureux du pays, et, dans la classe bourgeoise, la durée des études où s'anémie chez les plus vivaces la vertu d'initiative. Six ou sept ans suffisent partout ailleurs pour faire un médecin ; en Suède, il en faut dix. A quelque profession qu'il se destine, le bachelier ne peut guère demeurer moins de huit ans à Upsal. Les programmes sont-ils donc plus chargés que les nôtres ? J'ai de bonnes raisons d'en douter ; et ce n'est pas là qu'on trouvera les causes de cette longueur démoralisante.

L'étudiant upsalien ne sait pas travailler. Il tient

trop à ses aises. Ce grand garçon sanguin, à demi campagnard, est trop soucieux de son bien-être et de sa santé. Il ressent aussi l'hébétude de la nuit d'hiver et la langueur des nuits d'été. Sans émulation, dans l'impossibilité d'abréger son temps d'études, le but qu'il poursuit est si loin, qu'il l'a bientôt perdu des yeux. Chaque année, chaque mois, chaque jour qui passe augmente sa dette, car les trois quarts des étudiants vivent sur l'emprunt. Lorsque, aux environs de la vingt-huitième année, il quittera son cher Upsal, la société, qui n'a eu jusqu'ici pour lui que des complaisances et des sourires, lui présentera son dur visage bureaucratique. La Suède n'emploie que des hommes mûrs et des vieillards. Elle ne paie que l'expérience chevronnée et n'accrédite que les âmes refroidies. L'intuition de la jeunesse, sa vigueur, ses audaces, ses généreuses initiatives, rentrent dans la catégorie des « millions dormants » avec les myrtilles, les airelles et les champignons comestibles. Prenez au sortir d'Upsal un jeune pasteur, un ange de l'école. La situation qui l'attend dans un lointain presbytère est de quatre cent cinquante couronnes (1) par an, logis et couvert compris. Au bout de cinq ou six années, si rien ne l'entrave, il en pourra gagner huit ou neuf cents et, pourvu que Dieu lui prête vie et que les paroissiens l'élisent, il obtiendra peut-être une bonne cure vers quarante-cinq ou cinquante ans. Alors seulement il commencera à rembourser la Banque des avances qu'elle fit à sa jeunesse ver-

(1) La couronne vaut 1 fr. 40

doyante ; mais il n'achèvera de s'acquitter que le jour où son fils viendra reprendre sa place à Upsal et renouer avec les mêmes banquiers ces solides et affectueuses relations. Comment une telle perspective n'engourdirait-elle pas le zèle des jeunes hommes? Upsal est trop aimable. Ils voudraient s'y attarder dans l'oubli des échéances et y jouir longtemps d'un si doux crédit.

Cependant ils travaillent ; j'en ai même fréquenté qui travaillaient à force. Mais j'appliquerais volontiers à beaucoup d'entre eux ce mot de Benjamin Constant sur les Allemands « que la foule de connaissances qu'ils amassent ont l'air de les empêcher d'arriver à des résultats, au lieu de les y conduire ». Je n'attribue pas uniquement cette sorte d'encombrement stérile à la peur des idées générales qui caractérise les érudits, et surtout l'érudition germanique. D'ordinaire, le Suédois, par impuissance ou par scrupule, s'interdit d'embrasser de vastes ensembles. Son absence de culture philosophique — on ne fait point de philosophie dans les collèges, et on n'en fait guère plus à l'Université — l'asservit à ses documents et au menu détail de ses observations. En philologie, en histoire, en littérature, il creuse son tunnel sans s'ouvrir de prises d'air et sans aspirer à revoir le jour. C'est si frappant que, lorsque vous rencontrez par hasard un vrai critique, une intelligence souple, qui sait dominer, pétrir, ordonner sa matière, un Levertin ou un Schück, vous pouvez presque parier qu'il n'est pas de pure origine suédoise. La même infirmité se trahit dans l'imagination des écrivains et des poètes. Elle

manque d'ampleur. Ils ne perçoivent que rarement ces rapports imprévus et saisissants entre les choses les plus lointaines, qui font les grandes images et qui ne sont que des généralisations hardies. Excellents dans la courte poésie lyrique, ils s'épuisent vite au cours d'un long poème ; et, en général, leurs romans ne valent pas leurs nouvelles, dont un si grand nombre sont de purs chefs-d'œuvre.

Mais la difficulté de composer et de mouvoir un large sujet et de lourdes connaissances se complique, chez le Suédois, d'une inquiétude intellectuelle dont sa marche est perpétuellement déviée ou ralentie. Il ne se spécialise que sur le tard ; et les programmes de l'Université encouragent son incertitude. Je me rappelle un entretien avec le poète Oscar Levertin, qui avait enseigné à Upsal, qui était alors professeur à Stockholm, et en qui la Suède, encore émue de sa mort subite, a perdu son meilleur critique. Il venait de lire les deux premiers volumes de la *Correspondance* de Taine ; et il débordait littéralement d'admiration : « Quelle conscience ! me disait-il. Quelle dignité ! Et quelle institution que votre ancienne École Normale ! Non, nous n'avons rien qui y ressemble ! Voyez nos étudiants d'Upsal : considérez la variété de leurs objets d'études et la dispersion de leur activité. Le même jeune homme se pousse en sciences naturelles, en allemand et en littérature. Un autre poursuivra les mathématiques, le français et l'histoire. Et nous osons vous traiter de peuple superficiel ! Mais superficiels, c'est nous qui le sommes, nous qui, avec un peu d'allemand, un peu d'anglais, un

peu de français, ne savons causer de rien et ne possédons rien à fond. »

Je tiens compte de l'exagération naturelle aux entretiens familiers. D'ailleurs, ce n'est pas une boutade de Levertin qui nous découvrira les raisons profondes de la faiblesse d'Upsal. Mieux vaut interroger Heidenstam, un des plus beaux talents de la Suède, le plus lumineux peut-être et le plus compréhensif. Poète, romancier, essayiste, de l'avis unanime, nul n'a exploré comme lui les « passages secrets » du génie de sa race. Pareil à Snoilsky, mais plus magnifiquement doué, après avoir couru en païen les pays du soleil, la Grèce, la Syrie, la Palestine, l'Italie, il est rentré dans son austère pays du Nord, que tour à tour il émerveille et scandalise. Ses récits en prose des *Karolinerna* ont doté la littérature suédoise de la seule épopée moderne qu'elle pût envier. C'est l'épopée de Charles XII, écrite par un poète de notre temps, respectueux de l'histoire, et qui n'exhume des cimetières du passé que ce qu'ils contenaient d'éternel (1). Il a peint dans de puissants raccourcis l'endurance patriotique de la Suède ; mais il a dénoncé avec une claivoyance presque cruelle le vice du caractère suédois.

Écoutez ce que dit le lieutenant Pinello, un mercenaire italien, à l'enseigne Krœmer, au campement des prisonniers de Tobolsk : « Sais-tu pourquoi les Suédois sont toujours restés un petit peuple,

1. Tout le premier volume a été traduit par Jacques de Coussange, sous le titre de *l'Épopée du roi.*

pourquoi, au milieu des victoires, ils n'ont jamais eu des millions d'enfants, pourquoi la Suède et la langue suédoise n'inondèrent jamais comme un vin bouillonnant la carte de l'Europe?... L'esprit suédois était, du commencement, un cuir si dur qu'on ne pouvait en venir à bout qu'avec le marteau du devoir. Les Suédois, dès l'origine, n'ont su vaincre ni mourir par amour, mais seulement par devoir. Leur tempérament, dès l'origine, était un sol noué par les pierres : là où maintenant des oiseaux chantent dans le feuillage, c'est là que nous autres renégats, Polonais, Allemands, Français, Italiens, nous l'avons arrosé de notre sang d'aventuriers. Des gouttes de ce sang pendent aux rameaux de vos plus fiers arbres généalogiques, — pendent et brillent. »

Six ou sept ans plus tard, dans un autre volume de nouvelles, *la Forêt murmure*, le même reproche éclate sur les lèvres d'un poète bohème du dix-huitième siècle, d'un certain Lucidor que Heidenstam met en scène : « Ce qui vous manque, Suédois, je vais vous le dire : c'est l'amour... Où sont-elles, les bonnes petites vieilles qui, en Hollande, chaque matin, m'envoyaient des saluts amicaux? Elles avaient toujours de si chères occupations avec leurs fromages et leurs oignons de jacinthes! A genoux, elles essuyaient et brossaient leur rue, non parce que c'était un pénible devoir, mais parce qu'elles aimaient leur rue et tenaient à honneur de la voir propre... Quand, chez vous, les gens ont-ils travaillé aussi amoureusement? Pourquoi nos barques et nos outils sont-ils si laids, et nos cruches sur les

rayons si grossières ? C'est qu'elles sont faites avec indifférence et sans amour... Ici, qui aime son métier ? Le cordonnier n'est pas assis fièrement à son établi... et ne songe pas : « Je montrerai aux « Seigneuries et aux Excellences ce que vaut un cor- « donnier. » Mais il se dit : « Qu'importe que mes chaussures soient les plus mal fabriquées du monde, « pourvu que j'encaisse l'argent et que je m'acquitte vite de cette fastidieuse et noire besogne ? » Et le menuisier ne chante pas à son rabot... Vous craignez Dieu, vous, gens durs, vous, gens raides, mais vous ne l'aimez pas... Celui qui n'a pas d'amour est sans désir dans sa jeunesse ; et même le plus fort ne sait à quoi employer sa force. »

Que de fois ces paroles de Heidenstam me sont revenues à la mémoire, lorsque j'étais à Upsal ! Les étudiants peuvent avoir le goût de l'étude et surtout en sentir la nécessité ; ils n'en éprouvent presque jamais l'amour. Ils m'ont paru dénués d'enthousiasme. Le soir, aux Nations ou dans les Pensions de Famille, on entendait entre jeunes gens des dialogues comme celui-ci. « Moi, disait l'un, j'ai travaillé huit heures. — Moi, disait l'autre, neuf heures. — Et moi, s'écriait un troisième, j'en ai travaillé dix ! » Et je pensais : « Que de chaus- « sures ils ont faites ! » Mais, durant six mois, parmi les étudiants dont j'étais le commensal, je n'ai jamais vu s'engager une de ces chaudes discussions où la jeunesse impatiente et grisée verse, comme dans un pressoir, ses premiers paniers de vendanges.

Un jour, cependant, je crus qu'un débat allait

naître. La veille au soir, on avait célébré l'anniversaire de Gustave-Adolphe, et l'étudiant qui, selon la coutume, prononçait le discours, avait mis, contrairement à l'usage, du picrate dans son éloquence. Il avait osé parler « des bûchers d'hérétiques qui brûlent silencieusement en Suède ». Le journal conservateur d'Upsal relevait cette phrase et tançait vertement l'audacieux. Une jeune institutrice, professeur à l'École de ménage, qui mangeait à notre table, déclara que l'audacieux avait raison. « Ce qu'il dit est vrai, surtout dans les petites villes. » Je me tournai vers le plus communicatif des étudiants, et je lui demandai son opinion : « Évidemment, me dit-il, c'est vrai ; mais il faut être prudent... » Ses camarades n'ajoutèrent pas un mot. Ah ! que ces jeunes gens étaient donc prudents et désespérément corrects ! Qu'ils eussent trouvé malséant de se contredire ! Comme on devinait chez eux le sentiment très net que l'étude n'est qu'une forme extérieure de notre activité et que notre tranquillité foncière n'en doit point être affectée ! Leurs professeurs ne leur inspiraient ni admiration, ni désir de combattre leurs idées. Un jugement sec, un petit ridicule saisi, c'était tout ce qui émergeait de leur indifférence.

Ils ne s'animaient un peu qu'aux récits de la bohème d'Upsal, car, s'il faut en croire la légende, les étudiants menaient jadis une vie de bohème que je n'ai pas le courage de regretter, tant elle me semble encore plus médiocre que celle des héros de Murger. Cependant, on rapporte qu'à cette époque lointaine, ils s'interrompaient de boire pour dis-

cuter la philosophie de Böstrom ; et un Norvégien, qui vécut à Upsal vers 1860, fut si conquis par la chaleur et la fraternité des Nations upsaliennes qu'il faillit, nous dit-il, se faire naturaliser Suédois. Que la Norvège lui pardonne, si elle le peut ! Je le soupçonne d'avoir beaucoup aimé les *toddy*. On désignait ainsi des grogs chauds qui ont heureusement disparu, « comme les tribus d'Indiens dans l'Amérique du Nord ». L'eau-de-vie en était épaisse et sombre ; et, lorsque le roi mourait, le toddy devenait presque noir. J'ignore comment s'appelaient les quatre premiers ; mais le cinquième se nommait *Quintus Fabius*, le sixième *Sextus Tarquinius*, le septième *Septimus Severus*, le huitième *Octavius Maximus*, et le neuvième *Pio nono*. Les éclopés de ces cuistreries bachiques disaient le lendemain : « Ce sont les cinq derniers grogs qui nous ont tués. » On rencontrait alors dans les rues des professeurs qui regagnaient leur logis, une bouteille de punsch sous le bras, une autre dans la poche, un sourire béat tourné vers le ciel. Les Upsaliens s'entraînaient à l'excentricité avec la même ardeur qu'ils s'appliquent aujourd'hui à observer la correction.

Strindberg, dans un recueil de nouvelles et de croquis encore plus âpres qu'amusants, fait défiler sous nos yeux les originaux de cet Upsal déjà suranné : le solitaire qui a écrit sur sa porte : « Visible jusqu'à sept heures du matin » ; le dormeur qui ne peut pas dormir sans avoir sous sa tête le gros livre de *Charles XII* par Nordberg, et qui prolonge sa sieste tout l'après-midi devant vingt-cinq bouteilles vides alignées au pied de son mur ;

le snob qui refuse de s'enivrer et que ses camarades méprisent; les théologiens pansus amateurs de Porto ; l'orphelin qui a hérité de quatre mille couronnes et qui dépense son héritage à piocher son français dans les romans de Paul de Kock ; le romaniste qui vient de passer sa thèse, *Des Différentes Époques de la poésie provençale jusqu'à la mort de Louis le Débonnaire :* il porte haut la tête ; il est chevaleresque ; il s'agenouille devant sa fiancée, dont les mains émues lui essaient sa couronne de lauriers. Celui-là existe toujours, car les Suédois sont aussi férus que les Allemands de notre Moyen Age ; et cet engouement, que renforça l'influence de Gaston Paris, les a pour longtemps détournés de notre littérature classique, vivante et vraiment profitable. Les Allemands, du moins, y font des incursions, dont quelques-unes ont enrichi la critique européenne. Pour ne citer qu'un exemple, il me semble que, dans un pays qui a subi plus fortement qu'aucun autre le despotisme sentimental de Jean-Jacques Rousseau, ses œuvres offriraient à la jeunesse érudite une matière aussi instructive que *le Roman de la Rose* ou que les vers équivoqués du bon Crétin.

Mais ceux dont les livres humoristiques évoquent les temps héroïques de la bohème upsalienne insistent de préférence sur les *Ofverliggare*, dont il ne reste aujourd'hui que de vagues épaves. C'étaient les étudiants de la quarantième ou de la cinquantième année, vieux routiers de l'ivrognerie, échassiers marécageux qui circulaient à travers Upsal, familiers avec toutes les bornes et tous les

pavés glissants, incapables de quitter cette ville, la plus agréable des prisons pour dettes. Leurs prouesses sont d'une incontestable monotonie. C'est à peine si quelques inventions drôles dérident de loin en loin l'auditeur ou le lecteur. L'un d'eux, préparateur au baccalauréat, n'avait-il pas imaginé d'enseigner l'orthographe à ses élèves en leur faisant corriger les lettres de sa fiancée?...

Les fiancées apparaissent quelquefois. On aperçoit, à travers la fumée des pipes et le cliquetis des verres, leur silhouette d'ombre penchée sur un ouvrage d'aiguille, derrière la fenêtre fleurie d'une maison provinciale ou d'un vieux presbytère. Mais point de Mimi, ni de Musette. Rien ne déguise ou n'idéalise les premières ardeurs des sens. Les bonnes fortunes des étudiants ne sont que des rencontres furtives avec les servantes plus ou moins accortes de leurs professeurs et des idylles rapides sous des portes cochères. Geijerstam nous dit très justement qu'on ne peut toucher la question femme devant eux sans que leur visage ne se contracte d'une gêne douloureuse. Ils sont à la fois timides et brutaux. Timidité et brutalité, c'est tout le secret de leur intime angoisse. La Suède ne condamne pas la défaillance charnelle; mais elle abomine le péché d'amour. Qu'un jeune homme cède à l'attrait physique et s'humilie dans la crudité morose d'une satisfaction qui ne s'est parée d'aucune illusion de tendresse, on l'admet fort bien; mais, s'il s'avisait de prendre une maîtresse et de l'aimer, les pavés d'Upsal, qu'ont foulés tant de théologiens, se soulèveraient d'indigna-

tion. Du temps que Tegnér était évêque à Vexiœ il aima une femme mariée et il en fut aimé. Elle mourut. Nous devons même à cette mort une de ses plus ardentes poésies. Le mari la croyait innocente, et, pour affirmer sa confiance, il fit sculpter une colombe sur son tombeau. Les habitants de Vexiœ brisèrent la colombe. On la briserait encore aujourd'hui. Cette haine de l'amour défendu est si enracinée dans les esprits que, pendant mon séjour en Suède, trois jeunes filles de la société de Stockholm se cachèrent, un soir, dans une chambre où elles savaient qu'une de leurs compagnes recevait un personnage connu. Elles assistèrent sans broncher au flagrant délit et se vantèrent ensuite de leur bel exploit. Je n'ai pas entendu une seule protestation contre ce honteux espionnage.

Point d'aventures amoureuses; nulle galanterie; mais d'abondantes lippées. De cette bohème trop souvent ivre, dont les héros nous sont presque toujours représentés comme de gros messieurs humides de punsch, les étudiants n'ont gardé qu'un certain penchant à l'ivresse et un goût de tapage et de hurlements qui, régularisé et concentré à jours fixes, m'a paru très conventionnel. Mais ils continuent de chanter les chansons des *Gluntarna*. Elles furent composées par le poète Gunnar Wennerberg, qui mourut plus tard dans les graves fonctions de Conseiller Ecclésiastique. Ce sont des espèces de petits mimes où tour à tour l'étudiant Glunten et son magister, un peu *Ofverliggare*, décrivent et célèbrent la vie d'Upsal, ses restaurants, ses fêtes universitaires, sa forêt, son château, son cimetière,

ses « noctambulades, » ses saouleries. La musique en vaut mieux que les paroles; mais le réalisme en est parfois curieux, et plus curieuse encore la mélancolie qui s'en exhale, une mélancolie moins épicurienne que biblique. Il y a toujours du psalmiste dans le Bacchus du Nord. Ajoutez un sentiment délicat et Linnéen de la nature, l'émotion réelle que donne à ces enragés buveurs le point vert du premier brin d'herbe. Glunten a passé son examen, et l'on va s'enivrer dans le jardin printanier qui luit. Il commande des radis noirs, du hareng, du renne fumé, du madère, de la bière, de l'eau-de-vie. L'eau-de-vie qu'on lui apporte est mauvaise : « Jetez-la dans l'herbe! s'écrie-t-il; mais *attention aux petites anémones!* » Le soleil descend ; le magister et son élève flageolent. « Couchons-nous sur le gazon. Chut! On l'entend pousser... Les campanules te sonnent le repos, Glunten! Plus tard, après les tracas et les luttes, tu reposeras dessous. Et d'autres cloches sonneront, Glunten, crois-moi... »

*
* *

Pauvre vie, et que nous serions tentés, lorsque le travail ne la remplit pas, d'estimer monotone, plate et lourde; mais *attention aux petites anémones!* Elle a des replis qui recèlent de la poésie et de la beauté morale.

Non, les étudiants d'Upsal, et, d'une façon générale, les Suédois n'aiment pas leur tâche. Ils s'en acquittent par ambition, par vanité, le plus souvent

par devoir. Ce que me disait un de leurs pasteurs, « qu'ils font le bien sans charité », s'applique à tout ce qu'ils entreprennent. Ils ne s'aiment même pas beaucoup entre eux. « Ils se pendraient plutôt que de rendre hommage au talent d'un compatriote. » Un artiste ne trouve grâce à leurs yeux que lorsque son mérite a reçu l'estampille de l'étranger. Ils n'honorent que la correction. Les natures originales, qui refusent de se mouler sur des formes convenues, sont impitoyablement repoussées à l'arrière-plan.

Mais leur défaut d'enthousiasme et de spontanéité se rachète par la mélancolie de leur vie intérieure. L'optimisme suédois baigne dans la mélancolie. Sous l'orgueil qui les contracte et les raidit, je sens une timidité presque douloureuse. La force d'expansion, dont Heidenstam leur reproche d'avoir manqué dans leurs périodes de conquêtes et de victoires, ils ne l'ont pas plus dans leur commerce journalier. Gardons-nous d'être dupes de leur apparente cordialité. Les professeurs d'Upsal semblent au premier abord former une famille patriarcale. S'ils se tutoient comme des frères ou de vieux amis, ce tutoiement n'est qu'un moyen de simplifier les rapports dans un pays dont la langue ignore le *vous* et saute sans transition de la troisième personne cérémonieuse au *tu* de l'intimité. Le cœur n'y est pour rien. Leurs travaux, souvent considérables, sont comme des explosions d'énergie solitaire et silencieuse. Il n'en sort point de lumière rayonnante. Les meilleurs d'entre eux ne se communiquent pas.

Cette timidité mélancolique, dont s'exaspère parfois une ambition d'autant plus âpre qu'elle est sûre de rester inassouvie, provient, en grande partie, du désaccord entre leurs aspirations au cosmopolitisme et le sentiment de leur pauvreté. Ils craignent tout ce qui ressemble à un désir d'attirer l'attention. Comparez leurs explorateurs aux explorateurs américains ou norvégiens, et leurs hommes de lettres, j'entends les plus célèbres, à cet encombrant Bjœrnson, qui, chaque fois qu'il se déplaçait, en avertissait l'Europe, comme si ses déplacements eussent risqué de provoquer des raz de marée ! Les Suédois ont horreur de la publicité ; mais ils souffrent de demeurer obscurs. J'ai été stupéfait de constater l'ignorance où sont les Norvégiens et les Danois de ce qu'on écrit et de ce qu'on pense en Suède et à Upsal. Georges Brandès, lui-même, me parla de cette ville solennelle comme il eût fait d'une Thulé des Brumes. Ils ont l'appétit des pays étrangers, du train qu'on y mène, de toutes les commodités et de tous les luxes. Heidenstam a raison quand il nous dit qu'ils sont plus difficiles pour le tabac que des pachas de Stamboul. Comme je m'étonnais près d'une marchande d'Upsal qu'elle n'eût point les cigarettes que je lui demandais, je n'oublierai jamais l'air dédaigneux dont elle me répondit : « Personne n'en veut : elles sont suédoises. » Et Heidenstam n'a pas tort, quand il ajoute : « Des grands seigneurs ne jugeraient pas plus sûrement le bouquet d'un cognac, que deux pauvres Suédois endettés qui viennent de quitter le toit paternel. »

Mais, ce cognac, ce n'est point dans leur patrie qu'on le distille. Leur fierté nationale, qui revêt la rigidité d'une consigne, laisse dans leurs cœurs des espaces inoccupés où grandit le désir d'échapper à la vie suédoise. Ils sont fiers d'être Suédois, et nous les en approuvons. Mais qu'est-ce qu'un Suédois ? La Suède a-t-elle sa civilisation propre, sa philosophie, son art, sa littérature ? Les courants étrangers qui s'y répandent ne menacent-ils pas sans cesse de la submerger ? Ses enfants sont-ils constamment et continûment eux-mêmes ? Leur développement s'opère-t-il du dedans au dehors, ou ne suit-il que la ligne brisée des influences exotiques et des engouements passagers ? Tribu germanique, ils se proclament à certains jours la plus pure des tribus germaniques. Évidemment ils ont beaucoup de l'humeur allemande. Au temps du Romantisme, lorsque le réveil des nationalités orientait les esprits vers le Moyen Age, les Tegnér, les Geijer fondèrent à Stockholm l'Union gothique, dont chaque membre devait prendre un nom de Viking. On s'abordait au cri de *Hei !* que les étudiants d'Upsal conservent encore ; et ces graves personnages, poètes, historiens, romanciers et bourgeois de conséquence, assis à un banquet fraternel, buvaient dans des cornes, et, à cheval sur leur chaise, faisaient le tour de la table en chantant. Vous ne vous représentez pas nos Chateaubriand, nos Lamartine, nos Hugo et nos Vigny dans ces exercices équestres. Mais vous ne voyez pas non plus Bossuet mettant un florin d'or dans la main du pasteur Jurieu et buvant à sa santé la rasade dont, à la taverne de l'Ourse-Noire,

Luther défiait Carlostad. Cependant, ces Germains se flattent aussi d'être avec les Danois les renégats du germanisme. Il ne leur a pas toujours déplu qu'on les nommât les Français du Nord. Ils reconnaissent dans l'épopée de Charles XII un singulier amalgame de l'esprit des vieilles sagas et des tragédies françaises. « Les adversaires de la culture latine, s'écrie Heidenstam, la combattent chez nous comme on combattait Bonaparte, avec un mélange d'admiration et de dénigrement. » En fin de compte, que sont-ils ?

Je ne sais pas, dans cet ordre d'idées, de page plus dramatique que celle dont ce même Heidenstam commence son opuscule intitulé *Clacissisme el Germanisme*. Il lui souvient d'un soir de son enfance, d'un soir d'automne où sa famille était réunie autour de la lampe et où il s'amusait sur la table d'acajou à disposer en rangs de bataille deux armées de bouchons casqués de capsules rouges et bleues, l'une représentant les Français, l'autre les Allemands. Au dehors, l'impénétrable nuit de septembre, pleine de bruissements et de coups de vagues. Les roues d'une voiture grincèrent dans l'allée des trembles; et un serviteur entra avec des lettres et un journal encore humide, d'où un papier blanc, imprimé de lettres grasses, tomba sur la table. « Le roi était-il mort? Déjà, l'hiver précédent, il avait coutume au théâtre de se reculer le plus possible dans sa loge, pour que la lumière n'éclairât pas ses traits émaciés et ses cheveux soudainement blanchis... Quelqu'un prit le papier, le déplia et, dans toute la chambre, on

n'entendit qu'un seul mot : « Les barbares! » Je me rappelle le silence, les rumeurs de la nuit, et mon cœur serré comme à un son de tocsin ou à une odeur d'incendie. Je ne comprenais pas encore le vrai sens de ce mot; j'ignorais qu'à ce mot de barbares, les femmes épouvantées arrachaient leurs enfants des berceaux et que les hommes prédisaient des temps crépusculaires. Je comprenais seulement qu'un événement prodigieux était survenu. Dans les courtes lignes de ce papier, on lisait que l'Empereur des Français s'était rendu prisonnier à Sedan. »

Le même soir d'automne, vingt-cinq ans plus tard, Heidenstam avait grimpé sur les hauteurs du Hartz. A côté du sentier, une pierre portait le nom des enfants du pays tombés à Sedan sous les balles françaises. Entourés de torches, couronnés de chêne, des vétérans s'étaient groupés devant cette pierre votive, pour une commémoration, et à travers la forêt résonnait un sombre psaume de mort. « Alors, je songeai au mot unique et si impressionnant entendu dans mon enfance. Je savais maintenant. Les barbares, c'étaient nous. C'étaient les Germains, et j'en suis. »

Le travers le plus divertissant du Français quand il voyage, c'est de demander à chaque étape : « Est-ce qu'on nous aime ici? » Nos romantiques lui ont tant rebattu les oreilles que Paris était la capitale du monde et que tout homme digne de ce nom avait deux patries, la sienne d'abord et puis la France! Nous sommes altérés de l'amour des nations. Qu'elles achètent nos produits ou les

dédaignent, qu'elles usent de nos méthodes ou les ignorent, peu importe; mais qu'elles nous aiment! Nous n'en voulons qu'à leur cœur. Pour moi, qui ai un peu voyagé, je confesse tristement que je n'ai jamais encore rencontré de pays où nous fussions « aimés ». Comme on connaît partout notre faiblesse sentimentale, j'ai entendu partout le même concert et les mêmes protestations de reconnaissance et d'amour, que partout démentait une infatigable exploitation contre nous de notre prétendue légèreté et de notre immoralité légendaire. Je me suis consolé en observant que les nations ne s'aiment que dans la mesure où elles croient avoir besoin les unes des autres, et que la crainte qu'elles inspirent est une sérieuse école d'admiration.

La Suède nous a aimés jusqu'à notre défaite et même un peu au delà, jusqu'au jour où, s'autorisant de ses origines germaniques, elle s'est rapprochée de Berlin pour boire quelques gouttes dans la coupe du vainqueur. Le roi Oscar disait, au lendemain de 1870 : « Mon sang est français, mon cœur suédois, ma raison allemande. » Belle gasconnade, en vérité! La raison des Suédois voudrait bien être allemande, aussi allemande que leur pédagogie qui étrangle dans toutes leurs écoles l'enseignement du français ; mais ils sont trop aristocrates et ils furent trop imbus des lettres françaises pour ne pas garder la nostalgie de la culture latine. Si leur science penche vers l'Allemagne, la plupart de leurs écrivains et de leurs artistes inclinent vers la France. Les plus grands d'entre eux, comme autrefois

Tegnér, comme aujourd'hui Heidenstam, essaient de fondre dans leur art la sincérité rude de l'imagination germanique et la dignité parfaite de l'idéal français. En tout cas, les plus intelligents redouteraient comme un asservissement spirituel la prédominance exclusive de l'influence allemande ; et leurs appréhensions accusent cette instabilité dont l'esprit suédois, toujours à la recherche de lui-même, éprouve une si persistante mélancolie.

A demi dégermanisés et, sur beaucoup de points, plus déliés que l'Allemand dont ils raillent la lourdeur et pèsent les ridicules, les Suédois n'ont pourtant jamais altéré, dans leur fréquentation des Latins, leur caractère d'individualisme. Ce qui nous sépare le plus, c'est à coup sûr notre conception de la liberté. Politiquement, ils sont plus libres que nous, puisqu'ils ne subissent pas la tyrannie des factions et que leur gouvernement, très honnête, n'est pas armé de cet odieux principe qu'on ne gouverne qu'avec son parti. Ils ont pris contre les lubies toujours possibles de leur Parlement et contre eux-mêmes les plus fortes garanties. Une loi, comme celle du suffrage universel, n'entre en vigueur qui si elle a été votée successivement par deux législatures. Le temps qu'une pareille réforme impose assagit l'impatience des réformateurs et dépouille les débats de leur aigreur fiévreuse. Les mesures les plus graves pour le pays ne sont pas emportées d'assaut. On ne les décide qu'avec la collaboration des années. Ni le pouvoir royal, ni le Riksdag aux mains des paysans n'exercent d'oppres

sion. On ne saurait imaginer de peuple où l'égalité devant la loi soit plus réelle.

L'esprit suédois tend perpétuellement à la justice. C'est ce qui fait à la fois sa force et sa froideur. Une société presque tout entière absorbée dans la contemplation de ce point fixe se défie forcément de l'enthousiasme et des passions vigoureuses. Elle sacrifie même quelquefois ses intérêts matériels au triomphe de la notion abstraite. Un professeur de l'Université prend-il sa retraite ou vient-il à disparaître ? On nomme des experts étrangers qui examinent les titres des divers candidats et qui, chacun de son côté, rédigent leur rapport. On s'entoure ainsi de toutes les précautions contre le favoritisme, les influences du milieu, la vogue du moment, les préjugés nationaux. Avec un pareil système, la Suède ne court aucun risque de commettre une de ces révoltantes iniquités dont un Brunetière fut victime, pour la honte de notre Enseignement Public. A Lund, l'anarchiste Viksel, celui-là même qui invitait un jour Bobrikoff et ses Cosaques à s'emparer de la Suède, afin de s'y humaniser et d'y prendre leurs grades de socialistes, uniquement jugé sur son mérite, est choisi parmi ses concurrents sans que sa nomination provoque la moindre hostilité. Mais voici le revers : la chaire demeure vacante pendant un ou deux ans. Le suppléant, à qui sa suppléance ne confère point d'avantage sur ses rivaux, se sent dans une position trop précaire pour s'adonner entièrement à la préparation de ses cours. Que de chaires boiteuses ! Que de temps dilapidé ! Qu'importe ? La justice est

sauve ; et les Suédois peuvent dire : « Nous n'avons pas inscrit dans notre charte la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, mais nous sommes le pays le plus libre du monde. »

Reste à savoir si la liberté religieuse est aussi grande que la liberté politique chez un peuple où le mariage civil n'est pas encore régulièrement admis, et où l'accès à de hautes situations, comme celles de juge et de conseiller d'Etat, voire à des situations modestes, comme celle d'instituteur, est également interdit aux catholiques et aux juifs. Il ne m'appartient pas de les en blâmer, puisque, leur institution nationale étant toute pénétrée de protestantisme, leur premier devoir consiste à ne pas souffrir qu'un esprit étranger en défigure le sens. Mais je remarque que leur sentiment de la liberté s'accommode de toutes les restrictions qui leur sont commandées par l'ordre social. Bien plus : il se plie volontiers à des règlements dont s'irriterait notre humeur frondeuse et s'incline, sans récriminer, devant une hiérarchie excessivement bureaucratique.

Le docteur Kleen accable de ses sarcasmes la servilité de ses compatriotes. Le fait est que nulle part les titres ne se rehaussent d'une morgue plus solennelle ; nulle part, les fonctionnaires ne m'ont paru plus remplis d'une inexplicable majesté ; nulle part, on ne se courbe plus respectueusement devant tout ce qui porte le bouton de cristal des honneurs ou du pouvoir. L'impayable docteur prétend même avoir vu de ses concitoyens le. dos arrondi comme un arc et tels « qu'on ne pouvait se défendre de croire que les trois petites vertèbres

de queue cachées sous leur peau se mettaient à frétiller et à battre de droite et de gauche ». Mais ce ne sont pas là que des formes protocolaires, dont le Suédois achète son indépendance intérieure. Il rend au fonctionnaire les hommages qui sont dus à la fonction ; moyennant quoi, il reste maître de le juger un sot. Son individualisme accorde à notre humaine et déplaisante condition de vivre en société les marques les plus flatteuses de politesse. Il n'estime point payer trop cher de quelque soumission déférente aux autorités établies la sécurité de son travail ou de son rêve. Le salut de sa pensée dépend de la paix extérieure, qui ne peut être assurée que par l'exacte obéissance des individus aux mœurs et aux lois. Toute originalité qui se manifeste dans le petit monde où il est obligé de vivre lui semble d'abord une inconvenance, puis une menace.

A bien y réfléchir, je me demande si notre sociabilité infiniment plus souple et plus aimable que celle des Suédois ne dissimule pas un autre individualisme que le leur, mais plus dangereux, parce qu'il est égalitaire. La liberté pour nous, la seule liberté dont nous ne puissions nous passer et que nous avons toujours eue ou que nous avons toujours prise, c'est la liberté du plaisir et de la critique. Nous n'attendons pas, pour nous insurger contre une règle, qu'elle nous ait gênés : il suffit qu'elle offusque notre raison ou ce que nous appelons notre raison et qui n'est, en somme, qu'un reflet de la logique idéale réfracté par notre tem-

pérament. Nous ne tolérons point que la société contrôle nos mœurs, ni qu'elle exige de nous envers ses représentants officiels un respect que notre intelligence avertie considère comme immérité. La fonction ne nous cache pas l'homme ; au contraire ! Elle lui donne un relief qui nous permet d'en fouiller tous les creux. Nous subordonnons l'intérêt général à celui de la vérité ; mais l'intérêt général a une figure concrète, et la vérité n'est le plus souvent qu'un point mathématique. L'indépendance intérieure dont jouit orgueilleusement le Suédois ne nous offre qu'un charme médiocre à nous qui sommes sans cesse agités du désir de convaincre et d'émouvoir. La douceur de caresser en soi des idées qu'on gardera pour soi n'est pas plus une volupté française que l'ivresse solitaire n'est un vice français. Égalitaires de sentiment et aristocrates d'esprit, jetés par la série de nos révolutions dans la misère des querelles politiques, où l'incompétence des uns exploite l'ignorance des autres, nous ne savons pas honorer nos maîtres d'un jour par souci de l'ordre et nous ne pouvons pas les mépriser jusqu'au silence. Nous nous faisons une vie périlleuse et passionnée, mais au centre de laquelle, comme au cœur d'un cyclone, notre éternel besoin de sympathie nous réserve une petite zone tranquille où la violence des paroles s'affine en paradoxes et où la hardiesse des pensées se fond en scepticisme. Et nous rachetons ce qu'il y a d'antisocial en nous par ce qu'il y a d'éminemment sociable. Les Suédois ne nous comprennent pas toujours, et nous ne comprenons pas toujours

les Suédois. Quand ces hommes, si soumis aux conventions qui les régissent, si dociles à l'opinion, si réservés dans leur démarche, si mesurés ou si timorés en tout ce qui touche aux questions brûlantes, nous vantent leur incomparable liberté, nous sommes tentés de croire qu'ils n'ont jamais « rien de trop dans l'âme », et ils nous font parfois l'effet de gens qui vivraient de quatre sous et qui s'écrieraient : « Nous sommes millionnaires ! »

Il est assez curieux que les revendications les plus audacieuses et les idées les plus révolutionnaires soient parties des femmes, et surtout des vieilles demoiselles. Réduites au célibat par la pénurie des hommes et par le temps qu'ils mettent à se créer une situation, elles sont moins respectueuses d'un état social dont elles ont apprécié les inconvénients. Depuis que Frédérika Bremer les a tirées de la triste pénombre où les reléguait l'égoïsme masculin et les a fait entrer dans sa lumière, elles n'ont pas cessé de harceler l'apathie de leurs maîtres et de remuer la vie stagnante du pays [1]. La plus célèbre d'entre elles, Ellen Key, possède tout ce qui manque à la jeunesse virile d'Upsal : l'enthousiasme, la passion des idées, une confiance éperdue dans la valeur du sentiment, et la bravoure du prosélytisme.

Quelle riche nature ! Elle me rappelle le beau sorbier fleuri dont nous parle Selma Lagerlöf et qui

1. Leurs luttes et leurs conquêtes ont été fort heureusement racontées dans le joli livre de Marc Hélys : *A travers le féminisme suédois* (librairie Plon).

ressemblait à un ciel étoilé. Je sens monter en elle la sève du vieux terroir lyrique de la Suède, et j'admire son idéalisme. Ses essais sur *la Moralité féminine*, sur *le Courage*, sur *la Beauté*, sur *la Tranquillite*, sont d'un moraliste très fin, que son optimisme range tout à côté de Vauvenargues. Mais, dans ses livres sur *l'Enfant* et sur *l'Amour*, la psychologie la plus sûre est souvent obscurcie par les nuées d'une Lélia scandinave. Elle a hérité du donquichottisme dont elle se plaît à relever les traces dans l'histoire suédoise, et elle est partie en guerre contre les préjugés de son pays, — lequel en sursaute encore. Jadis, elle a osé dire que lier la Norvège à la Suède, c'était enchaîner un jeune homme à un vieillard paralytique. Elle a flétri du nom superbe de « populace bien élevée » la catégorie des bourgeois corrects et sans générosité. Évidemment elle a trop donné dans le romantisme du droit au bonheur et du droit à l'amour, qui sont les droits les plus bizarres du monde. Mais on lui sera reconnaissant d'avoir essayé d'élargir la morale puritaine et d'avoir exalté la dignité du sentiment sincère. Elle croit fortement, et, comme le héros de la Manche, elle ne croit jamais pour un peu. Son besoin d'admirer et ses admirations de Montaigne, de Spinoza, de Gœthe, de Niètzsche, d'Ibsen, ont fait de son cœur un Panthéon. Des Upsaliens racontent qu'à Weimar, la première fois qu'elle franchit le seuil de Gœthe, son émotion fut si grande et ses larmes si vives que le gardien retira le cordon qui séparait la pièce en deux pour lui permettre de pleurer par toute la chambre.

Les Suédois répugnent aux effusions impétueuses. Tout haut, ils les déclarent ridicules. Mais qu'en pensent-ils tout bas ? « Nous autres hommes, s'écrie dans un poème de Heidenstam le vicaire Per Linden, nous autres hommes, avec le même empressement que le voleur enfouit son sac dans sa caverne, nous dissimulons de grandes choses au fond de nos cœurs, de si grandes choses que nous n'osons jamais les dévoiler, tant nous avons conscience de notre petitesse. Nous aimons mieux jouer un personnage banal et plat, et que personne dans la rue ne puisse rire et dire : « Voilà un homme qui n'a pas « assez de pudeur pour cacher le meilleur de soi ! » Ainsi parle le vicaire Per Linden, une nuit, dans le cimetière, sous la neige qui tombe ; mais le froid de la nuit ne pénètre pas sa pelisse de loup ; ses joues brûlent ; il a même enlevé ses gants de laine ; car la bière noire, la bière de Noël, et sans doute le punsch, travaillent en lui. Bonne griserie qu'activent les vents du Nord et qui donne à l'esprit la légèreté de la flamme ! Le soir, lorsque dans l'air pur et glacial les fils du télégraphe vibrent sur la blancheur craquante de la plaine, si vous sortez jamais d'un restaurant d'Upsal avec des Suédois échauffés par le vin, vous comprendrez le vicaire de Heidenstam qui trébuche contre les tombes et qui prend à témoin les morts de tout ce qu'ils ont emporté sur leur lit ténébreux de sensibilité comprimée et de rêves inconnus. Vous savourerez cette minute ardente où fond et se vaporise ce je ne sais quoi de contraint et de noué des natures scandinaves.

Je compare le Suédois à un homme qui s'est claquemuré et barricadé chez lui et qui a jeté les clefs de sa porte dans le torrent. Il s'enorgueillit de sa solitude et de son indépendance. Mais, à certaines heures, un irrésistible désir de franchise et d'épanchement le pousse vers la société des hommes. Que faire ? Son amour-propre ne lui permet pas d'appeler au secours. Il rougirait qu'on devinât sa gêne. Mais il sait qu'on est indulgent aux buveurs et qu'on mettra sur le compte de l'ébriété ce qui n'est qu'une avidité de son cœur. Il boit, il oublie sa correction, et il saute par la fenêtre... On me dit que, depuis quelque temps, les *Nations* d'Upsal dégénèrent en maisons de tempérance, et que les théologiens y propagent la dilection de l'eau sucrée. Dieu me garde de réhabiliter l'ivresse et de déplorer la fin d'une ivrognerie où s'alourdissait la jeunesse ! Mais, de temps en temps, une pointe de vin n'était pas pour déplaire chez des gens qui ne sortent d'eux-mêmes que sous un stimulant extérieur.

Il leur en restera d'autres, et d'abord le chant qui leur est une façon de penser et de sentir en commun. Au fond, la musique est, comme les forêts, une isolatrice. Où elle triomphe, la conversation s'étiole et meurt. Il y a quelque chose de sauvagement individuel dans les passions qu'elle inspire. Mais ses accords harmonieux trompent la nostalgie des solitaires, et sa douceur partagée donne le change aux âmes. L'Université suédoise bourdonne souvent comme un vaste Conservatoire. Je n'ai jamais entendu de plus beaux chœurs d'hommes qu'à Upsal

Leurs poètes furent presque tous des musiciens et conçurent leur poésie avec sa musique. Quel admirable répertoire, et si national ! Tout y luit et bruit de ce qui a touché leur cœur : leurs nuits d'été, leurs étoiles d'hiver « que les larmes font clignoter », leurs bois éventés par des souffles polaires, le triste et long murmure des sombres pins, leurs lacs, leurs torrents, leur pays, ah ! leur pays !... « Sonne bien haut, chère parole !... »

Et il leur restera le culte des héros dont il semble qu'Upsal se soit réservé le privilège. Gösta Wasa, Gustave-Adolphe, et Charles XII, qui dotèrent l'Université, y sont chaque année l'objet d'une commémoration pieuse et grave. Ces soirs-là, étudiants et professeurs s'exaltent dans l'amour de la patrie. La fierté collective ouvre une issue à leur secret orgueil. La fête de Gustave-Adolphe m'a produit l'effet d'une communion nationale où, par le rêve, les vivants s'égalaient aux morts. Dans l'ombre d'un soir de novembre, les étudiants montaient du bas de la ville avec un chant qui ressemblait à un psaume. Leurs pâles bannières passaient sous les arbres dénudés comme des linceuls de victoire. Leur cortège se déploya devant la vieille église paysanne de la Trinité, aux lueurs des torchères ; et, sans qu'ils le voulussent, par la vertu du triste paysage et de leur gravité, ils semblaient revenir du champ de bataille de Lützen et rapporter à sa terre de Suède le glorieux cadavre. Jamais leurs voix ne m'avaient plus impressionné, ni surtout, succédant à l'hymne national, cette chanson mélancolique qu'ils lancèrent vers le ciel à peine éclairé d'un

rayon de lune, et sur les derniers sons de laquelle leurs bannières se dispersèrent et disparurent dans la nuit...

Et je me disais : Quand je la compare au Danemark et à la Norvège, la Suède m'apparaît comme la lourde arrière-garde de la race scandinave. Elle va lentement et traîne avec elle un attirail de statues en bronze. A chaque relais, elle se confond en hommages solennels et tresse des lauriers dont elle couronne ses dieux. Elle est rude et polie. Ses petites filles saluent comme si elles faisaient des faux pas. Elle boit longuement et sérieusement, et, quand elle n'entonne pas des chansons bachiques, elle chante des psaumes. Son élite est composée de jeunes femmes et de vieilles demoiselles qui marchent derrière la bannière de Frédérika Bremer et derrière l'oriflamme d'Ellen Key. Ce sont même ces dames qui, de temps en temps, poussent un cri de guerre. Cela détermine une houle dans la digne et correcte arrière-garde. Les théologiens et les pasteurs, qui en sont les sergents et les chefs de file, montrent le poing et font le geste de jeter leur Bible à la tête de la jeune femme ou de la vieille demoiselle. Puis le chant des psaumes repart, et tout rentre dans l'ordre accoutumé. Elle a d'admirables érudits, des savants qui valent par la précision de leur information scientifique et par le scrupule de leur recherche, des artistes qui la désertent parce qu'elle ne les paie pas, des romanciers et des poètes qui aspirent à s'enfuir, qui s'enfuient et qui reviennent pour l'adorer. Elle craint les idées géné-

rales et n'abonde pas en idées généreuses. Mais, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, elle est probe, surtout dans les choses du cœur et de l'intelligence spéculative. Et, si son pas est lent, son esprit est parfois agité d'une étrange inquiétude. Elle aime trop la musique et le songe, et elle possède des fous merveilleux. Sa timidité est celle des orgueilleux qui n'ont pas toujours le courage de leur orgueil. Ce qui manque aux meilleurs de ses fils, c'est la discussion aimable et le chaleureux échange des pensées. En dehors des controverses religieuses où s'épanche leur bile, ils ont l'air de se renfermer dans une complète incuriosité les uns vis-à-vis des autres. Ils se contentent de s'aimer en elle, quitte à se jalouser et à se détester cordialement en dehors d'elle. Mais sa passion pour sa terre et pour ses traditions est très noble. Elle se raidit dans la force des souvenirs, et, loin d'en être entravée, elle n'en pose que plus fermement ses profitables empreintes sur la route sans fin.

CHAPITRE II

IMAGES ET FIGURES SUÉDOISES

Les bijoux de la Suède. — Un bal d'étudiants. — Un diner chez l'Archevêque. — Mademoiselle Elsa. — Une visite au Parlement. — Le poète de Stockholm.

Une vieille maison rustique et de lourds châteaux qui se mirent sur des eaux dormantes ; — un bal d'étudiants ;— un dîner chez l'Archevêque ; — la nuit de Valpurgis à Upsal, et tout ce qu'on peut voir et sentir du printemps de la Suède dans une chambre d'hôpital ; — une visite au Parlement ; — et la poésie de Stockholm par la belle lumière de septembre : telles sont les images suédoises qui se lèvent et qui accourent, quand je frappe à la grille dorée du souvenir. Je souhaiterais qu'il s'en dégageât une connaissance plus intime de cette âme étrangère.

LES BIJOUX DE LA SUÈDE

A dix kilomètres d'Upsal, dans la commune de Danemark, sur la ligne même de la forêt, une petite ferme avec ses dépendances se cache sous le gros

bouquet d'un marronnier. C'est Hammarby, la maison de Linné. Sa devise se lit au-dessus de la porte : *Innocue vivito, numen adest.* Les dépendances, peintes en rouge, ont un toit de tourbe où les herbes verdissent et jaunissent. Devant le marronnier, un rond-point de fleurs vieillottes entremêle savamment les soucis, les pensées, les giroflées, les gueules-de-lion et ce réséda dont il voulait toujours que sa chambre fût parfumée.

La petite maison paysanne emprunte une étrange fragilité aux objets fragiles qu'elle tient en sa garde. Il semble qu'un siècle et demi ait tout amenuisé : le poêle en faïence verte de la salle à manger qui s'appuie sur des pieds de bois ; le canapé dont l'âge a roussi le cuir ; les tables écaillées, les vitrines, les lits étroits sous leurs rideaux à fleurs. Quand on ouvre les armoires et qu'on y voit suspendus l'habit de doctorat du professeur, un habit chamarré de brocart aux manches à revers, les robes de bal de sa femme et de ses filles, et leurs bas de soie et leurs minuscules souliers de danse, on craint qu'un souffle d'air ne pulvérise ces frêles apparitions. Vous vous étonnez devant les glaces fendues de ne pas avoir les cheveux poudrés. Des héros grecs et des nymphes pâlissent au fronton du miroir où se miraient les demoiselles Linné ; et dans leur boîte à musique, détraquée et même un peu vermoulue, une belle dame imposante, gravée la main sur un livre, prononce ce distique :

J'enchante les esprits, je charme les oreilles,
Et par mes doux accords je me rends sans pareilles.

Elles étaient quatre, les demoiselles Linné ; et leurs portraits nous les montrent les cheveux relevés et piqués d'une fleur rose et d'une aigrette verte. Elles ont, toutes les quatre, le nez long et busqué de leur père, le visage rose de leur mère, de petites lèvres roses et des yeux en amande plus mélancoliques chez les trois aînées, plus gais chez la cadette. Elles portent, toutes les quatre, un corsage à fleurs ; et les murs sont tapissés de fleurs ; et toute la maison, à travers ses carreaux verdâtres qui tamisent le soleil d'automne, luit doucement de ces fleurs fanées et du regard des portraits.

La chambre du fils Carl s'éclaire sur la forêt. On aperçoit, au milieu des sapins, des sorbiers et des bouleaux, le pavillon construit en terre où Linné se plaisait à conduire ses hôtes. Ils s'asseyaient à l'entour sur des rocs moussus et l'écoutaient causer. La forêt abrite des vents de l'hiver le fragile ermitage, et le silence de la plaine respecte cette voix timide des vieilles choses, cet air grêle d'épinette qui monte du passé de la Suède.

Une déception nous attend presque toujours sur le seuil de la maison d'un grand homme. Ce qui reste de lui a retenu si peu de son âme ! Et il aurait si bien pu habiter ailleurs ! Mais ici la convenance entre le décor et l'homme est telle que la terre semble garder la marque de ses pas et le gazon l'empreinte de son corps. On le voit, comme nous le représente Toppelius, en manches de chemise, la calotte verte sur la tête, le pardessus jaune jeté sur le bras. Il se promène ; il aspire la douceur miraculeuse de la nature ; il encourage de ses yeux

vifs et tendres la volonté d'éclore qu'il devine dans le bouton ; il caresse d'un sourire ses plants de fraisiers, dont les fraises naguère lui ont rendu la vie ; il s'est levé dès le point du jour, Seigneur, pour surveiller votre création. *Dieu créa*, *Linné ordonna*.

De cette humble ferme où se succédèrent des hôtes illustres, il entretint une correspondance européenne. Aujourd'hui, les Suédois courent les nations afin de rassembler les feuilles éparses qui, sur la rose des vents, s'envolèrent de Hammarby. Leur culte de Linné a quelque chose d'encore plus intime et de plus fort qu'un culte national. Ils s'aiment en lui et se sentent d'autant mieux Suédois qu'ils se rapprochent davantage de lui. Des hommes comme Rudbeck, Svedenborg, Bellman, Tegnér, n'ont exprimé de l'âme suédoise que des éléments isolés, l'orgueil, le mysticisme, la sensualité, la mélancolie morbide, et ils l'ont fait avec une telle violence que son image s'est faussée dans leur miroir. Au contraire, en celui-là réside l'équilibre le plus harmonieux qu'elle ait jamais rencontré. J'ignore s'il laissa innomée une seule fleur de son pays; mais il sut appeler à une vie glorieuse toutes les qualités de sa race.

Les plus légers sourires sur un âpre visage prennent une valeur de tendresse indicible. On ne chérit vraiment la nature que dans les contrées où elle est avare. C'est là qu'on regarde à ses pieds, et que la mince pousse verte s'embellit des efforts qu'elle semble avoir coûtés. C'est là que l'homme s'enchante à découvrir dans la moindre corolle

une richesse de perfections qui le relève à ses propres yeux du sentiment de sa pauvreté. Il se croyait pauvre; et entre deux sillons, sur le bord d'un fossé, sur l'eau d'un étang, au pied d'un arbre, au creux d'un roc, la nature lui ménageait des trésors. La curiosité des plantes, que la longue nuit d'hiver excite dans les cœurs suédois, grandit chez Linné en « inextinguible passion ». Nul ne donna un sens plus précis à l'antique amour de la terre natale.

Chaque fois que je voyais entrer à l'Université d'Upsal le petit professeur Z... chargé d'une grosse serviette, dont j'étais sûr qu'elle recélait dans ses profondeurs le détail microscopique d'un document inédit, je songeais à l'histoire de la Fermière et des Tomté. Un jour que ces génies bienfaisants rentraient ses gerbes de blé, elle en aperçut un si petit qu'il paraissait à peine âgé d'une heure et qui suait, soufflait, succombait presque sous le poids d'un épi. Elle se prit à rire et à le railler; mais les Tomté, froissés que cette femme méconnût le prix de l'effort et l'importance du détail, ne revinrent plus jamais engranger ses moissons ni soigner ses bêtes. Il ne faut point se moquer des petits professeurs Z... : leurs épis à la longue font des tas plus hauts qu'eux. Leur scrupule, leur minutie, le plaisir que leur cause la prise d'une parcelle de vérité ou de vraisemblance, toutes les vertus de l'érudit reçurent du travail de Linné un accroissement de dignité. Il se pencha studieusement sur d'innombrables menus faits, et de chacun d'eux il tirait l'étincelle dont on ne sait jamais

s'il ne sortira pas une grande lumière. Les Suédois, il est vrai, n'organisent que péniblement leur somme de connaissances et d'observations ; mais Linné, qui fut un admirable classificateur, répondit du moins à leur besoin d'ordre et de régularité.

Et si son peuple a l'esprit foncièrement religieux, quel savant unit à une science plus exacte une foi plus profonde? Son exemple seul nous convaincrait que l'influence de Voltaire et des Encyclopédistes ne dépassait pas la surface de la Suède et en laissait même de grandes régions intactes. Linné s'avançait jusqu'aux frontières du mysticisme. Il suivait et contemplait sur la terre les traces d'une puissance insondable et infinie. Il mettait en tremblant ses pas dans les pas de Dieu, et s'arrêtait parfois, « pris de vertige ». « Veut-on l'appeler Destinée? On ne lui fait pas tort, car tout est suspendu à son doigt. Veut-on l'appeler Nature? On le peut, car tout découle de lui. Veut-on l'appeler Providence? On a raison, car tout obéit à son signe et à sa volonté. » Notre Pasteur, lui aussi, « dans la grande nuit de l'infiniment petit », nous confesse qu'il éprouva ces ravissements de l'âme. Mais le ton diffère. Le vertige du Suédois devient chez le Français « une poignante angoisse ». Sa raison s'épouvante; « il est tout près d'être saisi par la sublime folie de Pascal ». Linné n'a point ces effrois. Ses vertiges se dissipent comme des ivresses légères. Il botanise sur le flanc du Thabor.

L'immuable confiance dans la bonté de la vie, tout l'optimisme scandinave, entretient en lui une fraîcheur de rosée, où s'amortissent les rayons brû-

lants qui la colorent. Fut-il aussi touché qu'on le croit par la philosophie de Leibnitz? Il y trouva sans doute une nouvelle raison d'admirer l'ordre du monde; mais, à défaut de Leibnitz, l'esprit de sa race suffisait à lui créer ce consolant mirage. Sa divine *Némésis*, inflexible pour les méchants et qui, avant de les frapper, les enferme dans un cercle infernal d'apparitions, de fantômes, de pressentiments et de présages, n'attend point que nous soyons morts pour nous départir de justes récompenses. Elle ressemble à l'Université d'Upsal, qui ne veut pas que ses fils d'élection retournent vers Dieu sans leur couronne de lauriers. Professeur à cette Université — la place qu'il avait désirée le plus ardemment — chevalier de l'Étoile Polaire, membre honoraire de toutes les Académies européennes, anobli par le roi, choyé par la reine qui lui faisait envoyer, même au cœur de l'hiver, des fraises de ses terres royales, marié à la seule femme qu'il eût désirée, père d'enfants « modestes et vertueux », possesseur d'un herbier magnifique, convaincu que Dieu lui avait donné un signe particulier de sa faveur en lui permettant « de jeter un coup d'œil dans sa chambre du conseil », comment eût-il un instant douté de la justice terrestre et de l'excellence des conditions humaines?

Son train de vie était simple ; mais Linné n'avait rien d'un ascète. Sans sa femme, il eût dépensé un peu plus qu'il ne possédait, ce qui est bien suédois. Les joies de la découverte scientifique n'avaient point affadi pour lui les plaisirs de la table. Il retirait de ses chères plantes des jouissances maté-

rielles et des remèdes. Les actions de grâces qu'il rendait à l'auteur de si bonnes choses eussent certainement horripilé Schopenhauer. Il alliait à la vigueur et à la pénétration de l'esprit une candeur presque enfantine. On le voyait examiner le cachet des diplômes qui lui arrivaient de partout avec le même regard émerveillé que les plantes rares sur lesquelles il épuisait les dernières lueurs des beaux jours. Comme son ambition était satisfaite, il ne le cachait pas. Et sa maison de Hammarby, cette maison de pasteur et de savant, plus suédoise encore par l'odeur d'exotisme qu'on y respire, son enclos toujours ouvert et qui ne craignait point les voleurs, sa vie patriarcale, ses quatre jolies filles, tout cet ensemble compose un idéal de poésie intime, de probité et de haute culture que la Suède considère, peut-être à juste titre, comme sa plus précieuse acquisition et son plus pur patrimoine. Le jardin de Linné, c'est vraiment le jardin secret de tous les cœurs suédois.

Un autre jour d'automne, je pris le bateau d'Upsal qui descend les méandres du Furis et qui aborde, sur le Mœlar, au château de Skokloster J'avais déjà visité ceux de Gripsholm et de Drottingholm. Châteaux du lac Mœlar, lourds joyaux de la Suède, je ne vous préfère point au bijou rustique qu'est la maison de Hammarby ! Mais le lac, encadré de sombres massifs, coupé de caps et de promontoires, semé d'îlots et d'archipels, et la nature solennelle ou charmante en idéalisent la solitude romantique. Je me rappelle à Gripsholm les vignes

rouges qui avaient envahi les fenêtres et qui répandaient dans les appartements des lueurs de vitraux; à Skokloster, des allées de tilleuls d'une rectitude incomparable, dont le silence et l'opulence éveillaient dans l'âme la même langueur que le dernier écho d'une marche triomphale entendu de loin sous un porche désert.

Gripsholm et Drottingholm appartiennent à tous les héros de la Suède. On les y passe en revue sur les murs chargés de leurs images. Gripsholm porte en écusson la gerbe de blé de Gösta Wasa, et garde le lit où fut conçu Charles XII, un lit de soie, d'argent et d'or, plus empanaché qu'un catafalque. A Drottingholm, Gustave III, pimpant et théâtral, se présente à la postérité comme s'il s'avançait vers le trou du souffleur; et dans toutes leurs salles, le vainqueur de Pultava, enfant, adolescent ou jeune homme, nous propose l'énigme de sa grâce hermaphrodite ou de sa hautaine figure imberbe d'aventurier.

Mais Skokloster, où s'entassent les beaux pillages de la guerre de Trente Ans, ce capharnaüm de barbares qui surent emballer délicatement les fines porcelaines et les verreries irisées, Skokloster hospitalise, parmi ses bric-à-brac et ses trésors, l'ombre d'un rêve d'amour, tout le roman de Gustave-Adolphe : deux portraits et une petite bague. Les portraits sont ceux d'Ebba Brahé, dont la famille possède encore le château. Gustave-Adolphe n'en connut que le premier. Il ne vit point la toile où le frais visage de sa Bérénice s'est ratatiné sous les vents aigres des vieux jours. Il l'emporta sous

son linceul de drapeaux telle qu'elle était lorsqu'elle reçut de lui la bague de fiançailles. On dit que du moment où son devoir royal l'obligea de la quitter, la tristesse habita ses yeux. Les élèves des écoles suédoises lisent dans leurs Morceaux Choisis une lettre qu'il lui écrivait un soir, avant le renoncement. La forme en est gothique et précieuse.

Noble demoiselle et très chère parente
de mon cœur,

J'avais espéré, d'après votre promesse, que je pourrais — ce dont j'ai un bien tendre désir — vous adresser la parole, ma bien-aimée, pour vous souhaiter une bonne nuit. Mais, puisque ce bonheur ne m'a point été accordé, je m'autorise de ma grande affection et de la bonne volonté dont mon cœur, l'infortuné, est entièrement rempli pour vous, à couvrir de ma mauvaise écriture ce grossier et vil papier qui me servira cependant — car, dans ma hâte, je n'en puis trouver d'autre — pour vous offrir ma pensée humble et fidèle, à votre service et discrétion toute la durée de mes jours, et aussi pour vous prier de persévérer dans votre faveur à mon égard et dans votre bienveillance, et de considérer toujours, en votre cœur riche de vertu, que pour vous je supporte le chagrin ; et, bien que je doive me séparer de vous, mon cœur et mon esprit resteront près de vous ; et, comme j'appréhende de perdre pendant longtemps votre vue et votre société, j'ai voulu vous envoyer cette fleur que les Allemands appellent Vergiss mein nicht, *vous priant non seu-*

lement de ne pas la mépriser à cause de sa très humble origine, mais de l'accepter du même cœur dont elle vous est envoyée par celui qui vous souhaite plusieurs fois milles bonnes nuits et qui restera jusqu'à la mort votre parent fidèle et dévoué.

Et la lettre est signée des initiales de G. A. enlacées à celles de E. B.

C'est la gaucherie du gant de fer qui cueille la marguerite. Mais cette galanterie laborieuse recouvre une probité sentimentale, aussi profondément suédoise que l'inquiétude de Charles XII. L'homme du Nord n'a qu'une saison pour l'amour : c'est son avantage sur les hommes du Midi qui se gaspillent souvent à en prolonger et à en renouveler les expériences jusqu'aux limites de la vieillesse. Il ne le conçoit que plus fortement et, si j'ose dire, en regard de l'éternité. Sous la cuirasse d'un Gustave-Adolphe, l'amour pour cette petite fille « riche de vertu » est la fleur qui n'éclôt qu'une fois tous les cent ans. Almqvist exalte la chasteté de la Suède et s'écrie assez bizarrement qu' « elle est la couleur fondamentale de ses paysages ». Il ne faut rien exagérer, même à Skokloster, dont le rivage fut témoin, au dix-huitième siècle, des transports jaloux d'une dame de lettres qui s'intitulait la Bergère du Nord et qui probablement se jeta dans le lac où elle s'éteignit[1]. Mais ses ardeurs furent une incon-

1. Cette bergère passionnée s'appelait Edwig Charlotta Nordenflycht. Elle publia des élégies, *la Tourterelle éplorée*, les *Jeux de pensée féminine d'une Bergère du Nord*, et même un poème épique *la Suède sauvée*. Elle correspondit avec Fonte-

venance à l'égard du paysage. Il est certain que la nature suédoise ne conseille pas la volupté. Le roman de Gustave-Adolphe, que vécurent bien des fiancés sur les bords du Mœlar, s'accorde avec les lignes sévères de ses horizons. Le renoncement y doit être taciturne. Quelquefois, plus tard, très tard, on arrive au bonheur, mais on a perdu toute la joie. L'imagination évoque, sous ces ombrages de tilleuls funèbres et doux, des cœurs graves, des cœurs fermés, où les rêves d'amour étincellent une heure et se fanent longtemps...

UN BAL D'ÉTUDIANTS

Le soleil s'est couché vers deux heures de l'après-midi; et la lune s'est levée vers quatre heures. Un fin brouillard bleu envahit Upsal du côté des bois. Le Furis est pris, sauf au centre de la ville, où les eaux libres du vieux moulin continuent de moudre leur bruit de torrent. Les cols des pelisses se relèvent comme de grands cornets. Les gens passent les uns près des autres sans s'apercevoir. Sous la morsure du froid, le chemin de la vie paraît plus solitaire que jamais.

Quand je pénétrai dans les salons de la Nation du Norrland, où la société de *Philochoros* réunis-

nelle, Gessner, et le poète dramatique danois Hollberg, à qui elle soumettait ses angoisses métaphysiques. Elle ouvrit à Stockholm le premier salon littéraire. Oscar Levertin lui a consacré une étude bien amusante. Il reconnaît d'ailleurs que ce fut une des femmes les plus remarquables — et les plus caractéristiques — du règne de Gustave III.

sait les étudiants, les étudiantes et d'autres jeunes filles, il me sembla que toute la Suède printanière s'offrait à moi au milieu d'une clairière ensoleillée. Danseurs et danseuses s'étaient habillés selon la mode ancienne de leur province. Les Vermlandais avec leur culotte chamois se cambraient sous leur gilet rouge à boutons d'or. Les Dalécarliens portaient allégrement leur espèce de rhingrave noire brodée aux épaules. Le jeune prince, étudiant alors, avait choisi dans le vestiaire du royaume le costume de Delsbo, et il y ressemblait à un frêle toréador. Les jeunes filles surtout prodiguaient les couleurs, ces couleurs où l'Orient essaie de rivaliser avec sa terre et son ciel, et où le Nord, qui a besoin de se revancher du monotone hiver, puise comme un alcool pour ses yeux. Les ceintures, les tabliers et les jupes éclataient de broderies diaprées ; et les jolies coiffures palpitaient sur les têtes. Le béret pailleté du Blekingue, le turban de la Scanie, la calotte rouge de Helsingland, les grandes ailes du Smöland couraient et s'ébattaient dans la lumière ; et leur bonnet pointu donnait aux filles de la Dalécarlie un petit air de magiciennes.

Mais aucun de ces costumes ne faisait l'effet d'un travesti. Sous les hardes rustiques, les jeunes filles ne jouaient point à la bergère Watteau, ni les jeunes gens au berger d'opéra-comique. Ils n'entraient pas dans un rôle ; ils retrouvaient leur vraie destination. Le vêtement de la campagne absorbait leur superflu de santé florissante que laissent déborder les modes citadines. La gaucherie des hommes s'y adaptait au point qu'elle devenait une

élégance. Les jeunes filles, qui ne s'étaient point abandonnées à leur goût personnel, reprenaient, dans le luxe imaginé par des générations de campagnardes, leurs avantages de belles plantes saines, grandies derrière les haies. Comme la société intellectuelle et aristocratique de la Suède tient encore de près à ses origines! Cet accoutrement pittoresque m'en rendait plus sensible la nature paysanne.

Les danses n'étaient pas moins significatives, vieilles danses aussi particulières que les costumes, et dont chacune gardait à ses pieds un peu de la terre battue des fermes natales. Mais elles avaient un caractère commun : le jeu prédominant que leurs figures réservaient à l'homme. Le château de Gripsholm possède un tableau où les femmes de la Cour ont été peintes en poules, avec cette devise :

Quel est le coq maudit qui ne chanterait pas,
O poules, en voyant vos traits et vos appas?

Je me répétais ce douteux madrigal de l'époque gustavienne devant les danses qu'on dansait devant moi. Le coq chante, et les poules se trémoussent. Voici un cavalier qui s'avance entre deux cavalières : quand il danse avec l'une, l'autre tourne mélancoliquement sur elle-même et fait la moue, un doigt sur la bouche. Dès qu'il lui revient, elle sourit; et lorsqu'il les prend toutes les deux, elles manifestent une gratitude vraiment orientale. Et maintenant, à genoux, les jeunes filles, et courbez-vous très bas! Les jeunes gens vont relever leurs basques et passer leur jambe par-dessus votre tête.

Vous riez ; ils rient aussi. Qui rira le dernier? Ce n'étaient pas vos grand'mères, à coup sûr! Mais aujourd'hui vous pouvez accepter de bon cœur le geste d'asservissement et de mépris que vous rythment les vieilles danses. Il n'a pas même la valeur d'une double croche.

Non seulement les étudiantes se sont fait leur place à l'Université ; mais la jeune fille suédoise a conquis dans la société une indépendance qui la rend redoutable au jeune homme. Il trouve en elle une concurrente et une égale, c'est-à-dire une supérieure, car on sait que l'égalité revendiquée par les femmes ne tend à rien moins qu'à établir leur supériorité. Jusqu'au mariage, dont les devoirs entraînent souvent pour elle une sorte d'abdication, la jeune Suédoise dispose de soi en toute responsabilité et avec une crânerie charmante. Sa pauvreté et la pauvreté de la Suède l'ont affranchie du préjugé de déchéance dont la bourgeoisie des pays riches rabaisse et humilie le travail rétribué. Je connais, à Stockholm, la fille d'un comte qui fut récemment présentée à la Cour. Elle mit la robe blanche, la longue robe à traîne dont les manches ballonnées à l'épaule sont comme emprisonnées d'un filet noir. En deux jours elle fit cinquante-quatre visites. Lorsqu'elle fut admise à la révérence devant la princesse Ingeborg, la princesse lui dit :

— Je vous reconnais, mademoiselle ; je vous ai déjà rencontrée au tennis. Pourquoi n'y venez-vous pas plus souvent ?

La petite comtesse lui répondit :

— Je le voudrais, Altesse, mais je suis employée

à une banque de huit heures du matin à quatre heures du soir.

— Oh ! vraiment ? Et tous les jours ?

— Tous les jours, Altesse.

— Que c'est fâcheux ! Enfin j'espère tout de même que je vous verrai plus souvent.

La petite comtesse aurait pu ajouter qu'elle gagne cinquante couronnes par mois, qu'elle emporte tous les matins son déjeuner composé de tartines et qu'elle le mange debout dans un couloir. Il est vrai qu'elle est comtesse, qu'elle restera comtesse et qu'épousât-elle le garçon de recettes, on l'appellerait toujours Sa Grâce et Comtesse.

Les jolies filles, que j'avais sous les yeux dans la *Nation* du Norrland, se préparaient, si elles ne l'étaient déjà, à devenir des professeurs dans les écoles mixtes ou dans les écoles de ménage, des doctoresses, des infirmières, des masseuses, des comptables, des employées de banque ou de commerce, des jardinières ou même des « puéricultrices ». Cette communauté de travail noue entre elles et les jeunes gens des liens de camaraderie souples et commodes, où court parfois le léger fil d'or des fiançailles si facilement rompu.

Minuit sonna. Les bouteilles d'eau de seltz, seuls rafraîchissements, s'épuisaient. Les graves personnages qui siégeaient devant le piano à queue, le gouverneur, des professeurs et des dames, rappelèrent à cette jeunesse l'heure de la retraite. Aussitôt on éteignit les lumières. Un feu de Bengale empourpra les hautes fenêtres, mais, à ses dernières lueurs, nous vîmes tous les jeunes gens et toutes les jeunes

filles assis ou étendus pêle-mêle sur le parquet : ils ne voulaient point partir avant d'avoir prolongé et savouré dans l'ombre le charme de la fête. L'obscurité se fit presque complète, pâlie çà et là d'une jupe ou d'une chemise blanches. Cinq ou six chanteurs se massèrent dans un coin de la salle, et, durant une heure, ils alternèrent les sérénades et les chansons populaires. Leurs bouches invisibles chantaient tour à tour le vieux Neck dont la voix est si triste le soir sur les rivières, *la Danse des juges* où tous ceux qui s'y rendent doivent sentir leur cœur brûler, *les Ombres paisibles* et les *Étoiles filantes... Regarde-les, et ne souhaite pas le retour du temps passé... Souhaite seulement que les roses les plus rouges refleurissent à la Saint-Jean prochaine !... Cette nuit, as-tu rêvé de ta bien-aimée?... Que tu es belle, ma petite, lorsque tu regardes ton bien-aimé !...* Dans l'intervalle de ces chansons amoureuses, pas un mot, pas un demi-soupir, pas un souffle, pas un froissement d'étoffe ne glissait sur la surface lisse du silence. Les graves personnages observaient le même recueillement. Et la lumière brusquement reparue, qui fit une explosion de couleurs dans cette salle toute jonchée de jeunesse, n'éclaira sur les lèvres roses que le demi-sourire d'un rêve solitaire, et qui s'envole...

UN DINER CHEZ L'ARCHEVÊQUE

Tout se termine en Suède par des chansons mélancoliques ou par des psaumes, les bals d'étudiants et les dîners d'Archevêque.

L'Archevêque d'Upsal, un des premiers personnages du royaume, en est un des hommes les plus simples. Son prédécesseur mourant le désignait aux suffrages des électeurs comme le seul qui ne fût pas capable d'en concevoir de l'orgueil. Dans la galerie de figures suédoises, dont j'ai composé mon musée de souvenirs, j'en vois de concentrées et de tourmentées, où la correction présente l'emporte péniblement sur les violences ataviques; j'en vois de satisfaites qu'illumine la sérénité de leurs fonctions, et de bourrues et de débonnaires; je n'en vois pas qui allie à une conscience plus soucieuse un plus réel désir d'effacement. L'ironie de la fortune et le goût suédois ont logé ce dignitaire, en qui semble s'incarner la frugalité évangélique de la première Église, dans le plus coquet des archevêchés, dans un archevêché dont les salons sont aussi jolis que des boudoirs. Je ne passais jamais devant sans admirer la guirlande d'Amours sculptés sur les murs, et je me disais : « Voilà l'archevêché qui eût convenu à Franzén ! »

Franzén est, avec l'austère Wallin, le plus abondant des psalmistes suédois. Ils vécurent tous deux au début du dix-neuvième siècle; mais, tandis que Wallin réveillait dans son peuple, selon le mot de Schück, le sentiment du pouvoir victorieux des choses éternelles, le bon Franzén couronnait son christianisme de myrtes et de roses. Il célébrait Dieu, de façon à ne pas effrayer les Grâces, « qui s'enfuient et ne reviennent plus ». C'est un bon petit Dieu que celui de Franzén, un bon petit Dieu

upsalien. Il exhorte le jeune homme à vider son verre, parce que « son amie aime à le voir vider son verre au milieu de ses amis ». J'entends bien qu'il ne faut boire que « quelquefois et avec mesure » et surtout « dans sa coupe d'innocence »; mais enfin, la grande affaire est de s'endormir guilleret au sein du tombeau. Sur la fin de ses jours, Franzén assombri égoutta dans sa coupe d'innocence l'éponge de vinaigre. Il n'en reste pas moins le candide évêque émoustillé, pour qui l'on comprendrait que les architectes eussent ainsi enjolivé l'archevêché d'Upsal.

Le soir où j'y dînai, l'Archevêque fêtait l'ordination des jeunes pasteurs. J'avais assisté dans la cathédrale à la cérémonie qui, comme toutes les cérémonies luthériennes, m'avait produit l'effet d'un catholicisme décharné. Mais, à la table de l'Archevêque, je goûtais la simplicité et la solennité dont le juste mélange donne à la vie suédoise l'attrait d'une vieille civilisation conservée dans une fraîcheur de nature primitive. S'il n'eût tenu qu'à moi, cette tablée de théologiens, de pasteurs et d'invités, eût été transportée, hors de la bonbonnière épiscopale, sous les poutres mal équarries d'un grand presbytère, d'où l'on eût aperçu la forêt. Le plancher et la nappe auraient été semés, selon l'ancien usage, de genévrier haché; et des branches de sapins eussent embaumé les murs. Qu'un pareil décor eût bien mis en valeur les hôtes de l'Archevêque et l'Archevêque lui-même !

Il y avait là l'élite des théologiens de la Suède, les plus germaniques des Suédois, car ils tirent

toute leur pensée des écoles allemandes. Ce sont de fortes têtes aux lèvres serrées, les seuls gens dont les controverses soient sûres d'émouvoir l'indolence du pays. A eux tous, ils sont capables de déchaîner une bourrasque. Ils savent leur puissance ; mais ils n'en abusent pas, et ils se font un mol oreiller de l'outre sainte où dorment les tempêtes.

A droite de l'Archevêque, une grosse dame, pleine de dignité, aux trois quarts ecclésiastique, représentait ce personnage qu'on retrouve si souvent chez les romanciers du Nord : la veuve de pasteur, fille et mère de pasteurs, honorée dans l'Église comme la mère des Macchabées. Je me demandai si ce n'était point elle qui, sans me connaître, avait dit de moi à une amie suédoise dont je fréquentais la maison : « Défiez-vous : ce doit être un Jésuite ! Je vais vous prêter un ouvrage intitulé *Dix Ans dans l'Église romaine*, par un Polonais. C'est un bien bel ouvrage ! » Mais non ! Tant de noirceur ne pouvait se concilier avec cette majesté que rehaussait à mes yeux le sentiment d'un triple devoir accompli et d'un bonheur fondé sur le roc de l'Église.

Plus loin, les parents d'un des nouveaux pasteurs osaient à peine toucher à leur assiette. Le père, possesseur d'un petit bateau de cabotage, étriqué sous son habit neuf, la mère gênée sous sa robe de soie noire, tous deux intimidés par tant de lumières, se rapetissaient comme pour se dissimuler dans la gloire de leur fils. Il y avait aussi une fiancée, mais plus hardie. Elle regardait souvent la tête énergi-

que aux petites moustaches blondes, sur laquelle les membres du Chapitre avaient tout à l'heure imposé leurs mains. Ses lèvres souriaient, ses yeux riaient, et sa gentille figure était très douce. Les théologiens, qui levaient leur verre à son intention et qui l'invitaient à en faire autant, ne pouvaient s'empêcher de sourire comme aux jours de leur jeunesse. C'était le moment de se tourner vers le fiancé et de lui chanter la poésie du pieux Franzén : « Jeune homme, vide ton verre : ton amie aime à te voir vider ton verre dans une semblable compagnie ! »

— Quand se marieront-ils ? demandai-je à mon voisin.

— Dans sept, huit, neuf ou dix ans, me répondit-il. Vous savez que, sauf exception, on demeure célibataire en Suède jusqu'aux environs de la quarantaine. Il faut de l'argent pour se marier.

Les pauvres fiancés ! Ils se verront deux ou trois fois par an, peut-être à la Noël ; ils s'écriront beaucoup ; elle lui brodera des pantoufles, il lui enverra ses sermons. Ils vivront sur un bonheur à venir qu'ils dépenseront en rêves et dont il ne leur restera, le jour du mariage, qu'une impression de lassitude résignée. Madame la pasteur n'aura plus ces jolies fossettes. Le souci aura creusé la figure énergique de son mari, dont les moustaches commenceront à blanchir.

— Oui, reprend mon voisin, nous récoltons tous les inconvénients du célibat sans en recueillir les avantages. Je me rappelle un de mes camarades qui avait dû prolonger son temps d'Upsal et que ses

dettes empêchèrent, pendant plus de dix ans, d'épouser celle qu'il aimait. C'était un travailleur. Un jour, je le surpris occupé à tapisser ses murs, son bureau, sa bibliothèque, de petits papiers qui portaient tous le nom de sa fiancée. Quelle occupation pour un théologien ! Mais il traversait une crise de neurasthénie...

Et mon voisin, qui a vécu en France et qui est un des hommes supérieurs de la Suède, peut-être un futur archevêque, s'indigne moins que la plupart de ses compatriotes du rôle que la dot joue dans nos mariages, et de nos courtes fiançailles. Et il a grandement raison ! Et les Suédois feraient beaucoup mieux de nous épargner leur étalage de désintéressement, puisque les nécessités de leur état social aboutissent au même résultat que notre avarice. Les jeunes filles riches se marient plus vite que les autres; et, si les jeunes filles pauvres se fiancent plus facilement, leurs fiançailles sont trop souvent comme ces titres honorifiques qui ne nous masquent pas longtemps l'absence des réalités.

J'ai perdu en Scandinavie quelques-unes de mes illusions. Le mariage à longue échéance ne m'a paru ni plus heureux ni plus moral que le nôtre. Il défraîchit la jeunesse et il en refroidit les effusions. D'autre part, j'étais convaincu que les Latins étaient en public les plus bavards des hommes jusqu'au jour où les fêtes et les dîners des Suédois m'ont prouvé que l'homme du Nord avait pour l'éloquence, et même pour ce qui n'y ressemble que de loin, une inclination vraiment

immodérée. J'ai entendu à des soupers intimes des toasts qui commençaient au gigot et qui duraient encore au dessert. Mais l'Archevêque d'Upsal ne s'écoute point parler ; et il s'exprima, ce soir-là, avec l'ingénuité et la bonté d'âme des chrétiens d'autrefois à leurs premières agapes. Je ne puis oublier que, m'ayant introduit dans cette assemblée de théologiens et de pasteurs, il trouva pour la religion de mon pays, cette glorieuse aînée, quelques mots qui allèrent à mon cœur aussi sûrement qu'ils partaient du sien.

Et l'on se leva de table. On passa dans le salon et dans le fumoir, où l'on ne causa pas longtemps. Un des jeunes pasteurs s'était assis au piano, et déjà il attaquait un psaume. Ah ! que je regrettai encore le presbytère de campagne, les chandeliers à trois branches, l'ombre toute proche de la forêt et l'odeur sauvage de la nuit ! Cette musique religieuse détonnait sous des lumières de soirée mondaine. Et pourtant, lorsque, au moment où nous nous retirions, l'Archevêque lui-même entonna le psaume de Wallin : *Dieu soit loué de ce qui fut ici-bas mon lot ! Seigneur, fais que demain je me lève avec courage...* et que, sur les marches de l'escalier qu'ils commençaient à descendre, les théologiens, le capitaine au cabotage, la femme du pasteur et la délicieuse fiancée s'arrêtèrent comme une grappe humaine, et y répondirent, je me dis que la Suède intime ne m'offrirait jamais peut-être de spectacle où je sentisse mieux la forte simplicité de son armature.

MADEMOISELLE ÉLSA

Le trente avril, et du trente avril à la seconde quinzaine de mai, la population d'Upsal est animée d'un idéalisme transcendantal. Les arbres bourgeonnent dans un air encore glacé : la bise souffle ; le froid cingle ; la pluie tombe ; la résistance de la terre au printemps communique à tous les Upsaliens un malaise indéfinissable et les jette en langueur. Le Danemark leur paraît de loin un Éden sur les flots. On sait que les crocus fleurissent en Scanie, et, pour une fois, on envie les étudiants de Lund. Mais ce printemps que personne ne voit, dont personne ne sent la tiédeur, il faut cependant qu'il existe, puisque c'est la fête de Sainte-Valborg. O nuit de Valpurgis sur les hauteurs d'Upsal, de quelle griserie métaphysique tu commences par troubler les cœurs ! Les professeurs et les étudiants montent au Château ; leurs casquettes blanches toutes neuves passent, comme une traînée d'écume, derrière le feuillage grelottant et dans l'ombre crépusculaire ; et, pendant qu'ils chantent aux échos que le ciel est bleu, que les prairies tressent leur couronne, que les saules portent des franges dorées, que les ruisseaux bruissent et que le soleil luit, la foule d'Upsal et les gens de Stockholm, venus pour les entendre, ouvrent leurs parapluies, relèvent le col de leurs pardessus, s'enveloppent frileusement dans leurs manteaux et traversent avec précaution des flaques de neige boueuse.

Je rencontrai le professeur A..., dont les cheveux grisonnants s'échappaient sous sa casquette et qui,

le visage tout rose, courait après sa *Nation*. Du plus loin qu'il m'aperçut, il me cria :

— C'est le printemps !

— Où est-il ? lui répondis-je.

Mais quand nous nous rejoignîmes devant un bec de gaz, je vis où il était, le printemps : il était dans ses yeux rajeunis, plus bleus qu'un ciel de juin ; il était aussi dans sa vieille âme upsalienne, dont la chaleur rayonnait sur la nature. Le printemps attendait les jeunes gens autour des tables de leurs *Nations*, où des ruisseaux de punsch allaient bruire. Le soleil du printemps flambait dans les feux de joie, qui çà et là s'étaient allumés dans la plaine. Vers une heure du matin, après la fermeture des restaurants, au milieu du silence où s'abîmaient les derniers refrains des buveurs, le printemps vivait encore, grâce au plus idéaliste des Upsaliens, un joueur de seringa, qui seul, près du Château de la reine Christine, persistait sous les froides ondées à enchanter la nuit.

Les fêtes se succédaient : commémoration de Gösta Wasa, concert à l'Université, kermesse au Jardin botanique. Ah ! la piteuse kermesse ! Sur les tréteaux nus les verres de sirop et de punsch s'alignaient pareils à des lampions. De la tribune surmontée d'un hibou d'or, les vers, les chants, les harangues officielles ruisselèrent ou s'égouttèrent pendant des heures. Beaucoup de gens avaient repris leurs fourrures et s'emmitouflaient comme les bourgeons des arbres. Mais tous les visages reflétaient une joie printanière d'autant plus admirable que la source en demeurait invisible ; et dans

cette foule d'étudiants émaillée de fiancées, de sœurs, de cousines et d'amies, lorsqu'un orateur ouvrait la bouche, on eût entendu voler le premier papillon de la saison sur les petites jacinthes perlées qui avaient eu l'héroïsme d'éclore.

Quand le printemps des âmes eut enfin gagné les choses, quand la nuit d'Upsal plongea dans la lumière envahissante comme une proue fleurie, et qu'on cueillit au Jardin botanique les lauriers pour le front des docteurs, un stupide rhumatisme articulaire m'avait étendu sur le dos et me retenait à la maison de santé, *Samariterhemmet*. Je n'assistai point aux grandes cérémonies universitaires. J'entendis simplement le canon, dont chaque coup annonce à la Suède qu'elle possède un nouveau docteur et qu'il vient de recevoir la couronne verte et l'anneau d'or. C'est mieux qu'un couronnement ; ce sont des noces. Cette solennité saisit les cœurs et les imaginations avec une force que nous avons peine à concevoir et dont nos distributions de récompenses les plus pompeuses ne donneraient aucune idée. Une sorte de respect religieux entoure les héros de la journée. On en voit qui cheminent le long des rues, leur couronne sur la tête et leur chapeau à la main. Ils se saluent eux-mêmes. Je leur souhaite d'aller ainsi jusqu'aux astres.

Cependant, des amis me tenaient compagnie, et, matin et soir, tout le printemps de la Suède, de la bonne Suède à la fois affinée et paysanne, s'asseyait à mon chevet, dans la personne de mon infirmière, Mlle Elsa.

Je l'avais connue en des temps où j'étais plus vigoureux, chez son frère, un des maîtres éminents de l'Université ; mais j'ignorais alors, aussi bien que l'existence de Samariterhemmet, sa profession de garde-malade. C'était une robuste jeune fille, dont la carnation pleine et fraîche attestait la santé physique et dont les beaux yeux francs prouvaient la santé morale. Jamais l'ombre d'un mauvais désir ne se serait hasardée à traverser la lumière de ces yeux-là ; mais tous les elfes de la fantaisie pouvaient y danser au clair de lune. Elle n'avait pas le sage, le raisonnable équilibre de nos pays tempérés ; et pourtant elle était la raison même, mais avec ce je ne sais quoi de brusque, de hardi, d'ingénument poétique qui lui venait de son enfance, des forêts, de sa race, du fond des âges. On devinait en elle, à certains moments, une exubérance qui se fût volontiers traduite par des danses ou des courses folles à travers les prairies. La gaîté ne la quittait jamais et montait dans ses pensées les plus sérieuses, comme naguère la musique d'Upsal dans le clocher des églises, le matin de l'Ascension. D'ailleurs, patiente, d'une exactitude scrupuleuse, appartenant à cette admirable lignée de jeunes filles qui se consacrent à des parents, à un frère, à une idée et dont les moins heureuses font de la Suède le royaume aimable des vieilles filles.

Dans ce pays où la femme mariée atteint rarement à la splendeur de la maturité, la demoiselle, soigneuse d'elle-même et que son activité conserve, garde souvent dans la mélancolie du célibat l'exaltation de la jeunesse. Selma Lagerlöf imagine que

Frédérika Bremer assiste en rêve à une messe de minuit où se sont rendues toutes les vieilles demoiselles de la Suède. Elles la bénissent d'avoir été ce que leurs pareilles deviendront un jour, « la servante des foyers, mais de mille foyers en même temps », la garde-malade « qui lutte contre l'épidémie des préjugés », la conteuse qui berce le sommeil des enfants. « Son nom a résonné dans le Vieux et le Nouveau Monde : cependant elle n'était qu'une vieille demoiselle. »

Mlle Elsa en était une jeune, et très florissante. Mais elle eût accepté, sans désespoir, la perspective, assurément peu vraisemblable, de chanter plus tard cette messe de minuit. « Certes, disait-elle, je désire me marier. La nature est là qui veut que les jeunes gens et les jeunes filles désirent se marier. Mais, si je ne rencontre personne que j'aime, je ne me sentirai pas du tout à plaindre. C'est si bon, l'indépendance ! » Elle parlait de la nature sans fausse pudeur, et non sans quelque affectueuse rudesse, comme d'une puissance bourrue et bienfaisante.

Elle me disait encore :

— Je ne sais rien faire de ce que font les dames ; mais je sais labourer, tisser, filer, pétrir le pain et baratter le beurre.

— Vous savez aussi jouer de la musique et chanter.

— Oh ! très peu de musique, et je ne chante que pour les vieilles femmes, le dimanche.

— Mais vous avez voyagé en France, mademoiselle Elsa ; vous connaissez le français et l'anglais

et l'allemand. Vous avez beaucoup lu. Vous êtes très instruite.

— Ce n'est pas de l'instruction, cela ! Je ne suis qu'une paysanne qui apprend à soigner les malades.

Elle s'en acquittait à merveille, et, malgré qu'elle en eût, sa culture me paraissait aussi étendue que celle de l'élite des jeunes filles suédoises. Comme elle essayait toujours de penser par elle-même, j'estimais que, sur tous les points où la bibliothèque ne supplée pas à l'expérience, son instruction était plus profonde et plus savoureuse.

Un lundi matin, elle entra dans ma chambre avec un bouquet de fleurs des bois.

— Ah ! me dit-elle, j'ai été bien heureuse hier soir : je me suis promenée en forêt jusqu'à neuf heures et demie.

— Je le sens à vos fleurs et je le vois à vos mains qui sont piquées par les moustiques.

— Très peu ; ma compagne les chassait ; moi, j'y suis habituée. Il y en a tant dans ma province de Helsingland que, si vous passez les doigts sur le flanc d'un cheval au pâturage, vous les retirez rouges de sang. Ça ne fait rien ; c'est si beau, la forêt !

Elle s'assied et je remarque, au coin de ses prunelles, la petite lueur « trollesque » qui m'indique aussi sûrement l'éveil de sa fantaisie que le feu Saint-Elme révèle la présence d'une électricité mystérieuse.

— Vous avez dû naître en forêt, mademoiselle Elsa ; contez-moi votre enfance.

Mais elle se lève, elle repousse sa chaise, elle secoue la tête, elle n'a pas le temps de dévider ses confidences. La voilà qui balaie, qui époussette, qui retape mes oreillers, qui reborde mon lit. Elle fredonne; elle rit; je la sens toute reprise par la pensée de sa vie d'autrefois. Et cette vie, peu à peu, me deviendra familière. Un mot le matin, deux le soir, un souvenir par-ci, une histoire par-là, un bout de rêverie : Mlle Elsa refait devant moi le nid de son enfance.

J'aperçois un presbytère, mais un presbytère qui ressemble à une ferme et où l'on travaille comme dans une ferme. Son père était pasteur et fermier tout ensemble. Le dimanche, il célébrait les offices; les jours de semaine, il allait vendre lui-même le lait de ses vaches. On le tenait certainement pour un original; mais son originalité ne choquait personne. En quoi les soins de la glèbe et de l'étable seraient-ils plus incompatibles avec l'idée du sacerdoce que des études de botanique ou d'histoire? Il faisait fructifier sa terre : cela ne l'empêchait pas de conseiller ses paroissiens, de les encourager à vivre d'une vie plus spirituelle, et, au besoin, de les aider à mourir. Il se montrait sévère pour les autres et pour lui dans l'accomplissement de tous les devoirs; mais il n'admettait pas qu'on donnât au devoir une face morose. Il était de ces joyeux chrétiens qui font leur salut en chantant. Quand la petite Elsa demeurait pensive et muette : « Tu n'es donc pas de moi? disait-il. Il faut être toujours gai. » Et l'on était gai toujours, aux champs où les filles de la maison beso-

gnaient avec les domestiques, dans la grande cuisine où leurs rouets bourdonnaient sous la lampe à pétrole suspendue au plafond, en hiver où l'on se préparait une merveilleuse atmosphère de Noël, en été où l'on recevait des hôtes. Il n'y avait point de misère dans le pays. Pourtant, Mlle Elsa discerna de très bonne heure sa vocation de garde-malade. Elle voulait être diaconesse. « Non, pas diaconesse! lui disait son père. Les diaconesses sont des piétistes. Elles ne savent pas rire. »

— Ah! continuait-elle, je n'ai jamais tant ri que dans mon Helsingland! Le peuple y est si gai, mais avec une petite pointe de tristesse douce au cœur... Et, voyez-vous, s'il m'était défendu ici de chanter et de rire, je partirais!

Mais, le plus souvent, ses souvenirs s'évadaient vers la forêt qui avait été pour elle, à deux pas du presbytère, un monde de poésie et une école de responsabilité. Son père l'y envoya dès ses premières années, toute petite, accrochée, pour ne pas tomber, à la jupe des vachères. Quand elle fut plus grande, il lui confia le troupeau des vaches. On les menait paître la nuit. De dix à seize ans, elle s'en allait seule, à la tombée du soir, derrière ses bêtes, et marchait pendant une heure.

— Le soleil se couchait, mais la bordure de l'horizon était longtemps rouge. Les fleurs embaumaient. Connaissez-vous les pyrola, ces fleurs blanches qui ont la forme d'une clochette ou d'une étoile? Leur parfum est aussi fort que celui des roses blanches. Mais l'odeur des Linnæa est plus forte encore : c'est l'odeur de l'amande. Vers onze

heures et demie, le ciel s'éteignait. Les vaches, qui n'y voyaient plus assez clair pour trouver leur pâture, se couchaient dans ce crépuscule d'une heure et sommeillaient. Alors, de tous côtés étincelaient les vers luisants : c'était beau comme une saga! Je m'endormais quelquefois, la tête appuyée sur le cou d'une vache. Dès que le premier rayon du soleil frappait la cime des bois, les oiseaux s'égosillaient, les vaches se réveillaient; et moi j'étais si lasse, avec une si grande envie de dormir, que je cherchais partout un petit coin solitaire et silencieux. Mais, quand les vaches aiment leur gardeuse, elles ne peuvent supporter de rester seules. Je n'étais pas étendue sur la mousse qu'elles apparaissaient entre les arbres. Je frappais du pied la terre pour leur faire croire au sabot d'un cheval, et j'imitais aussi l'aboiement d'un chien. Elles se retiraient; mais, sitôt que j'avais refermé les paupières, elles revenaient vers moi. J'entends encore dans mon dos la clochette de la grosse vache; je sens ses cornes qui me caressent la main...

— Et vous n'avez jamais eu peur, seule, dans la forêt, mademoiselle Elsa?

— Jamais.

— Vous n'avez pas rencontré la Dame des Bois, la dame toute verte, et dont la queue frétille sous sa robe retroussée?

Elle se met à rire.

— Non, mais j'ai longtemps cru aux Elfes, à cause des buées qui s'élevaient des étangs et qui prenaient de si jolies formes.

— Ah ! comme vous devez regretter vos belles veillées dans la forêt de Helsingland !

L'éclat de ses yeux s'avive un instant et s'évanouit comme une étincelle sur une eau bleue.

— Je vais vous dire, répond-elle d'une voix plus grave : j'en ai maintenant d'aussi belles, — mes veillées d'hôpital. C'est le même silence, la même solitude. Et quel sentiment agréable de penser qu'on est la seule à garder tous les malades, la seule qu'ils appellent au milieu de la nuit !...

Je touchais là au meilleur de cette nature agreste que la richesse de sa vie intérieure mettait au service de la souffrance humaine. Autant qu'on peut connaître du mystère d'une vocation, je m'expliquais comment la petite fille de Helsingland, nourrie de sa Bible et de ses poètes, avait rêvé les manchettes blanches et le bonnet de l'infirmière. Le même chemin s'embranchait vers la forêt et vers l'hôpital, comme vers deux infinis. Son imagination était aussi vivement surexcitée par ce qu'il y a d'incompréhensible dans la splendeur des choses et dans la douleur de l'homme.

Je la taquinais parfois sur sa coquetterie et sur ses nœuds de ruban.

— Je ne suis pas coquette, disait-elle ; mais je m'efforce de l'être pour les malades.

— Vous avez pour eux la coquetterie la plus naturelle, lui répliquais-je : votre belle humeur.

Sa belle humeur émanait d'une gravité foncière. Elle riait de se sentir brave. Elle avait, comme tant de filles suédoises, cette ambition d'apostolat dont il semble que, dans leur guerre d'émancipation,

elles aient dépouillé les hommes. Chaque fois qu'elle retournait en son Helsingland, elle reprenait sa campagne contre l'alcoolisme dont elle avait vu les ravages et dont la seule idée lui donnait la fièvre. Un jour que nous revenions sur la question du mariage, elle me déclara qu'elle n'épouserait jamais un homme qui ne fût point absolutiste.

— Je parie, lui dis-je, que vous n'avez même pas goûté à notre champagne !

— Ne pariez pas : j'en ai bu, et cela m'a fait très grand plaisir. Mais j'ai renoncé à tous les vins, car, si j'en buvais à Upsal, je n'aurais plus le droit de répéter à nos paysans que rien au monde ne leur est aussi funeste.

Les jours, les semaines s'écoulaient. Je voyais chaque soir s'étendre la lumière du printemps qui allait bientôt régner sur toutes les heures du jour et de la nuit. Chaque soir, la verdure me cachait davantage les toits de la ville : mais le château les dominait. Dès deux heures du matin, la façade de briques luisait d'un rose vif, et, sous le ciel plus bleu qu'une prunelle de vierge, ses fenêtres éblouissaient. La végétation qui en descendait me paraissait opaque et dense, comme si elle se ramassait sur elle-même pour faire un somme dans la clarté. On me disait que les alouettes chantaient posées sur les tertres, par toute la campagne. Je ne les entendais point ; mais j'entendais le troupeau de Mlle Elsa, et le ramage des oiseaux dans les forêts de Helsingland ; et, moi aussi, je tombais de sommeil, et j'aurais bien voulu trouver, sous le bois des sagas, le lit de mousse où l'on s'endort...

Chère demoiselle Elsa! Jadis, quand un étranger débarquait chez un roi du Nord, c'était la fille de la maison qui lui présentait la coupe et lui faisait goûter le breuvage du pays. Dans l'ordre spirituel, les filles de la Suède ont un peu retenu de cet antique usage. C'est par elles que j'ai le mieux connu les vertus de leur terroir : la simplicité du cœur, la probité de l'esprit, l'indépendance du rêve et surtout cette poésie secrète et fantasque qui mêlait, dans la coupe que vous m'avez tendue, à la saine amertume du houblon cultivé l'étrange petit goût des sombres baies mûries au soleil du soir.

UNE VISITE AU PARLEMENT

Ceux qui visiteront à Stockholm le nouveau Riksdag ne saisiront plus d'un seul coup d'œil ce qu'est le Parlement suédois. Il fallait voir la vieille habitation où, naguère encore, s'entassaient sénateurs et députés. J'y fus conduit par un membre du Sénat. M. N... me rappelait un peintre que j'avais rencontré en Dalécarlie et que les moindres objets dalécarliens, une coiffe de femme, un vieux manche de charrue, un berceau bancal, un ragoût de mouton fumant sur la table d'une ferme, faisaient bouillonner d'enthousiasme. Je m'efforçais en vain de me régler sur l'admiration que manifestait M. N... ; mais je n'avais pas ses raisons de m'extasier devant la simplicité d'un logis où il s'appréciait lui-même d'être aussi simple : et je répondais froidement la messe.

Au rez-de-chaussée, le restaurant me parut un

petit restaurant très ordinaire, avec de petites tables qui n'avaient rien de singulier, le restaurant de la Bibliothèque Nationale. Mais M. N... le célébrait comme le sanctuaire de l'appétit et de la santé. Les hors-d'œuvre n'excitaient point à boire; et tous les plats qu'on y servait étaient assaisonnés de vertu. On appelait la dame qui le dirigeait « la Tante du Parlement ». Je compris que la stricte politesse me commandait d'être touché de cette dénomination patriarcale. Au premier étage, les deux Chambres, qui n'étaient en effet que deux grandes chambres, communiquaient par une galerie vitrée d'où la vue plongeait sur un bras de mer et remontait une pente abrupte toute plantée de maisons. Ce beau spectacle stockholmien faillit me délivrer de ma gêne, et j'espérai, en m'y arrêtant, que je pourrais enfin me hausser à l'unisson de mon aimable guide. Mais il m'en détourna pour me faire contempler les tableaux accrochés au mur. Le plus remarquable représentait tous les champignons de la Suède.

Nous parcourûmes ensuite les médiocres salons, fumoirs et salles de lecture, dont M. N... me vanta la surprenante commodité; et nous parvînmes au bureau de la Commission du Budget, où il me montra une armoire de bois verni et une clef exposée sur un rayon.

— Devinez ce que renferme cette armoire, me dit-il.

Je ne devinai pas. Il jouit un instant de ma perplexité et reprit d'un ton victorieux :

— Elle renferme tous les protocoles et même

ceux des Affaires étrangères... Et quelle est cette clef?

Je devinai aussitôt que c'était la clef de l'armoire. Il la prit, l'éleva à la hauteur de mes yeux, la fit briller au soleil, et ouvrit le meuble formidable. Il l'ouvrit à deux battants et lentement le referma :

— Vous pourrez dire que vous avez vu les arcanes de notre politique!

Je n'avais rien vu; mais, dans le silence qui suivit, je sentis passer le dogme de l'honnêteté suédoise ; et je saluai.

Enfin, comme les parlementaires n'étaient pas encore en séance, il me mena jusqu'à la table du président du Sénat, où reposait un gros marteau de bois double et rond :

— C'est notre cloche, dit-il. Quand un des orateurs s'emporte ou sort des convenances, le président en assène un coup sur la table ; et l'orateur se tait. Mais voici vingt-cinq ans que je suis sénateur, et je n'ai encore entendu qu'une fois le marteau retomber. Mon collègue qui mérita cet avertissement en resta sur le moment comme frappé : « Ah ! Monsieur le Président, s'écria-t-il en se touchant le front, ce coup-là, je l'entendrai jusqu'à la fin de mes jours ! »

Je voulus savoir ce que le malheureux avait dit ou avait fait pour s'attirer un tel châtiment ; mais M. N... eut beau fouiller sa mémoire, il en avait perdu le souvenir.

On a dû transporter ce marteau si glorieusement inutile au nouveau Riksdag. Mais je crains que, dans le déménagement, bien des choses qui tenaient

au cœur de M. N... n'aient été détériorées, égarées ou abolies. L'armoire aux protocoles avec sa clef en évidence, cette bonne armoire où la politique suédoise fleurait sans doute la lavande et le thym, a-t-elle osé franchir le seuil d'un palais ? « La Tante du Parlement » ne s'est-elle pas crue obligée de renouveler son service et de l'assortir à la solennité du lieu ? En revanche, je suis persuadé que la physionomie des séances n'aura point changé, que les orateurs n'y seront pas devenus plus éloquents ni leurs auditeurs moins recueillis. On voudrait que nos députés fussent astreints à suivre au moins vingt et un jours — le temps normal d'une cure — les délibérations du Parlement suédois, car, tout le monde le sait, ils meurent de leur pléthore d'éloquence et du trop de gaîté qu'elle leur donne.

La Chambre des Députés est en majorité composée de paysans. « Jadis ils se reconnaissaient, dit un auteur suédois, à l'habileté technique dont on les voyait, sur la place Charles XIII, se moucher d'abord avec les doigts et tirer ensuite leur énorme mouchoir bleu pour une touche finale. » Aujourd'hui je ne les distingue guère de leurs collègues, les évêques, les professeurs de faculté, les avocats, dont ils se sont assimilé les manières et les raffinements. Leurs mains sont peut-être plus noueuses du cal de la charrue, la peau de leur visage plus cuite par les vents de l'hiver ; et, quand on leur demande leur opinion sur des questions aussi pénibles que le suffrage universel, peut-être ont-ils gardé l'habitude de baisser les lèvres et de ne rien répondre. Mais la plupart d'entre eux ont

renoncé au costume de leur province ; je n'en ai compté que deux qui eussent conservé le tablier de cuir des Dalécarliens. Peu importe ! Ils ont imprimé au Parlement tout entier l'espèce de méditation laborieuse et de mutisme que l'homme acquiert dans le commerce des bêtes et dans le silence des labours. Ils y joignent une gravité de marguilliers pour qui les bancs de la Chambre sont comme des bancs d'église et les discours comme des prônes. La rhétorique, j'entends la plus brillante et la plus entraînante, loin d'avoir aucune prise sur eux, effaroucherait leurs scrupules et remuerait leur défiance. Ils diraient volontiers d'un orateur qui leur causerait du plaisir : « Cet homme-là parle trop bien pour être honnête. » Leurs pasteurs les ont accoutumés à une élocution dont la monotonie leur semble la condition même d'un raisonnement rigoureux et où le dédain des mouvements oratoires leur est un gage de probité. Que le ministre de la guerre leur lise une proposition sur les effectifs de cavalerie, qu'un avocat discute de la couleur des uniformes militaires, qu'on aborde enfin l'épineux problème du suffrage universel, c'est la même immobilité, la même tension de ces visages aux yeux bleus dans un teint de brique. Je songeais à l'amusante réflexion d'une étudiante d'Upsal. Elle était allée à Paris, et, un jour de prédication, elle était entrée à Notre-Dame. « Le prédicateur faisait tant de gestes, me dit-elle, que je ne pouvais suivre sa parole, tant j'avais peur qu'il ne tombât du haut de sa chaire. » Les orateurs suédois ne courent aucun danger de perdre l'équilibre. Ils s'expriment les deux mains dans leurs

poches, sans gestes, sans éclat, d'une voix morne. Ils vont leur train et creusent leur sillon avec une placidité pesante qui ne connaît pas plus les interruptions vives que les coups d'éperon On ne les encourage pas ; on ne ponctue pas de *Bien ! Très bien !* le cours de leur harangue. Mais je crois que, s'il leur arrivait d'éternuer, tout le monde, évêques, pasteurs, professeurs, avocats et même les paysans qui ont appris les beaux usages, leur répondrait par le vœu scolastique d'Upsal : *Prosit !*

Ne raillons pas. Les membres de ce Parlement se forment une idée très haute de leur responsabilité. Du reste, riches paysans de la Scanie, naturellement conservateurs, ou paysans pauvres du Norrland, assez radicaux, ce ne sont point des parvenus incompétents. Ils ont presque tous fait leur apprentissage de juristes dans leurs communes, où ils remplissaient les fonctions d'assesseurs du juge. Leur élection de députés n'a été pour eux qu'une sorte de promotion ; et ils apportent à la Chambre les qualités qui les avaient désignés à l'estime de leurs concitoyens : une conscience méticuleuse en ce qui concerne l'administration intérieure, une économie des deniers publics poussée parfois jusqu'à l'ignorance des grand intérêts nationaux, mais corrigée par une attention soutenue et aussi par la volonté royale. Ils ont au plus haut point les vertus républicaines et paient très bon marché l'institution monarchique qui leur en garantit le libre exercice. Je ne serais pas étonné que le socialisme obtînt de la justice de ces terriens, si attachés à l'amour de la terre et de la propriété,

des avantages plus pratiques que de nos rhéteurs bourgeois. J'admire en eux ce même esprit de discipline que j'ai noté chez les intellectuels d'Upsal, et qui s'affirme du haut en bas de la société suédoise. L'un d'eux me disait : « Pourquoi le Roi ne se réserverait-il pas le choix des Présidents de nos Chambres ? Ne vaut-il pas mieux éviter tous les sujets inutiles de discussion et de division ? » S'ils n'ont pas achevé leur besogne au quinze Mai, ils continuent de siéger, mais sans toucher un sou. Cette prolongation de séjour à Stockholm, malencontreuse pour leur bourse, leur fait gros cœur. Cependant ils ne se plaignent pas ; ils admettent que l'État, qui ne rétribue point ses sénateurs, traite à forfait avec ses députés ; ils ne jugent pas attentatoire à leur dignité qu'on les considére comme des entrepreneurs de travaux publics et qu'on les paie sur l'ouvrage accompli et non sur le temps qu'ils ont mis à l'accomplir. Ils n'amusent pas l'étranger, certes ! Mais l'étranger les respecte et voit en eux le Grand Conseil Municipal du Royaume de Suède.

LE POÈTE DE STOCKHOLM

La première fois que je rencontrai Oscar Levertin, il me parla de Bellman, le chansonnier lyrique du dix-huitième siècle, selon lui le poète le plus génial de la Suède, et il ajouta : « Lorsque je suis loin de mon pays, et que j'éprouve la nostalgie de Stockholm et de sa nature, je me répète des vers de Bellman. » Le sentiment de Levertin, tous les Sué-

dois le partagent. Tegnér et Snoilsky ont célébré l'un et l'autre, à soixante ans de distance, « la chanson sauvage et cultivée » du grand artiste qui apprit aux échos stokholmiens le nom d'Amaryllis et qui fixa en traits immortels « un rêve printanier de bonheur dans le Nord ». Je ne compris pas tout de suite le génie fascinant de Bellman ; et je compris encore moins comment ses poésies légères pouvaient rendre aux absents l'idée vivante de Stockholm.

La capitale de la Suède me produisait l'effet d'une grosse ville de gros parvenus qui mire ses gros monuments dans des eaux infiniment plus belles lorsqu'elles ne reflètent que des rochers et des pins tordus. J'aimais trop Upsal pour ne pas m'y sentir un peu dépaysé. Et tant de choses m'y déplaisaient ! Je veux bien qu'elle donne l'impression du grandiose, mais d'un grandiose cossu. Elle paraît riche, surtout matérielle, et presque toujours théâtrale et pédante, avec sa manie de frontons, de sculptures, de rotondes, de belvédères, d'architectures composites, dont aucune, sauf peut-être ses lourdes terrasses et son château royal, ne s'harmonise au caractère farouche qui m'avait d'abord séduit dans la beauté de son décor. L'ambition de se distinguer par leur façade, dont ses bourgeois m'ont l'air dévorés, tourne en fureur, dès qu'on atteint les archipels de villégiatures. Je ne connais au monde que le Campo Santo de Gênes où la vanité s'étale aussi emphatiquement. Peut-être préféré-je encore les beaux messieurs de marbre qui viennent, une main sur le cœur et le chapeau haut de forme

dans l'autre, humecter de larmes le tombeau de madame leur épouse, à ces bâtisses mauresques, chinoises, féodales, ces cabines de bains en forme de chapelle gothique, ces mausolées de plaisance dont la prétention esthétique vous feraient prendre en grippe l'amour de la nature.

L'intérieur de la ville est le centre de la correction du Royaume. On ne vous permet pas d'y oublier un instant que le peuple suédois est extrêmement correct, moral et cultivé. Les écoles ne se contentent pas d'être des écoles. Elles ont verset de Bible sur rue. Les inscriptions de leurs murs arrêtent le passant pour lui rappeler les bienfaits de l'instruction et la pratique de la vertu. Tout ce qui est initiative et fantaisie ne peut qu'étouffer dans ces artères rectilignes, entre ces constructions massives. Les vieux quartiers ont une mine triste et compassée; les quartiers neufs, une figure si solennelle que la tenue du dimanche y semble de rigueur. On n'y voit, du reste, que des gens endimanchés, rentiers, fonctionnaires ou domestiques. Ils suivent lentement leur trottoir, le trottoir de la montée ou celui de la descente. Ils ne se trompent jamais. Ils se marchent sur les talons avec la conscience du savoir-vivre et la satisfaction du confort. Les bohèmes, s'il y en a encore depuis ceux dont Strindberg nous a peint l'ennuyeuse médiocrité, doivent se cacher dans les trous et n'en sortir qu'à l'heure où des lumières de la ville, multipliées par les eaux, il ne reste que les becs de gaz égouttant leurs larmes jaunes le long des quais déserts.

Quel rapport peuvent avoir les idylles enivrées

de Bellman avec cette ville pompeuse ? Que viennent faire des nymphes hardiment chiffonnées et crûment libertines dans ce monde empesé ? Mais le Stockholm d'aujourd'hui ne ressemble point au Stockholm du dix-huitième siècle. Sur l'emplacement de ses tavernes se sont élevés de grands hôtels ; et la Suède a converti sa rudesse en raideur. Si le charme de Bellman a traversé ces métamorphoses, s'il survit à la société dont ses chansons furent la parure et la joie, c'est donc qu'il exprime mieux qu'un moment passager dans l'histoire de son pays et que les monuments modernes de Stockholm nous masquent le vrai Stockholm, comme la politesse guindée de ses habitants nous dissimule leur vraie nature. Déjà, sans quitter la ville, au cœur même de la cité, je sais des coins de verdure, des jardins ombragés de saules pleureurs, que les nuits crépusculaires de l'été remplissent de chants ivres et du silence des oarystis. L'étranger, qu'avaient édifié la culture suédoise et la morale parlante des murs d'école, n'est pas médiocrement surpris de voir s'échapper des gazons, si correctement tracés, les héroïnes fripées des chansons de Bellman. Le peuple de Stockholm résiste assez mal aux effluves de la saison printanière. Je le remarque uniquement parce que les Suédois, infatués de leur vertu, rougiraient d'en convenir, et que ce cynisme, campagnard ou plébéien, nous aide à comprendre les grossièretés de leur poète national.

Bien entendu, ce n'est pas ce que nous cherchons en lui ! Éloignons-nous de la ville juste assez pour que la masse en devienne imposante au milieu des

eaux qui l'embrassent et des bois qui la couronnent. Arrêtons-nous au petit château de Haga, le Bagatelle de Gustave III, dans un grand parc que vient baigner la mer. Tout est noble ici : les lignes de l'horizon, les contours du paysage, cette mer qui s'écoule comme un fleuve, ce pavillon aux colonnes de marbre et au toit en terrasse ; et presque tout ce qui est de l'homme y respire le goût français. Un peintre français a orné les murs de figures mythologiques. Les portes vitrées s'ouvrent sur un jardin à la française. Les tables sont chargées des plus jolis Sèvres. Un des panneaux de la chambre à coucher, signé d'Alexandre Roslin, représente un épisode de la vie d'Henri IV : la rencontre du Roi et de son ministre Sully. Les fleurs, les rochers, les bouleaux, la forêt se reflètent dans une salle des glaces. C'est une petite serre de culture française. Je ressens la même mélancolie que naguère à Potsdam, ici sans âcreté douloureuse.

Bellman a chanté Haga, ou plutôt les papillons de Haga. On ne retrouve pas plus en lui la noblesse du paysage suédois que le pittoresque des récifs et des archipels qui font à Stockholm une pathétique entrée par la porte de la mer. Mais ce petit-fils d'un professeur d'Upsal, cet arrière-petit-fils d'un cordonnier allemand, a entendu les chansons de France que les voyageurs apportaient dans leurs malles avec des figurines de Sèvres. Il a suivi la troupe d'Opéra-Comique appelée à Stockholm par le père de Gustave III, Adolphe-Frédéric. Il a fredonné les derniers couplets de Paris, dont raffolait la haute société suédoise et qui voltigeaient

sur les lèvres des hôtes de Haga et de Gripsholm, en ces beaux soirs où l'on se déguisait en divinités mythologiques et où l'on jouait *Rose et Colas* de Montigny et *le Devin du village*. Écoutez bien sa chanson ; vous y surprendrez l'écho de la chanson française, comme dans les salons du pavillon de Haga et des châteaux suédois le pas du visiteur réveille les voix lointaines de notre dix-huitième siècle endormi.

Là-bas, sur le port de Stockholm — et ce port au milieu de la ville est admirable — dans la fumée des navires et dans la rumeur des atterrissages, se dresse la statue laurée de Gustave III. « Reconnaissez-vous son allure de Dieu ? s'écriait Wallin, en 1808, le jour de l'inauguration. Muses, mêlez vos voix au chant d'allégresse des Quirites !... » Il est là qui semble attendre les arrivages de statues, tout cet hellénisme de convention, tout cet Olympe français qu'il prétendit imposer à la terre de Suède. Le poète fut plus habile que le roi. Il saisit au vol la chanson étrangère, l'emporta sous les chênes et les pins suédois, l'apprivoisa et lui apprit à moduler les notes de son pays.

Il l'emporta souvent à Uriksdal. De Haga, un petit bateau nous y conduit. La mer se divise en fleuves et en rivières. On navigue sous l'ombrage des aulnes et des bouleaux et parmi des roseaux où le vent joue. « Le vent joue. » C'est un de ces mots favoris, et, comme le vent qui froisse la soie des roseaux, sa chanson fait une exquise musique. Le jour décline. La cime cuivrée des pins s'enflamme. La lune qui s'est levée jette ses rayons

dansants à la poursuite des lueurs du soleil, que les courants entraînent. Elle est déjà sur le toit des maisons, dont les fenêtres irradient encore. Des essaims de voiles paraissent et disparaissent dans la verdure. Une fille lave son linge et caresse l'onde de ses bras charnus. Un château blanc surgit derrière les tilleuls. Les cabarets d'autrefois sont devenus des villas, dont chacune a son débarcadère ; mais, des gens que le soir ramène et qui trempent leurs mains au fil de l'eau, de ces honnêtes bureaucrates que leur femme, leurs enfants, leur servante et leur chien attendent au petit ponton, pas un qui, dans cette nature à la fois sauvage et civilisée, ne puisse s'émouvoir des chansons de Bellman et y raviver un instant sa vieille âme suédoise d'aventurier buveur et musicien, dont la gaieté a besoin, pour se sentir vivre, de provocations, d'ivresse et de tapage, et dont le frémissement d'une feuille à la lumière du soir suffit à nourrir la mélancolie.

Oscar Levertin, dans une de ses plus belles études consacrée à Bellman, remarque que la chanson française du dix-huitième siècle, dame du monde en partie fine, soubrette ou catin, reste toujours, et jusque dans l'ivresse, une personne raisonnable. Elle n'est jamais enivrée d'elle-même. Elle fait jaillir des étincelles et des épigrammes ; elle ne brûle pas. Autrement dit, ni les Piron, ni les Vadé, ni plus tard les Désaugier et les Béranger, ne sont des lyriques. Bellman en est un. Il l'est dans l'ingénuité du mot ; car ce n'est point au figuré qu'il prend sa lyre. Il compose en musique,

et, si sa musique ne lui appartient pas tout entière, s'il a pillé les opérettes françaises et même les airs sacrés, comme le *Stabat Mater* de Pergolèse, son inspiration musicale est si étroitement unie à son inspiration poétique que là où sa musique cesse, sa poésie tombe. Il l'est encore et surtout par la vérité de ses sensations et par sa furieuse ardeur de vivre.

Ce beau jeune homme à la figure allongée, que les peintres nous représentent la bouche souriante et sensuelle, les paupières abaissées sur sa guitare, a frénétiquement embrassé la vie. « Il écrasa sur ses lèvres, nous dit Levertin, les grappes de la jouissance, jusqu'à ce que le jus en inondât tout son pâle visage. » Il n'eut, comme notre Musset, que dix ans de génie, mais il dura cinquante-cinq ans et ne mourut qu'en 1795, l'esprit vacillant et le corps usé. On résiste un peu plus longtemps dans les pays du Nord. D'ailleurs, aucun amour comparable à la passion du poète des *Nuits* ; aucune conception romantique ou pré-romantique de l'orgie. Il se tue de plaisir à force d'en vivre. Il n'a pas plus honte de son ivresse qu'il ne cherche à l'ennoblir. Elle le mène parfois à la fantaisie la plus légère et à ces danses dont parle Tegnér, dansées avec les Faunes et les Grâces. Parfois, nous ne saurions l'accompagner où elle le laisse. « Vois comme je suis : étendu dans le ruisseau à regarder mes vieilles chaussures, ma veste en haillons, ma chemise plus noire que la suie... » Sa chanson titubante qui ne respecte même pas le lit maternel, son ignoble chanson s'achève en hoquets d'ivrogne.

Ses amours s'offrent à nous sans vergogne, dans leur sensualité bohème : « Le soulier éculé d'une femme qui se promène sous l'allée verte cause à mes yeux plus de plaisir et de volupté que les lauriers dont on me coiffe sur les médailles. »

Mais ce débauché est un artiste de génie ; et, à travers les traductions qui font de lui un Marsyas écorché, je devine du moins ce qu'il a de merveilleux et aussi d'inaccessible pour quiconque n'est point Suédois. Vous imaginez-vous qu'un étranger sente jamais la poésie de La Fontaine ? Bellman est le La Fontaine de la Suède, en ce sens qu'il en est le seul poète qui ait pu dire en suédois :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.

et enfermer dans ce vers toute la lumière du printemps. Chaque fois que mes amis suédois m'ont traduit ses chansons, leurs commentaires et leurs impressions réveillaient en moi des souvenirs de La Fontaine :

Sur les ailes du Temps, la tristesse s'envole...
Belles, craignez les bois et leur vaste silence...
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré...

Mais laissons de côté cet élément mystérieux et inanalysable qui tient au rythme, à l'harmonie, à la puissance évocatrice des mots, et qui est proprement l'âme de la poésie. Bellman ressemble encore à notre fabuliste, par son imitation originale dans un genre médiocre que son génie a transformé et du même coup épuisé, et par la richesse pittores-

que et réaliste de son œuvre. Ce n'est pas seulement l'idylle de Stockholm qu'il nous peint : ses embarquements pour Cythère, ses buveurs aux joues roses et au sourire béat, ses filles de joie dont les seins nus apparaissent aux fenêtres sous la rosée matinale, et, dans la senteur des pins, ses pique-niques au sons des cors de chasse, et ses menuets devant les jambons entourés de fleurs. C'est aussi la vie des rues : les cochers qui se battent, les gens qui se bousculent à la clarté des lanternes, la petite Marjo, qui passe devant l'octroi avec son lait, son baquet de beurre, ses paniers de cerises, et qui éternue : « Marjo, prend des épingles et rattache ta camisole ! » Ce sont des noces et des enterrements, l'enterrement de la patronne du cabaret Vismar : Mollberg, droit sur les étriers, les pans relevés, un cordon au chapeau, des pistolets voilés de crêpe à la ceinture, un bouquet de buis à la main, va chercher les musiciens, mendier un linceul, louer des lampes, commander les poissons et les pains de safran

Bellman connaît encore les paysans. Il sait à quelle heure bout leur marmite de gruau, et de quel geste dans la prairie, appuyé contre une pierre, le Dalécarlien saisit sa bêche. Ce tenancier qui se baisse pour allumer sa pipe, il le suivra bientôt sous la forêt « sombre et bleue ». Ses personnages, se meuvent dans une lumière idéale, la lumière de Watteau, a-t-on dit, ou la lumière plus idéale des printemps du Nord. « La jupe de son Ulla garde, même en traversant les sales ruisseaux, une odeur de rosée sur l'herbe. » Mais ils vivent tous, enlevés

d'un crayon sobre, jetés dans sa courte chanson avec cet art classique, cet art suprême qu'on nomme le naturel. Bellman me paraît avoir réalisé la chimère du réalisme lyrique.

Cependant, s'il voit nettement la réalité, si elle l'amuse de son relief et de sa couleur, il n'y creuse pas assez pour en atteindre l'âme. Sa pensée est pauvre comme son lyrisme restreint. Le monde ne tient pas autour d'une table où des buveurs choquent leurs verres ; et l'on n'en découvre pas tous les aspects de la fenêtre d'un cabaret. Je doute que les flûtes et les hautbois « remplissent de l'infini des sentiments » la salle avinée et souillée d'une misérable auberge. La chanson bachique est trop exposée à prendre pour des étoiles le reflet des lanternes dans les flaques de vin et dans l'eau des ruisseaux. Le Latin s'en défie et la traite comme une esclave. Mais le Suédois suit avec amour cette sorcière qui, de son pas chancelant et nocturne, le ramène par des voies sûres à son intime paganisme, au paganisme de sa chair et de ses désirs, que huit cents ans de discipline chrétienne n'ont pas étouffé. « Je suis un païen ! », s'écrie Bellman quand il est ivre. Il le croit, et cette illusion d'une heure est peut-être la plus vive jouissance qu'il savoure au fond de son verre.

Mais, pas plus que ses compatriotes suédois, le descendant d'Allemands piétistes ne peut se débarrasser de son christianisme. Il a commencé par traduire des psaumes, par écrire des *Pensées évangéliques sur la mort*. Quand le violon de son héros Fredman sera fêlé, il reviendra aux psaumes, et

son dernier ouvrage s'intitulera *la Fête de Sion.* Il composera même parallèlement des poésies religieuses et des poésies à boire. Parfois, il débraillera dans sa chanson des personnages de la Bible, mais il le fera sans cet esprit de libre pensée cafarde si désobligeant chez un Béranger ; il le fera en bon piétiste pour qui, comme Schück l'a justement remarqué, l'Ancien Testament n'est pas intangible.

Et partout, à travers le capiteux vacarme de son œuvre, les cloches de la mort tintent. Que de grossièretés il rachète par sa mélancolie ! La mort ne l'épouvante pas, car il sait que « la table de la Grâce est toujours mise même pour l'enfant prodigue trop longtemps attablé entre Fredman et Ulla », cette Ulla qui rendait les vieux cabaretiers amoureux rien qu'en boutonnant son jupon autour de ses hanches. Non, l'approche de la mort ne lui communique point le tremblement de repentir qu'on sent dans la main de La Fontaine, lorsqu'il écrit sa dernière lettre à Maucroix. Mais il ne peut oublier que la mort « a mis son sablier à côté de son verre ». Les nœuds bouffants d'Ulla ne lui cachent point « les saules funèbres où la tourterelle n'a jamais fait son nid ». Soit ! Dieu est bon, la nature est bonne, le vin est excellent. En avant des cors de chasse ! Quand ce sera le tour des orgues de l'église, nous nous remettrons à la bienveillance du Seigneur qui nous pardonnera notre vieux paganisme, parce que nous sommes pleins de candeur et d'honnêteté, — et d'une honnêteté si suédoise !

TROISIEME PARTIE

DEUX REPRÉSENTANTS DE LA SUÈDE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

UN ROMANTIQUE SUÉDOIS

ALMQVIST

Je ne sais pas s'il a eu du génie. Il appartient à la catégorie des écrivains que je classerais volontiers dans un cercle du monde spirituel analogue à ces limbes où Dante reconnut des gens de beaucoup de valeur, *gente di molto valore*, qui y étaient en suspens, *eran sospesi*. Leurs mérites ne leur avaient point suffi, parce qu'ils n'avaient pas reçu du baptême la grâce suprême et définitive ; et leur seule peine était de vivre dans le désir sans espérance. Je les vois en littérature rôder à une petite

distance, mais infranchissable, du foyer resplendissant où se tiennent les maîtres. Retardataires ou précurseurs, leur visage n'est éclairé que d'un côté. Ce sont, si vous voulez, des demi-génies. Ce qu'ils ont d'hybride attire souvent les raffinés las d'une perfection qui, en satisfaisant nos rêves, nous en marque les limites. Chez nous, leur œuvre demeure la propriété presque exclusive de petites élites qui en recueillent les pressentiments ou les suggestions comme des oracles. Mais dans un pays dont la littérature est moins riche que la nôtre et dont l'esprit national s'accommode plus aisément de l'hétéroclite et de l'inachevé, ils peuvent avoir d'éclatantes fortunes.

En 1893, le centenaire d'Almqvist ne fut guère célébré que par des Allemands et des Finlandais. La Suède l'avait un peu oublié. Des critiques enthousiastes, et surtout un article d'Ellen Key, lui rouvrirent les portes de son pays et les cœurs suédois. Depuis, on n'a plus cessé de le lire, de le commenter, de l'admirer. On le traite comme un auteur classique. On l'égale aux plus grands représentants du génie national. Son *Livre de la Rose*, où il a réuni ses romans, ses contes, ses vers, ses traités religieux et esthétiques, est devenu, aux yeux de la Suède, le *Décaméron* de sa Renaissance littéraire. Son image se dresse au carrefour des routes qu'a foulées, depuis un siècle, l'imagination suédoise. Des paroles tombées de sa bouche bruissent à l'origine de toutes les réformes sociales. Il me semble trop particulier et trop incomplet pour que jamais son œuvre puisse s'acclimater en France ; mais sa figure

mérite d'être connue. Il nous aide à comprendre la Suède. Il est le seul des Romantiques suédois qui survive ; et son histoire est un des plus beaux cas de romantisme aigu que le dix-neuvième siècle ait enregistré.

*
* *

Il naquit en 1793. Sa mère était la fille aînée du bibliothécaire royal Gierwell. Elle avait grandi dans une vieille maison suédoise, où les lettres étaient tenues en grand honneur et où la poésie de de Gessner mettait sur un fond piétiste des lumières d'idylle. Gierwell craignait Dieu, luttait pieusement contre la gourmandise, y succombait par amour conjugal, et rimait pour sa femme de petits vers français. Il avait élevé dans son jardin un autel à l'amitié, et il avait suspendu au mur de son cabinet la gravure du tombeau de Jean-Jacques sous les saules d'Ermenonville. Sa femme lisait couramment Virgile et n'en soignait pas plus mal son pot-au-feu. Leur fille cadette connaissait à merveille les littératures française, anglaise et allemande ; et elle fut plus tard un écrivain assez distingué. Quant à l'aînée, la mère d'Almqvist, elle était exquise avec une petite flamme d'étrange fantaisie qui inquiétait parfois son bonhomme de père. Il note dans son journal « qu'elle a monté en dansant, sur ses bas, l'escalier qui venait d'être lavé et qu'elle en est malade ». Et il s'écrie : « A vingt ans, est-ce possible [1] ? » Ce qui semble plus impos

1. J'emprunte ces détails à une Étude de Levertin sur *la Vie*

sible, c'est qu'elle se soit éprise d'Almqvist, esprit sec, tranchant et processif. On nous dit que ce jeune commissaire de marine lui apportait des bouquets de narcisses et de tulipes, qu'il déposait sur le bord de sa fenêtre, quand elle n'était pas là. Les illusions qu'elle y respirait s'évaporèrent dès le lendemain du mariage. Elle subit pendant douze années l'âpre désenchantement, puis elle mourut. On l'ensevelit dans une robe de mousseline blanche qu'elle-même avait choisie. Sa sœur lui avait envoyé une coiffe qu'on lui attacha avec un large ruban de satin blanc ; et l'on y épingla une rose. Elle était couchée de côté et paraissait dormir dans son cercueil comme dans un lit. Son fils était là, déjà rêveur, les yeux fixés sur les traits maternels et sur la rose.

Il avait senti jusqu'à la souffrance le perpétuel désaccord de ses parents. Il ne les condamnait ni l'un ni l'autre. Sa mère resta pour lui l'amie de la nature et de la solitude qui chemine dans les forêts silencieuses; son père, l'homme infatigable et malheureux qui poursuit sans cesse les réalités terrestres. « Mais, s'écriera-t-il plus tard par la bouche d'un de ses personnages, c'est un triste sort d'être né de deux natures si différentes et que l'amour n'a pas fondues! Dieu éternel, le travail intérieur, les prières, les études, les expériences, ont beau faire : le tempérament ne change pas. Les contrastes que je porte en moi sont aussi pro-

de famille suédoise au dix-huitième siècle. Je me suis aussi servi pour Almqvist des travaux remarquables d'Ellen Key, d'Otto Sylvan, et de Bergholm.

fonds que les différences de mes parents. » Il n'essaya point de réagir. L'idée de cette hérédité fatale flattait dangereusement son imagination et justifiait à ses yeux son manque d'énergie. Ce fut un impulsif, à qui ses égarements n'inspirèrent que des retours mélancoliques sur son triste héritage.

L'époque favorisait, en les colorant de poésie, toutes les défaillances et toutes les trahisons de la volonté. Jamais théories littéraires et philosophiques n'avaient encore revêtu d'apparences plus séduisantes l'anarchie de nos instincts. Au moment où Almqvist sortait de l'adolescence et achevait ses études à Upsal, les romantiques allemands pénétraient en Suède, rassemblaient autour d'eux les disciples de Jean-Jacques et les conduisaient à l'assaut des derniers bastions du rationalisme. En philosophie, Schelling établissait la prééminence de l'intuition et ouvrait une école mystique « où personne n'était soumis à aucune doctrine, mais où chacun obéissait à l'esprit et le révélait selon sa manière [1]. » Pour Schleiermacher, la religion n'avait pas de pires ennemis que les hommes raisonnables et pratiques. L'idéalisme « magique » de Novalis dispensait le génie de marcher sur la terre. On vivait au milieu d'un monde de symboles qui proclamaient l'infaillibilité du sentiment et la bonté divine de la nature.

Ses examens passés, après quelques années d'obscure bureaucratie à la chancellerie du Dépar-

1. Henri Heine (*De l'Allemagne*).

tement Ecclésiastique, incapable de s'assujettir à des fonctions régulières, mais affamé de vertu et persuadé qu'on ne trouvait la véritable innocence que chez les paysans, Almqvist commença par épouser une petite paysanne, « simple rose dans un bois sombre »; puis, accompagné de deux amis, deux frères en romantisme, il quitta Stockholm, loua une ferme au fond du Vermland, s'habilla en coupeur de bois, et, ceint d'un tablier de peau, se prépara doucement à jouir des délices d'une existence arcadienne. Les premiers mois furent un ravissement. On n'avait de voisins que des fermiers et des forgerons. Tous les vices de la civilisation, toutes les tares de la société demeuraient à plus de trois lieues. L'amour flambait comme un feu clair, pur, frais et bon. La jeune femme, la seule de la troupe qui ne jouât pas un rôle, était une servante accomplie; et, le soir, dans leur petite pièce paysanne, elle offrait à son mari le spectacle idyllique d'une fileuse au rouet.

Mais nos trois bûcherons laissaient chômer leur coignée. Almqvist « donnait du temps à son âme. » Il lisait; il écrivait; il songeait. Ce fut sans doute dans cette solitude forestière qu'il conçut son *Livre de la Rose*, et ce château perdu au milieu des bois dont les hôtes se réunissent à la tombée du soir pour entendre des histoires douces, tristes ou terrifiantes. Le conteur ou la conteuse s'assied sur un coussin de velours bleu, et le monde entier revit entre les murs de ce château solitaire. Mais pendant qu'il l'édifiait, la petite ferme se délabrait. La misère et les déceptions en

chassèrent les habitants. On revint à Stockholm où d'abord, comme Jean-Jacques, il gagna sa vie à copier de la musique. L'aventure eut un funèbre épilogue. Almqvist y avait amené la bonne de son enfant, une paysanne que son ami Hazélius, entêté de la même chimère que lui, voulut épouser. La famille de Hazélius s'y opposa; et les deux jeunes gens se noyèrent. Il faut plaindre cette pauvre fille du Vermland arrachée de sa haie sauvage par ces cruels abstracteurs. Quant à Madame Almqvist, elle perdit beaucoup au changement de décor. Son mari reconnut bientôt que le cadre de Stockholm ne convenait pas à son charme rustique, et qu'ils ne pourraient vivre ensemble la vie harmonieuse, où s'unissent indissolublement le ciel et la terre, « la vie de la rose ». Les traits de la jolie fileuse au rouet se durcirent; la poésie se retira d'elle; il n'y eut plus dans la pénombre qu'une brave femme épaisse et fort triste.

C'était en 1826. Un comité composé des plus grands hommes de la Suède, Tegnér, Wallin, Geiger, Berzélius, discutait alors sur les réformes de l'enseignement. On se demandait si les langues anciennes ne devraient point céder le pas aux langues modernes. La création d'un collège d'essai fut décidée; et, deux ans plus tard, Almqvist en était nommé le directeur. La société n'agissait point en marâtre à son égard. On dit qu'il déploya des qualités admirables de professeur; et je le crois sans peine. Son imagination souple et vive, sa curiosité universelle, son tour d'esprit mystique, son art de conter ne pouvaient manquer d'enthousiasmer la

jeunesse. Le romantisme possédait une force incomparable de vie extérieure, et toutes les conceptions, même d'un sang pauvre, qui le traversaient, en recevaient une couleur chaude. Ellen Key nous cite un trait qui n'a rien à faire avec l'enseignement d'Almqvist, mais qui, si je ne me trompe, nous permet de nous le représenter au milieu de ses élèves. Un jeune homme assistait au mariage d'un de ses camarades qui épousait une vieille femme riche, quand il vit Almqvist se diriger vers lui. Il avait cette allure légère et glissante, ces mouvements d'ombre muets et rapides qui lui étaient si caractéristiques. Son long corps maigre paraissait plus mince encore sous la robe de pasteur, et dans son visage d'une pâleur crayeuse, encadré de cheveux noirs bouclés, ses yeux brillaient avec un scintillement de jaune brun et de gris vert, dont peu de gens pouvaient soutenir l'éclat magnétique. Le jeune homme se sentit transpercé par ce regard merveilleux. Almqvist lui avait pris les mains et les lui pressait cordialement en le félicitant à voix basse. « Mais ce n'est pas moi le marié, murmura le jeune homme. — C'est bien pour cela que je te félicite, répondit Almqvist. Tu as vu maintenant comment on ne doit pas se marier. Ne l'oublie jamais. »

La période de sa vie consacrée à l'enseignement fut la plus heureuse et la plus féconde. Il publiait des livres de classe qui lui rapportaient de l'argent, et ses histoires de la *Rose*, parues sans nom d'auteur, se répandaient dans le public. Mais les choses se gâtèrent. Son goût des voyages l'avait

criblé de dettes; on se plaignait de son administration. L'Université de Lund, qui disposait d'une chaire de littérature, lui préféra un rival dont les connaissances étaient moins superficielles. Ses idées pédagogiques avaient parfois de quoi surprendre et même effarer les gens qui n'avaient point vécu dans son château romanesque. Ne rêvait-il pas d'une école où les élèves passeraient par les mêmes avatars que le monde moderne? Pendant trois ans, on les nourrirait de grec; et l'on ferait d'eux d'excellents païens. Durant trois autres années, on les nourrirait d'hébreu; et l'on ferait deux d'excellents Juifs. Les trois dernières années seraient employées à les christianiser; et ils deviendraient d'excellents chrétiens. Ses nouvelles audacieuses *Amorina* et *Det går an* soulevèrent l'opinion. Une étude dramatique, qui attentait à la majesté de saint Paul, acheva d'exaspérer l'autorité ecclésiastique, dont il dépendait en sa qualité de pasteur. Il démissionna et comparut devant le Chapitre d'Upsal, où il se défendit avec une souplesse regrettable. En fin de compte, on lui fit confesser et jurer ce qu'on voulut. Puis il prit le large, et nous le retrouvons en 1840 à Paris, devant les tours de Notre-Dame.

S'il avait commencé par vivre dans la familiarité de Schiller, de Gœthe, de Novalis, de Tieck et des romanciers allemands, il n'avait pas tardé à entrer en commerce avec les romantiques français. Notre romantisme, « ce squelette richement habillé », suivant son expression, le hantait plus qu'il ne l'avouait lui-même. Je souhaiterais qu'un critique suédois entreprît de débrouiller le compte exact

de ce qu'il nous doit. Je ne serais point étonné qu'on découvrît un jour qu'il a pillé Diderot. L'influence de Victor Hugo sur lui est évidente; celle de George Sand, incontestable. Mais, quand ses contemporains l'accusaient d'imiter l'auteur d'*Indiana*, il les assurait de son mépris pour cette femme sensuelle. Il est toujours prêt à nier ses dettes; et, en ce qui touche la France, il se montre d'une hypocrisie dont je serais tenté de lui être reconnaissant, car il y pousse et y grossit jusqu'à la caricature la mauvaise foi que nous avons le privilège d'exciter chez les protestants étrangers et surtout chez les Scandinaves.

Dans un article intitulé *le Vrai Quasimodo*, qu'il envoyait à un journal suédois, Almqvist nous décrit ses premières impressions de Paris, d'abord sa surprise de ne pas voir une seule tour puissante, une seule aiguille gothique se dresser au-dessus de l'énorme ville. On dirait que Paris n'a pas d'église. « Et le voyageur du Nord se rappelle avec horreur qu'il se trouve dans une cité et dans un peuple sans religion. » Admirez l'horreur de ce voyageur du Nord qui vient de mentir à sa conscience devant le Chapitre d'Upsal, qui n'a gardé aucune croyance positive, et qui, tout confit qu'il soit en incrédulité, acceptera quelques années plus tard d'être nommé, sous la protection d'un évêque, pasteur de régiment! Cependant il découvre Notre-Dame. Ce « Quasimodo des Églises » lui paraît surgir des entrailles de la terre avec quelque chose de sublime et d'infernal. Il erre dans les ruelles tortueuses qui l'avoisinent; il s'émeut au souvenir d'Esmeralda. Où son

émotion l'a-t-elle conduit ? Je l'ignore. Mais voici son jugement sur les Parisiennes : « On ne saurait dire s'il existe en Europe un être plus dégradé que la femme de Paris... Il est facile de rire d'une grisette et de la mépriser ; faisons ce qui est plus difficile : pleurons un moment ! »

Le bon apôtre au ton doux et à l'air cafard ! Et songez qu'ils sont là-bas, dans le pays d'où venait Almqvist, des centaines et des centaines qui, sous une forme ou sous une autre, et moins les larmes, ont exprimé la même opinion. Hier encore, je relevais dans le livre d'un des Suédois les plus affranchis de tout préjugé national, le docteur Kleen, que l'intelligence de la femme française se développait au couvent comme le pied de la Chinoise. C'est une poupée, disait-il, qui cache sous une dorure très mince une ignorance inouïe *et un esprit impur*. Elle ne connaît ni sa tâche ni ses devoirs. On va répétant que c'est la faute de nos romanciers si les étrangers se forment de nos femmes cette idée misérable. Mais, quand on se mêle de juger un peuple d'après ses romans, encore faut-il choisir ceux qui, de l'avis même de ce peuple, ont le moins déformé son caractère et ses mœurs. Il ne me viendrait jamais à l'esprit d'invoquer contre la société et contre les femmes de Stockholm les grossières outrances de Strindberg. La chasteté du roman suédois n'atteste pas plus la pureté suédoise que les licences du nôtre notre immoralité. Elle prouve simplement que les écrivains du Nord laissent dans l'ombre le côté physiologique de la vie et tout un groupe de passions et de misères dont je ne dis pas qu'il soit bon de

les étaler, mais dont l'oubli conventionnel et systématique affaiblit souvent la vérité de leur art. Elle prouve ausi leur impuissance à concevoir esthétiquement la volupté, car, lorsqu'ils veulent imiter les peintures que nous en faisons, ils tombent facilement dans un cynisme où nous ne ramasserons pas de quoi salir leurs foyers.

Nos romanciers sont moins coupables qu'on ne le suppose. Ni Almqvist, ni ses successeurs n'en appellent à leur témoignage. Ils se rapportent à ce qu'ils ont vu et touché. Mais leur sentiment part de plus loin que de leur superficielle et incomplète observation. Il vient de leurs ancêtres pour qui la femme des pays latins et catholiques n'était qu'une fille de Babylone. Il vient encore de leurs mères, de leurs sœurs, de leurs fiancées, de leurs filles qui n'ont jamais pardonné à la Française sa réputation de grâce et d'esprit. Un jour que je visitais en Suède un collège de jeunes filles, la Directrice me dit avant d'entrer dans les classes : « Vous ne trouverez pas nos élèves très élégantes ! » Je m'arrêtai un instant, surpris de la pointe fielleuse qui perçait sous le miel de sa parole. En effet, qu'est-ce qu'un Français peut bien demander à une femme, hormis l'élégance des manières et la coupe distinguée de la robe ? Un autre jour, une étudiante d'Upsal lâcha devant moi qu'elle aimerait mieux mourir que d'être Française. Le révérend Almqvist lui eût donné sa bénédiction.

De retour en Suède, il mit sa plume au service du journal radical dirigé par Hierta, un des hommes qui ont le plus contribué à moderniser son pays.

Excellent journaliste, comme il avait été excellent professeur, correcteur d'épreuves, copiste de musique, « il se tuait à la besogne, écrit Ellen Key, et l'Académie suédoise n'en prenait aucun souci ». Les Académies ne se soucient jamais des gens qui se tuent à la besogne. D'ailleurs, l'Académie suédoise ne se doutait pas encore que cinquante ans plus tard Almqvist aurait du génie. Mais l'Église d'État, « un monstre, disait-il, comme toutes ses pareilles, puisqu'elles ont introduit l'hérésie dans le monde », l'Église d'État fut plus pitoyable que l'Académie, et, sur ses sollicitations, elle le nomma pasteur de régiment aux appointements annuels de cent soixante-dix rixdhalers.

Il s'était lié avec un certain von Scheven, ancien colonel de cavalerie, ancien ami de son père, qui donnait à l'usure tout le temps qu'il ne consacrait pas à la méditation des rêveries de Svedenborg. Ce vieillard glabre aux cheveux hérissés semblait sortir d'un conte d'Hoffmann. Il avait soixante-dix-sept ans et vivait séparé de sa femme, dans la même maison qu'une figurante de théâtre, dont il était furieusement épris et jaloux. Son domestique, un prisonnier libéré, ne le brossait jamais et ne balayait jamais sa chambre. Un vieux clavecin y dormait sous la poussière, et les araignées ourdissaient tranquillement leurs toiles dans les livres reliés en cuir de sa bibliothèque. Mais sur sa table les ouvrages en latin de Svedenborg restaient ouverts, et spécialement le traité *De Conjugio in cœlo*, « où il comparait amèrement les mariages de ce bas monde et les unions des esprits

célestes ». Almqvist, toujours tracassé par des besoins d'argent, se faufila dans les louches affaires de ce vieillard. L'esprit de lucre paternel renaissait en lui, mais dépouillé de tout scrupule. Les sommes que von Scheven lui prêtait à quatorze pour cent, ce démocrate mystique les prêtait à vingt pour cent aux pauvres protes qui imprimaient ses romans et ses vers. Ce fut là son plus grand crime. Il en commit au moins un autre, lorsque, spéculant sur les yeux fatigués du vieillard, il signa des reçus du faux nom d'*Almgrenn* ; et il en commit peut-être un troisième, puisque von Scheven l'accusa formellement d'avoir essayé de l'empoisonner avec de l'arsenic. L'histoire n'a pas été éclaircie ; mais Almqvist a contre lui l'opinion de ses meilleurs amis qui le crurent coupable, sa fuite éperdue, et le silence qu'il a gardé jusqu'à sa mort.

Il abandonna femme et enfants, et se sauva d'une traite à Helsingborg. L'ordre d'arrestation courait après lui. Un de ses amis, qui était à la veille de se marier, consentit à le recevoir dans son appartement en réparation. Il l'y laissa seul un instant, et, rentrant tout à coup, il le trouva blême et suant la peur derrière un poêle démoli. Je le vois tel qu'une impressionnante gravure m'a imposé ses traits : le visage maigre, les yeux éclatants et fixes, le nez très long tombant sur une bouche sinueuse et sans lèvres, un air d'illuminé sinistre. Le lendemain, un petit bateau danois emportait à Elseneur cet homme de cinquante-huit ans, convaincu de faux, accusé d'empoisonnement, en qui la Suède devait honorer un jour un de ses grands écrivains, et

dont Runeberg disait : « Quand Notre-Seigneur veut jouer un de ses beaux airs, il ne s'inquiète pas de savoir si le violon est fêlé. » Les journaux arrivés de Stockholm l'empêchèrent de séjourner à Copenhague. Il passa à Kiel, de Kiel à Londres, de Londres en Amérique. On ignore comment il y vécut. Dans les lettres qu'il écrivit à sa famille, il ne parle pas plus de ses occupations qu'il ne tente de se disculper. On dit qu'il nota des mélodies indiennes du Niagara.

Quatorze ans plus tard, en 1865, un très vieux professeur nommé Westerman s'installait à Brême. Il fréquentait assidûment une librairie où il achetait des livres qu'il payait comptant. Le libraire lui eût peut-être fait crédit, tant il était attiré et charmé par la conversation de cet inconnu à qui les ouvrages de Renan causaient un extrême plaisir Puis, un jour, le professeur Westerman ne revint pas à la librairie. Il se mourait à l'hôpital. La jeune femme du médecin, qui visitait elle aussi les malades, s'arrêta devant ce vieillard dont les mains étreignaient l'*Odyssée*. Elle avait apporté quelques roses, et, comme elle s'aperçut que la vue de ces fleurs mettait aux yeux de l'agonisant l'éclat d'une indicible émotion, elle voulut qu'on les attachât sur sa bière. Ces roses permirent d'identifier le cercueil, inhumé dans la fosse commune, lorsqu'une dame suédoise se présenta le lendemain ou le surlendemain de l'enterrement, et dit : « Je suis la fille du professeur Westerman, de M. Almqvist. »

*
* *

Son œuvre est une orgie de romantisme. Toutes les théories internationales de la première partie du siècle s'y bousculent en état d'ébriété. Les unes ont déjà des teintes cavadériques, et les boissons ardentes dont il les abreuve suffisent à peine à les galvaniser. Les autres, mal équilibrées mais bien vivantes, nous regardent avec des yeux qui leur sortent de la tête. Il y en a que l'ivresse du Nord stupéfie, d'autres qu'elle soulève comme sur des ailes d'oiseaux nocturnes. Mais, parfois, de cette salle surchauffée, où les chimères se heurtent et s'éclaboussent de sang, une fenêtre s'ouvre et le blanc salut du clair de lune entre embaumé des senteurs de la terre et tout vibrant de la musique des anges. Venez prendre le frais : le parc est beau, c'est le grand parc suédois qui va jusqu'à la Mer de Glace. La pauvreté y habite, et Dieu avec elle. Oubliez les saturnales romantiques dont la rumeur expire en deçà du premier rideau des sombres pins. Faites crédit à votre guide. Il sait où les sources chantent. Tout cet immense pays est son foyer. Vous croiserez de belles filles saines et vraies. Vous pénétrerez dans des chaumines, où des lueurs mystiques se posent sur les grossiers ustensiles de ménage. Des voix pures montent de la prairie. Vous surprendrez çà et là, dans un coin d'ombre, le bruit d'un juste sanglot. Mais défiez-vous tout de même : son imagination est plus remplie de Trolls que la forêt suédoise ; et les oies sauvages qui

traversent le ciel du Nord sont moins nombreuses que les symboles dont sa pensée est obscurcie.

*
* *

Il y a d'abord dans Almqvist un imitateur ou un émulateur des romanciers germaniques, des Tieck, des Auguste Lafontaine, des Clément Brentano, et aussi des romanciers français, de Victor Hugo à Eugène Sue, sans compter l'Anglaise Anne Radcliffe. Le *Livre de la Rose* ressemble aux vieux châteaux de la Suède, où l'Allemagne et la France et d'autres nations encore peuvent reconnaître leur bien. Cependant il s'est toujours abstenu d'emprunter ses sujets au moyen âge. Le roman historique ne l'a guère attiré, soit qu'il fût trop préoccupé des questions modernes, ou que, tout à sa fantaisie, il ait répugné à l'effort de documentation que ce genre sollicite. Il n'était pas loin de partager l'idée de Frédéric Schlegel que le labeur et l'utilité sont les anges de mort qui nous interdisent l'entrée du paradis. L'histoire le gêne. On dirait même qu'elle l'exaspère, car il n'est jamais plus fou que lorsqu'il rencontre un événement historique, comme le meurtre de Gustave III ou le règne de Louis-Philippe. Il sort de la vraisemblance la plus élémentaire en faisant claquer les portes. Il imaginera dans l'entourage de Gustave III un enfant de la nature, « au delà du bien et du mal », une petite bête humaine extraordinairement gracieuse et charmante, une espèce d'her-

maphrodite qui porte tout le printemps dans ses yeux. C'est *Tintomara*. Il aiguisera contre Louis-Philippe le poignard d'une jeune fille qui est la fille d'un Français et d'une demi-sœur d'Abd-el-Kader !

Mais ni les romans lugubres de Tieck ou d'Arnim, ni *Gaspard et Annette* de Brentano, ni *Bug Jargal*, ni *les Mystères de Paris* n'accumulent plus d'horreurs que certaines pages du *Livre de la Rose*. Il déploie dans l'agencement des crimes une effrayante ingéniosité. Une jeune paysanne, dont la maîtresse a été empoisonnée, est arrêtée un soir par l'empoisonneur et couchée par lui sur un gros tronc d'arbre que la scie attend dans la scierie déserte. Si elle ne lui jure pas que devant le tribunal elle dénoncera son maître, il va mettre la scie en mouvement; et, comme elle résiste, il le fait pour l'épouvanter. A ce moment, la machine le happe et la précipite dans les remous de la rivière; et l'arbre, où il a lié la jeune fille, est entraîné vers la guillotine. On ferme instinctivement les yeux. Il sait créer autour de ses personnages une atmosphère angoissante de soupçons et de terreur. L'auteur du crime est peut-être là devant nous. Les questions deviennent plus pressantes; ses réponses, plus étranges. Son attitude et ses yeux demeurent impénétrables. L'aveu apparaît et disparaît au bord de ses lèvres. Tour à tour nous souhaitons et nous tremblons qu'il en tombe. Si le jeu continuait, nous crierions. On ne soutient pas longtemps cet intérêt frénétique. D'ailleurs, Almpvist ne se possède jamais longtemps, et notre

curiosité, du premier coup tendue, ne tarde pas à s'amollir entre ses mains fiévreuses.

Et puis le malheur, c'est que nous entrevoyons souvent, derrière ces conspirations d'atrocités, le visage exsangue et puéril de la thèse. Par une inconséquence que je ne me charge pas plus d'expliquer qu'on ne parvient à concilier chez les jansénistes l'éducation rigoureuse de la volonté et le dogme de la prédestination, les romantiques, en en face du Progrès qu'ils exaltaient, dressaient l'image opprimante de la Fatalité. Almqvist s'attaquait à la liberté humaine. « Je mets, disait-il, une pointe d'épée aiguisée sur le nerf le plus sensible de l'humanité. » Dans une de ces œuvres de jeunesse, — mais quelle est l'œuvre où il n'a pas été jeune? — dans *Amorina*, il nous présente quatre personnages, quatre victimes d'une hérédité morbide. Les jumeaux Wilhelm et Rudman, descendants de songes creux et de fous, aiment la même jeune fille, Amorina, dont on nous apprendra plus tard qu'elle est leur demi-sœur. Wilhelm, persuadé qu'elle l'a trompé, se tue pour prévenir les furies de la famille dont il entend déjà le halètement rauque. Amorina chavire dans une folie douce et fantastique; et la démence s'abat sur Rudman, dévoré de remords. Le quatrième personnage, Johannès, est un cousin d'Amorina. Son père, chasseur enragé, voulant faire de son fils un chasseur comme lui, a forcé sa femme enceinte de boire du sang chaud et d'assister à des tueries de bêtes. Aussi Johannès, dominé par la passion du meurtre et incapable de se refréner, mord et tue ceux qui l'en-

tourent. Le condamnerez-vous? Il n'est pas même méchant!

Détournons-nous de ces enfantillages de barbare. Je ne me dissimule pourtant pas la part d'originalité qu'ils renferment. On peut dire qu'Almqvist inaugurait en littérature l'étude des maladies de la volonté comme Hoffmann celle du magnétisme et de l'hypnose; et l'on ajoutera que ses invraisemblances, comme le merveilleux d'Hoffmann, se rachètent assez souvent par le sentiment poétique et par le trait d'observation juste. Des oripeaux usés, décolorés, rongés de vermine, mais qui restent accrochés à quelques clous d'or : tel est l'effet que nous produit son Guignol pathologique.

Victimes de la fatalité que nous apportons en naissant, comment se fait-il que la société soit responsable de nos erreurs et de nos crimes? Mais ne nous embarrassons pas de ces illogismes romantiques! Jean-Jacques l'a dit, et Almqvist le prouve. Du moins il essaie de le prouver. Les tribunaux et les prisons sont évidemment les plus grands obstacles à l'innocence et à la vertu que la malice des hommes ait jamais élevés. Le magistrat nous démoralise et le geôlier nous déprave. Quand on réfléchit à ces institutions d'origine païenne ou démoniaque, on n'a plus qu'une envie, celle de quitter notre abominable civilisation et d'aller « sacrifier des roses au Seigneur » sur les autels de la nature.

S'il n'avait aucun sens de l'histoire, Almqvist adorait la géographie, ou plutôt les cartes du

monde dont, à la façon des anciens géographes, il faisait les cadres mobiles de sa fantaisie. J'ai rencontré dans son univers des figures de Japonaises, qui me permettent de supposer qu'il avait lu les voyages de son compatriote Thunberg et qu'il avait deviné, à travers l'espace, le charme énigmatique de leurs yeux retroussés et de leur éternel sourire. Un autre jour, il transportait ses lecteurs à Java ou à Sumatra et leur racontait l'histoire d'une petite Indienne, Parjumouf, dont le courage réconciliait deux tribus en guerre. Quel doux pays que ce pays de sauvages! C'est là qu'on a bien compris toute la poésie de l'hyménée. « Lorsque deux jeunes gens s'aiment, ils gravissent la colline en fleurs consacrée au dieu, et s'y agenouillent. Le père leur impose les mains sur la tête et leur demande s'ils se sont jamais embrassés. *Ils jurent que non.* Le père prend alors la sainte fleur nommée *Imba*, et la leur passe doucement sur les lèvres. Puis, unis dans son embrassement, ils échangent les premiers baisers. » Cette vision paradisiaque me rappelle les « idées sublimes » de Saint-Lambert aux petits soupers de Mlle Quinault. « Nos législateurs ont manqué leur coup!... Pourquoi ne conduit-on pas les mariés... (Ici, lacune dans le manuscrit de Mme d'Épinay, mais ce devait être sur une colline de fleurs...) Les parfums les plus délicieux fumeraient autour d'eux... Des hymnes voluptueux et nobles seraient chantés en l'honneur des dieux!... » Je saute quelques vivacités lyriques de Saint-Lambert, et je n'ose citer le *Supplément*

au Voyage de Bougainville qu'Almqvist devait juger infâme, tout en exaltant comme Diderot l'innocence de la nature. Seulement, cette nature, qui pour nos philosophes du dix-huitième siècle, est le triomphe ingénu de la sensualité, se pare aux yeux du Suédois d'une grâce puritaine tout à fait extraordinaire. *Ils ont juré que non!* Plus loin, Parjumouf se contemple dans une source, non par coquetterie, mais par vertu, car l'autel du dieu est proche, et sur ce miroir enchanté les mauvaises pensées de l'âme se reflètent en laideur dans les traits du visage. Je regrette qu'elle n'y voie pas la figure de son amant. Je n'aurais pas été fâché de découvrir la source magique et platonicienne de *l'Astrée* chez les vertueux Indiens des possessions hollandaises, et j'aurais pu ajouter d'Urfé à ce long cortège d'immortels qu'Ellen Key semble inviter aux funérailles de son héros.

En tout cas, j'y demande une place pour Alfred de Vigny. Almqvist devait savoir le *Moïse* par cœur lorsqu'il écrivit *la Nuit du poète*. Le poète, cet élu de Dieu, parle ainsi : « J'entendais le tonnerre gronder dans les nuages... je souriais et je disais : « L'éclair est beau. » La pluie tomba, diluvienne... Je ne fus point mouillé. Les tempêtes passaient sur les prairies et les forêts ; les bêtes s'enfuirent; les hommes furent glacés jusqu'aux moelles. Ma main était chaude et je peignais. Je vis croître les bourgeons et se sécher les fleurs. Je peignais. Je vis les enfants grandir, devenir des jeunes filles et des jeunes gens. Les jeunes filles s'épanouirent en femmes : les jeunes gens, hommes à leur tour, par-

lèrent d'une voix sage et dure, et vieillirent... je continuai d'être celui qui peint... *Mon Dieu, mon Dieu, ceci est ma dernière prière : laissez-moi me faner et mourir comme les autres !* »

Vigny sera là en bonne compagnie, avec Gœthe, Shelley, les Browning, Renan, Tolstoï, Nietzsche, Mæterlinck, car ce diable d'Almqvist est universel. On le retrouve dans le panthéisme anglais, dans l'anarchie russe, dans le drame wagnérien, dans le christianisme de Renan, dans la théorie du Surhomme, dans les répétitions monotones et les dialogues monosyllabiques de l'auteur de *Tintagille*. On le retrouve même dans les transpositions sensorielles qu'après Hoffmann et Baudelaire les poètes de l'école symboliste ont mises à la mode. Il entend le son des couleurs ; il respire l'odeur des bruits ; il goûte la saveur des parfums. Les circonstances de la vie et les sentiments du cœur lui apparaissent verts ou d'un brun rouge ; les uns ont des reflets violets ; les autres s'estompent d'un bleu pâle. Il dira de l'élégance française : « Ce n'est ni blanc, ni rouge, ni noir. C'est quelque chose de jaune clair. Pas comme l'or cependant. Mais connaissez-vous la souple toile écrue ? » Il a inventé avant nos décadents le lyrisme sans rimes et sans rythme fixe. Il s'est complu comme eux dans les harmonies abstruses. Mallarmé eût fait de lui un ancêtre.

*
**

Au milieu de ce capharnaüm de compositions

bizarres, hétérogènes, incomplètes ou manquées, quelques courts essais, deux ou trois fantaisies, et surtout une nouvelle, le *Det gär an*, nous précisent son originalité. Nul Suédois n'a poussé plus loin la révolte contre les conventions sociales et n'a porté de coups plus impatients à une société d'esprit germanique, dont le caractère apparent est son obéissance absolue aux lois et aux mœurs. Toute l'anarchie latente des cœurs scandinaves se condense dans sa fantaisie *Ormuz et Ariman.*

Ormuz et Ariman habitaient la lune. Le premier possédait une belle maison blanche dont les volets jaunes et le toit de cuivre brillaient à travers les érables. C'était comme la maison d'un haut fonctionnaire suédois ou d'un pasteur. Il était convaincu que le genre humain était naturellement enclin au mal ; et il passait sa vie à élaborer des plans qui assureraient le bonheur de l'humanité. Ariman, lui, n'avait point de demeure fixe, ou plutôt les mystérieuses forêts de la lune étaient son unique demeure. Il allait toujours seul, les yeux ardents, la bouche mélancolique ; et personne ne pouvait deviner ses sentiments ni ses pensées. Quand Ormuz crut avoir trouvé le plan idéal, il rassembla autour de lui son nombreux personnel, et il convia même Ariman à venir l'entendre. Ariman l'écouta et dit : « Pourquoi veux-tu régler la vie des gens ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils se développent selon leur nature ? — Bon gré, mal gré, répondit Ormuz, je les rendrai heureux. — Que ne leur inspires-tu, repartit Ariman, le désir de s'améliorer eux-mêmes ? » De ce jour, Ormuz tint Ariman pour un

personnage suspect ; et, décidé à n'en faire qu'à sa tête, il promulgua la charte de l'humanité et dépêcha tous ses messagers sur la terre.

Il divisa le monde en royaumes gouvernés par des régents, hommes ou femmes, qu'il revêtait de son autorité : « Si, pendant qu'un de ces régents occupe le trône, un sujet s'élève contre lui sans pouvoir le détrôner, vous considérerez ce sujet comme un criminel de la pire espèce ; s'il triomphe, vous l'acclamerez, car il aura reçu notre investiture, et vous ne verrez plus dans le régent renversé qu'un détestable malfaiteur. Il ne faut pas que vous ayez jamais l'idée qu'un de vos régents soit injuste ou bête, car nous lui envoyons de la lune, par de secrètes expéditions, toute la sagesse dont il a besoin pour vous diriger. » Ormuz ne se contentait pas d'établir des gouvernements ; il fixa avec un soin méticuleux les occupations des hommes, la façon dont chacun d'eux devait organiser son existence, les rues qu'il devait suivre afin d'éviter les encombrements, les amis qu'il devait fréquenter, les vêtements qu'il devait porter. Ormuz descendait aux plus petits détails et postait dans les carrefours des surveillants toujours prêts à frapper d'amende les oublieux ou les réfractaires. Et il ordonnait également la vie des bêtes et des choses. Sous peine d'ondées et d'orages, les rossignols ne pouvaient chanter qu'à certaines heures et dans certaines forêts. Il avait décrété, une fois pour toutes, le nombre de petits que chaque femelle devrait couver ou mettre bas, et les fleurs qui devraient éclore dans chaque jardin. Et, cela fait,

il fut persuadé qu'il avait assuré le bonheur de l'humanité.

Mais les hommes, les bêtes et les plantes, qui lui obéissaient le jour, recevaient la nuit la visite d'un être invisible dont ils redoutaient le rire merveilleux. Sur le passage d'Ariman, les fleurs assombries prenaient des teintes et des formes imprévues. Les bêtes sans doute s'ébrouaient et sautaient par-dessus leurs parcs et leurs enclos. Les hommes secouaient leurs chaînes. Toutes les âmes s'éveillaient dans la libre beauté de leur nature.

Je ne connais point de pages d'Almqvist plus brillantes, ni dont l'emportement satirique et révolutionnaire soit plus capable de flatter l'indépendance de ces esprits scandinaves qui, soumis étroitement aux lois de la cité, ne se ménagent pas moins, dans leur amour de l'isolement, la sombre joie d'écouter le rire d'Ariman. Almqvist exprime à haute voix la revanche silencieuse et solitaire du Suédois sur les contraintes sociales. Point de pays où les décrets d'Ormuz soient plus exactement observés ; point de pays où, lorsque passe le nocturne Ariman, les excentriques se donnent plus librement carrière. Mais Almqvist visait l'Église et l'État, et, comme plus tard Ibsen, il revendiquait contre leur oppression le droit pour chaque être de vivre sa vie. Que la formule, prise à la lettre, nous paraisse ou dénuée de sens, ou parfaitement inhumaine, là n'est pas la question. Lorsque la fantaisie d'Almqvist revêt ce plumage éclatant et navigue à grands coups d'aile, je ne vois plus son bec rapace ni ses yeux de sang.

*
* *

Parmi ces règlements draconiens, Ormuz avait institué le mariage et placé la femme, cette éternelle mineure, sous la tutelle de l'homme. Il ne dépendit point d'Almqvist que le féminisme suédois naquît avant Frederika Bremer. Malheureusement, du premier coup, il brûla toutes les étapes ; et, tandis que la bonne Frederika, en exaltant leurs vertus familiales et leurs pots de confiture, tâchait d'adoucir le sort des filles célibataires, Almqvist avait déjà fait miroiter à leurs yeux les avantages de l'union libre. Ce fut son scandaleux *Det går an* qui leur apporta l'évangile des temps futurs. Aujourd'hui, on l'explique dans les classes et même dans celles des collèges mixtes. « Chaque nouvelle ère de civilisation, disait Almqvist, constitue le péché mortel que les siècles précédents ont condamné de tout leur pouvoir, de toute leur sagesse, avec toute la force de leur législation. C'est par le crime que l'humanité avance. » Voyons le crime.

Sur un des bateaux du lac Mœlar, un jeune sous-officier, très beau garçon, rencontre une jeune fille qui n'est ni une demoiselle ni une paysanne. Ses galanteries sont d'abord repoussées. Mais, peu à peu, la jeune fille s'apprivoise, et, à la première escale, elle accepte d'aller déjeuner avec lui. Ils entrent au restaurant. « La jeune fille avisa un pot de lavande sur le bord de la fenêtre, en rompit une petite branche, la roula entre ses doigts et respira

l'odeur de ses mains. Le sergent, pour ne pas rester inoccupé, en fit autant avec une feuille de géranium. » Ils déjeunent ; mais, au moment de partir. Sarah, très rapidement et très simplement, paie son écot, à l'ébahissement du brillant militaire. Ils regagnent le bateau, et leur conversation continue de plus en plus familière, car ils ont adopté le tutoiement si fréquent en Suède. Nous y apprenons que le père de la jeune fille est mort depuis six ans, qu'elle dirige un atelier de verriers à Lidkœping et qu'elle s'était rendue à Stockholm pour y voir comment on teignait le verre. Le sergent Albert est charmé. « A quoi penses-tu? lui demande Sarah. — Je me demande si tes lèvres ont jamais reçu un baiser. » « Un sourire rapide fut la seule réponse. Elle laissa ses yeux errer sur les rives du Mælar. Il n'y avait dans son regard ni coquetterie ni scintillement de malice, ni rien non plus de romantique ou de céleste. Ce regard n'était pas beau; il n'était pas laid, il était de ceux dont on dit avec contentement : *Det går an!* (Ça va bien!) »

Tout ce début, en dépit de quelques longueurs, me semble d'un ton très juste. Les caractères se dessinent aux sinuosités mêmes de la conversation : celui du militaire, brave garçon, d'apparence un peu fat, en réalité timide, tendre, capable de délicatesse ; celui de la jeune fille, décidé, loyal et pur, avec ce je ne sais quoi d'inquiétant que donne toujours à une jeune fille une expérience précoce des tristesses de la vie. Almqvist a eu le grand art, sans nous la décrire, de nous faire sentir le charme frais et sain, avec un soupçon de vulgarité, mais si

frais et si sain, de cette jeune fille sûre d'elle-même, et dont l'air du Mælar a fouetté les joues roses. Un beau sang hardi circule agréablement dans ses veines. Elle aime son métier; son esprit en est plein. « Voici une belle maison, dira-t-elle : *vingt-quatre carreaux par fenêtre !* » Surtout elle se montre fière de l'indépendance qu'il lui garantit. C'était la première fois dans la littérature suédoise que la femme s'émancipait par son travail et concevait un autre gagne-pain que le mariage.

Cependant, le sergent la plaint d'être une femme seule et sans défense. « Ne serais-je pas plus à plaindre, lui répond-elle, si j'épousais comme ma mère un homme violent et ivrogne ?... Ce qu'il faut, c'est de ne pas avoir un tourmenteur qui vive sur votre travail et qui gaspille votre argent. » Et elle lui raconte qu'un soir sa mère a jeté, de colère et d'horreur, son alliance d'or dans la rivière. Si elle ne s'y est pas jetée elle-même, c'est à cause de sa fille. « Le pasteur lui disait qu'elle sortirait meilleure de ses épreuves. Hélas ! elle en est sortie plus mauvaise. Elle s'est mise à boire, elle aussi. » Le sergent, qui, Dieu merci, n'a pas lu *Amorina*, achève de s'enflammer ; mais, comme il commence à craindre que sa compagne n'ait une peur invincible de l'amour, il a recours au livre des forts, à la Bible : « Rappelle-toi que Dieu nous a dit : « Croissez et multipliez ! » Il tombe mal, car elle a lu la Bible plus attentivement que lui. « Je n'y ai point vu, rispote-t-elle, qu'il nous ait jamais dit que l'homme et sa femme doivent vivre ensemble ! » Et voilà la question posée.

Ils débarquent le soir à Arboga. L'auberge n'a qu'une chambre à leur offrir. La situation devient scabreuse. Dans la classe d'un collège mixte d'Upsal une jeune fille avait été chargée de faire une leçon sur Almqvist. Elle analysa le *Det gär an*, et, arrivée à la scène de l'auberge, elle dit à ses camarades : « Je préfère vous la lire, plutôt que de vous la résumer, car je ne m'en tirerais pas aussi bien que l'auteur, et vous pourriez croire que je vous cache quelque chose. » Cette élève parlait d'or. La scène justifie l'éloge d'Ellen Key que rien dans les écrits d'Almqvist ne peut tacher « le velours blanc des âmes ». Le sergent, qui pense qu'on appréciera sa délicatesse, déclare qu'il ira coucher dans la grange. Mais Sarah de lui répondre : « Si tu avais passé ta vie comme moi dans une chambre où l'on travaille le jour et où, la nuit, tout le monde couche, tu serais moins gêné. Fais selon ton désir. Si tu restes ici, je t'assure que ce me sera parfaitement égal. » Le sergent en ressentit une impression si écrasante pour son amour-propre qu'il en demeura stupide. Elle ajouta : « Je te prie de ne pas te tromper sur mon compte. » Il se dirigea vers la grange. On ne voulut point l'y loger. Il revint donc dans la chambre où déjà la jeune fille reposait paisiblement. Son sommeil n'était agité d'aucune inquiétude. « Appelle-t-on une chaise vertueuse ? grogna-t-il. C'est incompréhensible ! » Et il s'endormit vertueusement sur une chaise.

Le lendemain, Sarah régla sa note avec le plus grand sang-froid. Elle se laissait embrasser par Albert ; mais elle ne souffrait point qu'il payât

rien pour elle. « Je ne veux te devoir que des choses que je ne pourrais pas acheter », lui dit-elle. « Une larme lui pendit aux cils, ne tomba pas, se retira dans son œil et y augmenta la lumière de son regard. » Ils montent en voiture et poursuivent leur voyage. Le sergent, de plus en plus heureux de la confiance illimitée qu'elle lui accorde, a résolu de l'accompagner jusqu'à Lidkœping. Je regrette qu'il faille trois ou quatre jours pour s'y rendre, car l'auteur s'éternise sous les forêts et prolonge indéfiniment l'entretien des amoureux. Mais c'est dans cette dernière partie que Sarah nous expose toute la thèse. A quoi bon se marier ? Mettons en commun notre tendresse, et non notre argent ou nos occupations. « Mariée, j'aurais un nom, mais je n'aurais plus de métier. Je veux me tirer d'affaire seule. » Que peut-on fonder sur un sentiment comme l'amour dont nous sommes si peu les maîtres ? Le meilleur mariage, c'est d'avoir un pied-à-terre chez sa femme. « Je te louerai des chambres, et de temps en temps tu viendras souper avec moi. Lorsque tu seras absent, je rêverai de ton retour avec bonheur. Ainsi tu ne me verras pas à mes heures de maussaderie, de migraine ou de fièvre. Il ne faut pas que l'homme soigne celle qu'il aime lorsqu'elle est malade. »

Je n'insiste pas sur leur arrivée à Lidkœping. Comme la mère de Sarah aurait peut-être gêné les combinaisons de sa fille, Almqvist l'a tuée et l'enterre à ce moment précis. Encore un peu et nous allions trébucher dans le mélodrame. Mais les derniers mots nous ramènent au sujet : « Les

chambres te plaisent-elles ? » demanda Sarah. Tout le visage du sergent répondit : « *Det går an!* Ça va bien ! »

Tel est ce petit roman qui fit explosion en 1839 et que le Chapitre d'Upsal déclara contraire à la morale de la Révélation et aux bonnes mœurs. Il a des parties de chef-d'œuvre, des longueurs fastidieuses, des naïvetés redoutables. Je le trouverais meilleur, si l'auteur, étudiant un cas particulier, n'avait point prétendu en tirer une théorie générale et n'y avait point fourré les rancœurs de son triste mariage. Du point de vue strictement littéraire, il nous découvre chez le plus romantique et le plus romanesque des romantiques suédois la tendance réaliste qui est au fond de la race. Le génie de la Suède n'atteint sa plénitude que dans un juste mélange de réalisme et de fantaisie. Je ne pense pas qu'Almqvist ait jamais créé de figure aussi vivante que Sarah ni aussi réelle. Si étranges et si brutales que puissent paraître ses idées, nous les déduisons toutes de son éducation, de son milieu social, de sa vie laborieuse, de sa nature scandinave, de cette nature qui, moins complexe que la nôtre, pousse avec une rigueur et une tranquillité puritaines l'honnêteté de ses paradoxes jusqu'à leurs plus absurdes conséquences. Sarah, c'est un esprit simpliste, une volonté rugueuse, une âme loyale et tendre, mais sans velouté, dans un beau corps sain.

Le *Det går an* excita la verve des continuateurs. Le romancier Auguste Blanche et le Finlandais Snellman en donnèrent des suites amusantes ou qui se

piquaient de l'être. Mais il y en avait une à laquelle on ne songea point et qu'Almqvist avait lui-même indiquée dans un passage où l'observateur l'emportait sur l'idéologue. A mesure que les deux jeunes gens se rapprochent du terme de leur voyage, il note que Sarah montrait plus de soumission à ce que voulait Albert. Voilà la vérité! La jeune fille, qui ne tremble pas devant la vie, perd son assurance devant l'amour. Elle a beau se répéter que son indépendance est une force; du moment qu'elle aime, cette indépendance ne lui apparaît plus que sous la forme menaçante d'une solitude où elle pourrait retomber. Ce n'est pas l'existence qui l'effraie, c'est l'inconnu de l'amour. Elle a besoin de se sentir protégée, fût-ce par des lois insuffisantes, contre les risques farouches qu'elle entrevoit dans l'ombre. Elle se rend compte qu'en sauvegardant sa liberté elle ferait un marché de dupe. Je souhaiterais donc que Sarah se repentît d'avoir converti Albert dès qu'elle comprend qu'il était trop intéressé à se laisser convertir. Et leur double revirement formerait la suite logique et la fin heureuse ou misérable de leur aventure.

Mais, s'il y gagnerait en vérité morale et en beauté littéraire, le *Det gär an* y émousserait sa vertu combative. Son inachevé stimulait les esprits. Il provoquait d'autant plus les discussions qu'il offrait à ses partisans assez d'erreur pour les obliger de combattre, et à ses adversaires assez de vérité pour exaspérer leur colère. Depuis soixante-dix ans, hommes ou femmes, tous les

féministes suédois relèvent d'Almqvist. C'est sur le terrain de son *Det gär an* que se sont livrées leurs batailles. Sarah a vu s'ouvrir successivement devant elle presque toutes les carrières. Elle a obtenu le droit de vote municipal à Lidkœping. Elle fait partie du Conseil Scolaire et du Conseil Paroissial. Mais, plus forte peut-être dans les déceptions de l'amour, je crois qu'elle est restée aussi faible devant ses illusions. Pas plus que la discipline d'Ormuz, l'individualisme d'Ariman ne saurait assurer le bonheur de l'humanité.

*
* *

« La plus grande et la plus noble épreuve à laquelle on puisse soumettre une créature humaine, disait un jour Almqvist, c'est de l'aimer. » Ses écrits les plus médiocres étincellent ainsi de pensées ingénieuses ou profondes. Je suis surpris qu'on n'en ait pas fait un recueil qui le placerait au premier rang des moralistes suédois.

Il y en aurait d'exquises, comme celle-ci : « Quand les petites choses de la vie nous manquent, elles nous donnent l'impression qu'il nous manque quelque chose d'immensément grand. Quand nous les possédons, elles nous semblent des riens. »

Il y en aurait de pittoresques et d'humoristiques, comme celle-ci : « Chez nous, Suédois, les bêtes domestiques sont plus rares que dans les autres pays. Les bœufs et les vaches ont une empreinte de respectabilité. Ils incarnent l'utilité terrestre. Ils

ont l'air de fonctionnaires. Les bonnes vaches hollandaises se laissent traire en levant vers le ciel des yeux rêveurs. Mais c'est avec la même solennité qu'elles laissent tomber des crottes. Ces bêtes n'ont pas le ressort élastique des poissons fugitifs et des oiseaux sauvages qui participent de notre nature. »

Il y en aurait qui serviraient d'épigraphe aux pages les plus héroïques de l'histoire suédoise : « Nous avons tous une aune en fer qui, au dedans de nous-mêmes, nous tient droits et raides. Mais, embrasée, elle devient de l'acier et se plie facilement sous une main nerveuse. »

Il y en aurait qui furent prophétiques : « L'ouvrier pauvre sera le plus dangereux parce qu'il est le plus nombreux; et ce sera ta faute, homme puissant ! »

Il y en aurait de sublimes : « O Dieu, j'aime ton pauvre fils et tous tes autres fils ! »

Et l'on irait aussi en chercher dans ses vers, dans ses vers intraduisibles qu'il mettait lui-même en musique et qui n'étaient qu'une musique de l'âme : « Si d'entre milles étoiles une seule te regarde, crois en elle, crois dans l'éclat de sa prunelle. Tu ne vas pas seul. L'étoile a des milliers d'amis : tous te regardent, te regardent par amour d'elle. »

Ses courtes poésies sont souvent comme l'irradiation soudaine et rapide d'un sentiment qui n'est pas exprimé ou d'une idée qui reste invisible. J'en sais d'adorables.

« Pourquoi es-tu venue ce soir, dis ? — Je suis venue pour te voir, toi ! — T'en retourneras-tu ce soir, dis? — Non, je ne te quitterai pas, toi ! —

Resteras-tu toute la nuit, dis? — Oui, toute la nuit, je resterai chez toi. — Nous allons mettre notre foin en meules. — De plus beau foin sur pré, personne ne possède. — Les roses les plus rouges, nous les ramasserons au râteau — Et nous en ferons un grand lit. — Donne-moi la main et portons-les. — De plus belles mains dans le pré, personne ne vit. — Non, plus doucement! Cueille-les plus gentiment! — Étends l'herbe avec soin. — Et là-dessus nous allons faire une danse, une danse! »

Ses poésies plus longues tournent vite au symbole. On y reconnaît, encore mieux que dans ses traités et ses nouvelles, le passage lumineux et fluide des visions de Svedenborg. Elles ont parfois quelque chose de mystique, de précieux et de contourné, mais qui n'est pas sans grâce. Parfois l'idée s'en dégage comme une eau pure qui a roulé le long de stalactites bizarrement colorées. Dans un de ses poèmes, une nymphe, poursuivie par un mauvais géant, est atteinte et frappée. Son front saigne. Une goutte de sang se mêle à une larme de ses yeux. Cette larme qui ne peut monter vers le ciel à cause du sang dont elle est alourdie, et qui reste suspendue dans l'espace, « cette larme est le monde où tu vis, mon ami... » Et c'est aussi l'œuvre d'Almqvist: des fantaisies éthérées qui sont retenues par leur poids d'erreur, un amour de l'humanité qui traîne un féroce égoïsme...

Et ce fut peut-être toute sa vie.

CHAPITRE II

SELMA LAGERLÖF

LE ROMANESQUE SUÉDOIS

Selma Lagerlöf est à l'heure actuelle la figure peut-être la plus grande, à coup sûr la plus suédoise de la littérature suédoise. Elle ne nous doit rien, ni à nous, ni aux Anglais, ni aux Allemands. Elle est admirablement autochtone. Elle s'est mise tout entière dans ses romans et ses nouvelles, avec sa fantaisie et sa compréhension pitoyable des êtres et des choses ; mais elle y a mis d'abord tout le romanesque de la Suède. Cette femme si originale a commencé par l'œuvre la plus impersonnelle, une de ces œuvres qu'un peuple applaudit, parce qu'il s'y applaudit lui-même. Jamais la théorie de Taine ne s'est mieux confirmée que dans le petit canton scandinave où fut écrite la *Saga de Gösta Berling*. Son auteur a été vraiment la voix de la terre et la bouche du vent. Je reconnais en elle,

pur de tout alliage étranger, un mode éternel de la sensibilité et de l'imagination du Nord.

En 1891, la Suède eut une aventure. Cette vertueuse douairière, dont le cœur battait si calmement entre ses lacs et ses forêts, s'éprit d'un bohême ivrogne, tapageur, prêtre défroqué, coureur de cotillons, beau parleur, romantique effronté, qui lui était présenté par une demoiselle du Vermland, institutrice. Ce fut la même histoire que chez nous, lorsque, sept ans plus tard, la France n'eut d'yeux et d'oreilles que pour l'éblouissant et retentissant *Cyrano de Bergerac*. Le Gösta Berling de Selma Lagerlöf fut le Cyrano de la Suède; mais il lui ressemble comme les aiguilles d'un pin au panache d'un mousquetaire. Des raisons analogues expliquaient leur succès : lassitude des imitations étrangères, — la France en avait assez d'Ibsen, la Suède en avait assez de Zola; — dégoût du symbolisme et du pessimisme; retour au romanesque national, et, en Suède comme en France, fusée suprême, imprévue et prestigieuse d'un romantisme qu'on croyait éteint. Ajoutez que la Suède aime les lectures en famille le soir et que, depuis quelque temps, les livres qu'on pouvait lire à haute voix se faisaient rares. Il se trouva que ce mauvais sujet de Gösta Berling était tout de même un homme d'assez bonne compagnie. Quand il entrait, on n'était pas forcé de coucher les enfants. On lui pardonnait ses fredaines qui sentaient la forêt et le terroir. Il était trop Suédois pour être immoral.

Par quel hasard la jeune institutrice l'avait-elle

rencontré sur le chemin de son école ? Elle nous a raconté elle-même la genèse de son livre, et comment sa tête d'enfant devint la ruche où se réunirent et s'organisèrent toutes les légendes d'une vieille province. Depuis longtemps, ces légendes éparpillées volaient à travers le pays et frappaient aux fenêtres des manoirs, des forges, des presbytères, des demeures d'officiers. On les entendait, on les écoutait ; mais personne ne songeait à les recueillir. Qu'elles étaient belles pourtant et délicieusement terribles, ces histoires de revenants, d'apparitions, de voitures diaboliques que ramènent dans l'ombre deux énormes taureaux noirs, et d'enlèvements en traîneau par des nuits glacées où hurlent les loups ! Peu à peu, attirées l'une à la suite de l'autre, comme, après la saison, des abeilles qui ont subodoré la récolte du miel, elles se groupèrent sur une humble ferme aux maisonnettes ombragées ; et là, leur farouche essaim bourdonna autour d'une petite fille maladive dont le plus vif plaisir était d'apprendre tout ce qui s'était passé au monde de grand et de merveilleux. L'enfant devait avoir déjà ces yeux que j'ai tant admirés dans le visage de la femme : des yeux limpides, attentifs, bienveillants et graves, des yeux qui se posent sur vous comme des cercles de lumière et qui sont prenants comme des mains, de ces yeux d'enfant né le dimanche dont on dit, aux pays du Nord, qu'il voient les invisibles. Elle ne courait pas ; elle ne se mêlait pas aux jeux de ses compagnes. Ce n'est pas la première fois qu'on peut remarquer quel bon usage la Nature sait faire de la débilité d'un

enfant. Aux petits êtres drus, qui s'enfoncent et se roulent dans ses herbages, elle préfère maternellement de chétives créatures dont elle façonne l'âme à recevoir ses secrets. Toute sa poésie se distille en ces vases solitaires qui doivent à leurs apparences fragiles d'être moins heurtés, et qui la gardent mieux.

La petite fille grandit. Elle n'oublia rien des vieux contes ; mais elle entrait dans l'âge où le pain du voisin nous semble toujours meilleur que celui de notre four ; et son imagination jeta sa gourme à travers les *Mille et Une Nuits* et les romans de Walter Scott. L'ambition d'écrire lui était venue. Elle broda des aventures à la *Simbad* et à l'*Ivanhoé*, et ne songea pas encore à utiliser ces histoires familières et presque familiales qu'il lui paraissait bien que l'univers entier connaissait, puisqu'on se les répétait à vingt lieues autour d'elle. Il lui fallut gagner sa vie. Elle partit pour Stockholm et y prépara ses examens d'institutrice au milieu de gens très corrects qui cachaient comme une inconvenance ce qu'ils pouvaient avoir d'original et qui s'appliquaient consciencieusement à se ressembler tous. L'humanité de sa province était autrement riche en couleurs et en saillies ! Elle éprouva dans cette Suède assagie, méthodique, uniforme et compassée, la même impression de froid que dans un ancien château transformé en bureaux de préfecture et dont les fresques, jadis violentes, ont disparu sous un bel enduit de chaux administrative.

Cependant elle suivait des cours de littérature. Un jour qu'elle sortait d'une leçon où le profes-

seur avait parlé de Runeberg et de Bellman, tout à coup elle pensa que le monde de son Vermland n'était ni moins singulier ni moins curieux que les guerriers du roi Fialar et que les buveurs insouciants dont le poète suédois a jonché les tavernes de Stockholm. Et elle vit l'œuvre à faire.

Dès qu'elle la vit, la rue se mit à vaciller sous ses pas; la longue rue se leva vers le ciel et s'abaissa. La jeune fille dut s'arrêter jusqu'à ce que le trottoir eût repris son équilibre. Elle regarda les passants qui continuaient de passer et s'étonna grandement qu'aucun d'eux ne se fût aperçu du miracle. Personne, en effet, parmi ces gens corrects, bureaucrates, rentiers, clergymen ou majordomes qui se promènent endimanchés dans Stockholm comme de riches bourgeois font leur cure dans une station thermale, personne n'avait soupçonné que leur rêve à tous, leur vieux rêve mal apprivoisé d'aventures et de saouleries héroïques, s'était réveillé et battait furieusement des ailes sous le corsage d'une obscure étudiante aux grands yeux bleus. Elle le porta près de dix ans sans lui donner sa volée. Pendant près de dix ans, elle couva dans son cœur cette protestation contre la Suède officielle et platement réaliste. De tout ce qu'elle voyait, de tout ce qu'elle entendait, de tout ce qu'elle lisait, poésie, romans et même romans-feuilletons, elle nourrissait l'oiseau sauvage. Elle conçut d'abord l'idée d'un poème, puis d'un drame. Mais le théâtre et les vers entravaient l'indépendance de sa fantaisie. Et elle finit par lâcher son *Gösta Berling* comme il lui était venu, ivre de punsch et de

liberté, tout imprégné des senteurs de la terre. Ce n'était pas un roman ; ce n'était pas un recueil de nouvelles : c'était une saga délirante, une folie du Nord. La Suède tressaillit et dans son enthousiasme sentit craquer son vernis de correction.

*
* *

Le Vermland, dont le cœur bat dans ses mines et dont la tête se voile du mystère des grands bois, est de toutes les provinces suédoises celle où s'accusent le plus fortement l'humeur aventureuse et fantasque et la brutalité mélancolique qu'on retrouve toujours au fond de la race scandinave. Il l'était surtout vers 1820 ; et le Vermland de *Gösta Berling* reste dans les souvenirs de la Suède une espèce de Gascogne romantique, passionnée, superstitieuse et libertine, — si toutefois il est permis de concevoir une Gascogne du Nord !

Sous une végétation extraordinairement touffue d'inventions romanesques, la réalité historique apparaît à chaque instant dans l'œuvre de Selma Lagerlöf comme la tête du granit dans la forêt suédoise. Il n'y eut pas une seule famille du Vermland qui, à la lecture de *Gösta Berling*, n'y reconnût un de ses ancêtres. Ces personnages imaginaires devinrent du soir au lendemain des grands-pères, des grand'mères, de vieux oncles, de vieilles tantes parfaitement authentiques. J'ai feuilleté les *Souvenirs* du Vermlandais Lilljebjörn, qui ne sont ni d'un romancier, ni même d'un artiste, mais d'un homme aimable, et qui nous racontent, avec autant d'exac-

titude que de simplicité, la vie du Vermland au commencement du dix-neuvième siècle Toute l'étrangeté du *Gösta Berling* se dissipe à cette humble lumière.

Un pays de bois et de lacs ; des demeures seigneuriales au toit surélevé, aux cheminées en fer, aux fenêtres basses avec des petits carreaux verdâtres encerclés de plomb où n'entre qu'un jour parcimonieux ; de grands vestibules, des escaliers étroits et raides, des tapisseries sombres, des meubles lourds. Autour de ces maisons, « qui nous paraîtraient aujourd'hui un peu tristes », des cabanes clairsemées de paysans, çà et là une vieille église, un presbytère, une forge près d'une eau grondante, quelques routes où défilent des convois de charbon et de fer, et l'ombre opprimante des forêts. « La terreur y était assise, écrira Selma Lagerlöf, et y chantait ses runes diaboliques... Je le sais, moi qui vous parle, je le sais : on mit de l'acier dans mon berceau, des braises dans mon premier bain, et j'ai senti plus d'une fois sa main de fer sur mon cœur... » Tous les Vermlandais, et Lilljebjörn, l'ont sentie comme elle.

Leur étonnante hospitalité n'était qu'un moyen d'y échapper : « Je ne puis compendre, s'écrie Lilljebjörn, comment, dans un pays où il y avait si peu de grands propriétaires et de haute noblesse, on arrivait à tant voyager et à tant recevoir ! » Des gens qui venaient pour un jour restaient des années. Point de maisons où l'on ne fût sûr de rencontrer des hôtes et, parmi ces hôtes, des parents, car les arbres généalogiques s'étendaient et se ramifiaient

sur toute la province. La table était simple, mais abondante. On ne servait que d'un vin, mais excellent. Le dîner fini, les bols de punsch aromatique flambaient, et le plancher du salon se jonchait de gants jetés par les messieurs qui retenaient ainsi leur place de danse. Il s'avançaient, les cheveux coupés courts, sauf une mèche au-dessus du front nommée coup de vent ou crête de coq. Leurs vêtements étaient tissés à la maison. L'habit à la taille courte et aux pans très longs s'ouvrait sur un gilet de soie et sur un jabot tuyauté. Le col raide de la chemise leur montait jusqu'aux coins de la bouche. La haute cravate blanche, qui s'enroulait autour de leur cou, cachait presque leur menton et touchait même le bout de leurs oreilles. Les femmes, le chignon retenu par un grand peigne aux appliques de bronze ou d'or, le visage encadré de boucles tombantes et piqué de mouches noires, le col nu, les bras nus, sans corset, portaient une jupe étroite, des draperies souples, des bas à jour et des souliers de satin. On dansait jusqu'à l'aube. Les sons aigus des clarinettes ne se taisaient qu'au bruit des traîneaux qui carillonnaient dans les cours. On dansait partout. A Karlstad, petite ville de militaires en retraite et de commerçants retirés, dont les rues ne voyaient passer que d'interminables troupeaux de porcs, on dansait toutes les nuits aux chandelles. On dansait même chez les paysans qui mangeaient du pain d'avoine et des pois jaunes, mais qui lampaient l'eau-de-vie dans des gobelets d'argent. Et l'on buvait, comme on dansait, avec fureur.

Quand je parcourais ces *Souvenirs* de Lilljebjörn,

j'étais tenté de lui poser la même question que Selma Lagerlöf aux vieilles femmes qui lui racontaient des histoires : « Était-ce donc bal chaque jour tant que dura votre brillante jeunesse ? » Mais, de temps en temps, l'aimable vieil homme m'avertit, d'un mot discret, qu'il ne faut point se laisser éblouir par ce miroitement d'insouciance et de plaisir : « La gaîté qu'on remarquait en moi m'empêchait simplement d'entendre mon *stämning* intérieur. »

Le fond des âmes est rude et triste. Ni la danse ne suffit à étourdir, ni l'ivresse à endormir leur farouche langueur. Elles vivent dans des alternatives d'exaltation et d'affaissement. La monotonie des hivers et de la forêt leur donne une insatiable soif d'émotions violentes. Hors de leur tâche quotidienne, ces gens du Vermland ne conçoivent la vie qu'en romantiques débridés qui suppléent à l'insuffisance des événements par l'extravagance souvent puérile de leurs imaginations. La plupart des personnages dont Lilljebjörn nous dessine la silhouette sont moins des originaux que des excentriques, comme cet Hillring si fier de sa fortune qu'il faisait ratisser sur des draps étendus dans sa cour l'argent de son coffre-fort, sous prétexte de l'aérer. Leur fièvre d'aventures les emporte au galop de leurs chevaux vers des chasses de bêtes ou des batailles d'hommes. « Les tempéraments étaient encore si sauvages que, les jours de foire, une garde militaire devait renforcer la police locale ; et jamais cependant une foire ne s'achevait sans rixe sanglante. » Les combats s'engageaient parfois de

commune à commune. Un jour, des officiers, qui convièrent leurs amis à ce noble spectacle, attendirent sur la glace un passage de paysans. Les paysans dans leurs lourds traîneaux tâchèrent de les cerner. Mais ils furent mis en déroute, « car les messieurs maniaient supérieurement leurs chevaux et leurs fouets de crins ». « Je me suis souvent étonné, ajoute Lilljebjörn, que la haine entre les classes ne fût pas plus amère et ne se manifestât que sous l'influence de la boisson. »

Les seigneurs les plus huppés, les maîtres de forge, tiennent à honneur de rosser leur prochain. Mais ils éprouvent tous la crainte du diable et des sorciers. Lilljebjörn se rappelle des arbres desséchés, morts, qui restaient debout près des fermes, parce qu'aucun homme, si courageux fût-il, n'osait les abattre. Il passait lui-même pour avoir son fantôme précurseur, c'est-à-dire pour être un de ceux qu'on voit quelque temps avant qu'ils ne paraissent en personne. A force de vivre dans le surnaturel, les Vermlandais avaient fini par en considérer l'angoisse comme une épice nécessaire au plaisir de la vie. Ils s'ingéniaient à s'épouvanter et jouaient avec leurs propres épouvantes. Le goût des déguisements et des farces macabres, répandu dans toute la Suède, atteignait au Vermland des proportions invraisemblables. On cite l'exemple de cavaliers, frottés de soufre, montés sur leurs chevaux noirs, qui traversaient la nuit la cour des fermes ; et les habitants terrifiés se précipitaient sur leurs livres de prières. L'un d'eux, officier ou maître de forges — je tiens l'anecdote de Selma Lagerlöf qui en a

tiré une nouvelle — ayant appris qu'une pauvre vieille femme venait de mourir et que sa bière avait été déposée sous une grange, fit trois fois le tour de la ferme, descendit de sa monture, franchit le seuil de la grange, en ressortit, en refit trois fois le tour et disparut. Devant le cercueil vide, on crut que le diable avait emporté le cadavre. Quelques jours plus tard, on le retrouvait dans la paille.

Ce caractère de mystification lugubre, pimentée de sacrilège, n'a point survécu aux superstitions dont les yeux de folie luisaient alors dans l'ombre des bois comme ceux des loups, des ours et des lynx. Mais le Vermlandais a gardé son insouciance du lendemain, son besoin de gaîté même factice, ses bizarreries d'humeur, son amour du mystérieux. Enfant gâté de la Suède, elle lui pardonne sa turbulence en faveur de la poésie lyrique et de l'idéal romanesque qu'il lui a donnés.

*
* *

Tel était le petit monde où nous introduit Gösta Berling. On ne reprochera pas à Selma Lagerlöf d'en avoir atténué la rudesse ! Je n'oublie pas qu'elle écrit un conte, une légende, une saga, et qu'on ne prend au sérieux ni les ogres des contes ni les diableries des légendes. A une condition cependant : c'est que l'artiste, dans sa façon de nous les peindre, ne les ait pas lui-même trop pris au sérieux. Or, Selma Lagerlöf, sous les emportements de sa fantaisie, reste grave ; et dans l'ombre fantastique qui accompagne ses personnages, on

reconnaît toujours la vérité de leurs attitudes.

Quelle galerie de portraits à accrocher aux murs d'un vieux manoir suédois! D'abord, le capitaine Christian Bergh, « haut comme le pic de Gurlita et bête comme un Troll de montagne ». Il insulte sa bienfaitrice en plein dîner de Noël et, l'instant d'après, il se roule à ses pieds. Près de lui, le colonel Berencreutz aux moustaches blanches toujours humides de punsch. Du temps qu'il se battait en Allemagne, on dit que, la moitié de son régiment étant tombée et Bernadotte lui ayant dépêché l'ordre de se replier en arrière, il fit répondre à Son Altesse Royale « qu'il se battrait jusqu'au dernier homme et qu'il se retirerait avec le reste ». On ajoute que le prince, offusqué d'une telle bravoure, lui donna son congé sans retraite ni faveur. Depuis, il vit et se goberge aux frais d'une maîtresse de forges, la commandante d'Ekebu, qui recueille dans une aile de son manoir les aventuriers sans famille et les pères de famille en rupture de bans. Mais ce matamore vermlandais, cousin scandinave des demi-soldes de Balzac, a tout de même des sentiments et de la délicatesse. Il vient, deux ou trois fois par an, faire une partie de cartes sur la tombe de son camarade Acquilon qui s'est suicidé pour avoir perdu au jeu tout le bien de sa femme et ses enfants. Et quand son ami, le prêtre défroqué Gösta Berling, enlève la belle Marianne Sinclair, Berencreutz, qui conduit le traîneau, se détourne discrètement du couple enlacé et s'absorbe dans la contemplation de la Pléiade. A côté de ces reîtres, le musicien Lilliécrona avance, sous une

épaisse chevelure, une grosse tête laide et lourde avec des yeux mélancoliques. Il possède, à douze heures de marche, une bonne maison, une femme charmante et de beaux enfants ; mais il ne peut se détacher d'Ekebu, parce que son esprit a besoin de décors changeants, de richesse, d'aventures et de rumeurs. Désordre et Génie !

Ces gens et leurs dignes compagnons, qu'on appelle les Cavaliers comme on les appellerait les Mousquetaires, ne sont que des bohèmes, et qui, pour la plupart, ont passé la cinquantaine. Mais, dans la société suédoise, le rôle des jeunes gens est très effacé. Le barbon, promu à la dignité d'oncle, a tous les privilèges et jouit d'étranges immunités.

Quant aux notables du pays, s'ils s'appliquent, dans leur féroce individualisme, à différer le plus possible les uns des autres, ils se ressemblent tous par un étonnant mélange d'enfantillage et d'âpres instincts. Les uns ont, si j'ose dire, la moitié du corps prise dans la légende. Mais comme il est facile de les en dégager ! Voyez Sintram, le méchant maître des usines de Fors, tête chauve, face grimaçante et des bras de singe. C'est l'homme qui fait le mal pour le mal, avec l'impunité des gens dont une crainte superstitieuse, dans un pays de solitudes, protège et favorise les dévergondages de vanité et les sombres lubies. Son grand plaisir est de se déguiser en diable et d'épouvanter les femmes. Il n'attache à son service que des coquins, des batailleurs, des servantes querelleuses et menteuses. « Il excite les chiens jusqu'à la rage en leur enfonçant des aiguilles dans le museau. »

Voilà le trait légendaire ; et voici la vérité : « Il vit heureux et content, au milieu des gens haineux et de bêtes furieuses. » Je crois à ce croquemitaine.

Les autres me rappellent, avec moins de bonhomie, les squires campagnards de Fielding, « ces girouettes, disait Taine, qui sifflent et grincent à tous les coups de vent de toutes les passions ». Melchior Sinclair, le riche propriétaire de Bjorne, gros homme apoplectique, dont le rire, la colère et l'ivresse ont les mêmes éclats retentissants, a surpris, aux dernières lueurs d'un bal sa fille dans les bras de Gösta Berling. Sans dire un mot, il court à son traîneau, où sa femme toujours terrorisée l'attendait, assène un si violent coup de fouet à son cheval que la bête part ventre à terre, rentre chez lui, fait verrouiller les portes, et quand Marianne, son orgueil et son amour, vient supplier qu'on lui ouvre, il la laisse seule en souliers de satin dans la neige et dans la nuit. La jeune fille a été sauvée par les Cavaliers. Le père, qui n'a pas achevé de cuver sa fureur, vendra ses meubles, son bétail, ses instruments de labour et jusqu'à son domaine pour ne lui léguer que ruine et dévastation. Mais, au milieu de cette vente à l'encan qui le venge mieux qu'un massacre, la nouvelle que son ennemi, le prêtre de Brobu, pourrait tout acheter lui tire des rugissements. Il culbute le comptoir, se rue contre les acheteurs, les pourchasse de salle en salle dans une indescriptible panique; et, lorsque le dernier a sauté le seuil, il s'enferme, se jette sur un matelas, s'endort et se réveille le lendemain matin, frais,

souriant, rasséréné, riche de bonne humeur et de patience. « Tâche de remettre tout en ordre ici, dit-il à sa femme. Je vais chercher Marianne. — Oui, cher Melchior, il sera fait comme tu désires. » Le cher Melchior se met en route pour Ekebu. « Il eût été difficile de voir un vieux maître de forges d'aspect plus bienveillant et plus noble. » Ce rustre impulsif n'est point un personnage de conte. Il ne me paraît pas même outré, tant la littérature et la vie scandinaves nous familiarisent avec ces âmes opiniâtres et fantasques dont les brusques revirements confinent si souvent à la folie.

Les femmes sont aussi rudes et de caractère aussi abrupt. La commandante d'Ekebu, maîtresse de sept forges, la plus puissante dame du Vermland, tout à fait grande dame dans la salle à manger de son manoir, fume la pipe derrière ses convois de fer et sacre comme un roulier. Forcée jadis par ses parents d'épouser le commandant Samzélius, elle l'a trompé sans vergogne. « L'anguille vivante se tord sous le couteau : femme contrainte prend amant ! » Et quand sa mère, descendue des hautes forêts d'Elfdalen, est venue lui reprocher son inconduite et la maudire, elle a souffleté sa mère. Au dîner de Noël, où Christian Bergh lui crie son déshonneur, et donne ainsi à la haine du mari — qui a hérité des biens de l'amant — l'occasion d'une vengeance patiemment désirée, elle regimbe, et, sous l'outrage du passé qu'on lui jette à la face, sa voix exulte, ses yeux rayonnent, ses joues s'empourprent d'un sang où bouillonnent encore l'ivresse et l'orgueil de son ancien amour.

Chassée de son domaine, reniée par ceux dont son expérience pitoyable des faiblesses humaines hospitalisa les vices et la misère et qui, forts d'une approbation tacite de Samzélius, demain dilapideront ses forges, ployant sous la besace de la mendiante et plus encore sous la malédiction de sa mère, elle montera d'un pas lent vers les forêts d'Elfdalen où la vieille femme attend...

On lui dit que sa mère était à la laiterie. Elle y alla et, sur le seuil, s'arrêta muette. La vieille femme, qui avait quatre-vingt-dix ans, atteignait avec effort les bassines de cuivre et, l'une après l'autre, les écrémait. Elle ne parut pas s'apercevoir de sa présence ; mais, au bout de quelques minutes, elle dit d'une voix étrange : « Ce que je voulais t'est donc arrivé ? » Sa fille essaya de lui répondre ; mais la vieille femme était devenue sourde. Après un long silence, elle reprit simplement : « Tu peux m'aider. » Et elle ajouta : « Dorénavant tu te chargeras de cette besogne. » Elle ne l'avait jamais confiée à personne, et Margareta Samzélius sut alors que la vieille femme lui avait pardonné... Il ne faut pas hésiter à voir dans ces deux femmes une des plus fortes créations du génie scandinave.

Les jeunes filles ont, elles aussi, la main prompte, les passions vives, des révoltes farouches. Marianne Sinclair a baisé Gösta Berling sur les lèvres ; et, l'instant qui suit : « Je voudrais, lui crache-t-elle au visage, que Gösta Berling fût mort, mort ! » Quand son père lui ferme sa porte : « Écoute ce que je te dis, toi qui bats ma mère, s'écrie-t-elle : tu pleureras, Melchior Sinclair, tu pleureras ! » Et, sa pelisse re-

jetée, elle se couche sur un monceau de neige en songeant avec une joie sauvage que, le lendemain, son père la trouvera là, morte et vengée.

Anna Stiernhœk soufflète dans un bal Gösta Berling, qu'elle déteste autant qu'elle l'adore. La nuit même il l'enlève. Longtemps après qu'ils ont renoncé l'un à l'autre, elle apprend que la jeune comtesse Élisabeth Dohna s'est éprise de lui. Elle va la trouver, lui raconte toute l'histoire de ce prêtre défroqué, l'amène à le chasser sous ses propres yeux. Mais, à peine Gösta Berling a-t-il reçu l'avanie, qu'elle se tourne rudement vers Élisabeth : « Et maintenant, c'est fini, notre amitié! Ne crois pas que je te pardonne d'avoir été cruelle pour lui. Tu l'as chassé, blessé, insulté; et moi je te suivrais de bon cœur en prison et, s'il le fallait, au pilori... — Mais alors, pourquoi as-tu parlé ? — Parce que je ne voulais pas, entends-tu bien, qu'il devînt l'amant d'une femme mariée ! »

La plus tendre, la plus exquise de toutes, la sœur du comte Henrik, cette fragile petite sainte d'Ebba Dohna, qui a grandi dans l'attente du Christ et de son règne millénaire, s'expose volontairement à la mortelle humidité du crépuscule pour se guérir à jamais d'un amour indigne d'elle.

Les mœurs d'un pareil monde manquent forcément d'urbanité. Sauf à table et au bal, les femmes se tiennent dans une salle où elles devisent, les hommes dans une autre où ils s'enivrent. L'individu songe si peu à rentrer ses piquants, qu'il les exagère et les darde comme une fière parure. Les intérêts ne se masquent point d'hypocrisie, ne se voilent

même pas d'une ombre de pudeur. Les Uggla, pour se sauver de la ruine, ont jeté leur dévolu sur une bru très riche. Mais celle-ci, sans leur crier gare, vient de publier ses bans avec un vieillard aussi riche qu'elle. Consternés, ils voient déjà leurs meubles vendus. Que faire ? Enlever la fille et la dot! Gösta Berling accepte l'honnête commission; et, lorsqu'il la ramène au milieu de la nuit, tous, attirés par le carillon du traîneau, s'élancent hors de la maison et s'écrient : « Il l'a! Il l'a! Vive Gösta Berling! » Il me semble entendre cette même joie rauque dans la gorge de pirates scandinaves, qui assisteraient au débarquement d'une fille volée et toute chargée de bijoux.

Les femmes ne doivent leur rang et leur fortune qu'à la condescendance des hommes. La commandante d'Ekebu n'a qu'à lever le bout du doigt pour que le Gouverneur, l'Évêque, le Chapitre et le Tribunal dansent la polska sur la place de Karlstad. Mais que son mari brandisse le poing et la chasse, elle n'est plus qu'une mendiante dont ceux qui l'ont connue et qui la plaignent s'écartent discrètement. Et pourtant c'est la femme, plus laborieuse, mieux équilibrée, qui se montre souvent la plus capable de gérer et d'administrer petits et grands domaines. Son œuvre a fait de la demeure au toit de chaume des Lilliécrona un foyer dont la lumière rayonnante transfigure quelques arpents de terre en humble paradis : « Ni lac, ni chute d'eau, ni parc, rien d'extraordinaire; mais tout est beau parce que tout y respire la tranquillité et la douceur domestiques. La vie y est commode. Ce qui la rend ailleurs

pénible et malaisée s'y trouve aplani... La maîtresse est bonne et sage. Ses regards tombent sur toutes les choses comme une bénédiction. Elle gouverne et elle règne, et, là où elle est, tout doit pousser et prospérer... » C'est la femme qui maintient debout les maisons ébranlées par le malheur. Pendant que le capitaine Lennart, condamné pour un vol qu'il n'a pas commis, attend son heure de libération, sa femme, « la sévère maîtresse de Helgœseter, » élève ses enfants, afferme de nouveaux domaines, fortifie son patrimoine et le respect de son nom. D'ailleurs, les expéditions des Gustave-Adolphe et des Charles XII ont depuis longtemps formé la femme suédoise à remplir toutes les charges du propriétaire. Les hommes ne l'en traitent pas moins comme une servante ou comme une proie.

Mais ils ne se battent pas pour elle. La petite comtesse Élisabeth Dohna, insultée par les Cavaliers dont elle a repoussé l'invitation à la danse, est contrainte par son mari de leur offrir des excuses et même de leur baiser la main. Je sais bien que le mari, cet Henrik Dohna, n'est qu'un abominable pleutre, une caricature de la haute noblesse, où s'est peut-être glissé un peu de l'esprit égalitaire du Vermland. Mais je remarque que la fureur de Melchior Sinclair se détourne prudemment de Gösta Berling pour s'appesantir sur sa fille Marianne. Ces hommes, des officiers, des nobles, des maîtres de forges, des héros de roman, je cherche en vain « leurs redoutables épées ». Ils n'ont que des poings, des poings de rustres, qu'ils exercent contre des charbonniers, dont ils menacent des femmes, mais

qu'aussitôt qu'une femme est entre eux ils fourrent dans leurs poches.

J'en ai plus d'une fois discuté avec des Suédois : nous ne parvenions pas à nous entendre. Notre duel, le duel des Rodrigue, des Don Sanche, des d'Artagnan, des Cyrano, leur paraît un usage aussi sot que barbare. Ils ne comprenaient pas qu'on ne pardonne à un homme ses excentricités et ses violences que dans la mesure des dangers qu'elles lui font courir. Les pires infractions aux lois morales ou sociales s'ennoblissent à regarder fixement le hasard de la mort. Les brigands de Schiller bravaient au moins la pendaison. Les cavaliers d'Ekebu boivent, mangent, godaillent — tout le livre exhale une odeur de punsch et d'eau-de-vie à la bigarade — malmènent les femmes, enlèvent des filles ; mais ils ne risquent qu'un mal de tête ou une indigestion. Lorsque la commandante d'Ekebu est jetée hors de chez elle, pas un ne se lève, sauf Christian Bergh qui lui demande ce qu'il doit faire ! Le méchant Sintram leur avait troublé la cervelle ; ils la croyaient engagée par un pacte avec le diable à les livrer, l'un après l'autre, à la damnation. Soit ! Pas un n'ose aventurer, sur un geste chevaleresque, le salut de son âme. Pour me servir d'un mot de Barrès, nous n'avons point collaboré à la même notion de l'honneur. C'est là qu'on peut mesurer toute la différence entre le romanesque français et le romanesque suédois, là, et dans le personnage de Gösta Berling.

*
* *

Gösta Berling, ce Don Juan de la Suède, sort de l'Église, comme il convient dans un pays où Tegnér fut évêque, et où presque toutes les illustrations littéraires, philosophiques et scientifiques ont grandi sous le toit vénérable des presbytères. Le premier chapitre du livre — un chef-d'œuvre — nous le présente commençant son sermon devant l'Évêque et les Théologiens de Karlstad qui sont venus faire une enquête, car la paroisse s'est plainte que son jeune pasteur, presque toujours ivre, la laissât des semaines entières sans paraître au temple. C'est vrai, il a bu ; mais qui ne boit autour de lui ? On se soûle aux enterrements ; on se soûle aux baptêmes. Les gens n'ont d'autre dieu que l'eau-de-vie. Pourquoi lui en vouloir d'être entré en tibubant dans la maison de leur Dieu ? Il a bu ; mais a-t-on vu son presbytère ? La forêt de sapins lugubre se dresse jusque devant ses fenêtres. Connaît-on les lacs gelés, les amoncellements de neige, les marais des bois, les eaux battues de la rafale, où son ministère lui commande de se frayer un chemin ? Bénies soient les flammes du punsch qui, le soir, transforment la salle de l'auberge en un jardin du midi, et qui font du pasteur transi l'hôte des statues de marbre, des palmiers et des vignes ! De Bellman à Fröding, toute la poésie lyrique suédoise a sonné la même délivrance de l'esprit par la chaleur du vin. Pour ces imaginations opprimées sous la neige, boire c'est conquérir du soleil.

Elles remontent, au roulis de l'ivresse, dans les barques des Vikings, et mettent le cap sur les pays du sud.

Mais tout à coup Gösta Berling songe qu'il va, pour la dernière fois peut-être, annoncer du haut de la chaire la gloire de Dieu. Il repousse le papier où son sermon était écrit. Les pensées descendent en lui comme des colombes apprivoisées. « Ce n'était pas lui qui parlait, mais quelqu'un de plus grand. » Les paroissiens, subjugués, retirent leur plainte; l'Évêque, les Théologiens, les pasteurs des communes avoisinantes, se félicitent du scandale évité. On dîne au presbytère, où des toasts sont portés au jeune Saül devenu par la grâce divine un nouveau saint Paul...

Le soir tombe, Gösta Berling, seul devant sa fenêtre ouverte, essaie de calmer dans la fraîcheur nocturne l'inquiétude de sa délicieuse insomnie. Soudain, la grande ombre de Christian Bergh, son camarade d'orgie, traverse la pelouse. L'arrivée des Théologiens de Karlstad l'a contrarié, Christian Bergh ; pour les dégoûter de revenir, il a grimpé sur le siège de leur voiture, et, pendant cinq ou six lieues de galop, par des pentes abruptes et des marécages, il les a secoués comme des grains de plomb dans un sac de cuir[1]. Désormais Gösta Ber-

1. Les inventions de Selma Lagerlöf ne nous paraissent romantiques que dans l'ignorance où nous sommes de l'ancienne vie suédoise. L'histoire de Christian Bergh, jouant ce mauvais tour à l'Évêque et aux théologiens de Karlstad, n'est pas plus forte que celle d'un certain Peter Murbeck qui vivait dans la première partie du dix-huitième siècle et qui devait travailler

ling peut être tranquille ; il ne reverra plus d'Évêque. C'est le Monseigneur lui-même qui l'a dit à Christian Bergh... Le pasteur, plus blanc que les théologiens dans la voiture d'enfer, leva le bras pour asséner un coup terrible sur le mufle du géant. Mais il referma violemment la fenêtre et s'arrêta au milieu de sa chambre, le poing tendu. Ainsi donc Dieu s'était joué de lui ! L'Évêque ne croirait jamais à son innocence. Son passé d'hier l'avait ressaisi et le jetait au fossé, où bientôt la commandante Samzelius le ramassera ivre-mort.

L'Église de Suède perdit cette nuit-là un pasteur, mais la littérature s'enrichit d'un nouveau déclassé romantique.

Gösta Berling en a les traits les plus marqués. Sa tare de prêtre défroqué le met en dehors et au-dessus de la société. Son charme irrésistible est vivement senti d'Anna Stiernhœk, de Marianne Sinclair, d'Élisabeth Dohna, pour ne parler que de celles qu'il enlève ; et, s'il se contente de leur baiser les lèvres, vous entendez bien que c'est par pure convention protestante. Nous affranchissons ces hommes exceptionnels de scrupules toujours scabreux dans les questions financières : Gösta

un jour à l'éveil de la vie religieuse en Scanie. L'Évêque de Lund donnait un grand banquet d'où il avait exclu ceux qu'il appelait « ces porcs d'étudiants ». Murbeck, chef du troupeau, guetta le moment où les professeurs se levaient pour porter un toast à leur hôte, et par la fenêtre lança sur l'Évêque un cochon vivant. « Je cite ce fait, dit l'historien religieux Ekman, pour montrer l'esprit de Murbeck *avant que ce Saül fût changé en saint Paul.* » C'est l'expression même dont se sert l'Évêque de Selma Lagerlöf en parlant de Gösta Berling.

Berling reçoit une ferme de la commandante d'Ekebu et vit grassement sur la cassette de sa bienfaitrice. Il est aussi susceptible que Cyrano, aussi paresseux qu'Antony, aussi grand justicier que les Quatre Mousquetaires. Il les dépasse tous par l'outrance de ses attitudes et par je ne sais quelle crudité dans la bizarrerie. Pour se venger d'une injure d'Élisabeth Dohna, il a résolu de se marier et il choisit une vendeuse de balais, une misérable fille d'un village de montagne où les gens n'ont pas toute leur raison. La tête de la pauvresse ploie sous des tresses opulentes ; mais des yeux hagards éclairent sa mélancolique beauté de vierge. Les notables de la contrée sont réunis à la table du manoir. L'heure approche où Gösta Berling, qui savoure déjà leur étonnement, appellera de la cuisine l'idiote en haillons, et, au bruit du champagne, la leur présentera comme sa fiancée. Il ne faut rien moins que l'écroulement d'une digue sous la débâcle des eaux printanières pour qu'on nous épargne ce joli coup de théâtre.

Mais, si loin qu'il pousse le désir de surprendre et si loin que le pousse l'émulation des grands maîtres en byronisme, je le trouve toujours emprunté quand il se pique de chevalerie. D'ailleurs, on commettrait une regrettable injustice à comparer ce jeune pasteur émancipé d'une pauvre commune suédoise avec nos élégants héros de cape et d'épée. Et le seul tort de Selma Lagerlöf est d'avoir voulu par instants qu'il leur ressemblât. Dépouillé de ce qu'il a retenu des cabinets de lecture, Gösta Berling vaut encore mieux que la plupart d'entre eux,

parce qu'il est plus vrai. Dans un accès de sincérité, il se définit un ménétrier de campagne. Oui, un ménétrier qui a fait des études, qui a passé par la prêtrise, dont l'imagination nourrit des besoins de vie riche, des songes de gloire, des nostalgies d'aventures, mais dont souvent les manières d'être et les façons d'agir sont restées celles d'un fils de paysan.

Il en a la gaucherie chaque fois qu'il se raidit contre son émotion ou qu'il prend la raideur pour de la dignité. Marianne Sinclair, qu'il avait enlevée, est retournée chez ses parents sans l'avertir. Quelques jours plus tard, on lui ménage une entrevue avec elle. Il entre, ne salue pas, ne parle pas, se tient près de la porte, debout, les yeux fixés à terre. « Gösta ! » s'écria Marianne. « Oui, c'est mon nom », répondit-il. Quand Selma Lagerlöf mettra en scène, dans ses nouvelles et dans ses autres romans, des paysans vermlandais ou dalécarliens, elle leur prêtera les mêmes attitudes contraintes, les mêmes solennelles brusqueries. Ce « Seigneur de dix mille baisers et de treize mille billets d'amour » n'associe point l'idée d'un sacrifice ou tout au moins d'un effort héroïque à l'idée de la passion. Et c'est par là pourtant que nos personnages romantiques ont quelquefois racheté leur âme. Ses conquêtes ne sont presque toujours que des rapts ou que les aubaines d'un coq de village. Je ne lui conteste point la bravoure ; mais à quoi lui sert-elle puisqu'il ne se mesure jamais avec un homme de cœur ? Humilié par une femme, c'est à elle et non à son mari qu'il demandera raison de

cette offense. Dans ses renoncements, il suit moins la générosité qu'il n'obéit à des forces supérieures.

Cependant, il ne me paraît point méprisable. Un héros national ne peut pas l'être ! Sa fougue et ses abattements, ses éclats de rire et ses larmes, son énergie momentanée et ses lâchetés douloureuses, son esprit partagé entre l'amour et l'horreur de la solitude, sa brutalité dans le plaisir, sa mélancolie dans le désir, le rêve d'ermitage idyllique et frugal qui le hante au milieu même des fumées de son ivrognerie, tout son romantisme est un produit de la Suède aussi naturel que la forêt de sapins et la poésie de Bellman. Qu'y a-t-il de plus romantique que cette excessive nature du Nord ? Des nuits sans fin, des étés sans nuit, et toujours une lumière irréelle. Les longs engourdissements en sont secoués par des tempêtes. Le printemps y sanglote par tous les torrents et les ruisseaux comme un cœur qui se dégonfle. Les contradictions d'un Gösta Berling le mettent à l'unisson de ces puissants contrastes.

Sur la glace transparente et d'un bleu sombre, il emporte dans son traîneau la petite comtesse violentée : « Des craquements de foudre sous nos pas, des étoiles filantes au-dessus de nos têtes, des cris perçants derrière nous, devant nous le carillon des sonnailles... et tout un monde de splendeurs : la course ne vous séduit-elle pas, jeune femme ? » Quel chant sauvage d'aventurier qu'enivrent la cruauté de son aventure et le froid radieux de la nuit ! Mais ce n'est qu'un instant de fantaisie délirante où l'homme a répondu par un geste

dramatique aux excitations du décor. Élisabeth Dohna, reconduite chez elle, est déposée entre les mains de ses valets. Pendant qu'ils la débarrassent de ses fourrures, Gösta Berling la regarde. Il lui semble la voir pour la première fois, si charmante, si pleine d'innocence et de pureté. Dans cette salle où flambe un feu clair, la farouche impudence du ravisseur a fondu. Il reste assis près du seuil, les mains jointes. La moue irritée de la petite comtesse, ses joues brûlantes, ses sourcils froncés le faisaient presque sourire. « Tu ne sais pas toi-même, pensait-il, combien tu es bonne et douce. » Je songe à cette scène délicieuse, et, quand Gösta Berling nous joue ses grands airs romantiques, je lui dirais volontiers : « Tu ne sais pas toi-même combien tu es simple et jeune ! »

Il n'est pas jeune seulement parce qu'il a été conçu dans la première ardeur et dans l'inexpérience d'un aimable génie. Il est jeune, parce qu'il appartient à un peuple jeune et qu'il en a toute la jeunesse. Almqvist, un de ses aînés [1], a fait cet ingénieux calcul que, les Suédois ne se développant qu'un tiers de l'année — car les deux autres tiers les referment et les contractent — les vingt siècles de leur nation, comparés à ceux qu'ont vécus les nations étrangères, se réduisent à sept cents ans. Mon Dieu, qu'il est jeune ! Et comme je m'explique que les jeux

1. Selma Lagerlöf a-t-elle pensé à Almqvist, quand elle a imaginé le personnage de Gösta Berling ? Des critiques suédois l'ont supposé. Je ne le crois pas; mais on ne saurait nier qu'il y a bien des traits communs entre son héros et le fameux romantique.

de quilles, les visages de dormeurs qu'on charbonne et qu'on barbouille de jus d'airelles, les chansons à boire et les sempiternels bols de punsch lui paraisent encore la grande fête de la vie ! Et c'est bien pour cela que ses plus médiocres équipées répandent une telle fraîcheur qu'en vérité je ne sais rien dans la littérature romanesque qui soit plus frais que le passage de son traîneau. Il ne nous décrit pas la nature ; il la respire. Nous connaissons des voix si prenantes qu'on n'écoute point les mots qu'elles disent pour mieux goûter la douceur de leur timbre. Que m'importent ses phrases ? Quand il parle, j'entends le torrent et la forêt, le vent du nord dans les roseaux du Fryken et leur bruissement de soie déchirée, la neige qui crie sous les courses furieuses, les retours de bal où les grelots s'interpellent, se répondent, remplissent de leur danse carillonnée la nuit doublement étincelante. Et il me semble aussi simple que jeune. Ce n'est pas la diversité ni la contrariété de nos sentiments qui nous font une âme complexe; ce sont les luttes dont ils nous meurtrissent. Gösta Berling s'accommode fort aisément de leur discordance. Tour à tour « le plus faible et le plus fort de hommes », il jouit de sa force et bénéficie sur sa faiblesse. Les impressions de son âme sont successives et passagères. Et il se pourrait que, là encore, il fût bien l'homme de son pays.

Mais, simple jusqu'à la candeur, jeune jusqu'à la puérilité, je sens tout de même en lui, comme chez ceux qui l'entourent, un certain fond de gravité morale. Il n'a ni l'envergure satanique d'un

Don-Juan, ni la méchanceté d'un Lovelace, ni l'instinct révolutionnaire des Ruy Blas et des Lorenzaccio. S'il est pour la Suède l'orage désiré qui se lève sur ses eaux dormantes, cet orage n'ébranle aucune institution et ne cause que de petits dégâts matériels. Les héros de Selma Lagerlöf n'entrent point en révolte contre la société; ils se mutinent simplement contre la monotonie de l'existence. « C'est à nous, s'écrie Gösta Berling, qu'il incombe de maintenir la joie au Vermland et d'y donner le coup d'archet qui précipite les danses. Sans nous, le bal, l'été, les roses, les cartes, les chansons, tout s'éteindrait dans ce pays de Cocagne où l'on ne verrait plus que du fer et des maîtres de forges! » Mais la bombance de ces hardis Cavaliers est souvent troublée par la peur du diable; et leurs folies sont comme les torches d'un campement qui en épaississent à leurs yeux effrayés le cercle d'ombre.

Les superstitions où plonge toute l'œuvre de Selma Lagerlöf la pénètrent d'une singulière beauté. Ce n'est pas parce que son âme, nourrie de contes fantastiques, ne s'est jamais délivrée de leur hantise, qu'elle nous communique « le même frisson qui lui a couru le long du dos la première fois qu'elle entendit ces histoires ». Les apparitions, les pactes avec l'Enfer, les chandelles allumées qu'on aperçoit la nuit à la fenêtre de ceux qui vont bientôt mourir, les chiens monstrueux dont les pattes laissent des traces phosphorescentes, les bruits et les fantômes avant-coureurs, rien de ces diableries ne saurait nous émouvoir, si l'artiste

n'en avait dégagé le pathétique moral dont elles sont la cause, la conséquence ou l'occasion. A la fin d'un des chapitres les plus fabuleux de son livre : « Je ne demande point, dit-elle, que personne croie à ces vieilles histoires. Elles peuvent n'être que mensonge et invention. Mais le regret qui fait gémir et crier le cœur comme le parquet de Fors sous le dur balancement de l'hôte infernal, mais le doute qui carillonne aux oreilles comme les grelots d'enfer qu'Anna avait entendus dans la forêt déserte, quand seront-ils, eux aussi, invention et mensonge ? »

Ce passage, très significatif de sa manière, me rappelle les réflexions que La Harpe ajoute à sa *Prophétie de Cazotte*. « Ce qui vous paraît ici de plus merveilleux, c'est que Cazotte ait prophétisé les horreurs de la Révolution. Vous vous trompez... Un miracle, ou plutôt un assemblage de miracles tout autrement extraordinaires, c'est cet amas de faits inouïs et monstrueux... » De même ici : Il vous paraît invraisemblable que la triste Urika Dillner, mariée à Sintram, ait vu le diable assis dans le fauteuil à bascule de son mari. Il vous paraît invraisemblable qu'Anna Stiernhœk ait vu sur la route le fantôme de Sintram et l'ait entendu railler l'inutile sacrifice qu'elle a fait en renonçant à Gösta Berling. Mais qu'est-ce que l'apparition du diable auprès de la perpétuelle angoisse d'une pauvre femme enchaînée à un mari dont les secrets l'épouvantent? Qu'est-ce que l'éclat de rire d'un fantôme à côté de la torture d'un cœur qui arrive à mettre en doute l'efficacité de son dévouement? Que sont,

en un mot, les spectres les plus terrifiants de la cabale, comparés à ce que nous renfermons en nous de désirs insensés, d'impulsions inexplicables, d'aveugles malfaisances, et d'incertitude et de remords? L'erreur, ou, si vous aimez mieux, la faiblesse d'un Hoffmann et de ses imitateurs consiste à tout subordonner au fantastique. Selma Lagerlöf, en le faisant rentrer dans le domaine infiniment plus étendu et plus étrange encore de notre vie morale, nous le rend à la fois plus acceptable et plus impressionnant. Chez Hoffman, il forme l'intérêt culminant du récit. Chez Selma Lagerlöf, il n'est qu'un accompagnement ou une préparation au drame intérieur, et comme qui dirait un sombre et tortueux sentier par où l'on pénètre dans la clairière des âmes.

Gösta Berling a promis de ramener Anna à son fiancé. Mais elle est belle; il est faible; la jeune fille répond par un baiser passionné à son étreinte irréfléchie. Le traîneau, « bruissement rapide dans la nuit », les emporte vers les forêts d'Ekebu, où ils savoureront librement l'âpre douceur d'une joie volée. Tout à coup, ils aperçoivent une ligne grise qui se glisse et serpente le long des fossés : ce sont des loups. Le traîneau fuit, sort de la forêt, passe devant la maison de Berga dont les fenêtres éclairées attendent le traître et l'infidèle; mais, à l'endroit où la route se rengage sous les sapins, les jeunes gens revoient les loups postés. Ils rebroussent chemin, repassent devant Berga : les loups sautent sur le cheval et s'accrochent aux harnais. « Il y va de notre vie! s'écrie Anna qui agrippe

par la peau du cou le chien tapi de frayeur et va le leur jeter en pâture. — Laisse, laisse, réplique Gösta Berling. *Ce n'est pas pour le chien que les loups chassent cette nuit.* » D'un coup brusque il fait virer le traîneau et le lance sur la montée de Berga, harcelé par les bêtes qui sentaient cette fois leur proie leur échapper. L'impératif catégorique revêt toutes les formes : ce soir-là, il apparut à Gösta Berling avec des dents blanches et des yeux de braise...

La maison est endormie. Le jeune homme se lève, attelle son traîneau sans bruit. Mais Anna l'a entendu; la voici prête à le suivre. Il lui saisit les mains : « Tu n'as donc pas encore compris que Dieu ne le voulait pas?... » Sous la commotion de cette course effrénée où leur mystérieux amour s'est heurté à une volonté plus mystérieuse, des mots admirables jaillissent de leur cœur : « O ma bien-aimée, quelqu'un se joue de nos désirs!... Il faut plier... Dans cette maison tout dort sur la foi de ta tendresse. Dis que tu resteras chez eux, que tu seras leur aide et leur soutien... — Tant que je t'aimerai, répondit-elle, je les aimerai... Adieu, Gösta; mon amour ne t'induira pas en péché... » Il se jeta dans son traîneau; mais alors elle courut à lui : « Tu ne songes pas aux loups? — C'est à eux que je songe au contraire. *Ils ont fait ce qu'ils devaient faire et n'ont plus rien à faire avec moi cette nuit...* » Que nous sommes loin des contes fantastiques! Ou plutôt comme insensiblement nous nous sommes élevés de leur surnaturel à la vraie nature morale! Les gestes et

les mots, tout est ici d'une observation, dont la forme sobre, assez rare chez Selma Lagerlöf, fait encore mieux ressortir la profondeur. L'homme a senti du premier coup que la lutte était impossible. Peut-être l'a-t-il senti, parce qu'il aime moins, et que la faiblesse de son amour l'a désarmé contre l'effroi d'une intervention divine dont ses remords éveillés projettent le fantôme dans la nuit grise. La femme, elle, toute à sa passion, n'entend clairement Dieu que dans la voix de celui qu'elle aime et ne recule que devant la terreur d'être pour lui l'*incarnation du péché*. Mais, à l'instant même qu'elle se résout au cruel sacrifice, son cri : « Tu ne songes donc pas aux loups! » la précipite une dernière fois vers ses baisers...

Ainsi, c'est en traversant les vapeurs échauffantes de la superstition que les âmes retrouvent leur conscience religieuse. Les héros du *Gösta Berling* n'agissent que dans la mesure où leur imagination est ébranlée. Et, selon qu'ils agissent bien ou mal, ils attribuent aux choses d'où leur vient cet ébranlement une pensée divine ou diabolique, en tout cas une occulte sympathie. « Il m'a souvent paru, dit Selma Lagerlöf, que les choses pensent et souffrent avec les êtres vivants. Ce qui nous sépare d'elles n'est pas si épais qu'on le suppose. » Tantôt notre inquiétude les gagne, et elles subissent la contagion de la démence humaine. N'avez-vous pas remarqué que dans les temps où la terre est livrée aux inimitiés et aux haines, les champs deviennent avares et les vagues féroces? Tantôt elles figurent aux yeux des hommes les

avertissements de la Providence. Que le soleil brûle les moissons, que l'herbe jaunisse, que les sources tarissent, que les insectes dévorent ce que le feu a épargné, on rentre en soi-même, on s'interroge. « Est-ce pour mes péchés que la terre se dessèche? » On cherche l'homme que le doigt de Dieu a désigné. On le trouve. C'est l'avare pasteur de Brobu. Personne ne lève la main sur lui; seulement, tous ceux qui passent devant le presbytère jettent un rameau dans son allée : « Sèches comme ce rameau furent les prières que ce prêtre offrit au Seigneur! » « Le pasteur commença par rire de ce monceau d'opprobre qui grandissait à sa porte. Mais, au bout d'une semaine, il ne riait plus ; *la croyance du peuple s'insinuait en lui.* »

A mesure qu'elle se déroule, la *Saga de Gösta Berling* nous découvre le caractère foncièrement religieux de la nature suédoise. Des critiques, et, si je ne me trompe, Georges Brandès, ont jugé factice ou puérile la conversion finale des Cavaliers. Oubliaient-ils qu'en Suède les chants bachiques s'achèvent presque toujours en psaumes? Un des derniers personnages du roman, s'il n'était absolument Suédois, semblerait imité de Tolstoï : le capitaine Lennart. Sorti de prison, il regagne sa demeure, mais, en route, il rencontre la bande de Gösta Berling qui l'invite à boire, l'enivre et lui joue le mauvais tour de le reconduire chez lui encore titubant et odieusement grimé. Sa femme refuse de le recevoir. Le capitaine dégrisé n'essaie point de se justifier et s'éloigne en silence. Il s'en remet à la volonté de Dieu qui, sans doute, pour

avoir permis que les portes de sa propre maison lui fussent fermées, a des desseins sur lui; et, comme la famine s'est abattue par toute la contrée, il devient aux yeux du pauvre peuple l'homme du Seigneur et mène une vie d'apôtre jusqu'au jour où, dans une rixe de foire, il tombe, en protégeant des femmes et des enfants, sous la massue d'une brute déchaînée. Il était temps qu'il mourût! Ce capitaine Lennart eût été capable de fonder une nouvelle secte religieuse et d'entraîner tous les gens valides de la commune vers Jérusalem ou Chicago!...

Mais la petite flaque de son sang arrête la randonnée d'aventures des Cavaliers d'Ekebu. Leurs imaginations débordées rentrent dans un lit plusieurs fois séculaire de résignation passive. Ils n'éprouvent aucun repentir, aucun désir d'expier leurs misérables prouesses. D'ailleurs, pourquoi se traiteraient-ils plus inhumainement que ceux qui en ont pâti et qui n'estiment point avoir payé trop cher le divertissement dont ces vieux messieurs et ce prêtre défroqué ont interrompu le morne cours de leur vie? Dieu lui-même n'a-t-il pas pardonné à l'avare pasteur de Brobu trente ans de lésines et de rapines pour un moment de fervente prière? C'est la foi qui sauve, non les œuvres.

Et puis Selma Lagerlöf ne nous permet pas d'oublier ses droits de conteuse à l'exagération. Le petit Ruster, qui avait guerroyé en Allemagne, racontait que, dans ces pays du Sud, les gens étaient hauts comme des clochers, les hirondelles

grandes comme des aigles et les abeilles comme des oies. « Et leurs ruches? lui demandait-on. — Leurs ruches?... Elles sont comme nos ruches. — Mais alors, comment y entrent-elles ? — Ah, ça les regarde! » répondait le petit Ruster. Et Selma Lagerlöf ajoute bien joliment : « Les abeilles gigantesques de l'imagination ont voltigé autour de nous. Comment feront-elles pour se loger dans la ruche de la réalité? Ça les regarde! » D'accord; mais cette ruche, vous nous l'avez décrite avec un merveilleux réalisme, et il ne m'a pas semblé que vos abeilles fussent si démesurées qu'elles ne pussent s'introduire sous l'humble chaume où la fraîcheur de votre poésie met un scintillement de rosée. Si je me suis abusé, si les Suédois ont eu tort d'adopter vos héros comme des ancêtres immédiats, il n'en restait pas moins intéressant de savoir quel idéal romanesque et traditionnel se formait, vers 1890, dans un des cantons les plus suédois de la Suède, une institutrice dont les lectures n'étaient pas extrêmement étendues, qui n'avait jamais quitté son pays, qui s'y sentait en étroite communion avec tous les êtres et toutes les choses et qui, autant que les contemporains en connaissent, était une artiste de génie.

Cet idéal est plus âpre que le nôtre, souvent plus matériel, plus naïf aussi, plus près de la nature et, pour mieux dire, de la terre labourée. Le nôtre atteste une éducation raffinée du cœur et des sens, un mélange souvent curieux de stoïcisme et de préciosité, enfin une héroïque politesse dont les personnages du *Gösta Berling* ne se doutent même

pas. Mais, inférieur en noblesse humaine, l'idéal suédois se rehausse par le sentiment religieux. Peut-être est-il plus sain. Voyez cependant : des parents français, qui n'hésitent pas à donner à leurs filles *les Trois Mousquetaires* ou *le Roman d'un jeune homme pauvre*, n'ont pas compris que les Suédois missent entre les mains de leurs enfants l'œuvre de Selma Lagerlöf. Sans doute, leurs filles ne l'auraient pas lue dans le même esprit que les Suédoises. Mais ils avaient été surtout effrayés du réalisme et de la rudesse qui percent sous le léger voile de la fiction.

La *Saga de Gösta Berling* annonçait une très grande romancière. C'était pourtant une de ces victoires dont il est permis de se demander si elles auront des lendemains. On fut vite rassuré. *Les Liens invisibles* (1894), *les Miracles de l'Antéchrist* (1897), *les Reines de Kungahalla* (1899), *la Légende d'un vieux manoir* (1899), *Jérusalem* (1901-1902), *les Légendes du Christ* (1904), *le Voyage merveilleux de Nils Holgersson* (1906-1907) prouvèrent, dans des œuvres d'un intérêt moins local, dans des sujets plus larges et plus humains, une telle fantaisie, qu'au cours de son histoire la Suède n'en avait point trouvé de plus riche, de plus originale, ni qui restât plus intimement suédoise.

CHAPITRE III

SELMA LAGERLÖF

LA FANTAISIE SUÉDOISE

Un écrivain suédois, qui admirait, autant qu'il le redoutait, le sens critique des Français, me disait : « En France, vous écrivez pour des ennemis ; en Suède, nous écrivons pour des amis. » Il aurait dû ajouter : « Et surtout pour le meilleur de nos amis qui est nous-même. » Les écrivains suédois ne s'adressent point à un public qui les chicane sur la qualité de son plaisir et dont l'esprit mondain aiguise le jugement et souvent émousse la sensibilité. Ce sont des isolés qui, en charmant leur solitude, distraient des solitaires. Leur génie grandit seul sur les bords d'un lac désert. L'eau lui renvoie l'image de ses fleurs. La terre résonne d'un bruit sourd et doux au choc de ses fruits mûrs. Il se voit et s'écoute longuement au milieu du silence.

Quand je passai à Falun, je visitai Selma La-

gerlöf. Sur la place, où aboutissent des rues interminables de pignons bas et rouges, elle habitait le plus bel appartement de la ville, qu'elle avait loué, me dit-elle, à très bon marché, parce que personne dans le pays ne possédait de rideaux assez grands pour les fenêtres. Elle vivait retirée au fond de ces larges pièces, où la clarté des jours de neige amortissait le luisant des parquets, songeuse, les trois quarts du temps étendue sur un canapé. Le silence qui l'entourait, la vieille place dominée par le clocher en cuivre de la reine Christine, et que sillonnaient parfois sur leurs patins muets des ombres d'enfants, sa mère très âgée dont les pas s'étouffaient au seuil de sa chambre comme au seuil d'un laboratoire magique, tous ces détails et d'autres encore, concouraient à me donner l'impression d'une solitude qui s'offre à elle-même des divertissements inépuisables. L'auteur célèbre et populaire de *Gösta Berling*, des *Liens invisibles*, de *Jérusalem*, n'éprouvait aucun désir de suivre dans le monde le sillage de son œuvre. Elle fuyait les réceptions flatteuses. Elle se dérobait aux invitations enthousiastes. C'était moins par modestie ou par timidité que pour ne pas interrompre la musique qu'elle jouait à ses rêves. Cette musique, cet accompagnement mystérieux d'une âme qui s'amuse, nous ne l'entendons point, mais nous en soupçonnons le rythme au pas capricieux de ses récits. Elle forme autour de son œuvre comme un horizon chantant dont le bruit ne vient pas jusqu'à nous, mais d'où s'élance la divine fantaisie.

Selma Lagerlöf est la reine de la fantaisie, dans

un pays dont l'imagination, mal disciplinée ou mal secondée par la pensée, n'a jamais eu beaucoup de puissance, et que sa sincérité a toujours rendu inhabile aux prestiges étourdissants de la rhétorique. Chez nous, la fantaisie n'est qu'un des travestis brillants et légers du bon sens le plus aimable et de la raison la plus fine. Nous sommes logiciens comme le diable ; mais il ne nous déplaît pas de déguiser notre logique en folie. Choisissez les œuvres les plus aériennes du génie français : un conte ou une fable de La Fontaine, une comédie de Marivaux ou de Beaumarchais, un roman de Voltaire, le théâtre de Musset, les petites nouvelles de Daudet, et pesez ce qu'elles renferment de volonté, de maîtrise, de dialectique, de calcul dans les proportions et dans les effets, et, si j'ose dire, « de plus lourd que l'air ». C'est à la fois exquis et solide. Comme l'écrivain connaissait bien son public ! Alors qu'il semblait n'obéir qu'à son humeur capricieuse, il sentait mille regards arrêtés sur lui. Son ingénuité n'était qu'une malice, dont il savait que nous ne serions pas dupes, mais dont il était sûr que nous lui serions reconnaissants. Il ne se met jamais dans son œuvre au point de s'y confondre. Avant tout, il s'efforce de plaire et subordonne son plaisir à celui des autres. Voulez-vous de la vraie fantaisie, de la fantaisie prime-sautière et sauvage ? Vous en trouverez chez le plus germanique et le moins équilibré de nos romantiques, chez le pauvre Gérard de Nerval ; mais les feux follets n'en sont peut-être que les lueurs vacillantes d'une raison qui s'éteint.

Le Suédois demande à ses romanciers de lui

conter des contes plus étranges ou plus divertissants que ceux qu'il se conte à lui-même pendant la monotonie de ses hivers et l'insomnie de ses étés. Il n'exige ni rapidité, ni sobriété, ni aucune de ces qualités que réclament les gens pressés par la vie ou les gens qui ont hâte d'avoir lu pour discuter sur ce qu'ils viennent de lire. Dans son existence si pauvre d'événements, il n'a besoin ni des simplifications de la logique ni de ses rigoureuses vraisemblances. Il adore l'inattendu, la sensation vive, le mystère, le surnaturel qui flotte sur la nature comme les elfes du brouillard, les aventures dans des forêts que personne n'a foulées, la poésie des égarements à travers les marécages au bout desquels on retrouve enfin le bon chemin du foyer. Mais, peu soucieux de vérité générale, il tient beaucoup aux vérités particulières. Il admet les rêveries les plus folles, pourvu qu'elles lui apportent dans les plis de leurs voiles l'odeur de sa terre et qu'elles en laissent tomber des souvenirs précis de sa vie quotidienne.

Sous le chaume de Löfdala, le grand violoniste Lilliécrona, dont l'humeur nomade et fantasque a fait naguère le désespoir de sa femme et de ses enfants, est revenu parmi les siens[1]. Au dehors, les rafales soulèvent des colonnes de neige qu'elles entraînent au milieu des champs dans une ronde vertigineuse. Mais lui, assis au coin du feu sur un escabeau tout luisant d'usure, tour à tour conteur et musicien, devant sa maisonnée attentive et ravie,

1. *L'Hôte de Noël* dans le recueil des *Liens invisibles*.

il court les aventures et galope à travers le monde jusqu'aux étoiles. « Et toute la vie devenait haute, belle et riche, au rayonnement de cette seule âme. » Il semble qu'en écrivant ces mots Selma Lagerlöf ait elle-même défini son influence de bienfaitrice. Elle a enrichi, embelli, exhaussé la vie intérieure de sa grande maisonnée nationale. Mais, sur le vieil escabeau des sagas, tenez pour certain qu'elle jouit encore plus du plaisir qu'elle se donne que de celui qu'elle épanche autour d'elle. Dépositaire par un décret providentiel de la fantaisie suédoise, elle en vit d'abord, et tout son art en est imprégné; puis, comme elle est moraliste, elle en a compris au point de vue moral les dangers et les vertus, si bien que nous pouvons successivement étudier ce que doivent à cette fantaisie et son œuvre d'artiste et sa conception du monde.

*
* *

Son œuvre lui doit des défauts qui ne sont pas plus marqués chez elle que chez la plupart des écrivains suédois, mais que le voisinage de beautés supérieures accuse davantage : une composition molle et lente, une complaisance exagérée pour certains *leit motiv*, dont je dirais qu'ils ressemblent à des accords de musicien négligemment plaqués dans les intervalles de l'inspiration, un manque de perspective, une abondance qui, au lieu de se resserrer vers la fin du récit, se répand et s'enlise comme si elle s'embarrassait de tous les détails qu'elle

n'a pu déposer au cours de son voyage. Selma Lagerlöf n'embrasse pas de vastes ensembles; elle les divise et les morcelle. Ses romans ne sont que des séries de nouvelles qui peu à peu s'organisent en roman. Elle y laisse toujours des portes entr'ouvertes, par où se glissent de nouveaux personnages; et, sitôt qu'une nouvelle figure se montre, elle paraît s'y attacher au point d'en oublier les autres. Il n'est pas rare qu'elle rencontre d'admirables idées poétiques : il est plus rare que l'idée maîtresse se dégage de son récit sans être légèrement déformée ou obscurcie par des idées parasites.

Deux condamnés ont gagné la forêt[1] : l'un, paysan riche, qui a assassiné dans un banquet un moine insolent; l'autre, fils d'un naufrageur et d'une sorcière, accusé d'un vol dont il a pris la responsabilité pour sauver son père et tromper le bourreau. Ces deux hommes se réunissent, habitent la même caverne, veillent réciproquement sur leur vie. Le fils de la sorcière est un païen; il connaît le Christ et les Saints, mais comme on connaît les dieux d'un pays étranger. Son ignorance de toute idée morale effraie son compagnon qui, touché de l'admiration qu'il lui inspire, entreprend son éducation religieuse et dresse devant ses yeux l'image d'un Dieu juste et vengeur. Il en résulte que le néophyte conçoit l'horreur du crime dont son évangéliste a ensanglanté ses mains. Il voudrait sauver l'âme qui a éclairé la sienne et ne rêve plus

1. *Les Proscrits* (*Liens invisibles*).

qu'affreuses expiations pour celui qui lui a révélé les tortures de l'Enfer. Mais il ne voit qu'un moyen de lui assurer le salut éternel : c'est de le trahir; et, obligé de se défendre, il finit par le tuer. « Je l'ai tué parce qu'il m'apprit que le fondement sur lequel repose le monde s'appelle la Justice ! »

Je comprends que ce sujet ait tenté Selma Lagerlöf; mais encore fallait-il se décider entre les différentes idées qui pouvaient en ressortir. Voulait-elle nous prouver qu'un homme qui s'est mis hors la loi n'a pas le droit de prêcher le respect de cette loi, ou que, s'il le fait, il tord lui-même la corde autour de son cou ? Voulait-elle nous montrer qu'une religion, enseignée brutalement à des êtres mal préparés, les jette de leur amoralité inoffensive dans toutes les perversions du fanatisme ? Ces deux idées ne s'excluaient pas: mais elles ne s'affirment pas assez nettement pour qu'à travers les visions charmantes et les longs épisodes de son récit nous en suivions la marche, et pour qu'aux dernières lignes nous ne nous demandions pas avec une sorte d'inquiétude ce qu'il signifie. Est-ce une attaque contre la religion qui corrompt la nature ? Est-ce une amère raillerie contre la conception de la justice qui fait d'un innocent sauvage un délateur et un criminel ?

Jamais ces pensées révolutionnaires n'ont effleuré l'âme de Selma Lagerlöf. Sa fantaisie l'emporte : voilà tout. Lorsque nous essayons de juger des œuvres étrangères, nous devons nous défier de la logique à laquelle nous avons accoutumé de tant sacrifier. Dans les reproches que je lui adresse, je

crains d'en apercevoir l'ombre étroite et rigide. En tout cas, les inégalités de son art tiennent à la nature même de la fantaisie, souverainement indépendante, irrégulière et individuelle. Et, par le privilège des plus heureux génies, il lui arrive de choisir des sujets où ses défauts deviennent des qualités. S'agit-il de ressusciter la vie légendaire d'une vieille province ou de suivre à travers la Suède un enfant qui chevauche des oies sauvages? La mollesse de sa composition n'est plus qu'une habile souplesse; la lenteur de son récit lui donne un charme odysséen; ses redites, l'accent sincère des vieilles sagas; le manque de perspective, l'attrait naïf et somptueux de l'art décoratif. Son habitude de découper une histoire en scènes et en tableaux indique moins un procédé artistique que la marche naturelle et impressionniste de la fantaisie. Ses contes fabuleux n'atteignent pas en perfection littéraire *la Légende de saint Julien l'Hospitalier*; mais ils ne trahissent jamais le laborieux effort qui consiste à suppléer aux intuitions de la rêverie par les déductions de l'intelligence. Ses nouvelles modernes en reçoivent une grâce poétique, un peu lointaine, comme si nous reconnaissions tout à coup nos contemporains transformés en personnages de vitraux. C'est bien à des vitraux que me fait songer l'œuvre de Selma Lagerlöf. Que le ciel de Suède me paraît charmant en se teignant de leurs couleurs : ciel d'hiver où elles allument des reflets d'aurore boréale; ciel de sous-bois qu'elles illuminent d'apparitions fantastiques; ciel d'été dont elles concentrent les lueurs irréelles sur de réelles figures.

Mais l'éclairage du Midi ne leur convient pas. La fantaisie de Selma Lagerlöf perd à voyager, sauf peut-être quand elle retrouve aux carrefours de Jérusalem la trace des paysans suédois. Je n'aime ni *les Miracles de l'Antéchrist*, où elle s'est flattée de peindre la Sicile et les Siciliens, ni ce qu'elle a rapporté de l'Italie. Si j'en avais le loisir, cette partie de son œuvre m'offrirait cependant un curieux sujet d'étude; car j'essaierais d'y préciser ce qui, dans l'esprit méridional, reste fermé aux esprits du Nord, et d'y montrer combien toutes les documentations, et même la connaissance intellectuelle d'un pays, sont insuffisantes quand on veut en tirer un roman, c'est-à-dire une œuvre vivante, qui, en sa qualité d'œuvre vivante, doit plonger dans l'instinct. Selma Lagerlöf, malgré sa bienveillance, n'a guère compris que la gesticulation et l'exubérance de paroles des Méridionaux; et elle n'en a guère fait que des fantoches. Si elle a su, dans une page des *Miracles* assez puissante, dresser le personnage du Pape, probablement de Léon XIII, elle a faussé dans une de ses *Nouvelles* celui de sainte Catherine de Sienne [1].

Étrange contresens ! Les hagiographes et la correspondance de la Sainte lui fournissaient sa matière. Un jeune homme de Pérouse, accusé d'avoir mal parlé du gouvernement de Sienne, est condamné à mort ; et, dans la prison, où son désespoir use ses griffes sur des pierres insensibles et sur des gens plus insensibles que les pierres, il demande qu'on

1. *Sainte Catherine de Sienne* (*Reines de Kungahalla*).

lui amène la jeune fille dont la réputation de sainteté remplit déjà toute la ville. Elle vient, l'apaise, obtient de lui qu'il se confesse et communie, lui promet de l'assister jusqu'au bout de la terrible épreuve. En effet, elle lui tient la tête au moment où le bourreau frappe. Le sang rejaillit sur sa robe. Mais, à cette minute tragique, Jésus lui apparaît, qui recueille dans son flanc ouvert l'âme du supplicié; et, au retour de cette exécution, elle dicte pour son confesseur Raymond de Capoue une lettre, dont je doute qu'on trouve l'équivalent dans toute la littérature mystique. Jamais le mystère de la Rédemption par le sang n'a inspiré une plus ardente frénésie d'amour et, si j'ose dire, un plus sublime enivrement. « Mon père, j'ai reçu une tête dans mes mains, et j'en ai ressenti une douceur que le cœur ne peut comprendre, la bouche raconter, l'œil voir, l'oreille entendre[1]... »

Cette sainte fille, née peuple et robuste, et qui, avant de se macérer dans les pénitences et de s'épuiser dans les jeûnes, « prenait facilement sur ses épaules la charge d'un cheval et la portait en montant très vite deux grands escaliers[2] », cette prodigieuse visionnaire, d'une étonnante lucidité, dont la parole tendre ou rude et toujours décisive se gravait du premier coup dans les âmes et s'inscrivait au livre d'or de la langue italienne, s'est changée, sous la baguette de Selma Lagerlöf, en une

1. *Lettres de sainte Catherine*, traduites par E. Cartier (t. II, lettre CXLIII).

2. *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le B. RAYMOND de CAPOUE (liv. I, ch. X).

petite personne menue, une petite vierge bavarde qui raconte au misérable condamné ses visions et son mariage mystique avec Notre-Seigneur. « C'était la dernière nuit du carnaval. Les balcons semblaient des cages bariolées accrochées aux murs des grands palais... Je vis une verte prairie où la mère de Dieu était assise parmi les fleurs ; et, sur ses genoux, Jésus jouait avec des lys... » Cette prairie-là, ne la cherchez pas autour de Sienne : vous la rencontrerez en Dalécarlie, pour peu que vous suiviez les petites paysannes illuminées qui sortent du prêche. Le dernier jour du carnaval, où, selon le récit qu'elle en fit plus tard à Raymond de Capoue, s'accomplirent ses noces, Catherine ne vit point de prairie ; mais le Christ entra dans sa chambre avec la Vierge, saint Jean l'Évangéliste, saint Dominique, et le prophète David, « qui tirait de sa harpe des sons d'une extrême douceur ». Et ce fut un tableau comme celui où les peintres siennois nous peignent le Couronnement de la Vierge.

Certes, je ne conteste point à un romancier le droit de modifier la vérité historique et d'en soumettre les éléments aux jeux de son inspiration. Mais je me demande pourquoi Selma Lagerlöf, qu'on ne peut accuser de mièvrerie, et chez qui, au contraire, la sensibilité féminine se relève d'un goût nettement marqué pour les brutalités audacieuses, a ici rapetissé et comme affadi un sujet dont la beauté dramatique, et, même à ne le regarder que par son côté profane, dont la couleur barbare devaient séduire en elle l'héritière des vieilles sagas scandinaves. Notez qu'on la sent très sincèrement

touchée de la légende qu'elle a lue et qu'elle a vue peinte dans les églises de Sienne et dans la maison de sainte Catherine. Mais je crois que les gens du Nord sont souvent tentés d'affaiblir jusqu'à la puérilité le caractère méridional, comme ils sont toujours portés à représenter le catholicisme sous des formes enfantines. Ils ont le sens du mystère, mais non du mystère qui se cache derrière des apparences harmonieuses et éclatantes. Le mystère est pour eux inséparable de l'indécision et du crépuscule.

J'entends ce que Selma Lagerlöf me répondrait. Pourquoi voulez-vous que je me forme de sainte Catherine l'idée que vous vous en formez logiquement d'après ceux qui l'ont connue? Les héros n'ont-ils pas cet avantage que notre fantaisie peut s'en façonner des représentations aussi diverses que nous différons nous-mêmes les uns des autres, sans qu'on puisse dire, si toutefois nous sommes émus d'un sincère amour, qu'aucune d'elles soit fausse? Ne sont-ils pas la substance merveilleuse dont nous alimentons notre vérité intérieure et dont nous faisons, les uns de la douceur, les autres de l'énergie? Exigez-vous du soleil qu'il produise les mêmes effets sur tous les êtres qui se réchauffent à sa lumière? J'ai besoin que ma sainte Catherine ressemble un peu aux petites filles de mon pays. Elle est aussi vraie que votre Siennoise, puisque mon cœur reçoit d'elle un égal bienfait... Mais, au lieu de me répondre, Selma Lagerlöf me renverrait sans doute à son beau conte d'*Astrid*[1].

1. *Astrid* (*Reines de Kungahalla*).

Le vieux barde Hjalte entretient pendant des jours et des jours une jeune princesse d'Upsal et sa jeune esclave du roi de Norvège, Olaf Haraldson. Toutes les deux recueillent les mots de Hjalte « comme s'ils étaient des fils de soie » ; et chacune d'elles dans sa pensée en tisse « comme un gobelin brillant » une image du roi. La princesse le voyait haut et couronné, assis sur un trône que soutenait un Troll dompté. Un manteau rouge brodé d'or lui descendait des épaules aux pieds. Il avait dans sa main, non une épée, mais de Saintes Écritures. Blanc comme de la cire, son visage luisait, encadré de longues boucles. La paix et la piété resplendissaient dans ses yeux. Un éclat surhumain rayonnait de cette pâle figure. « Mais Astrid, la blonde esclave, qui avait éprouvé le froid et la faim et supporté bien des peines, et qui pourtant remplissait la maison de son rire et de sa gaîté, s'imaginait le roi tout autrement. Chaque fois qu'on parlait de lui, elle croyait voir le fils du bûcheron qui, le soir, sortait de la forêt, la hache sur l'épaule. « Je te vois ! Je te vois si bien ! disait « Astrid à l'image. Tu n'es pas haut de taille, mais « large d'épaules, et souple et léger. Quand tu as « passé toute la journée dans l'obscurité des bois et « que tu atteins la route, tu te mets à rire et à sauter, « et le dernier bout du chemin, tu le fais en quelques « bonds... Je te vois ! Tu as un visage blanc et rose « et une ligne de taches de rousseur à travers le nez. « Dès que tu aperçois ta cabane, tu lèves ton bonnet, « tu découvres ton front. Ne conviendrait-il pas à « un roi, ce front-là ! Ne pourrait-il pas, ce front-là,

« porter le heaume et la couronne ?... » Si le barde Hjalte avait vu ces deux images, sûrement il les eût louées l'une et l'autre. Toutes deux ressemblaient au roi, eût-il dit, car c'est le privilège du roi Olaf d'être un jeune homme dru et gai en même temps que le héros de Dieu ! »

Il ne nous convient pas d'être moins sages que le barde Hjalte. J'avouerai seulement que je préfère la fantaisie de Selma Lagerlöf quand elle se déploie dans les horizons familiers de sa terre natale. Je l'aime surtout, cette fantaisie si légère, lorsque je la sens nourrie de réalité.

Dans sa nouvelle *les Proscrits*, Tord le meurtrier regarde ses mains comme pour y chercher les chaînes qui l'ont traîné jusqu'au meurtre de son ami. « Mais ces chaînes étaient forgées de rien, du jour vert dans les roseaux, du jeu des ombres dans les bois, du chant de la tempête, du bruissement des feuilles et du charme des rêves. » Il en est de même des chaînes dont Selma Lagerlöf nous captive. Élevée au milieu des lacs et des forêts, dans la petite ferme où elle logea plus tard son violoniste Lilliécrona, je ne dirai pas qu'elle aime la nature en tant que cet amour suppose chez l'artiste une exploitation très consciente et très savante du paysage. Mais la nature continue d'agir en elle et de se mêler indissolublement à tous ses sentiments et à toutes ses pensées. Les bois, les eaux dormantes, les vents, les fleurs, les pierres sont la trame éternelle où courent ses rêves. Elle ne peut les en séparer et ne s'arrête point à la décrire. J'ai visité les communes dalécarliennes et vermlandaises qui

furent le théâtre de ses principaux personnages ; et j'ai senti fortement qu'ils n'avaient pu vivre que là. J'en reconnaissais les paysages pour les avoir vus renversés dans le miroir de leurs songes. En ce sens, sa fantaisie, toute personnelle qu'elle soit, le serait moins que l'imagination de George Sand et de nos romantiques qui s'écartent à chaque instant du groupe de leurs créatures et jouissent seuls, en poètes et en peintres, des accidents de la route. Selma Lagerlöf ne le fait presque jamais. Il n'existe à ses yeux aucune démarcation tranchée entre le monde conscient et le monde inconscient. L'homme et la nature échangent perpétuellement des reflets et des signes. « A travers l'espalier des roses grimpantes, j'apercevais le petit lac qui reposait et clignotait vers le soleil. Il était trop petit et trop bien encadré pour se gonfler en vraies vagues ; mais, à chaque frisson sur sa face grise, des milliers d'étincelles jaillissaient et scintillaient, comme si ses profondeurs étaient remplies d'un feu qui ne pouvait s'échapper. Notre vie d'été lui ressemblait, tranquille, immuable ; mais, au moindre petit coup de vent, quel scintillement et quel éclat [1] ! » Ce n'est ici qu'une comparaison ; mais cette continuelle et instinctive assimilation de nos sentiments et des aspects de la nature justifie le titre de *Liens invisibles* que porte un de ses recueils, et finit par nous pénétrer d'une sorte d'animisme universel où la pensée devient un paysage et le paysage une pensée. Je ne connais pas d'auteur scandinave qui

1. *Parmi les roses grimpantes* (*les Liens invisibles*).

ait rendu d'une manière aussi vivante et aussi spontanée les intimes relations de l'esprit et des choses.

Cependant, elle semble souvent, et jusque dans ses récits les plus graves, s'abandonner à des souvenirs personnels et au caprice de sa rêverie. Mais elle s'est si profondément identifiée avec ses personnages qu'alors même qu'elle parle en son propre nom, ce sont encore leurs idées qu'elle exprime et leurs obscures sensations. Voici un vieux pêcheur qui, à la suite d'un rêve, se croit obligé de se remarier et qui se rend à la ville pour y publier ses bans [1]. Le chemin passe à travers des pâturages marécageux et des prés salés où le vent s'amuse. Une légende prétend que les habitants du hameau de pêche sont si riches qu'ils pourraient le couvrir sur toute sa longueur de belles pièces d'argent. Au souvenir de cette légende, la fantaisie de la conteuse appareille et s'élance, pavoisée de flammes légères. « Le charme étrange que cela donne au sentier ! Brillant comme le ventre d'un poisson, tout en écailles blanches, il serpenterait entre les touffes de careiche et les flaques d'eau d'où monte le coassement mélancolique des rainettes. La pâquerette qui décore cette terre abandonnée de l'homme se mirerait sur des monnaies polies, et, de leurs épines tendues, les chardons les protégeraient. Quelle résonance y prendrait la voix du vent quand il joue dans les tiges de roseaux et dans les fils du téléphone !... » Le passage est d'une

1. *Le Portrait de la mère* (*Liens invisibles*).

vivacité et d'une fraîcheur salines. Nous emboîtons allégrement le pas du vieux Mattson. Mais il sait la légende aussi bien que nous ; et, si Selma Lagerlöf jette au milieu de son récit cette jolie strophe lyrique, ce n'est pas uniquement pour son plaisir. Elle ne fait que traduire la songerie confuse du bonhomme, « qui eût sans doute éprouvé quelque douceur à poser ses lourdes bottes de mer sur de l'argent sonore ».

Je définirais volontiers sa fantaisie une sympathie délicieusement agile. Elle s'insinue dans les cœurs les plus noués, dans les esprits les plus durs, comme dans les choses les plus vulgaires, et les échauffe jusqu'à en volatiliser la poésie secrète. Elle n'a point d'ironie ; mais elle se permet l'humour qui se distingue de l'esprit en ce qu'il n'implique de notre part aucune supériorité sur ceux dont nous nous égayons. Son humour est à base de gravité morale. Les infirmités du cœur humain n'excitent pas plus sa verve que les infirmités du corps. Mais elle sourit des ridicules qui sont comme les ombres de nos vertus ; elle en croque les gestes fantasques et l'allure bizarre sur la route qu'éclairent tour à tour l'honnête soleil et le malicieux clair de lune.

Ce qu'elle aime surtout, c'est le contraste si suédois de la mobilité de la vie dans l'immobilité des vieux usages. Les rites où, depuis des centaines d'années, les paysans canalisent leurs sentiments et leurs pensées, lui causent un plaisir dont elle renouvelle sans cesse, et toujours avec le même bonheur, l'expression pittoresque. Elle en com-

prend l'importance et la valeur. Elle admire dans ces immuables existences l'empreinte des vertus fossiles que les siècles y ont déposée. Une jeune femme a été abandonnée par son mari. Le bruit s'en répand. Aussitôt les voisines se rassemblent chez elle ; et une scène s'organise dont les détails sont réglés de temps immémorial. La jeune femme, toute à son deuil, ne doit s'occuper de rien. Elle se tient au milieu de la cuisine, blonde et douce, « avec sa grâce de colombe ». Une voisine empressée vaque aux soins du ménage, apporte les tasses, met du bois sur le feu, découpe la pellicule de poisson séché dont on éclaircit le café, pleure un peu et s'essuie les yeux. « Les bonnes femmes du quartier s'étaient assises le long du mur. Leurs mains rudes reposaient tranquillement sur leurs genoux. Leurs visages hâlés se creusaient de rides profondes. Leurs lèvres minces et pressées se fermaient obstinément sur leurs gencives dégarnies. *Elles savaient comment il faut se conduire dans une maison que le malheur a frappée et veillaient à ce qu'on observât dignement les bienséances. Elles célébraient comme un office ou comme un jour férié l'abandon de cette pauvre femme qu'elles avaient le devoir de consoler*[1]. » Un sourire passe évidemment sur les lèvres de la conteuse; mais elle se garderait bien d'égratigner d'une facile moquerie ce respect des bienséances, cette salutaire contrainte qui donne plus de noblesse à nos douleurs et à nos joies. On sent que, si elle était là, elle

1. *Un Roi déchu* (*Liens Invisibles*).

n'agirait pas autrement que les bonnes femmes du quartier, dont l'attitude impersonnelle représente ce que la sagesse humaine a d'impersonnalité et semble associer à l'infortune de l'individu la sympathie des générations antérieures.

Non seulement elle connaît, pour les avoir pratiquées, toutes les coutumes qui nouent ainsi le passé au présent et qui font de la Suède un pays de traditions persistantes ; mais elle n'ignore aucun des chemins rapides ou détournés par où l'on pénètre dans l'esprit des humbles, car elle est humble elle-même, en ce sens que ses plus beaux dons d'artiste ne sont que des facultés populaires portées jusqu'au génie. Consultez les annales de la charité : vous y constaterez que toutes les belles œuvres ont été créées par des pauvres qui savaient mieux que personne les besoins des pauvres et qui étaient plus riches que personne en amour de la pauvreté. Selma Lagerlöf adore les légendes, non comme nos artistes littéraires qui en font une exposition de miniatures et de joailleries. Elle les adore comme les enfants, comme les bonnes femmes, comme les plus simples d'entre nous, pour leur grande générosité et pour leurs miracles de justice. Rien, dans ce genre, ne me paraît plus fastidieux que l'affectation de l'ingénuité et les jeux élégants du pastiche. L'auteur pense-t-il que je m'intéresserai à des choses dont ses artifices et ses coquetteries m'avertissent qu'il s'estime très détaché ? Et, s'il se propose de m'administrer une leçon de morale, qu'ai-je à faire de tout ce bric-à-brac d'insincérité ? Il ne me traite ni en enfant, ni en

égal. Je conviendrai, pour lui plaire, que ses phrases sont jolies, qu'il a du style et surtout des lettres. Mais je veux que l'auteur d'histoires fabuleuses y apporte ce que j'appellerai la bonne foi de l'imagination, qu'il me mette en communion d'esprit et de sentiment avec ceux qui y ont cru ou qui peuvent y croire, et qu'il n'y cherche pas une misérable occasion de dépenser beaucoup d'esprit pour nous prouver que les saints et les martyrs n'en ont pas.

Quand je lis Selma Lagerlöf, les légendes me sont racontées de la même façon que les gens du peuple me les raconteraient, s'ils avaient *le don*. Je les vois avec leurs yeux ; et il se trouve que je ne les ai jamais mieux vues. Plus tard j'en jouirai littérairement. Elles n'ont d'abord excité en moi que le fonds commun d'imagination et de sensibilité d'où sont sortis, depuis trois mille ans, les chefs-d'œuvre populaires. Dès les premiers mots, je suis pris. Les débuts de ses romans et de ses nouvelles sont des jaillissements de verve heureuse et dramatique. Ses personnages se pressent et s'agitent, tous distincts, tous vivants. Entre mille détails, elle choisit ceux qui donnent la vie et qui, toujours très simples et en petit nombre, ne sont guère plus analysables que le mystère de la vie. Ils se gravent aussi bien dans la mémoire de l'enfant que dans celle de l'homme mûr. C'est une attitude, un geste, un mot, qui éclate au milieu du récit fantastique, comme la parcelle brillante de vérité dont nous fascine un doux mensonge, et qui offre à la croyance du lec-

teur la réalité terrestre dont elle a besoin pour s'enraciner. Un chasseur de l'ancien temps découvre sous une grotte sauvage une belle fille endormie, que la montagne semble mettre à ses pieds comme un très noble et très riche présent[1]. Sera-t-elle sa femme ou son esclave ? Il décide qu'elle sera sa femme ; mais il se dit qu'une fois chrétienne et civilisée, elle rougirait au souvenir de sa nudité, et, avant de l'emporter, il l'enveloppe de sa pelisse d'ours… « Comme il poursuivait sa route, il sentit qu'on soulevait son chapeau aux larges bords. La jeune fille réveillée et tranquillement assise dans ses bras, voulait voir qui l'emportait. Il allongea le pas et ne dit rien. *Elle dut remarquer que le soleil lui brûlait le front ; car elle tint le chapeau comme un écran ; mais elle ne le lui reposa point sur la tête et, muette, elle continua de contempler son visage…* »

Je goûte infiniment cette fantaisie qui, à travers les aventures les plus chimériques, garde toujours les mouvements vrais et la simplicité gracieuse de la nature. Ses personnages ne se guindent pas dans la fixité hiératique où, par une imitation assez niaise de la gaucherie des Primitifs, tant d'écrivains de ce genre immobilisent les leurs, persuadés que c'est ainsi qu'on fait du naïf et du vieux. Ils ont la souplesse et la variété, les alternatives de brusquerie et de douceur des êtres réels. Elle ne renchérit pas sur le sombre éclat des scènes barbares : elle les affronte sans faiblesse ; je retrouve

1. *La Saga de Réor* (*Liens invisibles*).

même en sa peinture des passions la rudesse paysanne et impulsive des âmes scandinaves. Mais je retrouve surtout et partout le détail de terroir, si savoureux et si topique. Un jeune roi chevauche le long des prés salés par un jour brumeux d'automne. Jamais sa jeunesse et sa royauté ne lui ont paru plus mornes et plus grises que sous cette grise humidité qui le transit jusqu'à l'âme. A ce moment, il s'engage dans une grande prairie. « Si c'eût été la saison printanière, il y aurait vu paître des troupeaux de vaches et de moutons; mais aujourd'hui la prairie était déserte et boueuse... » Sous l'habit de ce roi suédois, reconnaissez le paysan. De beaux troupeaux paissant une belle prairie : voilà qui dissipe les humeurs noires et qui réconforte le cœur des jeunes hommes !

Mais Selma Lagerlöf sait que le lecteur n'aime et ne retient que ce qu'il achève lui-même de créer. Les descriptions implacablement exactes ressemblent aux jouets d'un mécanisme parfait dont les pauvres riches tuent l'imagination de leurs enfants. Elle mêle, avec un tact infaillible, les traits précis qui stimulent notre faculté créatrice aux traits généraux et volontairement vagues qui lui permettent de s'exercer. Ce mélange d'exactitude et d'indécision, ces coups de lumière dans un crépuscule vaporeux, font d'elle une puissante évocatrice de fantômes. Lorsque Sigrid la Superbe aborda à la cour du saint roi Olaf, tous les dieux du paganisme scandinave y rentrèrent avec elle. La nuit de son arrivée, le passeur d'Elfbacken fut plus occupé qu'il ne l'avait jamais été. Coup sur coup, on le

hélait de l'autre rive : il y allait et ne voyait personne, mais il entendait des pas autour de lui, et son embarcation s'emplissait au point qu'elle menaçait de couler. C'étaient les Lutins et les Gnômes qui revenaient en Norvège. L'œuvre de Selma Lagerlöf est, comme le bac de son passeur d'Elfbacken, chargée d'invisibles et de revenants que nous entendons glisser et dont nous sentons le poids sur notre cœur. Lorsqu'ils prennent une figure, rien à mon avis ne surpasse dans ces récits leurs surprenantes apparitions. Selma Lagerlöf les revêt d'une chair qui n'est plus qu'une pâleur phosphorescente; elle leur prête des mouvements aussi précis que les nôtres, mais qui en diffèrent par leur silence et leur flexibilité ; elle nous donne la sensation de l'air impalpable et froid qui les enveloppe. Et ce n'est point par des mots qu'elle obtient ces effets ; c'est uniquement par la persistance et la sincérité de sa vision.

Sa longue nouvelle, *l'Argent de Monsieur Arne*, dont les premières pages sont remplies d'une mystérieuse épouvante, nous raconte l'histoire d'un assassin, aux pas duquel s'attache l'ombre de la jeune fille qu'il a égorgée, une ombre transparente et grise qui flotte le long des chemins de neige et qui se penche vers lui comme pour lui parler à voix basse. Elle le suit partout, sans haine, sans désir de vengeance, mais *obligée de le faire*, avec la lassitude d'une âme épuisée et altérée de sommeil Quelle admirable trouvaille, qui individualise un fantôme ! L'idée de cette morte, ne poursuivant son meurtrier que pour obéir à une loi plus forte que lui et plus implacable qu'elle, nous saisit par son

étrange beauté. C'est ainsi qu'on rajeunit de vieilles histoires. Un matin, l'hôtesse de la taverne, où le misérable fréquente, voit à sa porte une jeune fille en robe grise, les yeux baissés, les bras serrés autour du corps, les traits fins et diaphanes comme le cristal, et qui lui demande de servir chez elle. L'hôtesse la conduit dans une petite pièce dont la seule lucarne donnait sur la salle commune. La jeune fille y entre aussi doucement et silencieusement que dans la tombe. « Elle resta là toute la journée, ne parla à personne, ne toucha pas à la nourriture placée devant elle. On n'entendit aucun bruit de vaisselle. Chaque fois que l'hôtesse tendait sa main vers la lucarne, elle recevait des plats, des gobelets et des tasses absolument nets ; mais, quand elle les prenait, ils étaient si glacés que la chair de sa main en semblait entamée. Elle frissonna et se dit : « C'est comme si je les prenais de la main même de la mort. »

Ce spectre glacial, incolore et charmant, qui rôde dans le réalisme pittoresque d'un petit port danois du seizième siècle bloqué par les glaces, et qui frôle des bourgeois cossus, des pêcheurs en guenilles et des grands seigneurs aux pourpoints bouffants et aux chapeaux à plumes, me produit à la longue une indéfinissable impression de malaise et d'angoisse. Je ne voudrais pas écraser Selma Lagerlöf sous des comparaisons ambitieuses ; mais j'éprouve quelque chose de semblable devant le Christ des *Pèlerins d'Emmaüs* où Rembrandt, selon l'expression de Fromentin, a rendu ce je ne sais quoi d'un vivant qui respire et qui, certainement, a passé par la

mort. D'ailleurs, pourquoi reculer devant ces rapprochements lorsqu'ils nous aident à classer les esprits en de grandes familles ? On peut appliquer à la fantaisie de la romancière scandinave ce que le même Fromentin disait du clair-obscur chez le peintre hollandais, « qu'il ajoute un attrait aux beautés morales et donne une grâce aux spéculations de la conscience ».

L'art dont Selma Lagerlöf évoque les morts et les fantômes ne lui est point inutile quand elle nous peint les âmes qui, dans leurs crises, sont, elles aussi, pleines de tombeaux entr'ouverts et de revenants mélancoliques ou impérieux. A la lueur des mots qui sont alors échangés, les traits du caractère se détachent comme des arêtes de montagne au milieu du brouillard. Nous devinons la masse de sentiments, de réflexions, de douleur et d'instinct qui sont en dessous et que nous n'avons pas besoin de mesurer plus distinctement.

En voulez-vous un exemple? L'enfant des Sander vient de mourir[1]. C'est l'heure du déjeuner. Le maître de forges est assis dans sa salle à manger où il mange seul, selon son habitude. Sa femme est là qui pleure. On parle de l'enterrement, et, tout à coup Sander dit à sa femme : « Je ne veux pas que cet enfant-là soit mis dans mon tombeau. » « A ces mots, les yeux d'Ebba devinrent subitement secs. Toute sa petite forme se rapetissa de peur, et un tremblement la saisit : « Que dis-tu? que dis-« tu? — Ça me gêne. Père et mère y reposent.

1. *L'Épitaphe (les Reines de Kungahalla).*

« Le nom de Sander est sur la pierre. Je ne veux « pas que l'enfant y soit. — Ah ! c'est ça que tu « as trouvé ! dit-elle en frissonnant. Je savais bien que « tu te vengerais un jour ! » Il rejeta sa serviette, se leva de table, et se dressa devant elle, large et haut. Ce n'était nullement son intention de faire passer sa volonté par beaucoup de paroles... « Je « ne cherche pas le moins du monde à me venger, « dit-il sans élever la voix. C'est simplement que je « ne peux pas souffrir cette chose-là. — Tu parles « comme s'il ne s'agissait que de le changer de lit ! « Puisqu'il est mort, peu lui importe. Mais moi, je « serai une femme perdue. — J'y ai songé ; mais « je ne peux pas. — Alors, pourquoi m'as-tu pardonné ? » gémit-elle... »

Connaissez-vous beaucoup de dialogues qui éclairent en moins de mots une situation plus dramatique et deux caractères plus tranchés ? J'ai là tout ce qu'il me faut pour reconstruire tout un passé. L'homme, le maître, est taciturne, inébranlable, orgueilleux et dur, mais dur sans méchanceté. Il a pardonné, parce qu'il n'a pas voulu s'avouer atteint et aussi parce que son sentiment à l'égard de la femme se complique d'une indulgence méprisante pour sa faiblesse et ses défaillances. Mais, durant cinq ou six ans, le cruel souvenir l'a rongé ; et, maintenant que l'enfant adultérin est mort, sa volonté se cabre devant l'horreur d'imposer ce mensonge à ceux qui dorment dans son tombeau de famille. Il a consenti par orgueil à mentir aux vivants. Dût son foyer en être éclaboussé, il ne peut pas mentir à ses morts.

Quant à la femme, j'ignorerai toujours les circonstances de sa chute. Ce n'est pas la faute qui nous intéresse, c'est le chemin qui y mène et celui qui en sort. Rien que son attitude, ses larmes, son effroi, son cri, m'indique suffisamment sur quels sentiers de ronces et de misères ses petits pieds ont couru. Elle était honnête et sentimentale ; sa tendresse l'a égarée ; son honnêteté l'a reprise ; et, comme toutes les femmes pour qui l'oubli est si facile, elle ne demandait qu'à oublier. Aimait-elle son enfant ? Je n'en sais rien, et peut-être n'en sait-elle rien elle-même. Mais elle tient à la considération ; elle tremble à l'idée du déshonneur qu'elle a côtoyé et dont la peur rétrospective double sa terreur présente. Le pardon distant de son mari l'a moins rassurée que ne l'eussent fait de la colère et des coups. Elle m'apparaît dans cette maison froide comme une pauvre petite loque solitaire et frémissante.

Dirai-je que Selma Lagerlöf s'élève souvent jusqu'à cet art sobre, dépouillé, d'une intensité si profonde et d'un sous-entendu si riche ? Elle s'y élève quelquefois. Et de tous les traits que lance un artiste, il suffit, pour lui mériter sa gloire, que quelques-uns vibrent au cœur noir de la cible.

*
* *

Parmi les personnages de Selma Lagerlöf, je n'en vois qu'un seul qui lui inspire une véritable répulsion. Ce n'est pas un criminel. Elle n'excuse pas les criminels ; elle ne les idéalise pas ; mais d'ordi-

naire, ceux qu'elle nous présente ne le sont que par hasard et sous une telle impulsion qu'ils éveillent en elle un sentiment de pitié et parfois même un intérêt romantique. Ce n'est pas un de ces maniaques sombres et méchants, comme elle nous en a peint dans sa *Légende de Gösta Berling*; car, si méchants qu'ils soient, elle ne peut s'empêcher d'admirer les inventions dont ils ont diversifié les jours ternes et gris de l'existence ; elle sait gré à Barbe-Bleue des cauchemars qu'il lui a donnés. Ce n'est pas un faible ni un pusillanime : elle est trop femme pour maltraiter la faiblesse, et trop intelligente pour demander à des âmes chétives un impossible effort. On la sent toujours prête à examiner gravement les sophismes dont se paient nos petites lâchetés. Elle les remue d'un doigt délicat et d'un œil attentif, comme si elle espérait découvrir une bonne raison d'indulgence ou de bienveillance ; — et elle l'y découvre quelquefois.

Non, le seul personnage qui trouve moyen de la rendre ironique et presque aussi cruelle qu'un de nos romanciers réalistes, c'est un beau jeune homme sage, raisonnable, pratique, dont la dignité est aussi raide que son faux-col, les sentiments aussi empesés que les deux coques de sa cravate, les idées aussi correctes que les poils de ses favoris blonds, l'esprit aussi nu que son menton rasé. Il appartient à « la populace bien élevée » d'Ellen Key. Il dénigre tout ce qui sort de la règle. S'il veut épouser la fille d'un boulanger, une exquise petite créature qui a plus de fantaisie dans l'ombre des cils que lui dans toute sa personne, c'est beau-

coup moins par amour que par infatuation de soi-même. Il s'admire d'aimer au-dessous de lui ; et il se flatte qu'on lui en sera toujours reconnaissant. Il est sot, mais d'une sottise qui ne va pas sans vilenie, car sa présomption recouvre une telle absence de dignité et une si misérable défiance de la vie qu'il n'attend son bonheur que de l'aumône dédaigneuse d'un parent riche. Selma Lagerlöf a horreur de ces natures ingrates dont on ne saurait pas plus tirer un éclair de poésie qu'une goutte de sang d'un animal empaillé. Elle méprise et déteste les êtres incapables d'ajouter, ne fût-ce qu'un liard, au trésor d'imaginations sur lequel vit l'humanité.

Nous possédons un royal pouvoir, celui de transfigurer, par la magie de notre rêve, et sans la défigurer, la réalité qui nous entoure. Cette réalité n'est jamais mauvaise en soi, puisqu'elle offre toujours à ceux qui l'observent et qui l'approfondissent des éléments dont il leur est permis de composer du bonheur, ou, à défaut de bonheur, une mélancolie très douce, supérieure à la joie. La beauté de l'existence, c'est d'abord d'exister. L'optimisme se fonde sur le miracle de la vie. Le vieil ermite Hatto, enragé contre la méchanceté des hommes, conjure Dieu de les anéantir[1]. Il a fait vœu de tenir son bras tendu vers le ciel du matin au soir jusqu'à ce que le destructeur de Sodome et de Gomorrhe exauce sa prière. Et son bras est noueux, ridé, sec et gris comme une branche de saule ; mais il ne s'in-

1. *Le Nid de bergeronnettes* (*Liens invisibles*).

cline pas au vent du désert; et de petites bergeronnettes, trompées par l'apparence, sont venues nicher dans cette main stable et pleine d'anathèmes. Leur activité, leur patience, leur amour et les premiers pépiements du nid vont insensiblement toucher le cœur du féroce ennemi des hommes. La merveille de la vie éclose entre ses doigts convertira sa haine en pitié, sa pitié en tendresse. Il n'insulte déjà plus les femmes qui lui apportent des figues et du lait; et ces femmes qu'il épouvantait commencent à lui sourire. Il comprend maintenant que Dieu puisse ne pas haïr les créatures qui sont toutes blotties dans sa main puissante.

Cependant, le vieil Hatto ne s'était point forgé l'illusion des vices et des cruautés, dont pâtit la société humaine. Les hommes travaillent souvent à justifier ses imprécations. Alors qu'il tenait dans sa paume ouverte et sous ses doigts recourbés le nid des bergeronnettes, un épervier fondit du haut des airs, et le rugueux cénobite n'eut que le temps de le saisir avec son autre main libre et de lui tordre le cou. Pourquoi la nature elle-même nous propose-t-elle à chaque instant l'exemple de la rapacité, du meurtre et de l'injustice? Selma Lagerlöf n'aborde point l'insondable problème du mal dans l'univers. Elle se remet à Dieu de nous en fournir, le jour qui lui conviendra, l'explication tant désirée. Ce qu'elle nous répète, c'est qu'il nous a départi la force de surmonter toutes les embûches du désespoir.

Du temps que Jésus et Judas étaient encore enfants, ils s'amusaient un jour devant leurs maisons

voisines à façonner des oiseaux dans la souple et molle argile que leur avait donnée le potier d'en face[1]. Mais les oiseaux de Judas étaient mal faits et ne lui disaient rien, tandis que Jésus entendait les siens lui raconter des choses admirables de leur pays imaginaire. Le soleil brillait dans de petites flaques d'eau entre les pavés inégaux de la rue. Jésus y plongea la main et la passa tout humide sur ses oiseaux de terre, qui en gardèrent des reflets de diamant. Judas essaya de l'imiter; mais le soleil glissait entre ses doigts, et, furieux, il piétina ses oiseaux, puis se mit à briser ceux de Jésus. Et Jésus en larmes s'écriait : « Envolez-vous donc ! Envolez-vous ! » Les oiseaux s'envolèrent... Nous aussi, nous pétrissons dans l'argile; mais cette argile nous parle-t-elle au cœur? Sommes-nous capables de la peindre avec un rayon de soleil et de lui communiquer le souffle de la vie? Tout est là. Nous le pouvons, grâce à l'amour et à la fantaisie.

Quand, après avoir publié des nouvelles et des romans qui assuraient sa gloire en Suède et commençaient à répandre son nom à travers l'Europe, on apprit que Selma Lagerlöf préparait lentement un ouvrage pour les Écoles Primaires, quelques-uns de ses amis ne cachèrent pas leur surprise. Ils attendaient un nouveau chef-d'œuvre; et voici qu'elle entreprenait un livre d'enfant, une espèce de Géographie de la Suède, qui, par son sujet même, ne semblait point destiné à sortir des

1. *A Nazareth* (*Légendes du Christ*).

frontières. Mais elle ne se préoccupait que de l'intérêt des petites âmes suédoises. *Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède* n'enseigne pas seulement aux enfants la faune, la flore, les ressources et les beautés de leur pays; il leur révèle combien tout ce qu'ils voient autour d'eux, à leurs pieds ou sur leur tête, contient de poésie mystérieuse, et mérite leur amour, et réserve à leur fantaisie d'intarissables richesses Selma Lagerlöf est comme le gardien légendaire du mont Kullen qui, certains jours, laisse la montagne s'ouvrir et en découvre aux yeux des passants les veines d'argent et d'or. J'envie pour les écoliers de France un livre conçu dans cet esprit et que sa valeur littéraire rende du soir au lendemain parfaitement classique. Mais je doute un peu qu'il reçût l'approbation de nos illustres pédagogues. Nous élevons la jeunesse dans le goût des vérités tangibles. Nous ne voulons pas en connaître d'autres. Que nous sommes austères ! La science, j'entends la science officielle, a dressé ses batteries autour de nos écoles primaires et de nos collèges. Défense aux oiseaux d'argile de parler et de s'envoler ! Judas triomphe. Il est nécessaire et hautement moral que l'enfant sache tout de suite qu'ils ne sont que de la poussière inanimée et de quoi cette poussière est faite. On traite l'imagination en ennemie, car elle a créé les dieux, paraît-il, et elle pourrait y revenir ou en créer encore. Mais elle se rit de ses iconoclastes en les forçant, sur le champ de bataille où ils la combattent, d'ériger cette monstrueuse et puérile idole qu'ils nomment l'Infaillible Raison.

Si Selma Lagerlöf choisit ses personnages de préférence parmi les paysans, les pêcheurs et les petits de ce monde, c'est précisément parce qu'ils ont conservé plus intacte la faculté de croire et de projeter sur la réalité les rayons colorants de leur fantaisie. Elle écrit aussi pour des gens que presque rien ne distrait de leur solitude et que tout ramène aux sortilèges de la vie intérieure[1]. J'ai interrogé plus d'un habitant de ces déserts du Nord et de ces bourgades dispersées à travers la forêt et la plaine. Ce qu'ils redoutent aux approches de l'hiver, c'est bien moins la tempête et les grands froids que l'inexorable isolement, la monotonie des jours si peu distincts des nuits, le brouillard d'ombre qui s'infiltre jusqu'à leur âme et, l'une après l'autre, en éteint toutes les lumières.

Passe encore s'ils ont une famille ou si, de temps en temps, un mendiant nomade vient frapper à leur porte. Mais la vieille Agneta de Selma Lagerlöf restait seule et vivait au flanc d'une mon-

1. La plupart de ses personnages possèdent une curieuse faculté de dédoublement. Ils objectivent leurs pensées et leurs sentiments, et ils entendent ainsi la voix de leurs morts ou la voix des choses. Leurs scrupules et leurs débats intimes se traduisent par des dialogues avec des êtres imaginaires. Ils ont des hallucinations qu'ils caressent comme les amies de leur solitude et les compagnes de leurs voyages. Ils perdent terre avec un plaisir frissonnant et délicieux. Selma Lagerlöf a mis merveilleusement en relief ce caractère mystique et dramatiquement rêveur de la race scandinave. Peut-être a-t-elle abusé des facilités qu'il lui offrait de nous décrire les sentiments les plus cachés des cœurs. On pourrait citer tel de ses romans comme l'*Histoire d'un vieux manoir*, où l'usage qu'elle en fait tourne quelquefois au procédé littéraire ; mais, d'ordinaire, elle demeure dans la vérité.

tagne dont la neige blanchissait les crevasses et les dents pointues[1]. Comme il n'y avait personne sur la vaste terre à qui sa vie pût donner de la joie, son cœur s'engourdissait, et son esprit s'épouvantait à l'idée que les damnés, suivant une ancienne croyance, enduraient leur supplice sur les glaciers éternels qui surplombaient sa cabane. Mais un jour elle a vu leurs ombres infatigables chassées et torturées par le vent ; et la compassion l'a envahie pour ces pauvres morts qui ne demanderaient qu'un peu de chaleur. De l'instant où ce sentiment est entré dans son âme, l'horreur de la solitude en est sortie. Elle filait péniblement à la quenouille sa vie quotidienne. Désormais elle doublera sa tâche avec allégresse, afin de pouvoir entretenir, durant toutes les nuits, dans la première pièce de sa maison grande ouverte, le feu des trépassés. Superstition grossière, dirait la raison, inutile charité! Il n'y a pas de charités inutiles. Ce sont ces feux-là qui attiédissent la froide atmosphère du monde. Entre l'âme de la vieille Agneta, qui triomphe de son épouvante et qui s'exténue à soulager les damnés, et celle d'un martyr de la science qui s'est dévoué au bien de l'humanité, avons-nous le droit d'établir des degrés de perfection? Qui sait si le martyr de la science n'a pas obéi à des visions aussi chimériques que la superstitieuse bonne femme du fjell suédois?

Les solitaires ne sont pas les seuls pour qui l'illusion soit aussi nécessaire que le pain de chaque jour.

1. *La Vieille Agneta* (*Liens invisibles*).

D'ailleurs, on rencontre dans la société des hommes des solitudes aussi effrayantes que sous les forêts et au pied des montagnes. L'impératrice Marie-Thérèse est venue visiter les Flandres occidentales et le pauvre peuple des dunes [1]. Toute la journée, elle a vu des ports ensablés, des marais mal desséchés, des cabanes déchiquetées par la tempête, des églises englouties. Les hommes découragés n'osent plus braver les flots, tant ils ont peur que leur naufrage n'entraîne la ruine irrémédiable de leur famille. L'un d'eux fait-il un héritage? Il abandonne les travaux commencés pour ne pas y aventurer son cher argent. Découvre-t-on un banc de morues? Ceux qui l'ont découvert, d'amis qu'ils étaient, deviennent ennemis acharnés. L'Impératrice comprend qu'il leur faudrait quelque chose sur quoi compter, et qui ne s'épuisât pas, et que nul ne pût découvrir. Elle les réunit et leur annonce qu'elle a décidé de leur laisser son trésor, à la condition qu'on lui promette de ne l'ouvrir qu'après avoir consulté le peuple tout entier et seulement au cas où la misère serait trop forte. Elle exige que chacun d'eux lui jure de ne pas chercher à savoir qui le détient; et, s'ils ne l'ont point employé, ils le légueront à leurs descendants. De ce jour, les habitants des dunes n'ont cessé de creuser et de bâtir. A chaque phare qu'ils ont érigé, à chaque port qu'ils ont curé, à chaque digue qu'ils ont construite, ils se sont dit : « Si notre propre argent ne suffit pas, nous recourrons à notre gracieuse Impératrice. »

1. *Le Trésor de l'Impératrice* (*les Reines de Kungahalla*).

Mais leur propre argent a toujours suffi Nul n'a vu ce trésor, sauf les matelots en perdition, car il flotte devant eux sur les vagues comme un signe qu'ils ne doivent point désespérer dans la mort pour leur femme et pour leurs enfants. « C'est, disent-ils, une imitation de la cathédrale de Vienne en or pur. Sur ses côtés toute l'histoire de l'Impératrice est gravée dans l'albâtre le plus transparent. A la pointe des quatre tourelles étincellent les quatre diamants que l'Impératrice arracha de la couronne du Sultan Turc... »

Telle est la parabole que le Père Verneau a racontée aux mineurs en grève de Charleroi dans un sermon où, sous peine de tumulte, il s'était engagé à ne nommer ni Dieu, ni la Providence. Ils en ont compris le sens ; et son évêque, qui l'a mandé pour l'entendre de sa bouche, le félicite ; mais, au moment de le congédier, il l'arrête : « Dites-moi, Père Verneau, ce trésor?... Il existe?... » Et le Père Verneau lui avoue que c'est un petit coffre aux montures de fer, que le curé de Blankenberghe tient en sa garde, et où il peut y avoir « vingt beaux thalers à l'effigie de Marie-Thérèse ».

Supposez cette nouvelle traitée par Anatole France, et qu'il en fasse un chef-d'œuvre comme son *Procurateur de Judée*. J'ignore s'il y mettrait plus d'art que Selma Lagerlöf et s'il la composerait d'une façon très différente. A vrai dire, je ne le crois pas. Elle n'en changerait pas moins de sens et de figure. Nous devinerions, sous cette prose voltairienne où a passé le romantisme, le sourire du

philosophe pour qui toute religion n'est qu'une mystification et qui en considère les humbles dupes du haut de son indulgente ironie. Je serais étonné qu'il ne prêtât pas un peu de ses sentiments d'encyclopédiste affiné à son impératrice Marie-Thérèse, et que son Père Verneau ou son curé de Blankenberghe ne nous apparût pas avec la bouche riante, les yeux vifs et les trois mentons de l'abbé Jérôme Coignard. Car enfin, cette Impératrice ne s'est-elle pas divertie de la crédulité humaine? Ne spéculait-elle pas sur la naïveté des pauvres gens qui s'imaginaient qu'elle se dépouillerait de son trésor? Selma Lagerlöf ne nous autorise pas un instant à la juger ainsi : elle est trop convaincue que les mensonges bienfaisants ne sont que des intuitions du cœur et comme les jeux divins de l'éternelle vérité. Son Impératrice est restée longtemps à genoux dans l'église, suppliant Dieu qu'il lui permît de secourir les habitants de la côte; et, quand elle leur a parlé, ses larmes se sont mêlées aux leurs. C'est à son insu, « grâce à la sagesse impériale déposée dans son cœur de régente », qu'elle a réussi au delà de ce qu'elle avait espéré. Quant au Père Verneau, un petit moine desséché, mal tenu, mal rasé, j'avoue que le fond de sa pensée m'échappe. Lorsque l'évêque, d'abord amusé de son aveu, se reprend et s'écrie : « Ose-t-on comparer un pareil coffret à la Providence? » je ne saisis pas exactement l'accent dont il répond avant de se glisser hors de la chambre : « Toutes les comparaisons pèchent. Monseigneur, toutes les pensées des hommes sont

vaines. » Nous pourrions discuter sur l'état d'esprit du Père Verneau. Qu'est-ce à dire, sinon que Selma Lagerlöf, entraînée par sa fantaisie créatrice, donne souvent à ses personnages, d'un geste ou d'un mot, la profondeur énigmatique de la vie ?

Les mêmes réflexions s'imposent, mais avec plus de force, si l'on songe à sa nouvelle intitulée *l'Oncle Ruben*. Un enfant de trois ans s'endormit un jour sur un perron de pierre, attrapa un refroidissement et mourut. La mère en conçut un de ces chagrins qui défient le temps ; et aucun de ses autres enfants ne fut jamais plus présent à sa pensée que le petit Ruben. Ni ses frères, ni ses sœurs ne pouvaient s'asseoir sur un escalier ou sur une balustrade, qu'elle ne leur rappelât sa mort ; et, son image grandissant avec eux, ils la parèrent de toutes les vertus qui justifiaient à leurs yeux la préférence de leur mère. Quel merveilleux enfant il devait être pour que la mère l'aimât ainsi ! Ils comprenaient qu'ils ne pourraient ni l'égaler ni le remplacer. Toutefois ils s'y efforcèrent ; et, lorsque la mère les quitta, le petit Ruben était devenu pour eux le symbole de la vie honnête et laborieuse, de la piété filiale et du touchant souvenir des années difficiles. « Ce fut sous cette forme qu'il glissa dans la vie de ses neveux et nièces. L'amour maternel l'avait rendu grand, et l'action des grands hommes s'exerce de génération en génération. »

Mais les neveux et les nièces eurent maille à partir avec l'oncle Ruben. L'exemple de ce maudit oncle s'interposait toujours entre eux et leur plaisir favori. Impossible de descendre l'escalier à califourchon

sur la rampe : l'oncle Ruben en était mort. Impossible d'escalader les chariots à foin, de ramer dans la barque, de pêcher à la ligne, de se balancer audessus de l'eau : l'oncle Ruben était mort partout. Ah, comme ils se fussent révoltés de bon cœur contre sa tyrannie ! Mais, lorsqu'ils eurent des enfants, ils commencèrent aussitôt à tirer parti de l'oncle Ruben. Et ces enfants, moins crédules aujourd'hui, peuvent se demander si le fameux oncle n'est pas un mythe. Au fond, ils restent aussi convaincus de sa grandeur que les générations précédentes. Un jour viendra où ces blasphémateurs feront un pèlerinage à la vieille maison et contempleront pieusement le vieux perron de pierre. Ils auront à leur tour senti la nécessité du grand homme.

Il suffirait d'un rien pour que ce joli conte s'aiguisât en facétie maligne et subversive. Si nous revisions le procès des grands hommes, combien d'Oncles Ruben compterions-nous? Rappelez-vous la page célèbre de Renan au sujet du roi David. « L'humanité croira à la justice finale sur le témoignage d'un bandit qui n'y pensa jamais et de la sibylle qui n'a point existé. *Teste David cum sibylla.* O divine ironie! » Qu'importe? dirait Selma Lagerlöf. Plus vous rabaisserez historiquement les Oncles Ruben, plus j'exalterai la vertu de l'amour et de l'imagination. S'ils ne sont que les créations de notre fantaisie, respectons dans leur personne imaginaire les plus nobles idées que nous ayons conçues. Ce que nous cherchons en eux, soyons fiers de l'avoir trouvé en nous. Quand donc les

hommes comprendront-ils qu'en mutilant leurs dieux ils se diminuent eux-mêmes ? Le culte de la vérité commande-t-il un pareil sacrifice? Mais l'action que ces puissants fantômes ont exercée sur nous, le bien qu'ils nous ont fait, la force qu'ils nous ont inspirée, les progrès que nous leur devons, tout cela constitue une vérité qui, elle aussi, a ses droits et mérite notre déférence. S'ils sont appelés à mourir, ils mourront d'eux-mêmes, le jour où ils auront épuisé tout ce qu'ils avaient en eux de réalité féconde. Mais sachons que ceux qui prendront leur place ne seront comme eux que des incarnations de nos rêves. Le scepticisme s'en amuse parce qu'il ne se joue qu'à la surface des choses. S'il descendait plus profondément, il se heurterait à une telle vérité d'amour qu'il s'évanouirait.

L'imagination vivifiée par la tendresse mène le monde. Les erreurs dont on l'accuse ne retombent que sur notre égoïsme. Selma Lagerlöf nous met en garde contre l'exemple des rêveurs qui se prennent pour objet et fin de leurs rêves. Si elle ne leur est pas trop sévère — car tout lui semble préférable à la sécheresse et à la stérilité des êtres sans poésie — elle ne nous dissimule ni le mal qu'ils se font, ni celui qu'ils font aux autres. Elle veut qu'on soit avant tout — et l'expression est charmante en suédois — un homme de la vie, *livetsman*, c'est-à-dire un homme qui n'esquive aucune responsabilité, qui ne se dérobe à aucun devoir, qui agisse vaillamment et qui embellisse la réalité non seulement par ce qu'il y ajoute de son

âme, mais encore plus par ce qu'il en dégage de beauté mystérieuse.

Elle n'ignore pas le danger que courent les imaginations des solitaires! Les aurores boréales et les soleils de minuit ont aussi leurs Tartarins; et le Per Gynt d'Ibsen, débarrassé de l'obscure complexité où le grand dramaturge du Nord nous a moins prouvé la profondeur que la confusion de ses idées philosophiques, nous en présente un admirable type. Plus fréquent en Norvège qu'en Suède, Selma Lagerlöf devait cependant le rencontrer, et à peu près dans la même classe sociale[1]. C'est un pauvre matelot, dont sa mère dira que tout enfant il était plus beau, plus blanc que tous les autres, un fils de prince né par hasard sous un toit de chaume, sur une côte sablonneuse et plate. On le tient dans le pays pour un menteur invétéré. Il n'a cependant aucune intention de tromper. Il imagine, et il vit au milieu de ses richesses imaginaires comme un dormeur que le bruit des lazzi ne réveillerait pas. Il est brave. Il ne rechigne ni à la peine, ni au péril; mais son esprit ne consent jamais à toucher terre. Il épousera, loin de son hameau une jeune fille séduite par cette distinction naturelle qui donne à ses grossiers vêtements l'apparence d'un déguisement, et par les descriptions de son opulente demeure et de sa noble famille. Il l'emmène, et, tout le long du voyage, il lui verse sans scrupule l'ivresse de ses fictions dont il ne sent pas qu'elles deviennent criminelles. On ar-

1. *La Femme du pêcheur* (*les Liens invisibles*).

rive enfin; et les voici qui cheminent à travers les chardons et les sables, elle d'abord déçue, puis inquiète, puis épouvantée, lui désormais taciturne, tous deux inégalement victimes d'une imagination qui ne s'est jamais appuyée sur la réalité, ni inspirée d'un véritable amour. L'aventure finit dans la brume d'une vie qui sombre. Comme toujours, le héros français, comparé au héros suédois, garde l'avantage de la sociabilité. Il n'y a point de trébuchet où saignent les âmes dans les mirages de notre Tartarin! La *galejade*, en émigrant vers le Nord, ressemble au coucou des superstitions scandinaves qui, après avoir chanté le printemps, se métamorphose, aux premiers froids d'automne, en épervier sinistre.

Certes, l'imagination est redoutable quand on s'abîme en elle et qu'on se désintéresse de tout ce qui n'est pas soi ! Plus que le bonheur, le malheur doit craindre l'égoïsme. Mais que faire contre le désespoir où nous jette la mort d'un être aimé? Que direz-vous à cette jeune femme qui vient d'apprendre le naufrage du mari qu'elle adorait [1] ? Elle erre le long des remparts démantelés de Visby, son étrange ville natale, une ville tout en ruines, aussi belle qu'une nuit de tempête, aussi sauvage et aussi muette que si les débris en avaient émergé du fond de la mer où dorment les villes englouties et les marins noyés. Lui direz-vous comme les cloches de la cathédrale qu'elle entend sonner : « Tu es ici dans la ville du souvenir. Nul n'a besoin d'endurer la

1. *Dans Vineta.*

souffrance. Apprends des pierres elles-mêmes à écarter la réalité. » Mais ce n'est pas impunément qu'on s'évade de la vie réelle. Le rêve qui nous isole est un mauvais rêve où la folie se tient embusquée. Ne trichons pas avec la douleur. N'en faisons ni une vanité morbide, ce qui est abominable, ni un refuge chimérique en dehors de l'espace et du temps. Il ne faut pas plus nier la mort qu'oublier les morts. Si l'idée de la douleur nous terrifie, c'est que nous ignorons ce que renferme la douleur et ce qu'elle développe en nous d'énergie morale et de pitié pour les autres. Nous ignorons ce que Lamartine appelait *sa vertu divine*.

Savez-vous comment la jeune veuve de Visby a été sauvée de la démence qui rampait dans son ombre? Les flots ont apporté au rivage un petit coffre où son mari déposait les lettres qu'il lui écrivait chaque jour et qu'il ne pouvait lui envoyer. Comme elle refusait de les lire pour ne pas déranger les plis du songe irréel où elle avait roulé son âme, sa mère irritée les a jetées au feu. Ah, quel cri! Le cri d'une hypnotisée qui sort de sa léthargie sous la morsure d'une souffrance aiguë! Tu ne fermeras plus les yeux à la réalité. Tu ne diras plus que ton mari n'est pas mort. La flamme qui consume ses dernières paroles t'a enfin éclairé son cadavre. Tu verseras des torrents de larmes à la pensée que jamais, jamais, tu ne connaîtras le contenu de ces lettres. Mais tu leur dois plus que leur lecture ne t'eût donné, plus qu'il n'eût osé l'espérer lui-même s'il avait eu, en les écrivant, le pressentiment de sa fin prochaine. Le vent qui en balaie les cendres

t'ouvre le chemin des rêves illimités et sains ; car, maintenant, tu vas passer d'innombrables heures à les reconstituer dans ton imagination ; et tu seras bien forcée d'échapper à toi-même pour entrer dans la pensée du mort. Il te souviendra qu'il aimait son équipage et qu'en prévision d'un naufrage il a dû te recommander les enfants, les femmes, les parents de ses matelots. C'était « un homme de la vie », lui ! Tous les nobles mouvements qu'étouffait ton cœur trop lâche pour accepter l'épreuve, tu en liras l'expression impérative dans les flammes de ton foyer. Et l'on pourra dire de toi ce que Selma Lagerlöf dit d'une de ses autres héroïnes, d'une mère qui a perdu son enfant : « Le chagrin qu'elle craignait tant jadis n'est pas ce qu'elle supposait... Le chagrin *c'est de pénétrer dans l'être intime du disparu, de le comprendre enfin ; et ce chagrin-là est pour elle une richesse.* »

Ces derniers mots achèvent de nous préciser la philosophie de Selma Lagerlöf. Jamais l'optimisme suédois n'a plus tendrement étreint la vie humaine. Dans chaque page qu'elle écrit, elle se donne à nous. Son œuvre n'est que le don multiplié d'une âme. A-t-elle souffert ? Ressemble-t-elle au personnage de son *Roi déchu*, qui a reçu de sa souffrance cachée la faculté merveilleuse d'émouvoir les cœurs, en la faisant parler, gémir, et pleurer dans les créations de sa fantaisie ? « Il livrait son secret et tout de même ne le livrait pas. » Elle ne nous livrera pas autrement les siens, s'il est vrai, comme elle en est persuadée, qu'on n'a plus rien à dire aux hommes lorsqu'on n'a plus rien à leur déguiser et que la douleur

sans pudeur ne nourrit pas le génie. Elle élargit tous nos sentiments, soit par le mystère dont elle les remplit, soit par les échos infinis qu'ils répercutent en nous. L'amour se glisse dans l'âme d'une jeune fille, « avec le froissement et le bruissement furtif d'un Troll qui traverse la sombre forêt nocturne ». Au premier baiser d'amour, le jeune homme entend bourdonner à ses oreilles les grandes cloches de la Noël et de Pâques ; et la paix sainte et profonde des dimanches descend en lui. Elle opère le même miracle que la gracieuse Impératrice Marie-Thérèse. Il se peut que plus d'une de ses nouvelles ne soit qu'un petit coffret aux montures de fer ; mais elle a si bien su solliciter notre imagination que nous le refaisons nous-mêmes d'albâtre et d'or. « Les vingt beaux thalers » qu'elle y a enfermés deviennent un inépuisable trésor, parce qu'elle les a baignés de ses larmes.

Le plus puissant génie du monde ne parviendra jamais à guérir nos misères. Nous ne demandons à ceux qui assument la tâche de nous distraire ou de nous instruire que d'utiliser nos énergies secrètes et de nous rehausser à nos propres yeux. La petite Paméla de Richardson disait : « S'il ne s'agissait que de sauver ma vie, je ne voudrais exposer qui que ce fût au monde pour une pauvre et indigne créature comme moi; mais mon âme est d'aussi grande importance que celle d'une princesse. » Quand un romancier s'est pénétré de cette vérité sublime, il peut, sans crainte d'éclaboussures, s'aventurer parmi toutes les laideurs de la vie et en affronter les vulgarités les plus rebu-

tantes. Son optimisme sera peut-être ébranlé. Il en éprouvera peut-être le défaut et l'amère impuissance. L'humanité lui réserve des spectacles de dénuement et de détresse, de plate détresse, tels que les larmes tarissent et que l'imagination se dessèche. Pourtant, si dénués, si misérables que nous soyons, il y aura toujours une heure où nous nous égalerons aux plus grands. Je ne crois pas que Selma Lagerlöf ait lu Schopenhauer; mais que son optimisme résolu se rencontre un instant avec le pessimisme de ce maître du désenchantement, cela ne serait pour déplaire ni à l'un ni à l'autre. Dans son chapitre sur *l'Ordre de la Grâce*, le philosophe allemand développe cette pensée que « chaque cas de mort nous paraît une sorte d'apothéose ou de canonisation ». Voici la traduction de la même pensée dans une nouvelle de Selma Lagerlöf, mais touchée de sa fantaisie et rendue légère :

« Si vous mourez dans la commune de Swartsiœ, vous savez que vous aurez une bière pareille à celle de tous, une honnête bière noire comme celle où le juge et le commissaire de police furent enterrés l'an passé, car c'est le même menuisier qui fait toutes les bières, et il n'a qu'un modèle. Vous savez aussi que vous serez conduit à l'église sur une voiture de charge peinte en noir. Vous n'avez pas à songer aux panaches : on ne les connaît point. Mais les chevaux, vous le savez, auront des linges blancs attachés aux harnais; et l'on vous mènera aussi lentement et aussi solennellement qu'un Paysan Les gens du village se réu-

niront autour de vous, et toutes les femmes tiendront leur mouchoir à la main. Personne ne pleurera. Les mouchoirs resteront pliés, et on ne les mettra point devant les yeux. On pleurerait, si c'était l'usage; mais ce ne l'est pas. Vous comprenez que, s'il y avait beaucoup de chagrin et beaucoup de larmes devant un cercueil, ce serait pénible pour celui qui n'est regretté de personne. Ils savent ce qu'ils font à Swartsiœ!... Vous serez enterré un dimanche, de sorte que vous aurez autour de vous toute la commune, et la jeune fille avec laquelle vous dansiez à la dernière veillée de la Saint-Jean, et l'homme avec lequel vous échangiez des chevaux à la dernière foire. Et le maître d'école sera là qui s'occupait de vous, lorsque vous étiez un petit garçon, et qui vous aura oublié, bien que vous ne l'ayez pas oublié; et le vieux député qui jamais autrefois ne daignait vous saluer... Soyez certain que tous les paroissiens vous accompagneront au cimetière. *Et notez qu'ils auront tous l'air petit et pauvre. Un seul est grand et vénérable, vous, dans votre bière, vous qui êtes mort.* Les autres se lèveront le lendemain pour les pesantes et grossières besognes. Ils seront assis dans leurs vieilles cabanes et porteront de vieux vêtements rapiécés. Ils souffriront encore et seront opprimés et humiliés par la pauvreté. Mais vous, vous n'aurez plus jamais besoin d'examiner si le col de velours de votre pardessus commence à blanchir sur les bords. Vous n'aurez plus jamais besoin de faire à votre foulard le pli qui en cache la coupure. Vous n'aurez plus jamais besoin de prier les marchands

de campagne de vous laisser leurs marchandises à crédit. Et, en vous accompagnant, chacun se dit qu'il vaut mieux monter vers le ciel sur les nuages blancs du matin que d'éprouver la vie aux nombreuses peines[1] ... »

J'ai été, sinon le premier, du moins un des premiers à parler de Selma Lagerlöf en France. Bien des exemples m'ont averti que notre amour-propre est trop intéressé aux découvertes que nous faisons ou que nous croyons faire pour que nous ne soyons pas tentés de les exalter outre mesure. Je me suis plus d'une fois demandé si je n'exagérais pas l'originalité charmante et forte de ma romancière suédoise, et si je n'embellissais point son œuvre de toutes les impressions poétiques que j'ai ressenties en Suède et que je n'ai pas su exprimer. Me trompé-je en pensant que cette seule page, après tant d'autres, mettrait un écrivain hors de pair? Suis-je dupe d'un mirage en y admirant une fantaisie où s'illumine la morne réalité, comme dans une pure lumière un pauvre visage en pleurs? Et, si la supériorité de l'artiste se marque à la façon dont il traite les lieux communs, n'y a-t-il pas là un art qui rajeunit un thème éternel par la précision du détail et l'émouvante sincérité du cœur? Et songez que je n'ai encore rien dit de son chef-d'œuvre, *Jérusalem*, qui nous expliquera plus loin un des côtés les plus importants de la Suède religieuse... Si je me trompe, j'ai la consola-

1. *Les Deux Frères* (*Reines de Kungahalla*).

ion de me tromper avec tout un peuple, et même avec l'Académie Suédoise, qui vient enfin de lui décerner le prix Nobel de littérature.

Le 10 décembre 1904, j'assistais à Stockholm au banquet qui suit la proclamation des lauréats. Ce fut à ce banquet, présidé par le futur roi de Suède, que je rencontrai pour la première fois Selma Lagerlöf. J'osai prédire à cette magicienne qu'elle occuperait bientôt la place, où, après notre cher Sully-Prudhomme et Mommsen, Bjœrnson, ce soir-là, se carrait en triomphateur. Je vis un joyeux éclair traverser ses grands yeux d'un bleu si profond et si pur. Le 10 décembre 1909, la prédiction de ses amis s'est réalisée. Elle ne fit point à l'illustre assemblée un aussi beau discours que Bjœrnstjerne Bjœrnson. Elle n'a point d'éloquence. Mais elle reprit une scène célèbre de sa *Jérusalem*, et, dans ce cadre, où elle se substituait avec humour à son paysan dalécarlien, elle prouva, une fois encore, à ceux qui l'écoutaient que ses plus délicieuses fantaisies lui viennent du cœur.

QUATRIÈME PARTIE

LA SUÈDE RELIGIEUSE

L'esprit religieux et biblique. — L'Église nationale et son rôle. — La « Jérusalem » de Selma Lagerlöf et les sectes. — Orgies de mysticisme. — Réformateurs.

Dans les *Épîtres de Fredman*, le grand poète suédois Bellman nous peint un pauvre paysan qui laboure sa terre : « Tout en labourant, il portait souvent sa pipe à sa bouche, satisfait, jusqu'au fond du cœur, de son champ étroit et maigre... Il pensait honnêtement et bien, et vivait sans dispute ni tapage... On ronflait dans le village, mais l'aurore réjouissait ses yeux... Toujours le premier à sortir, il rentrait toujours le dernier, chacune de ses hardes trempée de sueur... » Et l'idylle à demi virgilienne se termine par ces mots qui y répandent une pieuse clarté et qui mettent au front de son humble personnage le signe caractéristique de la nature suédoise : « Cérès avait dressé son autel dans un bouquet de bois, près de son champ.

Quand se levait l'étoile du soir, *il chantait et sacrifiait*. Ainsi le jour s'écoulait. » Le chansonnier du dix-huitième siècle pense comme le vieux barde scandinave Snorre Sturleson, qui définissait les Suédois au temps du paganisme « la tribu religieuse et superstitieuse ». Les autres peuples du Nord se moquaient d'eux parce qu'ils restaient à la maison « léchant leurs autels et leurs pierres de sacrifice ». Et hier encore Oscar Levertin écrivait : « Le mysticisme ou l'angoisse religieuse est partout dans l'histoire de la Suède. »

Même aujourd'hui où les questions sociales nous pressent de toutes parts, le peuple suédois, attentif aux rumeurs de ses grévistes, ne s'échauffe vraiment qu'à la voix de ses théologiens. Il y a une quinzaine d'années, un roman de Rydberg, *le Dernier des Athéniens*, paraissait en feuilleton dans un journal de Gothenbourg. Un jour que le feuilleton manqua, les bonnes femmes, qui vendaient au marché, se plaignirent de ne pas savoir ce que devenait le héros Charmidès. Le roman, médiocre et froid exercice d'érudit, ne justifiait point tant de popularité ; mais on y retrouvait l'écho d'une querelle théologique récemment suscitée par les hypothèses d'un audacieux pasteur sur la nature de Dieu ; et les marchandes de Gothenbourg, qui ne se formaient qu'une idée très vague de l'Acropole et du Pirée, s'étaient monté la tête sur ce livre d'où s'échappait un petit fumet de discussions cléricales et d'hérésie.

Ma première impression de l'esprit religieux du peuple suédois, je la reçus, à mon arrivée en Suède,

d'un ouvrier de Karlskrona, que mon hôtesse me mena visiter. C'était un dimanche. Depuis sept heures du matin, les cloches sonnaient à vous faire croire que ce port de guerre n'était qu'une ville de béguines. Notre ouvrier, qui était marié, qui avait huit enfants et qui gagnait environ six francs par jour, habitait, à l'extrémité de la ville carillonnante, dans une ruelle à pic sur la mer, une espèce de cambuse peinte en rouge, entourée d'un fouillis de fleurs. Il était en bras de chemise et jouait sur un harmonium qu'il avait acheté pour accompagner ses chants d'église. Sa femme plus âgée que lui — comme il est fréquent chez les ouvriers et les paysans suédois qui préfèrent une compagne déjà très experte aux soins du ménage — sa grosse femme et ses enfants remplissaient une des deux petites pièces dont se composait leur logis. Le fils aîné avait apporté son violon ; et leur après-midi du dimanche s'employait à louer Dieu. Mon hôtesse, qui était svedenborgienne, me dit que cet ouvrier appartenait, lui aussi, à la communion de Svedenborg. Mais sa piété ne dépendait point de sa foi particulière dans les visions du grand mystique. De simples luthériens, qui demeuraient porte à porte, éprouvaient la même satisfaction à sanctifier leurs loisirs. Le mois précédent, l'ouvrier avait reçu chez lui un pasteur svedenborgien en tournée apostolique ; et le pasteur s'était émerveillé de découvrir dans cet homme rude et doux un disputeur aussi fertile en objections que la mer de Karlskrona en récifs.

Plus tard, quand je parcourus les campagnes

suédoises, l'intelligence des paysans me sembla toute concentrée sur les problèmes de la religion. Un étudiant d'Upsal, qui achevait son service militaire, disait à un de mes amis que ses compagnons de chambrée, des campagnards, ne l'entretenaient que de leurs scrupules religieux. Et le fils d'un pasteur, pasteur lui-même et professeur de théologie, me racontait son étonnement lorsque, jeune homme féru d'exégèse, il accompagnait son père dans les fermes de son immense paroisse.

— J'y rencontrais, me disait-il, des paysans qui étaient les hommes d'un seul livre, la Bible. Ils y avaient tout appris : la géographie, l'histoire, la morale, la philosophie. « Parle-leur ! » disait mon père. Je brûlais d'épancher ma science upsalienne. Ils m'écoutaient, me comprenaient parfaitement, et sans que la plus légère ironie effleurât leurs lèvres minces, par leurs questions et réflexions ils me prouvaient ma vanité. Mon père souriait.

Ces scènes d'un accent tolstoïen se produisent fréquemment dans les solitudes suédoises où les âmes, repliées sur elles-mêmes, lorsqu'elles ne se laissent pas envahir par les végétations du songe, atteignent parfois à une force de méditation singulière. Qu'un désir, un espoir, une douleur, une passion, tombe sur le désert de leur pensée, tout s'y accroche, tout y fait mousse et lichen, ou tout s'y cristallise en Dieu.

Si j'avais à établir la carte de la vie religieuse en Suède, j'étendrais sur les provinces du Nord une couleur sombre et orageuse, la couleur des eaux profondes, avec quelques îlots plus pâles qui mar-

queraient les rares petites villes et les milieux industriels. Les provinces centrales, Stockholm et Upsal, resteraient d'un bleu calme; mais je recouvrirais les côtes de l'ouest et du sud d'une large bordure noire, tristement piétiste. Je ne tiendrais aucun compte de ce qu'on appelle le progrès de la libre pensée. Les libres penseurs suédois, quel que soit leur nombre, ne constituent pas un parti et travaillent encore moins à déchristianiser la Suède. Ils ont « l'horreur du long catéchisme » qu'on enseigne aux Écoles Communales. L'un d'eux, le plus humoristique, le docteur Kleen, dont j'ai déjà parlé, nous dira : « J'accepte le petit catéchisme, non parce qu'il est catéchisme, mais parce qu'il est petit... » Et il ajoutera : « Les religions ne sont pas le pluriel de ce que je nomme au singulier la religion [1]. » Il ne me paraît pas que les esprits forts de la Suède soient beaucoup plus forts. Sur certains points, ils s'entendraient à merveille avec leurs nouveaux pasteurs. De temps en temps, un scandale éclate, toujours provoqué par l'obligation, au moins morale, du mariage religieux. Deux jeunes gens déclarent qu'ils refusent de passer sous le joug de l'Église, ou d'accomplir les formalités, d'ailleurs assez hypocrites, qui à la rigueur les en dispenseraient. Ils acquièrent à bas prix une réputation

1. Il dit encore : « Un prêtre prétendait récemment qu'un tableau noir, de la craie et une Bible étaient un matériel suffisant pour une école ; et moi, j'aurais volontiers proposé que l'on considérât le pain et l'eau comme une nourriture suffisante pour ce pasteur, afin de lui apprendre que la seule bonté des choses n'en fait pas la suffisance. »

d'héroïsme dans un groupe de jeunesse trop timoré ou trop raisonnable pour les imiter, mais que son approbation grandit un instant à ses propres yeux. Nous désignons ces sortes d'aventures sous le terme très exact d'union libre : les héros suédois les appellent « mariages de conscience », et je les reconnais, à ce signe, moins détachés qu'ils ne le supposent de la vieille orthodoxie protestante. Ajoutons que la tyrannie cléricale que subissent certaines villes de la Suède excuse ce que leur intransigeance a d'un peu emphatique.

Je n'ai séjourné que peu de temps à Gothenbourg. Un de nos anciens ministres m'y avait précédé et, dans tous les journaux, il s'était copieusement extasié devant les restaurants de tempérance et la sévère tenue des écoles. Mais avait-il bien compris qu'il n'admirait là que les effets du sentiment religieux et même piétiste qui anime, sous leurs différentes formes, toutes les institutions suédoises ? Il suffit, pour s'en convaincre, de rencontrer une troupe d'absolutistes en pèlerinage vers des sources pures : ils chantent des cantiques à tue-tête. Et si notre ancien ministre, très anticlérical, l'avait compris, je regrette que, par un respect élémentaire de la logique, il n'ait pas mis quelque sourdine à son admiration.

Mais il ignorait peut être de quel prix les habitants de Gothenbourg payaient les bienfaits incontestables et cependant exagérés d'un régime qui supprime les ivresses d'occasion. Cette ville industrielle — une grande ville, moins la hauteur des maisons — dont les rues droites et les arbres des

promenades se réfléchissent dans de calmes canaux, condense toute la monotonie morose du piétisme suédois. C'est la ville modèle, bâtie à coups d'héritages et de fondations. Ses oncles d'Amérique l'ont dotée; et son clergé en a fait un couvent social. La religion d'État, si douce à Stockholm et à Upsal, y a ranci et y tourne au sectarisme. Défense d'aller au théâtre : le théâtre est immoral. Heureusement le cirque ne l'est pas. Défense de danser : l'évêque a frappé d'anathème les quadrilles et les valses. Les seules distractions permises aux honnêtes gens sont les offices de l'Église et les conférences d'une jeune Université privée qui possède une centaine d'étudiants et une quinzaine de professeurs. A quoi bon parler de l'inquisition dont s'accommode la société? On s'épie; on s'interroge : « Es-tu moral, toi? L'es-tu de la manière dont il faut l'être? Ta parole porte-t-elle la bonne marque, la seule valable aux yeux des hommes et de Dieu? » Il est trop évident que de pareils milieux offrent des primes à l'hypocrisie. Hâtons-nous d'en sortir pour ne pas nous exposer à confondre le masque et le visage. L'injustice serait d'autant plus criante que le caractère du Suédois est ennemi du mensonge et que souvent, dans les cidatelles du cléricalisme, il se plie à la feinte uniquement par cette obéissance aux mœurs que lui semble exiger sa tranquillité intérieure.

Il est né hérétique si, pour employer la définition fameuse de Bossuet, l'hérétique est celui qui a une opinion particulière et qui s'attache à ses propres pensées. Converti assez tard à la religion du jeune

Dieu que les Vikings appelaient le Blanc Christ, son éloignement de Rome l'a maintenu dans une solitude où son âme ne prenait de la foi nouvelle que ce qui cadrait avec sa rude humeur et avec l'âpreté de ses paysages. Qu'il ait planté sur le visage de son saint Olof la barbe rousse arrachée au dieu Thor et qu'il ait remplacé dans les mains de l'apôtre le marteau du dieu par une hache symbolique : il ne faisait là que suivre l'exemple des autres peuples qui avaient déjà baptisé leurs vieilles idoles. Mais ses superstitions, dont les traces vivent encore, continuaient de l'isoler dans le monde catholique et respiraient puissamment au cœur de ses forêts. Elles n'étaient point affaiblissantes. Il s'en dégageait comme un farouche orgueil d'entrer directement et sans intermédiaire en communication avec la divinité. La liberté politique, dont les tings lui avaient donné l'usage, le prédisposaient à la liberté religieuse. En 1430, un évêque de Strängnäs, Thomas, composait, dans la forme liturgique des cantiques, un hymne sur la liberté « la meilleure chose, disait-il, qu'on pût chercher par tout l'univers. » Il la compare à une tour où un gardien sonne du cor. « Si tu en sors et qu'elle tombe au pouvoir d'un autre, tu verseras des larmes!... L'Ancien Testament, comme le Nouveau, commande que la paix règne en chaque village, mais point de paix sans la liberté... Si tu tiens la liberté dans ta main, ferme bien ta main et noue autour de tes doigts de solides attaches, car la liberté ressemble à un faucon... » Voilà un faucon qu'apprivoisera Luther!

Du reste, nous connaissons assez mal les temps catholiques de la Suède. La Réforme s'est empressée de les noyer dans une ombre épaisse, où l'auréole de sainte Brigitte ne fait qu'un point lumineux. Mais il me semble que Heidenstam, qui a toujours prononcé sur le peuple scandinave des paroles essentielles, en a marqué l'esprit déjà protestant dans ce passage d'une poésie saisissante.

« C'est la veille de l'entrée de Sigurd à Jérusalem. L'ombre du soir grimpe la montagne, vive et hardie comme un cheval noir. Sur le rempart, les chevaliers francs et latins causent trop pour songer au soleil qui se couche et ne sentent pas la beauté du paysage. Les roses blanches que le plus jeune des chevaliers cueille avec tant de zèle près de Siloa seront dédiées à la Vierge et orneront son autel. C'est pourquoi il a enlevé son gant de fer et pourquoi ses doigts nus saignent sous les épines. Les autres chevaliers parlent des riches tapis que, le lendemain, à l'entrée de Sigurd, on étendra dans les rues de la ville. Les plus beaux ont été fabriqués par les Sœurs Johannites avec du soleil et des roses blanches de Siloa. Personne n'a le courage d'y mettre le pied sans se déchausser et sans en baiser les franges tissées d'argent... Mais, dans le camp, Sigurd, assis au long festin bruyant, n'écoute pas les rires ; il presse sa main contre son front ; et ses cheveux jaunes retombent sur son bras vigoureux. Il songe à son *home* lointain, à l'aboiement des chiens dans le domaine royal de Lade. Il regarde fixement le crépuscule et l'emplit de sa mélancolie. « Hommes du Nord,

« crie-t-il — et son poing fermé fait trembler la « table — demain on tapissera les rues des plus « précieux tapis, pour nous. Hommes du Nord, nous « ne nous montrerons pas éblouis comme de pau- « vres hères ; nous ne descendrons point de nos che- « vaux ; mais calmement nous chevaucherons, et « nous laisserons le sabot de nos bêtes trouer les « tapis pour montrer aux Chevaliers de la Croix quel « peu de cas nous faisons de ces vaines œuvres « humaines ! »

Un amour-propre indomptable, et, sous l'impassibilité du visage, une nostalgie toujours frémissante ; le mépris de l'art, mais le sentiment de la nature ; la défiance de tout ce qui flatte et caresse nos sens ; la volonté de se présenter devant Dieu sans l'ornement des œuvres et dans toute la nudité de la foi : ces mêmes traits, que Heidenstam symbolise en son personnage de Sigurd, creusent la figure des compagnons de Gustave-Adolphe comme celle du Suédois d'aujourd'hui.

Partout la Réforme drapa de beaux prétextes les ambitions politiques et les violentes translations de propriétés ; mais en Suède, peut-être plus qu'ailleurs, elle répondait à ces natures d'hyperboréens solitaires qui n'avaient pas encore eu le temps de se façonner un catholicisme à leur image. La constitution de la nouvelle Église, en soumettant le choix des pasteurs à l'élection de leurs fidèles, acclimatait dans les affaires cléricales la vieille liberté parlementaire des tings. Son caractère laïque abaissait l'idéal de la vie religieuse ; mais elle le rendait plus accessible à tous. En somme, comme

l'a dit, dans un de ses beaux ouvrages [1], M. le pasteur Nathan Söderblom, professeur de théologie à Upsal et un des maîtres de la pensée suédoise, deux esprits dérivent éternellement du christianisme ; l'un tend à la contemplation et à l'extase et trouve son expression la plus haute dans ces paroles de l'Homme d'Assise : « Je vis l'ange qui joue de la viole devant le Seigneur ; il ne toucha ses cordes qu'une fois, mais, s'il eût donné un coup d'archet de plus, je serais mort de volupté. » L'autre aboutit à l'angoisse de Jérémie ou de Luther sous la main dominatrice de Dieu. Pour le premier, la foi, la piété, les bonnes œuvres, les prières ne sont que les degrés par où l'on s'élève jusqu'au ravissement total. Pour l'autre, à chaque degré, la personnalité se sent plus libre, plus forte, et aussi plus consciente du poids de sa responsabilité. Ils coexistent souvent chez le même peuple, quelquefois chez les mêmes êtres ; et tout l'effort de la religion devra viser à leur donner à chacun sa part de contentement, sans verser ni dans le mysticisme où finissent par se diluer les âmes, ni dans une scolastique individuelle et douloureuse où elles finissent par s'endurcir.

C'était le second qui régnait surtout en Suède. Né de l'individualisme germanique, il s'alimentait des forces dont l'homme a besoin pour sauvegarder sa dignité dans les solitudes écrasantes. La révolution de Luther revêtait le chef de famille d'une autorité quasi-sacerdotale. Elle lui permettait, ou du moins elle semblait lui permettre de fonder dans

1. *Uppenbarelsereligion*, 1903.

la religion nationale une religion particulière qu'il enseignerait aux siens. Elle lui restituait, ou du moins elle semblait lui restituer la libre disposition de ses anciens autels particuliers consacrés maintenant au vrai Dieu. Elle introduisait enfin dans les fermes perdues au milieu des bois et des marécages cette Bible d'où le naufragé de l'île déserte devait tirer un jour la substance d'une active et merveilleuse résignation. Et, avec cette Bible, une étrange poésie entrait sous les toits de tourbe et rejaillissait sur les pierres du foyer, une poésie d'autant plus fascinante que l'esprit, admis à l'interpréter, n'en saisissait que des lueurs et des éclairs, mais y voyait comme la traduction divine de tout le fantastique des aurores boréales et des soleils de minuit.

L'Ancien Testament fut pour les hommes du Nord une source d'orgueil, d'énergie et de lyrisme intérieur. La lecture quotidienne qu'ils en faisaient les pénétrait, toutes proportions gardées, de cette intime complaisance envers nous-mêmes que nous éprouvons lorsque nous croyons avoir compris une prose difficile ou des vers symboliques. L'idée que la science leur était départie les affranchissait de cette humble et sainte frayeur dont le tremblement délicieux enveloppe les vertus catholiques. Ils s'acheminaient vers le « ting » de Dieu avec l'assurance des demi-savants que toutes les portes leur sont ouvertes. Et l'on ne dira jamais assez de quelle couleur à la fois mystique et « trollesque » la splendeur de l'Apocalypse enlumina la vie de leurs âmes. Dans un de ses chefs-d'œuvre, Selma

Lagerlöf en met des versets sur les livres d'une vieille paysanne dalécarlienne. *Les fondements de la muraille étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude*... Évidemment, ces paroles chatoyantes et sonores agissent en elle à la façon d'un sortilège et d'une conjuration païenne.

Mais ce n'est pas seulement l'imagination des campagnes que l'Ancien Testament ensorcelle; les brutales ardeurs en ont passé dans les consciences. Prenez les livres du plus grand poète moderne de la Suède, de Fröding, sur qui, comme jadis sur Tegnér, « l'Alf noir » de la folie s'est abattu. Les premiers recueils de ce Burns suédois bruissaient de toutes les gaies rumeurs de la nature et de la vie vermlandaises. Déjà cependant on apercevait, sous l'enivrement de la jeunesse et sous l'humour d'un libre génie, les échos du combat que sa première éducation protestante, dans une maison assombrie par l'hypocondrie du père, livrait à ses sens trop facilement enchantés « des infâmes plaisirs ». Ses fantaisies bibliques laissent percer l'invincible dégoût de l'irrésistible désir charnel. Tantôt il soupire vers le trône où siège Salomon « sombre et royal comme la nuit ». Tantôt il écoute entre Adam et Ève un dialogue d'où s'exhale, comme d'un fumier remué, le relent de cette haine sexuelle, que le remords d'une déchéance morale fait surgir du péché d'amour. Adam dit à Ève : « Chienne vile et vicieuse, je ne veux plus travailler pour toi qui m'appris à pécher.

Ta beauté m'a ravalé au rang des bêtes... » Et Ève lui répond : « Tu me hais, mais tu n'oses briser le vase où se désaltère ton désir... Tu as soif de mon corps, et c'est pour cela que tu me lèches la main [1]. »

C'est en vain que le poète, toujours assailli du souvenir de ses débauches, s'écrie : « Pardonnons-nous seulement nous-mêmes, et nous serons quittes des tortures ! Ne creusons plus dans nos vieux péchés et dans nos hontes. » En vain, sa muse, folle de son corps, jette à la Nature toujours belle, toujours sainte, un hymme d'une telle audace qu'on traduit devant les tribunaux ce Lucrèce ivre. Il ne peut se pardonner, et il sait que, même acquitté par le jury, la beauté lyrique de ses priapées ne l'absoudra pas à ses propres yeux. Il voit l'Enfer ; il entend des voix gémir et mendier une goutte d'eau. Le Seigneur lui apparaît, chaud de colère. Tout périt où regarde son œil ; la terre est dévastée où son pied s'appuie, et les champs sont écorchés qu'a

1. Le *Cantique des Cantiques* lui avait inspiré un petit poème exquis, le poème d'un amoureux vermlandais qui va chercher dans la Bible des mots et des images pour exprimer son amour : *Ma bien-aimée est comme un souple sapin, comme un ruisseau chantant et comme une jeune rose... Son allure est comme une danse sur les prairies, comme la danse d'une fille de roi... Je vins à la demeure de ma bien-aimée lorsque le soir fraîchit... et les bouleaux du père de ma bien-aimée étaient verts, et leur parfum plus doux que la myrrhe, le nard et toutes les poudres des apothicaires... Regarde : ma bien-aimée se cache sous des buissons de groseilles et de cassis et elle songe, dans la malice de son cœur, à la manière dont elle saisira celui qu'elle aime, pour le dévorer avec sa bouche qui n'est pas grande et ses lèvres rouges comme du bon vin...* Ce n'était là qu'une éclaircie fugitive, le dernier souffle des grands vents passionnés de l'Orient qui viennent expirer en caresse ironique dans les bouleaux du Nord.

foulés sa semelle. « Mon âme était une puissante ville de pierre où le peuple, en une nuit d'orgie, courait avec des rires enroués au grondement du tonnerre et aux lueurs des éclairs. J'étais Bélial et je disais : « Je veux rester éternellement une bête et « boire et pécher jusqu'à la fin du monde. » Mais le Seigneur a crié : « Tombe ! » O Seigneur, ta main est forte et rapide. Seigneur, à toi la gloire ! Cesse de frapper ! Fais grâce ! Mais la voix reprit : « Maudit, « va vers le feu et vers les tortures de la vallée de « Hinnon d'où nul ne s'échappe ! » Alors je me levai et je lui renvoyai ses malédictions : « C'est toi qui « m'as fait Bélial ! C'est toi qui as créé le monde ; « c'est toi qui as créé le bien et le mal qui sont en « moi ; et, si tu commandes le feu pour le mal, viens « te précipiter toi-même dans ton Hinnon et brûlons « ensemble ! »

Inutile blasphème ! Le bien était en lui, et c'est pour cela qu'il pleure. « Mon étoile valait pourtant quelque chose, malgré ses taches et sa faible lumière... » Ce faune aux pieds de bouc aime la pureté. Ses derniers recueils, *Gouttes tombées du Graal* et *Questions sans réponse sur le bien et le mal*, incohérents et lugubres, ont encore des coins de mélancolie délicate où la pensée se pose comme sur un reste de clairière dans une forêt brûlée. « J'achetais mes amours avec de l'argent. Je n'en avais pas d'autres à trouver. Chantez bellement, cordes qui tremblez et grincez, chantez bellement l'amour ! Le rêve qui ne s'est jamais réalisé, il était tout de même beau de l'avoir rêvé Pour celui qui est chassé de l'Éden, l'Éden est pourtant un

Éden !... » Et ce cri déchirant : « Que serai-je après la mort? Chargé de péchés et abîmé dans le royaume infernal ? »

Comparez maintenant à ces tressaillements d'angoisse, à cette agonie où l'homme se raidit, se révolte, discute avec lui-même et avec Dieu, épluche d'une main tâtonnante les raisons de son salut ou de sa damnation; comparez, dis-je, l'humilité des repentirs de Villon — son besoin de faire intercéder près de Dieu, pour la rémission de ses péchés, la Vierge qui fut secourable à Marie l'Égyptienne — son sentiment qu'il est comme un petit enfant, criminel mais pardonnable, dans les mains d'une puissance redoutable, mais non pas inflexible. Et, si vous arguez de la foi périmée du moyen âge, rapprochez de Fröding cet autre ribaud de Verlaine qui, comme lui, fut hospitalisé dans l'asile des pauvres, et qui aurait pu s'écrier, comme lui : « Je ne suis qu'une fosse avec des braises éteintes de désirs consumés sans flamme; mon haleine brûlante empeste l'alcool. » Verlaine, qui a maudit, lui aussi, l'amour sensuel, « cette chose cruelle », n'en est plus à compter les chutes de son cœur. Mais il aime Dieu, il tend vers lui « sans détour subtil ». Et soudain son visage est baigné des larmes d'une joie extraordinaire et déraisonnable. La voix qu'il entend lui fait du bien et du mal à la fois.

Et le bien et le mal, tout a les mêmes charmes.
J'ai l'extase, et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence...
Et j'aspire en tremblant.

Pauvre âme, c'est cela !

Cette comparaison de Fröding et de Verlaine vous fera mieux comprendre, en même temps que la différence des deux conceptions religieuses, la possession des âmes du Nord par cette Bible, dont je distingue les feuillets noircis et les bords tordus dans l'incendie qui dévore la raison du poète suédois.

*
* *

L'Église nationale, l'Église d'État, a-t-elle su discipliner un esprit religieux aussi puissant ? Je sais que beaucoup de protestants n'admettent plus qu'on « discipline » l'esprit religieux; mais ce n'est pas notre faute s'ils ont changé; et, comme l'Église luthérienne suédoise a combattu pendant plus de deux cents ans pour y parvenir, la question n'a rien de superflu.

Elle a commencé par s'installer solidement au centre de la vie morale et intellectuelle du pays, dont elle essayait de couper les relations avec les pays « idolâtres ». Une ordonnance de 1686, qui n'a pas encore été rayée, porte qu'on doit conseiller aux enfants de ne pas aller dans les pays étrangers, de peur qu'ils ne s'infectent d'hérésies et qu'ils n'en rapportent le germe en Suède. « S'ils y vont, qu'on prenne garde à qui on les remet ! » Est-ce à cette ordonnance qu'il faut attribuer l'idée assez répandue chez les Suédois que nulle part on n'enseigne mieux le français qu'en Suisse ? Ce serait donc le seul effet qu'elle eût produit, car je ne crois pas que, depuis 1686, les Suédois aient moins voyagé.

D'ailleurs, l'Église se trompait; rapporter des germes d'hérésie en Suède, c'eût été y apporter des boutures de pins. Ses Synodes tenus tous les six ans dans chaque évêché, ses Assemblées Paroissiales convoquées au moins trois fois par an, ses Conseils d'Église, mettaient à la merci du clergé non seulement l'enseignement public, mais encore la vie intérieure de la famille.

Les Conseils d'Église avaient l'œil ouvert sur les mœurs et surveillaient l'éducation des enfants. Ils citaient devant eux les époux qui faisaient mauvais ménage, et, s'ils le jugeaient à propos, leur enlevaient leurs fils et leurs filles pour les confier à une institution plus morale. Ils devaient surtout s'opposer à ce qu'on propageât des doctrines mensongères. Cette vigilance, dont la rigueur s'est relâchée dans les villes, subsiste encore dans les campagnes. Le pasteur y a maintenu l'usage des « examens de famille ». Il choisit une salle publique ou une maison particulière et y convoque tous les habitants du village qui comparaîtront devant son grand registre et seront interrogés sur les articles du catéchisme. Huit ou quinze jours avant l'examen, me racontait un habitant d'une commune lointaine, les maîtres, les maîtresses, les valets, les servantes, les repassent avec fureur. Le garçon d'écurie les repasse en étrillant ses bêtes, la vieille en filant sa quenouille, la cuisinière en laissant tourner les sauces. Le pasteur arrive, s'installe, questionne, s'enquiert des absents, et, s'il trouve un enfant qui ne sache pas encore lire, il menace de le faire réquisitionner par la police. C'est l'Assemblée Paroissiale qui nomme

les instituteurs; et c'est le Chapitre de l'Évêque qui choisit les inspecteurs des Écoles communales. L'Archevêque d'Upsal remplit les fonctions de Prochancelier de l'Université. Je me hâte d'ajouter que son autorité ne pèse à personne et que personne ne semble gêné de la main mise des théologiens sur l'éducation nationale. Mais enfin, si l'action du temps et l'influence du siècle ont émoussé ou rouillé les armes dont se servait l'Église et dont elle se sert encore, ces armes n'en accusent pas moins la force et la portée du cléricalisme suédois.

Quant à son esprit, il était rude, non sans grandeur. Mais il a perpétuellement oscillé de la rigueur d'un christianisme primitif à la mollesse d'un rationalisme pratique ou sentimental. J'ai relevé dans la vieille liturgie des traces de cette rudesse. Le rituel des suicidés qu'on enterre « sans cloche » a une telle beauté sombre que, lorsqu'au dernier concile de Stockholm on proposa de le modifier, la proposition fut repoussée sur la réflexion d'un des membres que tout le monde serait heureux d'être enterré à ces mots du début : « Pauvre mort ! » Ne sommes-nous pas tous en effet de « pauvres morts » ?

J'ai retenu aussi l'admirable prière que le pasteur prononce devant la femme dont l'enfant est né après les fiançailles et avant le mariage. C'est une des prières les plus fréquemment employées, car la Suède compte parmi les pays du monde où les enfants illégitimes sont le plus nombreux. Je rendais un jour visite à un pasteur dans une paroisse de la Dalécarlie. Il s'excusa de ne pouvoir me garder longtemps. Il partait pour un mariage. Mais un coup

de téléphone l'avertit qu'il eût à faire dételer sa voiture, la fiancée étant prise des douleurs de l'enfantement. « C'est la quatrième depuis un an ! » soupira-t-il. Un autre gémissait de ce qu'on ne se mariait plus à l'église. « Nos paysans voudraient que la mariée portât la couronne ; mais la mariée a toujours perdu le droit de la porter ! On essaie des accommodements ; on leur offre une couronne qui ne ferme pas, un diadème, quoi ! Ils préfèrent nous appeler à domicile. » Et j'avais envie de répondre : « Ne boudez pas contre l'occasion de réciter une des prières de votre rituel où votre âpre biblisme se fond à la tiédeur d'une brise évangélique. « Dieu tout-puissant, direz-vous, qui as fondé le mariage en honnêteté et en dignité parmi les hommes, regarde avec douceur cette femme qui a manqué à ton ordre et qui a si légèrement rompu tes commandements. Pardonne-lui ce péché et fais-lui la grâce de mener une vie chaste... »

Mais l'Église de Suède, qui assurait à ses prêtres un pouvoir presque illimité, les défendait mal de l'énervement du bien-être et des sollicitations du vieil optimisme scandinave. Elle n'avait point la ressource des ordres monastiques, dont on a si bien dit que l'Église romaine infusait un peu de leur esprit à son clergé chaque fois que la société civile menaçait de l'englober. Un des premiers pasteurs de la Réforme suédoise poussa l'orgueil de l'émancipation et la revanche de la continence catholique jusqu'à se remarier cinq fois. Il faut plaindre au moins ses quatre premières femmes qui furent traitées par lui comme des thèses d'ar-

gumentation ; mais je me demande ce qui pouvait rester de sacerdotal chez cet infatigable Wiking Et l'on peut se poser la même question quand on songe au clergé suédois de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième. Non seulement beaucoup de ses membres suivaient trop souvent les exemples d'intempérance que leur donnaient leurs paroissiens et titubaient avec leur paroisse ; mais la Suède très scolastique, qui associait l'idée de science à l'idée de religion, ménageait, de temps en temps, aux professeurs des Universités un délassement dans une cure de pasteur, et intronisait ainsi au cœur de son Église un rationalisme où s'appauvrissaient les croyances. Ce fut alors qu'on entendit dans la chaire des temples des sermons sur la manière de teindre la laine ou sur l'utilité de placer les cimetières en dehors des villes [1]. Le jour de l'Épiphanie, on traitait la question du mouvement des astres, ou l'on discutait si les mages venaient de la Perse ou de l'Arabie. A la fin d'une série de conférences, un théologien d'Upsal recommandait aux étudiants « de bien soigner leur corps pendant les vacances, car, à tout prendre, c'est la seule chose que nous soyons sûrs de posséder ».

Alors le grand poète et le grand humaniste

1. Dans les vieux sermons allemands on trouve des exemples semblables. Les fidèles venaient chercher à l'église des directions pour toutes les circonstances de la vie. Le curé enseignait à fabriquer la bière et à faire son salut. Mais ici ce n'était pas la même chose. Le souci du salut était complètement sacrifié à la fabrication de la bière.

Tegnér, professeur de grec à Lund, et, de ce fait, nommé Évêque de Vexiœ, répétait que l'orthodoxie était la faillite de la raison en même temps que du christianisme et s'écriait : « Il nous faudrait beaucoup de Luther ! » Ce fut d'ailleurs un bon évêque et qui travailla pour son diocèse. Il déclara la guerre aux pasteurs ivrognes et matérialistes, dont il ne craignait point la haine. Mais, l'imagition encore plus amoureuse des héros antiques que des vieilles sagas, toujours altéré des sources de l'Hélicon, « où il n'y avait point, disait-il, d'eau baptismale », les tristes cérémonies de l'Église protestante finissaient par lui causer une sorte de répulsion. De son petit évêché solitaire du Smöland, il écrivait à un ami de lui acheter deux chevaux, « et surtout pas noirs, ajoutait-il ; je ne puis souffrir cette couleur de prêtre ». Il allait plus loin dans ces vers intimes adressés à une dame et où sa sensualité païenne protestait contre l'étroite morale de son pays : « Ne dis pas que cet amour est un crime. Ce crime-là, les dieux l'ont commis, les joyeux dieux qui régnaient sur Hellas !... Et leur nom restera, alors qu'on ne saura plus rien de nous avec notre morale de moine ! » Cet évêque luthérien eût été digne de s'assoir, ô Luther, à la table des cardinaux de la moderne Babylone, qui juraient par les dieux immortels ! Je ne prétends point que tous les évêques et les pasteurs de Suède fussent à sa ressemblance. D'abord, ils n'avaient ni son génie ni son tempérament. Puis Tegnér, qui mourut en 1846, prolongeait jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle un état d'esprit plus voltairien que roman-

tique et n'avait été touché ni de la poésie de Jean-Jacques ni des prédications de Schleiermacher.

Sous l'ascendant du *Vicaire savoyard* et des théologiens allemands, et, mieux encore, sous l'influence des désastres et de la patrie diminuée, l'Église suédoise se ranima et encouragea le pays dans sa renaissance morale. Mais, si les bons pasteurs s'y multiplièrent, elle ne produisit ni grand apôtre ni grand théologien. Elle ne fut en théologie qu'une province de la pensée germanique. Je suis même surpris qu'une nation aussi hantée de problèmes religieux n'ait donné à l'histoire de la religion européenne qu'un maître de chapelle comme le visionnaire Svedenborg. Son dix-neuvième siècle, riche en artistes et en savants, demeure pauvre de penseurs. Le plus original, j'entends le plus suédois, fut peut-être Vikner. Dans ses études sur les *Vérités fondamentales du Christianisme*, j'ai cru distinguer l'âme inquiète et tourmentée d'un poète lyrique. Il comparait le croyant au nageur dont le corps plonge dans l'élément terrestre, mais dont la tête, au-dessus des eaux, respire déjà l'atmosphère de l'éternité. Et il disait encore aux âmes meurtries : « Il vaut mieux voler avec une aile blessée. » Nobles images : elles me rappellent le passage où Almqvist soutient que l'esprit des Suédois participe de la nature des poissons qui remontent leurs torrents et des oiseaux sauvages ! Mais les Vikner ne font que raffermir ou consoler des cœurs solitaires. Leur parole meurt tout près du rivage.

L'Église d'État s'est transformée en une administration dont les fonctionnaires, parfaitement

intègres et corrects, essaient de gérer au mieux les intérêts spirituels du pays. Les uns, inébranlables dans leur orthodoxie, se convertissent au piétisme et règnent sur des coteries rigides; les autres s'acquittent consciencieusement de tout ce que leurs fonctions ont d'officiel et de laïque. D'autres voient le double mal dont souffre l'Église : le piétisme qui limite l'horizon des âmes et le caractère froidement administratif qui dessèche la religion. Ils essaient, par la parole et par l'action, de disputer les fidèles aux communautés étroites et closes; et ils voudraient, en réchauffant les prédications, faire rentrer les sacrements abandonnés dans « l'hygiène spirituelle » de leur paroisse. M. Söderblom, dans son récent opuscule sur *l'Église suédoise*, déclarait que l'Église a besoin de personnalités fortes et non d'hommes de science.

D'autres enfin tâchent mélancoliquement de concilier leur sacerdoce avec leurs tendances philosophiques. La religion n'est à leurs yeux qu'une morale qui cherche dans les vieux symboles le moyen de se rendre plus sensible au cœur. Ne leur demandez pas s'ils croient à la divinité de Jésus-Christ. Ils vous objecteront que les Pères de l'Église grecque ne comprenaient pas le mot de Dieu ou de Fils de Dieu comme les Pères de l'Église Latine. — « Mais vous, qui êtes de l'Église Suédoise, comment le comprenez-vous ? » — Ils vous répondront qu'en effet Jésus se sépare des autres fondateurs de religion en ce qu'il fut plus exigeant qu'eux tous. Les autres nous apportaient des

recettes de salut; lui seul, il s'est établi comme l'intermédiaire entre l'humanité et son Père céleste. Est-il le premier des fanatiques ou l'unique fils de Dieu? — « Je vois bien en quoi Jésus diffère de Bouddha ou de Mahomet; mais est-ce une différence de degré ou de nature? » — Ils vous assureront que le fondement historique de la religion chrétienne fait à la fois sa faiblesse et son incomparable supériorité. Le christianisme métaphysique repousse l'exégèse. Mais l'esprit réaliste, déjà marqué chez Tertullien, a besoin d'un Christ qui ait existé, dont nous connaissions l'histoire; car c'est son histoire qui est divine, et c'est par son histoire que nous pouvons toucher à sa divinité. Seulement, l'exégèse est périlleuse... Si vous insistez, ils vous insinueront que la seule question qu'il faudrait poser à beaucoup de pasteurs serait, non pas: Croyez-vous en la divinité de Jésus-Christ; mais: Croyez-vous en Dieu autrement qu'en Jésus-Christ?

Et là-dessus leurs conciles s'évertuent à découvrir quelle forme religieuse s'adapterait à la vie moderne. On échenille le catéchisme, on émonde le psautier. Il y a tant de vieux psaumes qui ne sont plus dans le goût du jour! Insensiblement, et par des chemins tout neufs, on revient à un rationalisme aussi antichrétien que celui du dix-huitième siècle, mais nuancé de romantisme et de poésie renanienne. Les découvertes scientifiques créent aussi de nouveaux cas de conscience. Aux grandes fêtes, la communion est donnée sous les deux espèces du pain et du vin; mais voici qu'un des pasteurs les plus réputés dénonce dans les

journaux le danger que fait courir aux fidèles l'usage de la coupe où l'un après l'autre ils viennent tremper leurs lèvres. Supposons qu'un des communiants soit attaqué d'une maladie terrible, et que le pasteur le sache. Si le médecin lui certifie que ce malade ne traverse point une période contagieuse, le pasteur ne souffle mot. Sinon, que faire ? A-t-il le droit d'exclure le malheureux ou la malheureuse ? Exposera-t-il ses voisins à gagner son mal ? Peut-être pourrait-on tremper le pain dans le vin. Mais les paroles sont là, formelles : « Prends, ceci est mon corps ; prends, ceci est mon sang. » Oserait-on changer l'Évangile ? J'ai vu les trois quarts de la Suède s'échauffer sur cette dramatique hypothèse. Les uns criaient au scandale ; les autres se demandaient anxieusement si la serviette dont le pasteur essuie les bords de la coupe était assez prophylactique. Le monde religieux était partagé entre la crainte de Dieu et la peur des bacilles.

Pense-t-on qu'une religion si raisonnable satisfasse l'imagination des paysans solitaires et des habitants de la forêt? Est-elle capable de contenir leur éternelle aspiration au mysticisme? Il y avait naguère à Upsal un théologien très doux, très bon, et dont la pensée un peu diffuse exerçait un charme sur la jeunesse. Il avait invité un soir à souper un certain nombre de ses étudiants. On était déjà assis à table, autour du Maître ; mais rien ne venait, et les estomacs commençaient à crier. Une servante parut enfin qui tenait dans ses bras une vaste soupière. Nos convives relevèrent la tête et laissèrent

percer sur leur visage toute la béatitude qu'autorisait la décence ecclésiastique. Hélas! la soupière qu'on fit passer à la ronde n'était remplie que de petits versets de Bible enroulés. Chacun prit le sien, le déplia et baissa le nez : « Et d'abord, dit le Maître, méditons! » Cette soupière me paraît assez symbolique d'une Église trop formaliste et trop administrative.

Certes, je ne veux point diminuer le rôle de la Réforme dans la grandeur du pays. La Confession d'Augsbourg est le fond d'or sur lequel se détachent les austères figures de son histoire. Mais il est permis de constater que, depuis deux cents ans, les esprits les plus religieux et les plus engagés dans la logique intérieure du protestantisme ont quitté la table où les avait conviés leur Église nationale soit qu'ils y mourussent de faim, soit que leurs revendications les en eussent fait chasser. Depuis deux cents ans, elle n'a pas su les protéger par une nourriture substantielle contre les excès du mysticisme ni assouvir leur belle avidité d'amour divin. Jusqu'en 1860, la « Bible ouverte » n'a été qu'une illusion dangereuse dont les hérétiques de la Réformation sont parvenus à faire une réalité. Les sectes ont enfin acquis le droit de vivre; mais, durant deux siècles, elles ont été traquées et environnées de ces guêpes furieuses auxquelles Mélanchton comparait ses collègues luthériens. Et cependant la Suède y avait souvent réfugié le meilleur de sa vie religieuse : son ardeur apostolique, sa sombre poésie, la souffrance de son âme déchirée tour à tour par un désir d'indépendance

forcené et par le besoin de communion, bref, toute la beauté trouble de ses rêves. Et l'histoire en est tantôt lamentable et tantôt tragique.

*
* *

Quand Selma Lagerlöf publia, en 1901, son roman de *Jérusalem* les critiques suédois saluèrent en elle « la vraie filleule de la mère Svéa ». Ce nom de Svéa, l'ancien nom de la Suède, signifiait dans leur pensée qu'aucune œuvre n'était plus nationale. L'action se passait dans la Dalécarlie qui est le cœur du royaume et dans la classe paysanne qui en fait la stabilité, car chez aucun peuple germanique les paysans n'ont plus vite compris l'importance de leur rôle politique et social. Enfin, par son titre même, la romancière marquait « d'un trait génial » les affinités de ses campagnards avec la Palestine. Étude du paysan suédois dans toute la sincérité de son tempérament; récit d'une de ces bourrasques de mysticisme qui se lèvent par intervalle du sein des campagnes et qui s'abattent en cyclone sur une commune qu'elles ravagent : je ne connais pas de livre dont les peintures puissent mieux porter témoignage devant la postérité de ce que fut la Suède religieuse au dix-neuvième siècle. Quand une œuvre descend ainsi dans l'âme d'un pays, il est sûr qu'elle atteint, à travers les singularités de la race, la couche immuable de l'humanité. Pour moi, il n'y a rien de plus humain dans *Adam Bede* que dans *Jérusalem*. Je n'ignore pas que la culture philosophique de Georges Eliot est supé-

rieure à celle de la Suédoise : toujours est-il que l'une et l'autre ont rendu le plus intime de la vie morale d'un peuple avec cette étonnante plasticité qu'ont les femmes, lorsqu'elles se soumettent amoureusement à la réalité et qu'elles en laissent se former dans leur sensibilité passive la vivante image. Mais ce n'est pas l'intérêt sentimental du roman, d'ailleurs si puissant, qui m'attire ici. Je voudrais en confronter la vérité historique avec ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai lu.

Nous sommes dans une petite commune dalécarlienne. Les gens y travaillent comme ils ont travaillé depuis des centaines d'années. Ils creusent leurs sillons dans les sillons de leurs pères. Ils remontent par leurs aïeux jusqu'aux temps païens, et, de si loin que leur vienne la voix des morts, l'accent en est toujours le même. Ils vivent dans la paix du Seigneur, du moins ils le croient; mais quelque chose en eux demeure insatisfait, quelque chose dont ils n'ont pas encore conscience, car leur esprit est lent et leur pensée ne se dénoue qu'avec effort. Leur penchant à la rêverie, leurs yeux si facilement visionnaires, leur solitude alourdie de méditations monotones, l'angoisse dont les étreignent longtemps les problèmes de morale que les rares événements de leur existence les forcent de résoudre, tout cela leur crée une sourde inquiétude et comme le malaise d'une terre encombrée de broussailles, qui aspirerait à revoir le ciel sous le soc de la charrue. Ils dorment à la vie spirituelle; mais des frissons passent sur le corps de ces dormants, avant-coureurs du réveil.

Que fait leur Église? Ils ont bien un pasteur, un homme aimable et doux, « petit, à la poitrine plate et au front chauve », très vif et très alerte quand il les entretient de leurs affaires, mais timide, rougissant et balbutiant, dès qu'on aborde les questions religieuses. Je ne pense pas que Selma Lagerlöf ait eut l'idée d'incarner dans cet Upsalien affaibli son Église nationale. Elle était moins préoccupée d'agencer des symboles que de peindre des personnages réels. C'est précisément pourquoi son pasteur me semble si représentatif. Dans le rôle de témoin effacé qu'il joue à travers le roman, dans son impuissance à disputer les âmes aux aventuriers mystiques, je retrouve la fréquente faillite de l'Église d'État devant les mouvements religieux qui, depuis deux siècles, ont déferlé sur la campagne suédoise. Il est l'homme le plus intelligent de la commune ; du premier jour, il a prévu le mal ; il en suit la marche d'un regard « où brille parfois un éclat singulier » ; mais ses paroissiens, qui continuent à lui rendre leurs devoirs de politesse, tiennent son enseignement pour de la viande creuse. Jadis il eût appelé à son secours les sergents, les juges, les geôliers, la corde et le carcan. Aujourd'hui, réduit aux ressources de la persuasion, ce fonctionnaire bienveillant assiste, immobile, au triomphe de l'hérésie.

En 1850, dans une contrée de l'Ostrogothie, un pasteur faisait passer l'examen de famille chez un fermier qu'il soupçonnait d'appartenir à la secte des *Liseurs*. L'examen terminé, les gens s'éloignèrent vite et silencieusement. Pendant que la maîtresse

du logis mettait le couvert, il se prit à regretter de ne pas avoir apporté son violon, « car, dit-il, la jeunesse ne serait pas partie si tôt ». — « Qu'à cela ne tienne! lui répondit l'hôtesse. Nous en avons un très bon. Si seulement Monsieur le Pasteur sait s'en servir, je rappellerai les gens, et ils reviendront. » Elle sortit et lui apporta une énorme Bible : « Voici le meilleur violon, dit-elle, et nous ne demandons qu'à danser d'après ses mélodies. Mais, pendant tout l'examen, je n'ai pas entendu Monsieur le Pasteur en tirer une seule note claire et pure .» Le pasteur de Selma Lagerlöf n'essaie même pas de jouer du violon...

Trois événements vont se produire dans la commune, dont le bruit et les conséquences étouffent bientôt l'harmonium de son église. Le vieux maître d'école, qui est pourtant son ami, mais qui est encore plus l'ami de Dieu, — mon Dieu, défendez-nous de vos amis! — le vieux maître d'école a convaincu les notables qu'on ferait bien de bâtir une maison de prières: il y expliquerait l'Évangile et y suppléerait à l'insuffisance du pasteur : « Qu'adviendrait-il de nous, si les sectaires qui parcourent le pays nous arrivaient avec un nouveau baptême et une nouvelle communion? » Mais la maison de prières n'est pas ouverte que ce bon luthérien d'instituteur doit y céder la place à tous ses anciens élèves, qui se sentent aussi directement inspirés par Dieu que Luther lui-même. Les vocations de réformateurs n'attendaient qu'un berceau pour naître. Qui les contrarierait ? L esprit ne souffle-t-il pas où il veut ? « Dimanche dernier, dit

un petit homme trapu, mais d'extérieur bénin, comme j'étais assis au milieu de mes gens, l'Esprit descendit en moi. Nous n'étions pas sortis à cause du verglas et nous soupirions après la parole de Dieu. C'est alors qu'il me fut révélé que j'étais capable de parler moi-même... » « Il ajouta qu'il était étonné que le don de prêcher fût tombé sur une personne aussi humble que la sienne. »

Que voulez-vous lui répondre, au petit homme bénin ? Il a raison. Et c'est l'Église luthérienne qui avait tort lorsque, appuyée sur le bras séculier, elle l'emprisonnait ou le reléguait dans une maison de fous. En 1725, l'Église suédoise promulguait ses fameux *Placards contre les conventicules* qui interdisaient, sous peine d'amende, d'emprisonnement ou d'exil, les réunions religieuses, c'est-à-dire la libre explication de la Bible. On en fit une si dure application qu'en 1762 le roi Adolphe-Frédéric et en 1822 Bernadotte se virent obligés de rappeler au procureur général que les affaires de religion « étaient d'une nature délicate » et méritaient quelque clémence. Mais, durant tout le dix-huitième siècle, les condamnations avaient sévi ; en 1780, huit personnes, près du diocèse de Lund, furent enfermées dans l'asile des aliénés de Danvik. Leur folie consistait à imiter la première congrégation apostolique de Jérusalem, où tout était en commun. Ils se faisaient un crime de fumer, de priser ou de boire. Ils ne fermaient jamais leur porte, car se barricader chez soi est un signe de défiance à l'égard du Seigneur, dont la Bible nous dit qu'il garde la maison. Le chef de leur commu-

nauté, Ake Svensson, avait été frappé de la vérité divine en lisant un livre d'édification et, comme il considérait que la main du pasteur, ce suppôt du diable, souillait les sacrements, il administrait lui-même la Cène dans leurs assemblées familiales.

A la même époque, un vicaire de Härjedalen, Martin Tunborg, soupçonné d'avoir permis dans sa maison des réunions suspectes, est arrêté. La cour d'appel subodore en lui l'hérésie, et *attendu que son cerveau s'est affaibli pour avoir trop réfléchi aux choses religieuses*, elle le condamne à l'internement dans l'hôpital des fous de Hernosand, « afin qu'il n'ait plus l'occasion de propager ses doctrines erronées et d'en séduire d'autres personnes. » Et, puisque nous sommes en Dalécarlie, en 1852, le clergé fait jeter dans la prison de Falun des *Liseurs* coupables d'avoir comparé la Bible au catéchisme et d'en avoir conclu que le catéchisme se trompait. Leur prison purgée, on les conduit enchaînés à Orsa ; on les force de s'agenouiller sur les dalles du temple et de reconnaître qu'ils ont commis un péché envers Dieu. Deux d'entre eux ayant refusé, on les ramène, toujours enchaînés, à Falun. Je pourrais multiplier les exemples. Si nombreux qu'ils fussent, j'accorderais encore à Ekman, qui les rapporte dans son livre sur les mouvements religieux en Suède[1], que l'Église suédoise n'a pas été plus persécutrice que les autres ni même autant que beaucoup d'autres. Mais elle l'a été, et de gens dont tout le crime était d'avoir suivi les errements

1. E.-J. Ekman, *Histoire de la mission intérieure*, 5 vol., Sotckholm, 1689-1902.

de ses fondateurs. Elle l'a été, et ses persécutions illogiques se justifient d'autant moins qu'elle ne s'est pas montrée capable d'absorber l'activité de ses hérétiques vaincus et le besoin d'amour qui les tourmentait.

La maison de prières de nos Dalécarliens a donc suscité un essaim bourdonnant d'Éveilleurs. Mais leur verbiage confus passerait sur les âmes comme une ride sur les flots, si un phénomène, qui leur semble mystérieux, ne déchaînait soudain toutes leurs superstitions. Un orage surprend la jeunesse de la commune dans une cabane forestière où elle dansait. Ce n'est pas un orage ordinaire. Il a été précédé d'un aboiement aigu, et, dans la rafale qui descend la montagne, on entend des cris, des sanglots, des ricanements ; on distingue des crépitations, des huées, des ruades et un frémissement de lourdes ailes. Ces paysans, qui sont restés en communication avec les génies de leur ancien paganisme — et qui n'éliminent que très lentement les vieilles croyances des croyances nouvelles, tant leur capacité pour le surnaturel est grande — ressentent moins de terreur à l'idée de la mort que d'horreur à la pensée qu'une chevauchée infernale galope sur leur tête. « Quelques-uns debout s'appuyaient au mur ; d'autres s'étaient affaissés sur les bancs ; la plupart agenouillés priaient anxieusement. Les heures s'écoulaient : on descendait en soi-même ; on sondait son âme ; chacun se disait : « Ceci est arrivé sur nous à cause de mes « propres péchés. » On prenait la résolution de mener une vie nouvelle. »

Admirable scène, et si vraie ! Beaucoup de réveils religieux sont ainsi provoqués dans la Suède moderne, comme aux temps du moyen âge, par d'effrayants prestiges de la Nature, ou par des disettes ou par des morts subites [1]. En 1850, sous les forêts du Vermland, autour des lacs de Fryken, la pauvreté de la population, encore accrue par de mauvaises récoltes, avait mis de l'angoisse dans toutes les poitrines. On tremblait de repentir. On cherchait le moyen de se réconcilier avec Dieu. Les montagnes qui se dressaient semblaient moins hautes et moins opprimantes que l'entassement des péchés. Les enfants devenaient visionnaires. Ils voyaient des anges partout. « Faites attention, s'écriaient-ils ; ne marchez pas sur eux ! » Des jeunes femmes prophétisaient. Le soir, on se réunissait au creux de la vallée dans l'attente fiévreuse d'une révélation. Des milliers d'étoiles filantes pleuvaient du ciel ; à l'orée des bois, les yeux dilatés apercevaient des anges.

Vers le même temps, une contrée voisine, le Nerike, eut l'imagination frappée par un incident bizarre. Le jeu, la danse, la ripaille et la boisson y faisaient rage. Un soir que dans une ferme — et toujours sous les bois — les ménétriers menaient la ronde autour d'une marmite où brûlaient qua-

1. Ils le sont quelquefois à moins de frais. Un prêcheur descend un soir chez des paysans, leur adresse un long sermon, et s'en va confiant dans la semence qu'il a jetée. Quelques mois après, il revient. Tout le village s'était « réveillé ». Voilà notre prêcheur fort aise et assez fier. Mais il apprend que son sermon n'y était pour rien. Ce réveil était dû à une chouette, dont le cri avait paru extraordinairement sinistre.

rante-cinq litres d'eau-de-vie, un homme entra qu'on ne connaissait point. Il saisit par la taille une belle et robuste fille et l'entraîna parmi les danseurs. — (Rappelez-vous la scène des *Maîtres Sonneurs*, et le bal effréné qui s'arrête aux sons de l'Angélus. Ah ! mon cher pays de France, que ton air me paraît brillant et léger !) — Cependant les couples, l'un après l'autre, s'essoufflaient ; mais l'inconnu et sa danseuse continuaient de tourner. Tout à coup, la jeune fille soupire et tombe morte. L'homme s'éloigne précipitamment. Les assistants, jeunes ou vieux, poussèrent des cris d'horreur et se sauvèrent en s'arrachant les cheveux, en déchirant leurs vêtements, et en implorant la miséricorde divine. « Ce fut ainsi, nous dit Ekman, que l'esprit des *Crieurs* entra dans le Nerike. »

Et les pasteurs ? Les pasteurs se garaient de leur troupeau déchaîné. Les uns — je parle de cinquante ou soixante ans — ne se conduisaient pas mieux que les moines fustigés par Érasme et par Luther. Ils buvaient plus qu'ils ne paillardaient ; mais ils paillardaient tout de même; et l'on en dénonce qui vendaient de l'eau-de-vie. Du reste, l'ivrognerie les déconsidérait moins que la pesante nullité de leurs prônes. Les vieilles gens de Lofanger, dans le Västerbotten, parlaient encore en 1860, les larmes aux yeux, d'un pasteur qui ne prêchait jamais aussi bien que le lendemain d'une bonne rixe et d'une ivresse à tout casser. Il voyait alors, disait-il, un grand chien noir qui le guettait dans l'escalier de la chaire, mais qui n'avait aucun pouvoir sur lui tant qu'il était au service du Christ.

Celui-là, du moins, paraissait d'encolure à se mesurer avec les démons et les diablesses. Il exorcisa un possédé en lui fermant la bouche d'un violent coup de sa Bible. Ses confrères bâtonnaient quelquefois les apôtres assez impertinents pour prêcher à leur place ; et ils n'obtenaient aucun résultat. Mais il faut remarquer que, si mauvais et si tyrannique que fût le curé, les hérétiques ne le molestaient jamais. Les autres pasteurs, quand ils ne se retranchaient pas dans la morgue du théologien, devaient ressembler déjà à celui de Selma Lagerlöf. Pendant que leur paroisse se démenait, ils appliquaient, comme lui, toute leur raison à rechercher « comment Dieu gouverne » et à dépister la Providence.

Mais ces soulèvements endémiques des campagnes suédoises s'apaisent souvent aussi vite que les tempêtes sur les lacs, à moins qu'un homme ne se présente qui prononce les paroles attendues et qui donne une forme tangible aux aspirations de la foule. C'est le troisième événement, et le plus décisif, que nous décrit l'auteur de *Jérusalem*. Les prêcheurs qui s'étaient succédé dans la maison de prières n'avaient opéré que des conversions passagères, des élancements bientôt suivis de dépression. Ils terrifiaient leur auditoire ; avec eux on n'arrivait à la prairie céleste qu'à travers des forêts embrasées et d'affreux chemins, où s'ouvraient à chaque pas les trappes de la damnation. L'épouvante guérit mal de l'angoisse et ne soulage point de l'inquiétude. Pour mystiques qu'ils soient, les paysans n'en conservent pas moins leur sens

pratique. Les misères du monde les ramènent à l'idée de justice; et du fond de leurs extases, ils réclament des remèdes précis.

Je demandais à un pasteur, qui déplorait le progrès des sectes dans sa commune, à quels mobiles les paysans obéissaient, quand ils sortaient de l'Église nationale. Il me répondit que c'était chez eux un effet de contagion bien plutôt que de réflexion personnelle. On va au prêcheur le plus couru, et il est le plus couru parce que deux ou trois personnes « réveillées » ont dit qu'il fallait y courir. J'admirai que le pasteur ne sentît pas la gravité de sa réponse, car enfin, si trois siècles de libre examen n'ont pas mis les paysans suédois en état de choisir avec discernement la chapelle qui leur convient, qu'est-ce donc que la « Bible ouverte » et ne serait-elle accessible qu'aux gradés d'Upsal? Mais je crois qu'involontairement le pasteur calomniait un peu ses infidèles. Leur mysticisme s'additionne de rationalisme. Ce rationalisme est, comme presque toujours, un composé de raison et de puérilité. Ainsi les Anabaptistes doivent le plus clair de leur succès à leur argumentation sur le baptême. Pourquoi baptiser les enfants qui n'ont aucune conscience? Pourquoi ne pas imiter le Christ qui ne fut baptisé qu'à trente ans? Le paysan religieux, lorsqu'il souffre des facultés inemployées de son âme et de la sécheresse du culte officiel, reproche moins à ses pasteurs de ne pas fournir d'aliment à sa sensibilité que de ne pas contenter sa raison. Il se trompe sur la cause d'un malaise qui résulte, au contraire, d'un abus de rai-

sonnements. Le génie créateur de Selma Lagerlöf ne s'est point embarrassé de froides analyses ; mais elle a gravé ce trait si protestant sur la figure de ses principaux personnages. Ils seront conquis par un homme sans éloquence et dont la parole, terriblement simpliste, a une rectitude qui séduit leur intelligence avant d'entraîner leur cœur.

Il revient des États-Unis, l'Eldorado des ambitions suédoises, le pays où la vie est riche et où le possible semble illimité. C'est un ancien ouvrier, un grand homme brun, avec une barbe épaisse, des regards aigus et des mains de forgeron. En dehors de son expérience pratique, il n'a d'instruction que celle qu'il a tirée de sa Bible. S'il a fait la moitié du tour du monde, c'est, pour ainsi dire, dans l'arche de Noé. Jadis, il essaya de vivre selon l'Évangile, ce qui le conduisit tout droit en prison, car ses camarades d'atelier, comprenant quel homme il était, se déchargèrent sur lui d'une partie de leur besogne, puis lui enlevèrent sa place, enfin lui laissèrent porter la peine d'un vol qu'il n'avait pas commis. La prison lui fut presque agréable : aucun dérangement, aucune inquiétude ne l'empêchait d'y mener la vie d'un juste. Mais il lui parut qu'une telle vie solitaire ressemblait à un moulin qui tourne et continue de tourner sans blé entre ses meules. Ce ne peut être l'idéal des êtres humains : Dieu, qui les a multipliés sur la terre, a certainement voulu qu'ils fussent les uns pour les autres un secours, un appui et non une cause de perdition. Il en a donc conclu qu'un petit rouage s'était faussé dans la doctrine du Christ. Rien n'y

manquait aux premiers jours; mais le Malin en a retiré ce commandement : « Vous qui aspirez à vivre une vie chrétienne, vous devez chercher assistance dans votre prochain. »

Si nous nous proposions de fonder une fabrique, nous chercherions des actionnaires. S'il s'agissait de construire un chemin de fer, à combien de gens ne serions-nous pas obligés de nous adresser? Or, ce qu'il y a de plus difficile au monde, vivre une vie chrétienne, nous prétendons le faire seuls et sans appui! Au sortir de prison, il alla trouver un camarade et le pria de l'aider à mener une vie de justice. « Du moment que nous fûmes deux, cela nous devint plus aisé, et, quand un troisième, puis un quatrième se joignirent à nous, ce fut encore plus commode. Nous sommes trente aujourd'hui qui demeurons ensemble et qui mettons tout en commun... Notre communauté est la vraie Jérusalem descendue des cieux. »

Telle est la doctrine de ce nouvel apôtre. Il ne l'expose pas théoriquement il procède par interrogations et par de courts oracles dont il excelle à stimuler la curiosité des esprits. Il dira à un vieux forgeron qui se réjouit d'entendre résonner autour de son marteau les marteaux de ses enfants : « Maintenant que tes fils t'assistent de bon cœur dans les choses de la terre, leur demandes-tu leur assistance dans les choses de l'âme? » Il dira à une femme désespérée qui a déjà accroché la corde pour se pendre : « Ne te fais pas de mal, car le temps approche où tu vivras en justice. » Il entremêle ainsi l'ironie socratique et la prédiction sybilline.

Il est admirable. Il exprime, comme tous les hérétiques qui ont depuis deux siècles révolutionné des cantons suédois, la protestation des âmes contre le salut individuel et leur violent ressac contre la solitude. Ce n'est pas à l'isolement et au silence monastique qu'elles tendent. L'isolement, elles l'ont hérité dès leur berceau : le silence, elles en ont épuisé dès leur jeunesse le sombre enchantement. Les fermes écartées sont des Trappes où l'homme travaille comme s'il approfondissait sa fosse. Mais elles convoitent la douceur des liens; elles soupirent après l'intimité féconde de la congrégation; elles brûlent de s'unir et d'agir sous une règle souveraine qui les libérera de leurs incertitudes et qui les protégera de leurs égarements. Qu'on leur persuade qu'en se pliant à cette règle, elles n'obéissent qu'à leur raison et que l'autorité acceptée par elles n'émane que d'elles, c'est une illusion dont le démenti éclate à chaque page de l'histoire des sectes. Leur chef vient-il à disparaître? La plupart du temps, le cercle magnétique est rompu, les révélations particulières se taisent, la petite Église est veuve et cherche un autre époux. Le mystère d'initiation dont elle s'enveloppe excite dans ses membres le cruel orgueil d'appartenir à l'infime minorité des élus; mais cet orgueil est un des poisons dont l'humanité extrait parfois ses vertus les plus efficaces.

Sous l'action du prêcheur américain, nos Dalécarliens se sont donc groupés en confrérie. On a formé comme une petite société coopérative pour le salut des âmes; et l'on a passé tout l'hiver « dans

un jardin du ciel. » Mais dès que l'esprit suédois est sorti de la route encaissée des traditions, il prend du champ, et, avec son instinct d'oiseau migrateur, il frémit du désir de s'élancer dans l'inconnu. Rien ne me paraît plus curieux que le passage, ou mieux, l'ascension, chez ces convertis raisonnables, de la foi pratique à l'extrême idéalisme. L'absence de l'apôtre qui a dû retourner en Amérique, mais qui continue de diriger ses frères, les tient dans une sorte de fièvre et d'hallucination journalières. Lorsqu'une lettre leur arrivera, où ils seront invités à écouter en eux si Dieu leur ordonne de partir pour Jérusalem, « pour la sainte cité remplie de discordes, de misère et de maladie », le vieil amour des aventures, qui leur a fait jadis semer des os suédois de la mer de Glace à la mer Ionienne, empruntera le verbe du Sinaï et leur déchirera le cœur d'une amère allégresse. Le combat sera rude chez quelques-uns. Le paysan disputera âprement au Seigneur ses bois, sa vallée, ses champs fertiles, sa grande ferme. Là-bas, ni champs fertiles ni grande ferme ne les attendent; « mais ils marcheront sur les chemins que Christ a foulés ». Là-bas, personne n'entendra leur langue; « mais ils comprendront ce que les pierres de la Palestine disent du Sauveur ». Là-bas, on ne leur offrira ni biens ni honneurs; « mais ils partageront les souffrances de Jésus ». Et là-bas, ils rassasieront, ne fût-ce qu'une heure, leur magnifique appétit de lumière et de nouveauté...

Les femmes sont les plus vaillantes au sacrifice. Selma Lagerlöf n'a pas oublié qu'elles l'ont tou-

jours été, et que, dans tous les mouvements religieux, elles se sont signalées au premier rang. C'est par elles qu'ils s'étendent ; c'est en elles que les tribunaux exaspérés se heurtaient jadis à la résistance la plus opiniâtre. Dans la première partie du dix-neuvième siècle, une fille de ferme, qu'on appela plus tard la Mère Anna, fonda la communauté de l'*Église libre évangélique luthérienne*, où jusqu'en 1875 elle prêcha et expliqua les Saintes Écritures. Les ténèbres de l'Ostrogothie eurent aussi leur sainte, une jeune fille, Helena Ekblom, qui fut persécutée, emprisonnée, mise aux fers, séquestrée dans un cabanon, enfin relâchée. Dès l'âge de quatre ans, elle avait vu Jésus. Sa figure d'illuminée est comme une apparition de la *Légende dorée* dans la forêt suédoise. Elle jeûnait ; elle dormait par terre ; elle voyageait toujours vêtue de blanc. Quand la porte de l'hospice lui fut ouverte, elle reprit sa vie errante de prédications et de prières.

Les personnages de Selma Lagerlöf ne nous appartiennent plus, lorsque, après avoir gravi leur calvaire de renonciation, ils parviennent en chantant à la petite gare déserte, d'où le train les emportera. Nous ne les suivrons pas à Jérusalem. Je crois que l'auteur, malgré les beautés d'un second volume, eut tort de les y accompagner. Nous savons trop quelles lugubres déceptions les guettent sur le rivage et désormais s'attacheront à leurs pas. Mais il était naturel que Selma Lagerlöf voulût nous les peindre, puisqu'elle était allée en Palestine et qu'elle y avait visité leur colonie douloureuse.

*
* *

Restons en Suède. Ce sectarisme intermittent et insurrectionnel a-t-il eu la stérilité de tant d'agitations politiques ? Je suis convaincu que la Suède lui a dû en grande partie son relèvement moral. Presque partout où les communes en ont tremblé, nous voyons les mœurs s'épurer, l'alcoolisme diminuer, des ennemis se réconcilier, des objets volés retrouver le chemin de leurs propriétaires. Ni l'eau-de-vie ni le sang ne coulent avec la même abondance. Le virulent idéalisme des sectaires, dont les anathèmes englobent indistinctement les peccadilles et les péchés, les pires attentats et les plus légères infractions, n'était qu'un remède proportionné à l'importance du mal. On s'imagine difficilement la grossièreté des campagnes et des petites villes suédoises au dix-huitième siècle et même jusqu'au milieu du dix-neuvième, puisqu'en 1870 un pasteur disait encore des communes de Vikbo, dans l'Ostrogothie, que le « chritianisme n'y avait jamais été introduit ». Ce n'était pas seulement une ivrognerie fabuleuse et telle que des enfants de dix ans déjeunaient d'une demi-tasse d'eau-de-vie et d'un morceau de pain ; mais les superstitions d'un paganisme abâtardi envahissaient les fêtes chrétiennes et déshonoraient les nuits de Noël, de Pâques et de la Saint-Jean. Les passions se ruaient, le couteau à la main, hors de la cuve où bouillait le cru de chaque famille. Dans le Blekinge, les femmes ne se rendaient jamais à une foire ou à des noces sans apporter un linceul, incertaines si

leurs maris ne se provoqueraient pas au jeu qu'on nommait *spänna bälte*. Deux hommes se faisaient attacher, en se tournant le dos, par une lanière autour de la taille, et ils essayaient ainsi de se larder à coups de couteau. Une statue, devant le Musée national de Stockholm, représente ce jeu barbare. De semblables pécheurs conditionnent de farouches apôtres.

Un des plus remarquables, un de ceux dont l'autorité persiste, fut ce Lœstadius dont j'entendis hurler les adeptes dans les déserts de la Laponie. Il était né, en 1800, sous une méchante ferme du Nord, qu'opprimait la sauvage uniformité des bois et des lacs. Ses parents ajoutaient à l'horreur de la misère l'âcreté de leurs discordes. « La femme, écrit-il lui-même — c'est de sa mère qu'il parle ainsi — la femme avait un tempérament mélancolique; l'homme était vif; il aimait les tours et les reparties drôles; mais, quand il avait bu, il devenait violent; et la femme inquiète, douce, amie de la solitude, devait payer cette ivresse de larmes amères. » L'enfant tenait de l'un et de l'autre: casse-cou sous ses haillons, mais avec des tristesses inexplicables et soudaines qui l'éloignaient de ses camarades et le tournaient vers les choses spirituelles. Une femme lui apparut en rêve, dont les membres suaient du sang pour le christianisme. Les morts obsédaient son sommeil. Dans la forêt, il était poursuivi par une étrange odeur de cadavre et de décomposition où il vit plus tard le signe de la mort éternelle qui le menaçait.

Cependant, dès le collège, la botanique le pas-

sionne. Il est dévoré d'ambition scientifique. Consacré pasteur, il n'explore les fjells lapons que pour enrichir son herbier et pour être connu dans Upsal. Sa réputation alla plus loin que l'Université suédoise. La Société botanique d'Édimbourg l'élut membre honoraire, et la France le récompensa par la Légion d'honneur d'avoir guidé une mission de savants à travers le Lappmark.

Mais ses succès ni ses travaux ne remplissaient sa vie. L'image de sa mère cheminant à ses côtés, de sa mère muette, patiente et infiniment triste. Il percevait encore les soupirs de « la femme » étouffés sous les coups et le murmure de ses prières dans la nuit. Son dégoût des habitudes civilisées l'inclinait à la misanthropie ; la société humaine, comme les forêts de son enfance, exhalait à ses narines un relent de putréfaction. Une première maladie, qui faillit être la dernière, le typhus, lui laisse la conscience remuée d'un malaise indéfini; puis il perd un enfant qu'il adorait; puis il retombe malade et se croit phtisique et condamné. Cette fois, la terreur de la mort, qu'il n'avait pas encore ressentie, lui dessille les yeux. Il se regarde à la lumière de l'éternité. Du cimetière de sa jeunesse ses vieux péchés ressuscitent et réclament leur expiation. Un jour, une jeune fille laponne vient le trouver après son prône et lui ouvre son cœur. « Cette jeune fille simple, dit-il, avait des expériences sur la grâce divine que je n'avais jamais entendues. Je vis enfin ma route; et j'eus, en l'écoutant, un avant-goût de la joie céleste. »

De ce moment, il se consacra tout entier à

son ministère, et, dans ce monde disséminé de Suédois, de Finnois et de Lapons, qu'affolait ou qu'abrutissait l'eau-de-vie, il entama contre l'alcoolisme une furieuse croisade. Sa parole, naturellement violente, redoubla de brutalité et de crudité. Attaqué par les cabaretiers, dénoncé par ses sacristains, leurs auxiliaires, il lançait sur eux des imprécations dont nos prédicateurs du moyen âge les plus indécents n'ont pas atteint le cynisme et, si j'ose dire, la pieuse obscénité. La verge noueuse dont il frappait les cœurs avait été trempée dans les marécages. Mais, peu à peu, on quittait le verre d'eau-de-vie pour aller s'abreuver de cette éloquence fermentée. Une nouvelle ivresse s'emparait des fidèles. Les images apocalyptiques du prêcheur, que les gens emportaient chez eux le soir, entrebâillaient leur porte aux visions surnaturelles. Des phénomènes bizarres se produisaient dans le temple. Ses sermons étaient tout à coup interrompus par des cris, dont il nous explique lui-même la provenance, « cris d'angoisse, si l'éclair de la loi du Sinaï frappe un cœur endurci; cris de joie, si un rayon de l'Évangile touche un cœur contrit. » Et il ajoute : « Il faut qu'ils s'expriment par des cris, sinon leurs cœurs se briseraient. Le silence de mort dans l'Église n'est que le silence de la mort spirituelle. » On ne se contentait pas toujours de crier : on se levait, on s'embrassait, on dansait jusqu'à tomber en syncope. Il semble que Lœstadius ait été quelquefois effrayé du déchaînement de cette vie religieuse. « Partout où il y a des réveillés, ils m'embrassent, ils s'accrochent à mon cou, ils me

regardent comme l'origine de leur béatitude et confondent la cause avec l'instrument. Je leur ai souvent fait observer que cet amour de ma personne est une espèce d'idolâtrie. » Et il semble aussi — ce qui est plus douloureux — qu'il ait envié la sainte frénésie dont sa parole embrasait les autres. « Pendant que, sur les ailes de la foi, ils s'élèvent très haut au-dessus de la terre, moi, avec ma raison et mon cœur insensible, *je reste là comme un bouc en bois* et je ne puis répondre à leurs effusions. » Voilà le drame psychologique : l'évangéliste dépassé dans sa foi par la foi de ses néophytes; le foyer primitif jaloux des flammes qu'il a communiquées et qui sont devenues plus ardentes que les siennes.

Toute une doctrine sortait de sa prédication, dont les traits principaux soulignent la fréquente contradiction entre l'esprit protestant et l'obscure tendance catholique de ces croyants du Nord enfermés dans l'enfer de leur volonté propre. Nécessité de la confession « qui empêche le péché de pourrir dans l'âme du pécheur »; confession d'abord devant plusieurs membres de la communauté; plus tard devant un seul. Pendant que j'étais en Laponie, on me montra une domestique Lœstadienne qui faisait une fois par mois vingt-cinq lieues pour aller se confesser à une autre Lœstadienne. Sans l'absolution, nous resterions sous le jugement de Dieu. Mais, du moment que le pardon de nos péchés nous est assuré, nous n'avons qu'à détourner les yeux de nous-mêmes et à les fixer sur la croix : il nous est impossible alors de mener une mauvaise

vie. La grâce divine est à quiconque dit : Je crois. Ne nous embarrassons pas de longs repentirs. Inutile de nous absorber en prières. Ce sont « les chrétiens de l'Église » qui prient un Dieu muet derrière les nuages. Dieu habite non pas le ciel, mais le cœur des vrais croyants. « Quand tu parles avec ton frère, tu parles avec Dieu. » La Bible n'est rien que du papier imprimé, si elle n'est expliquée par un chrétien « qui a l'Esprit ». Heureusement tous les Lœstadiens ont l'Esprit, et on reconnaît qu'ils l'ont à ce qu'ils crient très fort. Ne raillons point les clameurs qui nous tympanisent, lorsque nous passons devant leurs maisons de prières, mais pas plus que les hurlements des beaux messieurs de la Bourse. Songeons au silence de la nature polaire, dont ils soulèvent un instant l'épouvantable torpeur par ces cris qui, selon le mot si profond de Lœstadius, *empêchent leurs cœurs de se briser*.

On n'osa point prononcer contre l'apôtre le bannissement de l'Église nationale. Mais on l'inquiéta, on le tracassa, on lui infligea des réprimandes. Il se présentait devant le Chapitre sous son manteau de bure grise, piqué du ruban rouge. Les accusations mal dirigées tombaient à ses pieds. Son œuvre surtout plaidait pour lui. Le nombre des femmes séduites et des enfants illégitimes décroissait chaque jour; les voleurs s'étaient convertis; le juge et le bourreau chômaient; les femmes se dépouillaient de leurs bijoux pour les pauvres et pour les enfants des écoles. On avait fait entrer dans tous ces cerveaux, par des voies grossières, une mo-

ralité supérieure. Lœstadius, usé de labeur, mourut en 1861, persuadé « que le Rédempteur, le Roi couronné d'épines, ne l'abandonnerait pas ». Il agonisa seul, dans une pièce presque vide et mal close aux courants d'air, étendu sur une peau d'ours, une peau comme celle dont un soir il avait vu le diable affublé se tapir sous son lit. On eût dit qu'il expirait sur sa victoire. Il était certainement de la famille des fondateurs de religion. Même aujourd'hui, en Finlande jusqu'à la frontière russe et du golfe de Bothnie aux îles Lofoten, le Lœstadianisme, malgré ses trépidations et son orgueil démesuré, reste une école de vertu, une école hyper-évangélique, mais périlleuse, en ce que l'exaltation mystique y confine à l'excitation sensuelle.

Et c'est bien là le revers du sectarisme suédois. Je ne le crois pas responsable de toutes les folies dont les yeux hagards et les faces convulsées apparaissent aux fenêtres de sa légende. La forêt est une grande couveuse d'hystérie. D'ailleurs, le fût-il, je voudrais savoir si les perversions du mysticisme ont jamais causé autant de vilenies que nos simples vices très laïques. Mais il faut avouer que le chemin dont il a sillonné la Suède est trop souvent sali des ornières où il a versé. Crieurs, hurleurs, convulsionnaires, trois mille personnes haletantes sur une clairière du Västergotland, danses folles où les danseurs s'écroulent l'un après l'autre, et demeurent des heures entières insensibles et rigides; orgies sensuelles ; lamentables dégradations des

plus nobles élans du cœur : quelle banqueroute de la raison[1] ! Ces paysans si sages, quand il s'agit de leurs intérêts municipaux et politiques, comment se déjugent-ils ainsi et aliènent-ils si facilement leur intelligence dans les questions religieuses ? La même méthode ne convient donc pas à l'étude du Code et à celle de la Bible? Ils savent choisir des représentants honnêtes et sensés; mais leur discernement chancelle et leur prudence s'obnubile lorsqu'ils élisent un directeur de conscience. Ils sont nourris de la moelle des Écritures, mais ils peuvent être la proie d'un détraqué ou d'un vulgaire ambitieux.

A côté d'un Lœstadius, dont l'apostolat s'adapte à la nature de ses paroissiens comme le pas d'une vis dans un écrou branlant, voici un Erick Janson qui surgit et secoue sur des communes entières la démence et la ruine[2]. Celui-là (1808-1848) n'est qu'un fou, mais d'autant plus redoutable qu'il est lucide. A l'âge de huit ans, une chute sur la tête le tient pendant des semaines entre la vie et la mort. A vingt ans, comme il menait ses chevaux au pâturage, il tombe encore, et, dans son évanouissement, il entend une voix qui lui dit : « Il est écrit que tout ce que tu demanderas en mon nom, te sera donné. » Est-il sincère? Le mensonge et la franchise s'enchevêtrent subtilement en lui. Son ambition formidable endosse la brutalité du pro-

1. C'est la justification du mot de Léon Daudet que « le protestantisme, qui a son front dans les nuées métaphysiques, a ses pieds dans le cercle de danse des Aïssaouas ».

2. E. Herlenius, *Histoire de l'Erick Jansonisme*, Stockholm, 1900.

phète et la rouerie du paysan. Aucun don de parole; aucun charme extérieur : de taille moyenne, le visage parcheminé aux pommettes saillantes, des dents longues et larges, un rictus constant, « l'aspect d'un loup à la Chandeleur », mais des regards perçants et des yeux d'hystérique qui pleure quand il veut. Son « évangile » se résume en ces quelques mots : le vrai chrétien est sans péché, car le vieil homme crucifié en lui avec le Christ, puisqu'il est mort, ne saurait pécher. Or, le vrai chrétien, ce n'est pas « cette idole de Luther qui n'a fait que couper en deux la doctrine du Pape, et, entre ces deux moitiés, sauter dans l'enfer. » Le vrai chrétien, c'est moi et c'est celui qui croit en moi. A quoi bon des charretées de livres? La Bible contient tout ce qu'il faut savoir, la Bible et mon Catéchisme. Ouvrez mes cantiques et chantons en chœur : « Je suis parfait comme Dieu et je vis « saintement ici-bas... »

Il y a dans ces axiomes, et particulièrement dans son dogme du péché, une monstrueuse caricature du Luthérianisme; mais cette caricature, dont ils ne sentent pas l'absurdité, fascine des milliers d'êtres. On brûle les vieux catéchismes, les livres de psaumes, les sermons d'Arndt et de Luther. Ces autodafés menacent de se répandre à travers les campagnes comme les feux de la Saint-Jean. La police, la magistrature, les médecins aliénistes sont sur pied. Arrestations, emprisonnements. L'apôtre sais est accusé d'avoir voulu violer une des jeunes filles de son escorte. Il prétend que ses propositions n'avaient d'autre objet que d'éprouver sa vertui

Incarcéré, ses disciples le délivrent. Pour faire croire à sa mort, une femme répand sur la route le sang d'une chèvre, et sa femme prend le deuil.

Heureusement la naissance du Jansonisme coïncida avec un accès de « fièvre d'Amérique ». Notre homme, à qui manquait le goût du martyre, appareilla ; mais il entraînait dans son sillage des émigrations successives qu'on évalue à quinze cents personnes. Des femmes avaient abandonné leur mari et leurs enfants ; des paysans de la Dalécarlie et de Helsingland avaient vendu leurs terres. L'enthousiasme était tel — Selma Lagerlöf n'a point oublié cette anecdote dans sa *Jérusalem* — qu'au moment du départ, une vieille femme ayant soupiré : « Nous savons ce que nous avons maintenant, mais seul Dieu sait ce que nous rencontrerons », on la débarqua immédiatement comme indigne de participer à une hégire dont le prophète avait convaincu les pèlerins que, dès qu'ils toucheraient la terre américaine, Dieu leur révélerait la connaissance de l'anglais. La Suède fut ainsi débarrassée d'une de ses plus malignes épidémies de mysticisme. Et, quelques années plus tard, Erick Janson, dont la colonie de Bishop-Hill avait effroyablement souffert, tombait foudroyé sous le pistolet d'un rival amoureux, dans la ville de Saint-Louis, où il venait d'acheter pour cinquante mille dollars d'actions de chemin de fer.

Un résumé, comme celui-ci, je le sens bien, risquerait de fausser l'idée qu'on doit se faire de la Suède, si les récits de ces bourrasques, plus rap-

prochées sur le papier qu'elles ne le furent dans le temps et surtout dans l'espace, nous voilaient de brume les calmes et nobles rivages de ses eaux dormantes. Ils ont l'avantage de nous en ouvrir les profondeurs jusqu'au lit de roc, de sable ou de limon. Les luttes religieuses sont les plus beaux soubresauts de l'humanité. Le désintéressement y semble toujours plus vraisemblable que dans les luttes politiques, ou du moins l'intérêt qu'on y débat m'y paraît très supérieur. Les luttes politiques elles-mêmes, dès qu'elles gagnent une région plus haute que nos misérables querelles, leur empruntent, pour mieux nous prendre l'âme, leur tour mystique et leur langage. Tout ce que l'homme a de meilleur : sa sensibilité, son intelligence, sa soif de découvertes et d'aventures, sa passion de réformes, son ambition de recréer l'Univers selon sa logique ou selon son cœur, y trouve un merveilleux emploi. On souhaiterait seulement que la Suède nous en eût montré de plus riches et qui servissent mieux à notre édification. Mais la pensée de ce grand pays a tant de chemin à parcourir des fjells lapons aux flots de la Baltique, qu'elle passe rarement ses frontières.

Que fera-t-elle demain en présence du socialisme qui s'infiltre peu à peu dans ses vallées les plus lointaines ? Selma Lagerlöf, avant *Jérusalem*, avait écrit un roman intitulé *les Miracles de l'Antéchrist*. Pour elle, l'Antéchrist, cette contrefaçon du Christianisme, prétend réaliser le bonheur et la justice sur la terre et y bâtir la nouvelle Jérusalem. Je regrette qu'au lieu d'en transporter le sujet en Sicile, elle ne

l'ait pas placé dans sa Dalécarlie ou au Norrland. L'Antéchrist est-il destiné à opérer des miracles en Suède ? Pourra-t-il accaparer l'esprit religieux du peuple et le faire servir à ses fins ? J'ai beau avoir vécu quelque temps dans l'ombre des apôtres et des prophètes suédois : ils ne m'ont point transmis leur don ou leur audace de divination. Il ne serait pas invraisemblable qu'on écrivît un jour sur les sectes socialistes suédoises un chapitre, dont je souhaite qu'il vaille beaucoup mieux que celui-ci, mais que je voudrais bien écrire moi-même, si, quand on aime un pays qui vous a si fortement captivé, on ne saurait concevoir de plus mélancolique désir que de le revoir... cent ans après.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA NATURE

DEUXIÈME PARTIE

L'ESPRIT ET LES MŒURS

TROISIÈME PARTIE

DEUX REPRÉSENTANTS DE LA SUÈDE LITTÉRAIRE

QUATRIÈME PARTIE

LA SUÈDE RELIGIEUSE

IMPRIMERIE DE LAGNY — EMMANUEL GREVIN ET FILS — 7-1937.

IMP. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (VIENNE).